

Chansons de P.-J. de Béranger, 1815-1834; contenant les dix chansons publiées en 1847

Pierre-Jean de Béranger

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LU.AVEC.LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chansons de P.-J. de Béranger, 1815-1834; contenant les dix chansons publiées en 1847

Au moment de prendre con[^]é du public, je eene avec ane émo-
tion plus profonde la reconnaissance que je lui dois ; je me re-
trace plus Tivemenl les marques d'intérêt dont il m'a comblé, de-
puis près de vingt ans que mon nom a commencé à lui être
connu. '

Telle a été sabienTcilLmce, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me
faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujoiira mieux
aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes senti-
ments patriotiques, à la constance de mes opinions, et, j'ose ajon-
ter, au dévouement désintéressé avec lequel je les ai défendues et
propagées.

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même public,
dans une simple causerie, des circonstancès et des impressions
qui m'ont été particulières, et auxquelles se rattache la publica-
tion des chansons qu'il a accueillies si favorablement. Cest une
sorte de narration familière où il reconnaîtra du moins tout le
prix que j'ai attaché à ses suffrages.

Je dois parler d'abord de ce dernier volume.

Chacune de mes publications a été pour moi le résultat d'un
pénible effort. Celle-ci m'aura [^]ausé à elle seule plus de malaise
que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière; malheureuse-
ment elle vient trop tard. C'est immé-

• Le* •iitm I*r<r*r«* «l«* l'eaUwr *«tnl WBVOjie» k I» Ob Su
volame

PRÉFACE. '

diatement aprëi la Revolution de juillet que ce volume e&t dû paraître: un mcJeslc miSiion éUit alors terminée. Met éditeurs savent jjourquoi U ne ui'a pas été permis d'achever ^ plus tôt un rôle privé désormais de l'intérêt qu'il pouvait Avoir sous le règne de la légitimité. Beaucoup de chansons de ce nouveau recueil appartiennent à ce temps déjà loir de nous, et plusieurs mémo auront besoin de notes.

nies chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des an- ^

nées s'7 fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accu-
mulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisst i

bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un re-
proche, quelques-unes m'eu sauront gré, je l'espère; elles recon-
naîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contri- |

buer, non moins que mon ége, à rendre le choix du mes sujets
plus grave et plus philosophique. 1

Les chansons nées depuis 1830 semblent en effet se rattacher
plutôt aux questions d'intérél social qu'aux discussions purement
politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on suppose re-
conquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il
est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'appli-
cation au profit du plus grand nombre. Le bonheur de riïumanité
a été le songe de ma vie. J'en al l'obligation, sans doute, à la
classe dans laquelle je suis né et à l'éducation pratique que j'; ai
reçue.

Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardent, ^

ont donné, depuis peu, un grand développement à ces questions, et sont parvenus A les rendre presque vulgaires.

Je souhaite que quelques-unes de mes compositions prouvent
j

à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse en- J
treprise. * i

Je n'ai rien A dire des chansons qui appartiennent au !

temps de la Restauration, si ce n'est qu'elles sont sorties '

toutes faites de la prison do la Force. J'aurais peu tenu à

PRÉFACK.

les imprimer, «f elles ne complétaient ces espèces de mémoires chantants que je public depuis 1815. Je n'ai pas, au reste, à craindre qu'on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l'ennemi a disparu. On poiirra même remarquer que ma détention, bien qu'assez longue, ne m'arail nullement aigri : il est rrai qu'a lors je croyait Toir s'approcher l'accomplissement de mes prophéties contre les Bour^ns. Cest Ici l'occasion de m'expliquer sur la petite guerre que j'ai faite aux princes de la branche déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'Empereur, ce qu'il inspirait d'idôlatrie au peuple, qui ne cessa

de voir en lui le représentant de l'égalité xictoriense ; cette admiration, cette idolltrie, qui devaient faire un jour de Napoléon le plus nohle objet de mes chants, no m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'Empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissnce des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles : malgré la Charte, j'y croyais peu ; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénoumrent fatal de si longues gnerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la France ; je la chantai en présence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons; ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'antrefoisj'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu ; quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître, et dessillèrent les yeux de moins clairvoyants; je ne parle que des gouvernés.

PnF.FACR.

Le retour de l'Empereur Napoléon bientôt partager la France en deux camps, et consacrer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir, en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les Cent-Jours,

l'enthousiasme populaire ne m'abusa point; je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement; ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée la Politique de Lise, dont la forme a si peu de rapport avec le fond. Ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'avais pas encore osé faire prendre à la chanson un vol plus élevé; ses ailes poussaient. Il me fut plus facile de livrer au ridicule les Français qui ne rougissaient pas d'appeler de leurs vœux impies l'empire et le retour des armées étrangères. J'avais répandu des larmes à leur première entrée à Paris; j'en versai à la seconde : il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectacles.

J'eus alors la conviction profonde que, les Bourbons fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la Terreur, l'anarchie directoriale et la gloire de l'Empire. Cette conviction, qui ne m'a plus abandonné, je la devais moins d'abord aux calculs de ma raison qu'à l'instinct du peuple. A chaque événement, je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me [parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma Muse.

C'est cette Muse qui me fit résister aux prétendus sages dont les conseils, fondés sur des espérances chimériques, me poursuivirent maintes fois. Les deux publications qui m'ont valu des

condamnations judiciaires m'exposèrent à me voir abandonné de beaucoup de mes amis politiques, j'en

couras le rigueur. L'approbation de « masse » me resta adèle, et les amis renaquirent *.

Je liens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma vie de chansonnier je ne donnai droit à personne de me dire : Faute ou ne fais pas ceci ; raison ou non Tu pas jusque-là. Quand je sacrifiai le modique emploi que je ne detais qu'à M. Amault, et qui était alors ma seule ressource, des hommes pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde me firent des offres avantageuses que j'eusse pu accepter sans rougir ; mais ils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Mon humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou tel, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce que je sais quel pouvoir la reconnaissance exerce, sur moi que j'ai craint de contracter de semblables obligations, même envers les hommes que j'estime le plus **.

Un en est un que mes lecteurs auront nommé d'abord : M. Lafitte. Peut-être ses instances eussent-elles pu triompher de mes refus, si des malheurs dont la France entière a gémi n'étaient venus mettre un terme à l'affaire *

* Pour un rapprochement à l'égard de ces deux ronds-monts m'a réunis en prison avec M. Cauchon-Linsire, es-pres-ent, <« Tu » ain encore plus interoposé que lui, c'est à dire » plus courtois (en, et par com4. ^ue D't aussi plus abandonné » d'un * et plus oullnit d'un autre *.

•* J'ai cependant retju un servie* p^cnnisire à eatla époque, lorsque i'éiai» k 1* Force, en 1829, utfc souscription Tut ouvert# pour paver »on amenda et le* frai* de jasticc. tou* le* eBoru d*

né* jeunes amis d* la Socicid Aidb-toi, lb Cul t'siob*s, la sou-Mriplion n# fut pa* remplie entièrement, |ràce au* même* pcr-Mnnc* qui avaient empêchd la réélection d# Manuel en mV Je n'si point su quelle aonime U UMnqusit ; niai* je n'ri pu i.narcr que l'un de no* plu* reoommandalile* ci ojena, M. BérrarJ, chei qui la souscription clail ouverte, m'acqnill* envers i* fisc. Ce service, su resta, doit ma satubler de pru d'importance, comparé k «eu» da tout {cnra que m * rendu* l'amitié 4a M. Béraid.

PRÉFACE

pable génfrosil^ de ce grand et vertueux citoven, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la riches!>e populaire

La R^ToIttion de juillet a aussi voulu faire ma fortune : je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut èire en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus i ce mSt de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par Il hasque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir ma part à la distribution des enipluis. Malhfurcusement je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisans ont prétendu que je faisais de 1a vertu. Fi donc! je faisais de la paresse Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités; aussi jr le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Il expose pourtant é de singuliers reproches. C'est à cette parcs-<o si douce que des censeurs rigides

ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens à la science des grandes affaires, ces censeurs prétendent que mes consens eussent éclairé plus d'un ministre. A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'état, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait naviger la France dans un océan de délices; nous aurions tous de la liberté à revendre ou plutôt à donner, car nous n'aurions pas bien encore le prix Eli! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son? Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main : consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement. Mais il ne suffit

pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même; il faudrait encore exécuter : ceci est la part du caractère. Les intentions les plus pures, le patriotisme le plus éclairé, ne le donnent pas toujours. Qui n'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, l'instant d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination, avec l'embarras d'un dément donné aux résolutions les plus sages! Obi disent-ils, nous n'y serons plus repris! quelle galère ! Le plus honteux ajoute: Je voudrais bien vous voir à ma place. Quand un ministre dit cela, soyez sûr qu'il n'a plus la tête à lui. Cependant il en est un, mais un seul, qui, sans avoir perdu la tête, a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde ; aussi ne l'adressait-il jamais à un ami.

Je n'ai connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au pouvoir: Avec son,, imperturbable bon sens, plus il était propre A donner de sages conseils, plus sa mcHcstic lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait epiouvé la raison. Les déterminations une fois|iii>et, ill3Sb iuai> 4 voc fermeté et sans jactance. S'il en avait reçu l'inspiration d'un «titre, ce qui était rare, il n'oubliait point de lui en faire honneur. Cet homme, c'était Manuel, A qui li France doit encore un tombeau.

Sous le ministère emsiel é de 't. de Maitignae, lorsque, f iti-gués d'une lutte si longue contre la légi iml é, plusieurs de nos chefs poM queS travaillaient A la fameuse fusion, un d'eux s'écria: « Sommes-nous heureux que celui-là soit mort! » C'evt on éloge funèbre qui dit tout ce qne Manuel vivant n'eût pas fait. A cet époque de promesses hypocrites et de concessions funestes.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait f.vit pendant les Trois- Journées. La rue d'Artois, rHôtel-de-Ville et b*s barricades l'auraient vu tour à tour, délibérant ici, se battant IA; mais les barricades d'abord, car son courage de vieux soldat s'y fût trouvé plus A l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui, il eût travaillé au berceau dî notre révolu-

niniti7Pd hw

▼ni

PREFACE

tlon. Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu'on a répété de plusienrs, qu'ils sont comme des greffiers de mairie qui se croi-

raient les pères des enfants dont ils n'ont que dressé Pacte de naissance.

Il est vraisemblable que Manuel eût été forcé d'accepter une part aux affaires du nouveau gouvernement. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eût fallu prendre pour revenir bientôt sans doute au modeste asile que nous partagions. Patriote avant tout, il fût rentré dans la vie privée sans humeur, sans arrière-pensée; A l'heure qu'il est, de l'opposition probablement encore, mais sans haine de personnes, car la force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parce qu'il avait foi dans le peuple.

Le bonheur de la France le préoccupait sans cesse; eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande. Je n'ai jamais rencontré d'homme moins ambitieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin du lui, je l'entends • s'écrier : Allons vivre à la campagne!

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié ; mais, survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empres- saient de recourir à sa raison imperturbable , à son inébranlable courage. Son talent ressemblait à leur amitié. C'est dans les moments de crise qu'il en avait toute la plénitude , et que bien des faiseurs de phrases , qu'on appelle orateurs, baissaient la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eût-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'actubler d'aucun litre, d'aucun emploi! car il respectait mes goûts. C'est

comme simple volontaire qu'il eût voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi, restant auprès de lui, je lui aurais du moins fait gagner le temps que lui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire , si je m'étais

• PRÉFACE. U

obstiné à Tivres dans notre paisible retraite. Aux sentiments les plus élevés s'unissaient, dans son cœur, les affections les plus douces ; il n'était pas moins tendre ami que ci* (oyen dévoué.

Ces derniers mots suffiront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut déplaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que depuis la Révolution de juillet, en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas :« Sommes-nous heureux que celui-là soit mort! • Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons, folles inspirations de la Jeunesse et de ses retours , ont été des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut, ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes I par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à l'audience. Je

ne puis, à cet égard, que répéter ce*^ qu'on a dit cent fois : quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré ; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle; les croyants, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles i l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là : je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. F.sl-ce du l'impiété? ^

EnQn, grand nombre de mes chansons ne sont que des

PRÉFACB.

inspnxUons de senlinnents inlimcs ou des c^price^ d'un esprit Tagsbond; ce sont là mes filles chéries; voili font le bien que j'en reux dire au public. Je ferai seulement obsener encore qu'en jetant une gran<ie variété dans mes recueils, celles-ci ont dfi n'être pas inatiles non plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières, à n'en croire même que les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai déftuüie pendant quinze ans, elles ont exercé une puissante influenco sur les masses, seul levier qui, désormais, rende les grandes choses possibles. L'honneur de celte influence, je ne l'ai pas réclamé au moment de la victoire : mon courage s'évanouit aux cris qu'elle fait pousser. Je crois, en véri é, que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'hui j'ose donc réclamer ma part dans le triomphe de 1830, 'riomphe que je n'ai su chanter que longtemps apres et devant les * sépultures des citoyens à qui nous le devons. Ma chanson d'adieu se ressent de ce mouvement de vanité politique, produit sans doute par les flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m'a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bieutôl l'oubli

enveloppera les chansons et le chansonnier, c'est une épitaphe que j'ai voulu préparer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l'amitié a pu faire; malgré les plus illustres suffrages et l'indulgence des interprètes de l'opinion publique, j'ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle a été nécessairement fort exagérée par l'intérêt du parti qui s'y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue; j'ai fait, moi, un calcul différent, qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela? diront quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré, surtout, de m'être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus utile à la cause de la liberté, lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j'avais cultivés d'abord.

PRÉFACE

Sur le point de faire ici un examen consciencieux de ces productions fugitives, le courage m'a manqué, je l'avoue. J'ai craint qu'un ne me prit au mot lorsque je relèverais des fautes, et qu'on ne fit la sourde oreille aux cajoqueries paternelles que je pourrais adresser à mes chansons; car encore faut-il bien que tout n'en soit pas mauvais. Puis, malgré la politesse des critiques à mon égard, ce seroit peut-être pousser la reconnaissance trop loin que de faire ainsi leur besogne. Je le répète, le courage m'a manqué. On n'incendie guère sa maison que lorsqu'elle est assurée. Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complètement indigne des éloges exagérés qui m'ont été prodigués; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de bienveillance; que j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour

moi plus sobres de louanges; que, loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent ; me suis tenu loin des coteries qui le propagent; et que j'ai fermé ma porte aux Commis voyageurs de la Uenomuiée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les Hevuet et les Âlagatint leur sont ouverts.

Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de cbausouuier, sentant bien qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle. Le besoin de cette position spéciale a toujours dû m'ôter l'idée de courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m'aient faite des amis influents et dévoués, qui, dans la poursuite de ces dignités, me promettaient, je suis honteux de le dire, plus de bonheur que n'en a eu Beuiamiu Constant, grand publiciste, grand orateur, grand cciiv. ui. Pauvre Constant 1

wml

, PRÉFACE

■ A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles, je répondrai : Les rêves poétiques les plus ambitieux ont hert c ma jeunesse; il n'est presque point de genre élcré que je n'aie tenté en silence. Pour remplir une immense carrière, A vingt ans, dépourvu d'études, même de celle du latin, j', ni cherché A pénétrer le génie de notre langue et les secrets du stîle. Les plus nobles encouragemenU m'ont été donnés alors. Je tous le demande, croyei-vous qu'il ne me soit rien resté de tout cela, et qu'aujourd'-

hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposé à m'en exagérer la valeur? Uais j'ai utilisé ma tic de poêle, et c'est là ma consolation. Il fallait un homme qui parlai nu peuple le langage qu'il .entend et qu'il aime, et qui se Créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte. J'ai été cet homme. La Liberté cl la Patrie, dira-l-on, se fussent bien passées de vos refrains. La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu'on le suppose, elles ne dédaignent le concours de rien de ce qi.i esl populaire. Il y aurait, selon moi, injustice A porter sur mes chansons un jugement où il ne me serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée. Il est des instants, pour une nation, où la meilleure musique est celle du tambour qui bal la charge.

Après tout, si l'on trouve que j'exagère beaucoup l'importance de mes couplets, qu'on pardonne au vétéran qui prend sa retraite de grossir tant soit peu ses états de services. On pourra même observer que je parle à peine de rocs blessures. D'ailleurs, la récompense que je sollicite ne fera Dis ajouter un centime au budget.

Comme chansonnier, il me faut répondre A une critique que j'ai vue plusieurs fois reproduite. On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson en lui f lisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce A le contester, car c'est, scion moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est toute uuo

PRÉFACE. xni

Ungue. et qae, comme telle, elle est suAeplible de prendre les-tons les plus opposés. J'ajoute que, depuis 1789, le peuple ayant

mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement; notre histoire le prouve. La chanson, qu'on avait définie l'expression des sentiments populaires, devait dès lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la Révolution, et ce n'était plus seulement avec les maris trompés les procureurs avides et la barque à Caron, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore ; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ses sentiments. De là , autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fait seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on feuillette tous les recueils, et l'on verra que c'est dans le style le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle Marseillaise , qu'il n'a jamais oubliée, comme on Ta pu voir dans la grande Semaine.

Pourquoi nos jeunes et grands poètes ont-ils dédaigné les succès que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eût procurés? Notre cause y eût gagné, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux l'inde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre belle langue française. Leur style eût sans doute été obligé de renoncer, en partie, à la pompe des mots; mais, par

compenHaiiun, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en de petites

« préface.

compo-Uioof vaiiêw et plus ou moins dramaliqu^, com- Dosi-
tions quo saUU TinsUnct du vulgaire, lors même qu« ks détails
ks' plus heureux lui échappent. C'esl U. selon . moi. meure de la
poésie en if.<*oua- ;*':."** f"

définitive, une obligation qu'impose la simpliHe de noire Uo-
Kue et à laquelle nous nous conformons trop rarement. La Fon-
taine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J'ai pensé quelquefois que si les poètes contemporain» avaient
réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les
lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis
parvenu k cueillir, et qui, sans doute, eût été durable, mêlée à de
plus glorieuses. Quand je dis oenple, je dis la foule, je dis le
peuple d'en bas, si l'on veut U n'est pas sensible aux recherches
de l'esprit, au» délicatesses du goût; soit! mais, par là même il
oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement,
pour captiver son attention. Appropriiez donc à sa forte nature et
Tos sujets et leurs développements; ce ne sont ni des idtes abs-
traites ni des tjpes qu'il vous demande • monlrei-lui à nu le cœur
humain. 11 me semble que tsbakspere fut soumia i cette heu-
reuse condition. Mais que deviendra la perfection du style? Croit-
on que les vers inimitables de Bacine,, appliqués à l'un de nos
meilleurs mélodrames, eusMnt empêché, même aux boulevards,
l'ouvrage de léussir? Inventer, concevez pour ceux qui tous ne
savent pas lire; écrivez pour ceux qui savent écrire.

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeon* encore le peuple avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Toutefois, chez nous il y a pis, même en matière de jugements littéraires, surtout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaie donc d'en faire pour lui ; mais, pour y parvenir, il faut étudier ce peuple. Quand, par hasard, nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font ces rois qui,

PRÉFACE. XV

dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres : représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le représentent ainsi . « Est-ce ma faute si je suis misérable- » ment déguenillé? si mes traits sont flétris par le besoin, « quelquefois même par le vice? Mais dans ces traits hives • et fatigués a brillé l'enthousiasme du courage et de la « liberté; mais sous ces haillons coule un sang que je « prodigue à la voix de la patrie. C'est quand mon âme « s'exalte qu'il faut me peindre. Alors je suis beau. • Et le peuple aurait raison de parler ainsi.

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, à peu d'exceptions près.

Mais nous ressemblons tous à des parvenus désireux de faire oublier leur origine ; ou, si nous voulons bien souffrir chez nous des portraits de famille, c'est à condition d'en faire des carica-

tures. Beau moyen de s'anoblir, vraiment ! Les Chinois sont plus sages . ils anoblissent leurs aïeux.

Le plus grand poète des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, lorsqu'il se dégageait de l'imitation des anciennes formes monarchiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger nos poètes et nos artistes. Il voulait, par exemple , que le spectacle des représentations gratuites fût composé des chefs-d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l'on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de discernement. Le grand homme avait appris de bonne heure, dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'élévation peut atteindre l'instinct des masses, habilement remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération suivante, qui ne l'a pas connu, prouve assez combien l'émotion poétique a de pouvoir sur le peuple. Que nos

PRÉFACE

Les auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire.

Les jeunes gens , je l'espère , me pardonneront cette réflexion, que je ne hasarde ici que pour eux. Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissements donnés à leurs plus audacieuses innovations ! Pouvais-je ne pas applaudir, même en blâ-

mant un peu? Dans mon grenier, à leur âge, sons le règne de l'abbé Delille, j'avais moi-même projeté l'escalade de bien des barrières. Je ne sais quelle voix me criait : Non, les Latins et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles; ce sont des flambeaux : sachez vous en servir. Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des Le Batteux et des La Uaipe ; service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant, je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard , le plus classique de nos vieux auteurs; je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos à notre siècle d'alTranchissenient, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons accablaient les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout. C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens! il y a de la raison dans votre audace ; mais, puisque vous avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés, et qui marche encore à votre tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talents, et tous se sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés, dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la

PREFACE

XII

tribune, au bruit des longues et sanglantes batailles, dans les douleurs de l'exil, au pied des écharauds, que, par de brillants et

nombreux succès, ils ont entretenu le culte des Muses, et qu'ils ont dit à la barbarie : Tu n'iras pas, plus loin. Et, vous le savez, elle ne s'arrête que devant la gloire.

Quant à moi, qui, jusqu'à présent, n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie ; Arrière, bonhomme ! laisse-nous passer. Ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent, au soir de la vie, nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer. Mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors un a si grand besoin.- Je me bile de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

Quoi ! vous ne ferez plus de chansons ? Je ne promets pas cela ; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre ; bon gré, mal gré, il faut trafiquer de la Muse : le commerce m'ennuie, je me retire. Mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours : elle est satisfaite, bien que je ne sois pas mémo électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la Révolution de juillet, à qui „e n'en veux pas pour cela. — Ane faire des chansons que pour vous, dira-t-on, le dégoût vous prendra bien vite. Eh ! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête ? Je n'ai pas renoncé à être utile. Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule. Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard. Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses. J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans ; sur presque tous

ceux que j't n'ai pas vus ou que je n'si fait qu'entrevoir, ma mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques. Je

XVIII M^tKFACE.

veux faire une espèce de Dictionnaire historique où, sous ctiique nom de no[^] uoiabilites politiques et littéraires jeunes ou \ieilles, tiendront se classer mes nombreux souvenirs et les ju[^]emeuls que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux aulorilés ciAiipétentes. Ce travail peu faii{rant, qui n'exige ni des connais[^]anees profondes ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je Jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimee; car ce n'est pas ddu un esprit de dénigrement, on le cungeoit, que j'ai formé ce projet. Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de cesjours féconds en événements n'auront i consulter, je le crains bien, que des documents cn-lacbes de partialité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne pnHcnds pas n'élre qu'un panégyriste. Les historiens savent tant de choses, i[^]u'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre «les hommes, même des hommes puissants; que si je n'ai rien été c'est comme d'autres sont quelque chose, je veux dire en me donn.mt delà peine pour Cl la ; ils n'auront donc pas à me ranger iu nombre des gens désappointes et chagrins. Ils sauront peutêtre aussi que j'ai joui de la réputation d'un observateur assez attentif, assez exact, assez pénétrant, et qii'cnfin je m en suis toujours plutôt pris à la faihiess.* des hammes qu'à liur mauvais vouloir du mal que j'ai pu voir faiie d.iiis mon temps. Des matériaux recueillis dans cet esprit manq

lent trop souvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bon parti de ceux que je t'osserai. ha France un jour pourra m'en savoir gré. yui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? 11 serai» plaisant que la postérité dit : Le judicieux, le grave Béranger ! Pourquoi pas?

Mais voici bien des pages à la suite les unes des autres sans trop de logique ni surtout de nécessité. Se douterait-on, à la longueur de cette préface, que j'ai toujours re-

IX

PRÉFACE

<!outé d'entretenir le public de moi autrement qu'en chansons ? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilège que donne l'instant des adieux : il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.

Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de la main de justice pour venir à mon secours dans les moments périlleux. Nul doute que sans eux on ne m'eût fait payer plus chèrement la témérité de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations qu'ils ont à la presse périodique.

Je me fais un devoir d'ajouter que même les journaux de l'opinion la plus opposée à la mienne, tout en repoussant l'hostilité de mes principes, m'ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme convaincu a droit d'attendre de ses adversaires, surtout quand il ne s'en prend qu'à ceux qui sont en position de se venger.

J'attribue cette bienveillance si générale à l'empêchement qu'exerce en France le genre auquel je me suis exclusivement livré. Cela seul suffirait pour m'ôter toute envie d'accoler jamais aucun titre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.

DK

LE ROI D'YVETOT •

■ai 4843

Am : Quand un trndrun vient en ce lieu.

Il était un roi d'Yvetot Peu connu dans Thistofre,

Se levant tard^ se couchant tôt, Dormant fort bien sans gloire
»

Et couronné par Jeanneton D'un single bonnet de coton, Dit-on.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! Quel bon petit roi c'était là !

La, la*

Il faisait ses quatre repas Dans son palais de cnaume,

Et sur un ine, pas à pas.

Parcourait son royaume.

Joyeux, simple et croyant le bien, Pour toute garde il n'avait rien Qu'un chien.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là 1 La, la.

Il n'avait de goût onéreux Q« 'une soif un peu vive;

Mais, en rendant son peuple heureux, Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même, i tame, et sans suppôt, Sur chaque muid levait un pot 1) impôt* •

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

, La, la.

Aux filles de bonnes maisons • Comme il avait su plaire.

Ses sujets avaient cent raisons .

De le nommer leur père.

D'ailleurs, il ne levait de ban Que pour tirer, quatre fois l'an,

Au blanc.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

Il n'agrandit point ses États,

Fut un voisiu commode.

Et, modèle des potentats.

Prit le plaisir pour code.

Ce n'est que lorsqu'il expira Que le peuple, qui l'enterra,

A loursi*

Ohl oh! ohl 'oh! ah! ah! ahl ah!

Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

On conserve encor le portrait De ce digne et bon prince :

C'est l'enseigne d'un cabaret

Fameux dans la province.

Les jours de fête, Bien souvent,

La foule s'écrie en buvant

nt, î

Oh ! oh ! oh ! oh I ah I ah ! ah I ah !

Quel bon petit roi c'était là !

'La, la.

LA BACCHANTE

Ain : FourniM Ct un canal au rniucan.

Cher amant, je cède à tes désirs :

De champagne enivre Julie.

Inventons, s'il se peut, des plaisirs;

Des Amours épuisons la folie.

Verse-moi ce joyeux poison ;

Mais surtout Dois à ta maîtresse :

Je rougirais de mon ivresse,

Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards Tout le feu dont mon sang
bouillonne.

Sur ton lit, de mes cheveux épars.

Fleur à fleur vois tomber ma couronne.

Le cristal vient de se briser :

Dieux I baise ma gorge brûlante,

Et taris l'écume enivrante •

Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor! Mais pourquoi ces atours Entre tes baisers et
mes charmes? , ,

Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujo Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes .

Presse en tes bras mes charmes nus-

Ah! je sens redoubler mon ètrel A l'ardeur qu'en moi tu fais naître Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour.

Mais, hélas! tes baisers languissent.

Ne bois plus, et garde à mon amour Ce nectar où tes feux s'amortissent.

De mes désirs mal apaisés,

Ingrat, si tu pouvais te plaindre,

J aurais du moins pour les éteindre Le vin où je les ai puisés.

LE SÉNATEUR

Am : J'on* ua cure palriole.

Mon épouse fait ma gloire :

Rose a de si jolis yeux!

Je lui dois, l'on peut m'en croire, Un ami bien précieux.

Le jour où j'obtins sa foi,

Un sénateur vint chez moi.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah !_monsieur le sénateur.

Je suis votre humlile serviteur.

De ses faits je liens registre ; C'est un homme sans égal ;

L'autre hiver, chez un ministre,

Il mena ma iëmrae au bal.

S'il me trouve en son chemin.

Il me frappe dans la main.

Quel nonneur 1 Quel bonheur! ^

Ah! monsieur le sénateur,

Je suis votre humble serviteur.

Près dé Rose il n'est point fade, Et n'a rien de freluquet.

Lorsque ma femme est malade,

Tl fait mon cent de piquiet.

Il m'embrasse au jour de l'An; 11 me fête à la Saint-Jean.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,

Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable Me retienne après dîner,

11 me dit d'un air aimable :

« Allez donc vous promener;

« Mon cher, ne vous gênez pas,

« Mon équipage est en bas. »

Quel honneur ! Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,

Je suis votre humble serviteur.

Certain soir, à sa campagne 11 nous mena par hasard;

Il m'enivra de champagne,

Et Rose fit lit à part :

Mais de la maison, ma foi,

Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah ! monsieur le sénateur,

Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie Pour parrain je l'ai donné.

C'est presque en pleurant de joie Qu'il baise le nouveau-né ;

Et mon fils, dès ce moment,

Est mis sur son testament.

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur,

Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie;

Mais parfois j'y suis trop vert.

J'ai poussé la raillerie Jusqu'à lui dire au dessert :

« On croit, j'en suis convaincu,

« Que vous me faites c.... *

Quel honneur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur le sénateur.

Je suis votre humble serviteur.

CBAKSOK DE RÉCEPTION AD CAVEAU MODERNE

Aw i Tout lo long de le rîTiêre.

Au Caveau je n'osais frapper;

Des méchants m'avaient su tromper :

C'est presque un cercle académique,

Me disait maint esprit caustique.

Mais, que vois-je! de bons amis Que rassemble un couvert
bien mis.

Asseyez-vous, me dit la compagnie.

Kon, non, ce n'est point comme à l'Académie, Ce fi'est point
comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois.

Gourant ^ur disputer les voix A des gens qu'appuiiit le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle;

Mais, faisant moitié du chemin,

Vous m'accueillez le verre en main.

D'ici l'intrigue est à jamais bannie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie, Ce n'est point
comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,

Dans un discours superbe et long.

Dire : Quel honneur vous me faites !

Messieurs, vous êtes trop honnêtes;

Ou quelque chose d'aussi fort?

Mais que je m'effrayais à tort !

On peut ici montrer moins de 'génie.

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie, Ce n'est point
comme à l'Académie.

Je croyais voir le président

Faire bâiller en répondant

Que l'on vient de perdre un grand homme.

Que moi je le vaux. Dieu sait comme;

Mais ce président sans façon *

Ne péroré ici qu'en chanson :

* D^n(ïcr»,

^ CIANSOKS

Toujours trop tôt sa harangue est finie.

comme à l'Académie.

Ce n est pomt comme à l'Académie.

Admis enfin, aurais-je alors * •

Pour tout esprit l'esprit de corps?

Il rend le bon sens, quoi qu'on dise, - *

Solidaire de la sottise;

Mais, dans votre société.

L'esprit de corps, c'est la gaîté ; •

Cet esprit-là règne sans tyrannie.

^on, non, ce n'est point comme à l'Académie. Ce n'est point
comme à l'Académie.

^nsi, j'en juge i votre accueil,

Ma chaise n'est point un fauteuil, üue je vais chérir cet asile
Où tant de fois le Vaudeville A renouvelé ses grelots,

Et snr la porte écrit ces mots :

Joie, amitié, malice et bonhomie!

Non, non, ce n'est point comme à l'Académie, Ce nest point
comme à l'Académie.

LA GAUDRIOLE

Aïk : La bonne aventnra.

Momus a pris pour adjoints Des rimeurs d'école ;

Des chansons en quatre points Le froid nous désole.

Mirliton s'en est allé.

Ah ! la muse de Collé,

Moi, des sujets polissons Le ton m^affricue.

Minerve dans mes chansons Fait la cabriole.

De ma graud'mère, après tout, Tartufes, je tiens le goût De la
gaudriole, ~

O gué.

De la gaudriole.

Elle amusait, à dix ans,

Son maître d'école ;

Des Cordeliers, gros plaisants, Elle fut l'idole;

Au prêtre qui l'exhortait,

En mourant, elle contait Une gaudriole,

O gué.

Une gaudriole.

C'était la Régence alors,

Et, sans hyperbole.

Grâce aux plus drôles de corps, La France était folle.

Tous les hommes plaisaient, Et les femmes se prêtaient A
la gaudriole,

O gué.

A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui.

Est-on moins frivole 1

CRilNSOKS '

Trop de gloire nous a nui;

Le plaisir s'envole.

Mais au Français attristé Qui peut renore la gaité?

C'est la gaudriole,

O gué^,

C'est la gaudriole.

Prudes, oui ne criez plus Lorsqu'on vous viole, Pourquoi
prendre uu air confus A chaque parole?

Passez les mots aux rieurs :

Les plus gros sont les meilleurs Pour la gaudriole,

O gué, .

Pour la gaudriole.

ROGER BONTEMPS

JiDTier 1814

Ain : Ronde du camp de Crandprd.

Aux gens atrahilaires Pour exemple donné.

En un temps de misères Roger Bontemps est né.

Vivre obscur a sa guise, Narguer les mécontents ;

Eh gai! c'est la devise Du gros Roger Boutemps.

Du chapeau de son père Coiffé dans les grands jours.

BB BÉRÀNGÉlt.

De roses ou de lierre •

• Le rajeunir toujours;

Mettre un manteau de bure, Vieil ami de vingt ans :

Eh gai! c'est la pamre Du gros Roger Bontemps*

Posséder dans sa hutte Une table, un vieux lit,

Des cartes, une flûte,

Un broc que Dieu remplit, ' Un portrait de maîtresse.

Un coffre et rien dedans ;

Eh gai ! c'est la richesse Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville Montrer de petits jeux;

Etre un faiseur habile De contes graveleux;

Ne parler que de danse Et d'almanachs chantants :

Eh gai ! c'est la science Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite.

Sabler ceux du canton; Préférer Marguerite Aux dames du grand ton;

De joie et de tendresse Remplir tous ses instants :

Eh gai ! c'est la sagesse Du gros Roger Bontemps. v

Dire au ciel : Je me fie, ^ Mon père, à ta bonté;

De ma philosophie Pardonne la gaîté;
Que ma saison dernière Soit encore un printemps •.
Eh gai ! c'est la prière Du gros Roger Bon temps.
Vous, pauvres pleins d'envie, Vous riches désireux.
Vous dont le char dévie Après un cours heureux ; Vous, qui
perdrez peut-être Des titres éclatants,
Eh gai! prenez pour maître Le gros Roger Bontemps.

ROMANCE

ML'SIQCE DE M. B. WILHEH.

- Je disais au fils d'Épicure ;
« Réveillez par vos joyeux chants « Parny, qui sait de la nature
■ Célébrer les plus doux penchants.

Mais les chants que la joie inspire ont place aux regrets superflus :

Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre ; Parny n'est plus!

Je disais aux Grâces émues :

« Il vous doit sa célébrité.

« Montrez-vous à lui demi-nues?

« Qu'il peigne encor la volupté.

Mais chacune d'elles soupire Au^ès des Plaisirs éperdus :

rarny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus!

Je disais aux dieux du bel âge :

« Amours, rendez à ses vieux ans

• Les fleurs qu'aux pieds d'une volage « Il prodigua dans son printemps. »

Mais en pleurant je les vois lire

Des vers qu'ils ont cent fois relus ;

Pamy n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Pamy n'est plus!

Je disais aux Muses plaintives :

■ Oubliez vos malheurs récents * ;

« Pour charmer l'écho de nos rives

• Il vous sullit de ses accents. «

Mais du poétique délire

Elles brisent les attributs :

Pamy n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre ;

Parny n'est plus!

Il n'est plus! ah! puisse l'envie S'interdire lui dernier effort*^ !

Immortel il quitte la vie;

Pour lui tous les dieux sont d'accord.

* AUtution k la mort dr Lcliruo, d« llcllllr, de Bernardin de Saint- Fierre, de Gr^trjr, etc.

* * Autre allutIOD aua inaultea faitri k 1a mémoire de l'autenr de la CcBMi DM Dtaia,

Que la Haine, prête à maudire, Pardonne aux aimables vertus :
Parny u'est plus!

Il vient d'ēpirer sur sa lyre :

Parny n'est plus!

Mà GRAND'MÈRE

Aw : En rerenuit de Bile en SuÎMe.

Ma grand'mère, un soir à sa fête,

De vin pur ayant bu deux doigts.

Nous disait en branlant la tête :

Que d'amoureux j'eus autrefois!

Combien je regrette Mon bras si dodu.

Ma jambe bieu faite.

Et le temps perdu !

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !

— Non vraiment; et de mes appas Seule à quinze ans j'appris l'usage.

Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette,

Mou bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Maman, vous aviez le cœur tendre?

— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans Lindor ne se fit pas attendre.

Et qu'il n'attendit pas longtemps.

Combien je regrette Mon bras si dodu.

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Mamau, Lindor savait donc plaire?

— Oui, seul il me plut quatre mois; Mais bientôt j'estimai Valère,

Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu!

Quoi! maman, deux amants ensemble!

— Oui ; mais chacun d’eux me trompa.

Plus fine alors qu’il ne vous semble, J’épousai votre grand-papa.

Combien je regrette Mon bras si dodu,

Maman, que lui dit la famille?

— Rien; mais un mari plus sensé Eût pu connaître à la coquille
Que l’œuf était déjà cassé.

Combien je regrette Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite.

Et le temps perdu!

Maman, lui fûtes-vous fidèle?

— Oh ! sur cela je me tais bien.

A moins qu’à lui Dieu ne m’appelle, Mon confesseur n’en saura rien.

Combien je regrette Mon bras si dodu.

Ma jambe bien faite, , . ^

Et le temps perdu I

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?

— Oui ; mais, ^âces à ma gaîté,

Si 1 eglise n était plus neuve,

Le saint n'en fut pas moins fêté, tiomnien je regrette Mon bras
si dodu,

Ma jambe bien faite.

Et le temps perdu!

maman, faut-il faire?

iih. mes petits-enfants, pourquoi, Uuand j ai fait comme ma
grand-mère, J;^^*^z-vous pas comme moi?

Combien je regrette Mon bras si dodu.

Ma jambe bien faite, *

Et le temps perdu !

LE MORT VIVANT

aONDE DE TABLE.

Aik dttt Bottut.

^rsque l'ennui pénètre dans mon fort,

J/ : je suis mort, je suis mort I U and le plaisir, à grands coups
m'abreuvant, Gauneut m'assiège et derrière et devant,

Je suis vivant, bien vivant, très- vivant!

Un sot fait-il sonner son coffre-fort, i'nez pour moi : je suis mort, je suis mort J

Volnay, pomard, beaune et moulin-à-vent^, Fait-on sonner votre âge en vous servant,

Je sms vivant, bien vivant, tfès- vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort, Priez pour moi : je suis mort, je suis mort ! En fait de vin, qu'on se montre savant. Dût-on pousser le sujet trop avant,

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,

Priez pour moi : je suis mort. Je suis mort! Que, près du feu, l'un l'autre se bravant.

On trinque assis derrière un paravent.

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord, Priez pour moi : je suis mort, je suis mort ! Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant De gais couplets gu'ou répète en buvant.

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort. Priez pour moi : je suis mort, je. suis mort! Que l'amitié réclame un cœur fervent.

Que dans la cave elle fonde un couvent.

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant I

Monseigneur entre, et la liberté sort,

Priez pour moi : je suis mort, je suis mort! liais que Thémire, à
table nous trouvant. Avec rai s'égaye en arrivant.

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il sans boire abandonner ce bord.

Priez pour moi ; je suis mort, je suis mort I

* ^onu lie diUitn.nU eiju.

CHAN5 ONS

Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent.

Le verre en niain, quand j'implore un bon vent, Je suis vivant,
bien vivant, très-vivant!

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

Aia de I^nlara.

Peux saisons' règlent toutes choses,

Pour qui sait vivre en s'amusant :

Au printemps nous devons les roses,

A l'automne un jus bienfaisant.

Les jours croissent, le cœur s'éveille; On fait le vin quand ils
sont courts :

Au printemps, adieu la bouteille!

En automne, adieu les amours!

Mieux il vaudrait unir sans doute Ces deux penchants faits
pour charmer; Mais pour ma santé je redoute De trop boire et de
trop aimer.

Or, la sagesse me conseille De partager ainsi mes jours :

Au printemps, adieu la bouteille!

En automne, adieu les amours!

Au mois de mai j'ai vu Rosette,

Et mon cœur a subi ses lois.

Que de caprices la coquette •

M'a fait essuver en six mois!

Pour lui rendre enfin la pareille. J'appelle octobre à mon se-
cours :

Au printemps, adieu la bouteille t En automne, adieu las
amours !

i>B Béranger..

Je prends, quitte et reprends Adèle, Sans façon comme sans
regrets. * Au revoir, un jour, me dit-elle.

Elle revint longtemps après ;

J'étais à chanter sous la treille.

Ah! dis-je, l'année a son cours ;

Au printemps, adieu la bouteille!

En automne, adieu les amours I

Mais il est une enchanteresse Oui chanp à son gré mes
plaisirs:

Du vin elle excite l'ivresse,

Et maîtrise jusqu'aux désirs.

Pour elle ce n'est pas merveille De troubler l'ordre de mes
jours.

Au printemps avec la bouteille.

En automne avec les amours.

LA MÈRE AVEUGLE

^ Airs f^{nc} 6IIo un «

Tout en filant votre lin, ^

Ecoutez-moi bien, ma fille.

Déjà votre cœur sautille Au nom du jeune Colin.

Grailliez ce qu'il vous conseille ; Quoique aveugle je surveille;

A tout je prête l'oreille, • •

Et vous soupirez tout bas. * .

Votre Colin n'est qu'un traître... ^ 1

Mais vous ouvrez la fenêtre;

Lise, vous ne filez pas. (bis.)

Il fait trop chaud, dites-vous;

Mais, par la fenêtre ouverte,

CHANSONS

A Colin toujours alerte Ne faites pas les yeux doux.

Vous vous plaignez que je gronde ! Hélas ! je fus jeune et blonde.

Je sais combien dans ce monde On peut faire de faux pas.

L'amour trop souvent l'emporte...

Mais quelqu'un est à la porte; lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,

Qui fait crier la serrure;

Et mon vieux clien qui murmure Gapme à cela de bons coups.

Oui, fiez-vous à mon âge,

Colin deviendra volage ;

Craignez, si vous n'êtes sage,

De pleurer sur vos appas...

Grand Dieu! que viens-je d'entendre?

C'est le bruit d'un baiser tendre; Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites- vous.

C'est votre oiseau qui vous baise; Dites-lui donc qu'il se taise
Et redoute mou courroux.

Ab! d 'ime folle conduite Le déshonneur est la suite ;

. . L'amant qui vous a séduite Eu rit men»e entre vos l)ras.

Que la prudence vous sauve...

Mais vous allez vers l'alcôve;

Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.

Quoi ! me jouer de la sorte !

DE BIÎIANGER. 21

Colin est ici; qu'il sorte Ou devienne votre époux.

En attendant qu'à l'c^lise Le séducteur vous conduise,

Filez, filez, filez, Lise,

Près de moi, sans faire un pas.

En vain votre lin s'embrouille;

Avec une autre quenouille,

Non, vous ne filerez pas. (bis.)

LE PETIT HOMiE GRIS

Am : Toto, Carmbo.

Il est un petit homme Tout habillé de gris, dans Paris,

Joufflu comme une pomme,

Qui, sans un sou comptant.

Vit content.

Et dit : Moi, je m'en...

Et dit ; Moi, je m'en... '

Ma foi, moi^ je m'en ris !

Oh! qu'il est gai (bis), le petit homme gris !

A courir les fillettes,

A boire sans compter, , . •

A chanter, t

n s'est couvert de dettes; • * •

' Mais quant aux créanciers, ^ * ■

Aux huissiers, ' •

n dit : Moi, je m'en...

i n dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris !

Oh! qu'ü est gai (bis), le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre;

Qu'il s'y couche le soir •

Sans y voir;
Qu'il lui faille, en décembre.
Souffler, faute de bois,
Dans SOS doigts,
Il dit : Moi, je in'on...
Il dit ; Moi, je m'eu...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh ! qu'il est gai (bis), le petit homme gris \
Sa femme, assez gentille,
Fait payer ses atours Aiu amours,
Aussi, plus elle brille.
Plus on le montre au doigt ;
Il le voit ;
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'eu...
Ma foi, moi. je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (bis), le petit homme gris!
' Quand la goutte l'accable Sur un lit délabré.
Le curé
De la mort et du diable Parle à ce moribond.

Qui répond :

Ma foi, moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'eu...

Ma foi, moi, je m'en ris !

Oh! qu'il est gai (bis), le petit homma gris!

BE BBRANOER.

LES MGEURS DD TEMPS

Am: Il Mt loujouri It mêteie.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille, Que soi-disant J'ai le
ton trop plaisant;

Mais cet air amusant Sied si bien à Camille!

Philosophe par goût,

Et toujours et de tout Je ris, je ns, tant je suis bonne 611e.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,

A mon déout,

Craignant quelque rebut,

Je me livre en tribut,

Au censeur Mascarille,

Et ce cuistre insolent Dénigre mon talent :

Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille. Un sénateur, qui toujours apostille.

D'échauffer le vieu drille.

Quoi qu'ü fit espérer,

Je n'en pus rien tirer;

Mais j'eu ai ri, tant je suis bonne nllc.

>CUdtCui« lJUL 1-UUJVLm.O **^VWV*

Dit : Je voudrais Servir tes intérêts.

Lors j'essaye à pauds frais

I CHANSONS

Un chambellan de clinquant pétille, Après ^^un jour Il nreut fait voir la cour,

Enrichit mon amour IDe ce jonc qui scintille.

J'en fais voir le chaton :

C'est du faux, me dit-on;

Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille, Grâce à moi fut Nom-mé de l'Institut.

Quand des voix qu'il me dut Vient l'éclat dont il brille,

Avec moi que de fois Il a manqué de voix !

Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille Tout triomphant.
Dans ses bras m'étouffant,
Il me faire un enfant Me proteste qu'il grille;
Et le petit morveux.
Au lieu d'un, m'en fait deux;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.
Trois auditeurs me disent *. Viens, Camille, Soupe avec nous.
Que nous fassions les fous.
J'étais seule pour tous ;
L'un d'eux me déshabille;
Puis le vin met dedans Nos petits intendants ;
. Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.
Telle est ma vie ; et sur mainte vétille J'aurais ici
Pu Rissoler, Dieu merci !
Dans ses jupons aussi Je sais qu'on s'entortille;
Mais les restrictions,
Mais les précautions,
Moi je m'en fous, tant je suis bonne fille.

AINSI SOIT- IL

mi

Am : Allcluia.

Je suis devin, mes chers aniis :

L'avenir qui nous est pomis Se découvre à mon œil subtil.

Ainsi soit-il!

Plus de poète adulateur;

Le puissant craindra le flatteur ; Nul courtisan ne sera vil.

Ainsi soit-il 1

Plus d'usuriers, plus de joueurs.

De petits banquiers grands seigneurs Et pas un comims
incivil.

Ainsi soit-il!*

L'amitié, charme de nos jours, Ne sera plus un froid diseurs
Dont l'iulortune rompt le fil.

Ainsi soit-il!

La fille, novice à quinze ans,

A dix-huit avec ses amants N'exercera que son babil.

Ainsi soit il!

Femme luira les vains atours,

Et son mari pendant huit jours Pourra s'absenter sans péril.

Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit Plus de génie et moins d'espnt,

Laissant tout jargon puéril.

Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,

L'acteur moins de fatuité ;

Le critique sera civil.

Ainsi soit-il!

On nra des erreurs des grands,

(>n chansonnera leurs agents,

Sans voir arriver l'alguzil.

Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût; ,

La justice règne partout.

Et la vérité sort d'exil.

Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,

Qui met chaipie chose en son lieu :

Celles-ci sont pour l'an trois mil.

Ainsi soit-il! - i

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES

Al* Tra, la, la, la l'Amour «tt U.

Le bel ÎDstituteur de filles Que ce monsieur de Fénelon!

Il parle de messe et d'aiguilles :

Maman, c'est un sot tout du long.

Concerts, bals et pièces nouvelles Nous instruisent mieux (me
cela.

Tra la la la, les demoiselles,

Tra la la la, se iorment là.

Qu'à broder une autre s'applique'.

Maman, je veux au piano.

Avec mon maitre de musique, D'Armide chanter le duo.

Je crois sentir les étincelles De l'amour dont Renaud brûla.

Tra la la la, les demoiselles,

Tra la la la, se fonneut là.

Qu'une autre écrive la dépense; Maman, pendant une heure
ou deux.

Je veux que mon maitre de danse M'enseigne un pas voluptueux.

Ma rolie rend mes pieds rebelles :

Un peu plus liant relevons-la.

Tra la la la, les demoiselles,

Tra la la la, se forment là.

Q\ie sur ma sœur une autre veille; • Maman, ie veux mettre au Salon.

Déjà je dessine à merveille

Les contours de cet Apollon.

Grand Dieu! que ses formes sont belles' Surtout les beau nus
que voilât Tra la la la, les demoiselles,

Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,

La coutume ainsi l'exigeant.

Je t'avo&rai, ma chère amie.

Que même le cas est urgent.

Le monde sait de mes nouvelles;

Mais on y rit de tout cela.

Tra la la la, les demoiselles,

Tra la la la, se forment là.

DEO GRATIAS DTS ÉPICURIEN

Am : Tout le long de U r»»icrc.

Dans ce siècle d'impiété L'on rit du liènedicitèl Faut-il qu'à peine il m'en souviennne !

Mais, pour que l'appétit revienne,

Je dis mes Grâces lorsque enfin Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim : Toujours fespoir suit le plaisir qui passe.^ Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous remis grâce, O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Mon voisin, faible du cerveau,

Ne boit jamais son vin sans eau;

Rien qu'a voir mousser le champagne.

Déjà la migraine le gagne.

Tandis que pur^ et coup sur coup Pour ma santé je bois oeau-coup :

Vous savez seul comment tout cela passe. Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâct O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

De soupçons jaloux assiégé,

Borval n^a ni bu ni mangé.

Cet époux sans philosophie ^

Par bonheur de nous se défie,

Et tient sa femme aux yeux si doux Sous triple porte à deux verrous :

Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe. Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce, O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Certain soir, monsieur célébra Une déesse d'Opéra.

Pour prix d'un grain d'encens profane.

Vite au régime on le condamne;

Sans accident, moi, j'ai fêté Huit danseuses de la Gaîté :

Pour im miracle on veut (pie cela passe.

Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce, O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

Mais quel convive, assis là-bas.

N'ose rire et ne chante pas?

Chut! me dit-on, c'est un vrai sage,

Qui dans les cours a fait naufrage.

Quoi ! chez nous cet homme rêveur Des rois regrette la faveur !

. Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe, vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce, O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.

A table trouvant tout au mieiu.

Je crois (pi'un ordre exprès des cieux ,

3Ô ' CHANSONS

Tient en haleine la sagesse,

Des fous ménage la faiblesse,

Et lait de leur vie un repas Dont le dessert ne finit pas.

Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.

Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce, /

O mon Dieu! mon Dieu I je vous rends grâce. |

MADAME GRÉGOIRE

Ai« ! Cm le Kroï Thom^t

C'était de mon temps Que brillait madame Grégoire.

J'allais à vingt ans Dans son cabaret rire et boire;

Elle attirait les gens Par des airs engageants.

Plus d'un brun à large poitrine Avait là crédit sur la mine.

Ah! comme on entraît Boire à son cabaret!

D'un certain époux Bien qii'elle pleurât la mémoire»,

Personne de nous N'avait connu défunt Grégoire;

Mais à le remplacer Qui n'eût voulu penser?

Heureux 1 ecot où la coumièie Apportait sa pinte et sou verre!

Ah ! comme on entrait Boire à son cabaret!

Je crois voir encor

Son gros rire aller jusqu'aux larmes* i

Et sous sa croix d'or L'ampleur de ses pudiques charmes.

Sur tous ses agréments Consultez scs amants :

Au comptoir la sensible brune Leur rendait deux pièces pour une.

Ah ! comme on entrait _ Boire à son cabaret! TM

Des buveurs grivois Les femmes lui cherchaient querelle.

Que j'ai vu de fois Des galants se battre pour elle!

La garde et les amours Se chamaillant toujours,

Elle, eu femme des plus capables, Dans son lit cachait les coupables.

Ah! comme on entrait Boire à son cabaret!

Quand ce fut mon tour D'être en tout le maitre chez elle,

C'était chaque jour Pour mes amis fête nouvelle.

Je ne suis point jaloiu :

Nous nous arrangions tous.

I. l'hôtesse, poussant a la vente

Nous livrait jusqu'à la sen'ante.

Ah ! comme on entrait Boire à son cabaret!

Tout est bien changé ;

N'ayant plus rien à mettre en perce,

Elle a pris congé El des plaisirs et du commerce.

Que je legrette, hélas-'

CUAMSONB

Sa cava et ses appas !

Longtemps encor chaque pratique S'écrira devant sa boutique
:

Al»! comme on entrait Boire à sou cabaret!

MUSIQUE DE M. B. WILHEM

Je vais combattre, Agnès l'ordonne ; Adieu, repos; plaisirs, adieu.

J'aurai, pour venger ma couronne, Des héros, l'amour et mon Dieu.

Anglais, que le nom de ma belle Dans vos rangs porte la terreur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive, Français et roi, loin des dangers.

Je laissais la France captive En proie au fer des étrangers.

Un mot, un seul mot de ma belle A couvert mon front de rougeur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur* •

S'il faut mon sang pour la victoire, Agnès, tout mon sang coulera.

Mais non; pour l'amour et la gloire, Victorieux, Charles vivra.

Je dois vaincre ; j'ai de ma belle Et les chiffres et la couleur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, la Trémouille, Saintrailles,

O Français! quel jour enchanté Quand des lauriers de vingt batailles Je couronnerai la beauté!

Frans, nous devons à ma belle, Moi la gloire, et vous le bonheur.

J'oubliais l'honneur auprès d'elle, Agnès me rend tout à l'honneur.

MES CHEVEUX

Am : VaudrvilU <!• D^crnc*.

Mes bons amis, que je vous prêche à table. Moi, l'apôtre de la gaîté.

Opposez tous au destin peu traitable Le repos et la liberté;

A la grandeur, à la richesse,

Préférez des loisirs heureux.

C'est mon avis, moi de qui la sagesse A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie Passer quelques instants sereins :

Buvez un peu; c'est dans le vin qu'on noie L'ennui, l'humeur et les chagrins.

A longs flots puisez l'allégresse Dans ces flacons d'un vin mousseux.

C'est mon avis, moi de qui la sagesse A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire N'est rien encor sans les amours.

3t CHANSONS

Que la beauté tous charme et tous attire} Dans ses bras coulez tous vos jours.

Qloire, trésors, santé, jeunesse,

Sacrifiez tout à ses tcbiu.

C'est mon aTis, moi de qui la sagesse A fait tomber tous les
cheTCux.

Mes bons amis, du sort et de l'enTie Ou braTe ainsi les traits
cuisants.

En peu de jours usant toute la Tie,

On en retranche les Tieux ans.

Achetez la plus douce ivresse Au prix d'un âge malheureux.

C'est mon a\ns, moi de qui la sagesse A fait tomber tous les
cheTeui.

LES GUEUX

Am : Prcmii-re rxtmde du Départ pour SalnUMalo.

Les gueiu, les gueux Sont les gens heureux;

Ils s'aiment entre eux.

'Vivent lee gueux!

Des ^eux chantons la louange.

Que de gueux hommes de bien!

fi faut qu'enfin l'esprit venge L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux Sont les gens heureux;

Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux 1

DE BÉHANOER.

Oui, le bonheur est facile Au sein de la pauvreté :

J'en atteste l'Evangile,

J'en atteste ma gaité.

Les ^enx, les gueux Sont les gens heureux;

Us s'aiment entre eux.

Vivent les guDuxI

An Parnasse la misère Lonrtemps a régné, dit-on.

Quels biens possédait Upmère?

Une besace, un bâton.

Les raeui, les gueux Sont les gens heureux;

Es s'aiment entre eux.

Vivent les gueux I

Vous qu'afflige la détresse, Croyez que plus d'un héros.

Dans le soulier qui le blesse, Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux Sont les gens heureux;

Es s'aiment entre eux.

Vivent les gueux 1

Eu faste qui vous étonne L'exil punit plus d'un grandi Dio-
gène, dans sa tonne, ^

Brave en paix un conquérant.

Les c^eux, les gueux Sont les gens heureux;

Ils s'aiment entre eux.

Vivent les gueux!

D'un palais l'éclat vous frappe ; ^

Mais l'ennui vient y gémir. t

On peut bien manger sans nappe-.

Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux Sont les gens heureux;

Ils s'aiment entre eux. >

Vivent les gueux! I

Quel dieu se plaît et s'agite *

Sur ce grabat fju'il fleurit? I

C'est l'Amour (^i rend visite ,

A la Pauvreté qui rit. 1

Les pieux, les gueux.

Sont les gens heureux;

Ils s'aiment entre eux. i
Vivent les gueux!
L'amitié, que l'on regrette, j
N'a point quitté nos climats; '
Elle trinque à Ir guinguette, t
Assise entre deux soldats. '
Les gueux, les guetix Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux! 1

LA DESCENTE AUX ENFERS

Am: Bnirm <]ui Toudra, larirrtrlr,
Taira qui pourra, tarira.
Sur la foi de votre bonne,
Vous qui craignez Lucifer,
Approchez, que je vous donne Des nouvelles de l'enfer.
Tant qu'on le pourra, larirette ♦,
On se danmera, larira.
Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera.

Chantera,

Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette, ^

On se damnera, larira.

Sachez' que la nuit dernière.

Sur un vieux balai rôti.

Avec certaine sorcière.

Pour l'enfer je suis parti.

Tant qu'on lè pourrr., larirette,

On se damnera, larira.

•Tant qu'on le pourra, ^ '

L'on trinquera, /

Chantera, * • ‘

Aimera ’ , *

La fillette.

• Sauf «U premier et eu dernier couplet, en ae chuite que les
deui prcBÛer* eere du refrmin, ,

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Bfa sorcière est jeune et belle,
Et dans ces lieu iucouuus, Diablotins, par ribambelle,
Viennent baiser ses pieds nus.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra.
L'on trinquera.
Chantera,
Aimera La üUette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Quoi qu'en disent maints bélîtres, En entrant nous
remarquons,
Un amas d'écailles d'huitres Et des débris de flacons.
Tant qu'on le pourra, larirette.
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra.
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Là, ni chaudières ni flammes;

Et, si grands que soient leurs torts.

Aux euïers nos pauvres âmes Reprennent un peu de corps.

Tant qn'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera.

Chantera,

Aimera

La fillette. *

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Chez lui le diable est bon homme; Aussi voyons-nous d'abord
Ixion faisant un somme Près de Tantale ivre-mort.

Tant qu'on le pourra, larirette, On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette, On se damnera, larira.

Rien n'est moins épouvantable Que l'aspect de ce démon:

Sa Majesté tenait table Entre Epicure et Ninon.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera aig*rT!r i

La fillette. csja&A-X'c V

Tant qu'on Je pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Ses arrêts les plus sévères, .

Qu'en mourant nous redoutons, ^nt rendus au bruit des
verres Et de huit cents mirlitons.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Aux buveurs i rouge trogne Il dit : Trinquons à grands coups
Vous n'aimiez que le bourgogne; De champagne enivrez-vous.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

A la nmde qui se gène Pour lorgner un jouvenceau, n dit : Avec
Diogène Fais l'amour dans.un tonneau.

Tant qu'on le pourra, larirette, ^ • ün se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.

L'on trinquera Chantera,

Aimera La fillette.

T«t qu'on le pourra, larirette, thî se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces.

Il vous dit ; Plus retenus,

^ssez Cupidon aux Grâces, Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,

Un se damnera, larira.

^nt qu'on le pourra,

Lou trinquera.

Chantera,

Aimera La^ fillette.

T^t qu'on le pourra, larirette.

Un se damnera, larira.

n dit encor bien des choses charment les assistants ;

Imis à Ninon, sur des roses,

Il ôte au moins soixante ans.

T^t qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra, .

L'on trinquera.

Chantera, . ^ f

Aimera La fillette.

ii CHANSONS

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve j

Un désir qui rembellit,

Et soudain je me retrouve Dans ses bras et sur mou lit.

Tant qu'on le pourra, larirette,

Ou se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera.

Chantera,

Aimera La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

Si, d'après ce qu'on rapporte,

On bâille au ccdeste lieu,

Que le diable nous emporte.

Et nous rendrons grâce à Dieu.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera.
Chantera,
Aimera La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette.
On se damnera, larira.
DE OËEAMGER.

LE COIN DE L'AMITIE

COUPLETS

CUÀKTÉS PÀR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MANIÉE,
SON AMIE.

Ain : VaudeiriUa de In Pnrllh cnrrce.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,

Aux quatre coins se disputent nos jours. L'Amitié vient compléter la partie;

Mais qu'on lui fait de mauvais tours ! Lorsqu'aux plaisirs l'ânie se livre entière,

Notre raison ne brille qu'à moitié,

Et la Folie attaque la première «

Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître, Qui de tromper éprouve le besoin.

En tricherie on le dit passé r'..itre;

Pauvre Amitié, gare à ton coin !

Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,

A tout soumettre aspire sans pitié.

"Vous cédez tout ; il veut avoir encore ■ Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive x oh 1 combien on le fête 1 L'Amitié seule apprête ses atours.

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête Il nous renferme pour toujours.

Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,

Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied.

Et trop souvent lui donne pour demeure Le coin de l'Amitié.

Digitizt

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,

Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs;

Mais, aujourd'hui, que l'Hymen et son frère Inspirent de crainte à nos cœurs I Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent. Pour ton bonheur qu'ils régneront de moitié ; Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent Du coin de l'Amitié.

CB OUE SERONT NOS ENFANTS

Ata : AUrt>foiu.aa, fCM de U noce.

Je le dis sans blesser nersonne,

Notre âge n'est point Tâge d'or;

Mais nos üls, qtfon me le pardonne, Vaudront bien moins que nous encor.

Pour peupler la machine ronde.

Qu'on est fou de mettre du sien !

Ah 1 pour un rien,

Oui, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde,

Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes, Nous savons chanter un repas ;

Mais nos fils, pesants gastronomes.

Boiront et ne chanteront pas.

D'un sot à face rubiconde Ils feront un épicurien.

DE BÉRANOER.

AhI pour nn rien,

Oui, pour un rien,

Nous laisserions finir le monde.

Si nos femmes le voulaient bien.

Grâce aux beaux esprits de notre âge, L'ennui nous gagne assez souvent; Mais deux Instituts, je le gage, Lutteront dans l'âge suivant.

De se recruter à la ronde Tous deux trouveront le moyen.

Ail! pour un rien.

Oui, pour un rien.

Nous laisserions finir le monde.

Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre, Mais, sans redouter le repos.

Nos fils, ne se reposant guère, Batailleront à tout propos.

Seul prix d'une ardeur furibonde.

Un laurier sera tout leur bien.

Ah! pour un rien.

Oui, pour un rien.

Nous laisserions finir le monde.

Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galants, sans doute; Mais nos fils, d'excès en excès.

Egarant l'Amour sur sa route.

Ne lui parleront plus français.

Ils traduiront. Dieu les confonde !

VArt d'aimer en italien.

Ah! pour un rien.

Oui, pour un rien.

Nous laisserions finir le monde,

Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,

Chez nos descendants on aura Pour grands hommes des
journalistes, Pour amusement l'Onéra;

Pas une vierge pudionde.

Pas même un aimable vaurien.

Ah! pour un rien,

Oui, pour im rien,

Nous laisserions finir le monde,

Si nos feunes le voulaient bien.

Pe fleurs, amis, ceignant nos têtes, Vainement nous formons
des vœux Pour que notre culte et nos fêtes Soient en honneur
chez nos neveux; Ce chapitre ijue Momus fonde Chez eux man-
quera de doyen.

Ah! pour un rien,

Oui^ pour un liem Nous laisserions 'finir le monde.

Si nos femmes le voulaient bien.

LE VIEÜX CÉLIBATAIRE

Aimi Contentons-nou* d'uae tiimple bontrille.

Allons, Babet, il est bientôt dix heures; Pour un gouteux c'est l'instant du repos. Depuis un an qu'avec moi tu demeures, Jamais, je crois, je ne fus si dispos.

A mon coucher ton aimable présence Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit. Allons, Babet, un peu de complaisance.

Un lait de poule et mou bounet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,

D'iin vieux garçon doit être le soutien.

Jadis ton maître a fait mainte folie Pour des minois moins friands que le t^en.

3e veiu demain, bravant la médisance.

Au Cadran bleu te régaler sans bruit.

Ailons, Babet, un peu de complaisance.

Un lait de poule et mou bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles Cette main douce et ce teint des plus frais* Auprès de moi coule des jours paisibles;

One mille atours relèvent tes attraits.

L'Amour par eux m'a rendu sa puissance ;

Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit? ' Allons, Babet, un peu de complaisance,

Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi ! Babet se refuse I Mademoiselle, auriez-vous un amant?

De mon neveu le jockey vous amuse;

Mais songez-y : je fais mon testament.

Docile enfin, livre sans résistance A mes baisers ce sein qui m'a séduit.

Allons, Babet, un peu à complaisance.

Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!

Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.

Ne pleure point; va, tu seras ma femme,

Ma[^]é mon âge et le public moqueur.

/ais donc si bien que ta douce mfluence Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.

[^]ons, Babet, un peu de complaisance,

Un lait de poule et mon bonnet de nuit, s

L'AMI ROBIN

Atm : A la Monaco.

De tout Cythère Sois le courtier :

On palra bien ton ministère.

De tout Cythère Sois le courtier ;

Ami Robin, quel bon métier!

Robin connaît *toutes nos belles,

Et ji^u'où leur prix peut aller. Messieurs, gui voulez des pucelles, C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère Sois le courtier ;

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier !

Prodiguons l'or, et des maîtresses De toutes parts vont nous venir :

Car, si nous tenions aux comtesses, Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier !

SX BÉRANOEE. •

J'ai connu Robin à l'école :

Ce n'était point un libertin ;

Mais il gagnait mainte pistule A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier I

Quand de prendre femme il eut l'âge, Il la prit belle exprès
pour ça.

Far malheur, la tienne était 'sage; Mais aussi Robin divorça. *

De tout Cythère Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier 1

Que le neuf ou le vieux vous tente,

Il sera votre fournisseur :

Robin vend sa nièce et sa tante ;

Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon métier 1

Si je lis bien dans son système.

Vers la cour il niarebe i grands pas.

Combien de gens qui déjà même Devant Robin ont chapeau
bas !

De tout Cythère Sois le courtier :

On paira bien ton ministère.

De tout Cythère Sois le courtier :

Ami Rebin, quel bon métier !

LES GAULOIS ET LES FRANCS

liDTier 1814

Am Cai ! |ai 1 Hariont.nom

Gai ! gai ! serrons nos rangs, Espérance De la France;

Gai ! gai ! serrons nos rangs ;

En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,

Le barbare Qu'elle égare Vient une seconde fois Périr dans les
champs gaulois.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

• Espérance

De la France;

* 1 Rⁱ î serrons nos rangs ;

• • En avant, Gaulois et Francs 1

Renonçant à ses marais,

Le* Cosaque,

Qui bivaque,

Croit, sur la foi des Anglais,

Se loger dans nos palais.

Gai ! gai ! serrons nos rangs.

Espérance De la France ;

Gai ! gai ! serrons nos rangs ;

En avant. Gaulois et Francs !

Le Russe, toujours tremblant Sous la neige Qui l'assiège,

Las de pain noir et de gland.

Veut manger notre pain blanc.

Gai 1 gai ! serrons nos rangs.

Espérance De la France ;

Gai! gail serrons nos rangs;

En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins (me nous amassons Pour les boire A la victoire.

Seraient bus par des Saxons!

Plus de vin, plus de chansons!

*Gai! gai! serrons nos rangs.

Espérance De la France ;

Gail gai! serrons nos rangs;

En avant, Gaulois et Francs 1

GHAH8oMS *

Four des Ralmouks durs et laids Nos filles

Sont trop gentilles,

Nos femmes ont trop d'attraits.

Ail! que leurs fils soient Français!

Gai ! gai! serrons nos rangs, Espérance De la France;

Gai ! gai ! serrons nos rangs ;

En avant. Gaulois et Francs!

Quoi I ces monuments chéris, Histoire

De notre gloire.

S'écrouleraient en débris!

Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai ! gai ! serrons nos rangs, Espérance De la France ;

Gai ! gai ! serrons nos rangs;

En avant. Gaulois et Francs !

■ Nobles Francs et bons Gaulois,

La paix si chère A la terre

Dans peu viendra sous vos toits

Vous payer de tant d'exploits.

Gai ! gai ! serrons nos rangs, * Espérance De la France ;

Gai! gai! serrons nos rangs;

En avant, Gaulois et Francs!

DE BÉRAN&ER.

FRÉTILLON

Ain : Ma commère, qoend je danac.

Francs amis des bonnes filles.

Vous connaissez Frétillon :

Ses charmes aux plus gentilles Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétilon, (bis)

Cette fille Qui frétille,

H'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage, Dentelles et diamants,

Et deux fois mit tout en gage Pour quelques fripons d'amants.

Ma Frétilon, (bis)

Cette fille Qui frétille,

Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :

Cet hiver, dans son taudis,

Couché presque sur la paillasse,

Mes sens étaient engourdis.

Ma Frétilon, (bis)

Cette fille Qui frétille,

Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre?

Quoi ! le peu qui lui restait, Frétilon a pu le vendre

Pour un fat qui la battait ! Ma Frétilon, (bis)

Cette fille Qui frétille,

A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée, i
Il lui faut tendre ses lacs. '
A travers la toile usée,
Amour lorgne ses appas.
Ma Frétilon, (bis)
Cette fille Qui frétille.
Est si bien sans cotillon.
Seigneurs, banquiers et notaires La feront encor briller;
Puis encor des mousquetaires Viendront la déshallier.
Ma Frétilon, (bis;
Cette fille Qui frétille,
Mourra sans un cotillon. ,

CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS

Am ; La marmoUe a mal au pie<l.
Que Momus, Dieu des bons couplets, Soit l'ami d'Épicure ;
Je veux porter ses chapelets Fendus à nu ceinture.
Payant tribut A l'attribut De sa gâté falote.
De main en main,

Jusqu'à demain,

Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois Oppose sa puissance :

Momus en donne sur les doigts Du grand que l'on encense.

Calment frappons Sots et fripons

En casque, en mitre, en cotte.

De main en main.

Jusqu'à demain.

Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons;

Qu'un docteur sente l'ambre ; Qu'un valet change ses galons
Sans changer d'antichambre ; Paris, enclin Au trait malin.

Grâce à nous, les ballotte.

De main en main,

Jusqu'à demain.

Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,

La beauté veut qu'on use;

C'est un des hochets de l'Amour, Et Vénus s'en amuse.

Son joyeux bmit Souvent séduit 'L'actrice et la dévote.

De main en main,
Jusqn'à demain,
Passons-nous la marotta
® allie au tambourin Du dieu de la vendange,
Oiwnd pour çuérir le noir chagrin '^*“6 un vin sans mélange.
Oui, ses grelots Font à grands flots Jaillir cet antidote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.
Point de convives paresseux,
Amis, car il me semble 1 amitié bénit tous ceux Que la marotte
assemble;
Jeunes d'esprit,
Ensemble on rit.
Puis ensemble ou radote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte
Au bruit des grelots, dans ce lieu, Lnantez donc votre messe.
L assistant, le prêtre et le dieu luepirent l'aflégresse.

D'un gai refrain,
A ce lutrin.
Pour qu'on suive la note,
De main en main.
Jusqu'à demain.
Passons-nous la marotte.
' DX BÉBANOER.

LA DOUBLE IVRESSE

^ Am Que ne luit-je U fougere.

I Je re^sais sous rombraee,

Quand Noëris vint m'éveiller;

Je crus voir sur son visage I Le feu du désir briller.

Sur son front Zépîre agite La rose et le pampre vert,

I Et de son sein qui palpite

Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace ^on frère, si je l'eu crois) l^sse
pour remplir sa tasse Des raisins entre ses doigts.

Tandis qu'à mes yeux la belle . Chante et danse à ses chan-
sons, L'enfant, caché derrière elle,

I Mêle au -vin d'affreux poisons.
Nocris prend la tasse pleine,
Y goûte et vient me 1 offrir.
, Ah ! dis-je, la ruse est vaine i
Je sais qu'on peut en mourir.
Tu le veux, enchanteresse ;
Je bois, dussé-je en ce jour Du vin expier l'ivresse Par Tivresse
de Famour.
Mon délire fut extrême;
Mais aussi qu'il dura peu 1 .
Ce n'est plus Nœris que j aune.
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles,
Ce qui reste, c'est qu'enfin Depuis, à l'amour des belles, J'ai
mêlé le goût du vin.

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE

Am ' CoBtre<i*At« de la Roaigre, oo L'omüira %'éftforr.
Ah ! vers une rive Où sans peine on vive Qui m'aime me suive!
Voyageons gaiment.

Ivre de champagne,
Je bats la campagne.
Et vois de Cocagne Le pays charmant.
Terre chérie.
Sois ma patrie ;
Qu'ici je rie Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange!
Je bois et mange Sans un sou comptant.
Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre Les portes d'un Louvre En tourte
arrondi.
J'y vois de gros gardes.
Cuirassés de bardes,
de Béranger.
Portant halles De sucre candi.
Bon Dieu! que j'ai vue Ce doux système!
Les canons même De sucre sont faits.
Belles sculptures,
Riches peintures En connturcs,

Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses, Beaux esprits cocasses.

Charment sur les places Le peuple ébahi,

Pour qui cent fontaines,

Au lieu d'eaux malsaines, Versent, toujours pleines.

Le beaune et l'ai.

Des gens enfournent, D'autres défournent ;

Aux broches tournent Veau, bœuf et mouton.

Des lois de table L'ordre équitable De tout coupable Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre.

Et ie m'assieds entre Des grands dont le ventre Se porte un défi ;

Je trouve en ce monde.

Où la graisse abonde, .

Vénus tout« ronde Et l'amour boufft.

Nul front sinistre;

I[^]opos de cuistre,

Airs de ministre,

N'y sont point permis, ta table est mise,

La chair exquise ;

Que Von se grise :

T'rhaquons, mes amis.

Mais parlons d'affaires.

Beautés peu sévères,

Qu'au doux bruit des verres D'un dessert friand.

On chante et l'on dise Quelque gaillardise Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape L'époux ^'on drape,

Que sur la nappe n s'endort à point;

De femme aimable Mère intraitable,

Ahl sous la table Ne regardez point.

Folle et tendre orgie!

La face rougie,

La panse élargie,

Là, chacun est roi ;

Et, quand l'heure invite A gagner son gîte,

DE BlérANGER.

L'on rentre bien vite Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!

Que d'amourettes !

Jamais de dettes,
Points de nœuds 'constants.
Entre l'ivresse Et la paresse,
Notre leunesse Va jusqmà cent ans.
Oui, dans ton empire.
Cocagne^ on respire...
Mais qui vient aétruire Ce rêve enchanteur?
Amis, j'en ai honte :
C'est quel^'un qui monte Apporter le compte Pu restaurateur.
LE œMMENCEMENT DÛ VOYAGE

CHANSON

CBANTiE SUR LS BERCEAU B*U1« ERPAirr NOUTEAU-KÉ.
Ain du Vaudeville dea ChevUlea de Maître Adaju,

Voyez, amis, cette barque légère Qm de la vie essaye encor les
flotA j Elle contient gentille passagère;

Ah ! soyons-en les premiers matelots.

Déjà les eauï l'enlèvent au rivage Que doucement elle fuit pour
toujours.

Nous qui voyons commencer le voyage,

Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles;

Déjà TEspoir prépare les a«ès.

Et nous promet, a l'éclat des étoiles,

Une mer calme et des vents doux et frais. Fuyez, fuyez, oiseau
d'un noir présage î Cette nacelle appartient aux Amours.

Nous qui voyons commencer le voyage,

Par nos chansons égayous-eu le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes, Oui, les Amours
prennent part au travail; Aux chastes Sœurs on a fait des of-
frandes, Et l'Amitié se place au gouvernail.

Bacchus lui-même anime l'équipage.

Qui des Plaisirs invoque le secours.

Nous qui voyons commencer le voyage.

Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?

C'est le Malheur bénissant la Vertu,

Et demandant nue du bien fait par elle Sur cet enfant le prix
soit répandu.

A tant de vœux dont retentit la plage.

Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds, Nous qui voyons
commencer le voyage,

Par nos chansonr. égayons-en le cours.

LA MUSIQUE

Am : La («rira «ionaaSne, (ai !

Purgeons nos desserts Des chansons à boire;

Vivent les grands airs Du Conservatoire!

Bon !

La far ira dondaine.

Gai !

La farira dondé.

Tout est réchauffé Aux diners d'Agathe :

Au lieu de café,

Vite une sonate.

Bon !

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

L'Opéra toujours Fait bruit et merveilles;

On y voit les sourds Boucher leurs oreilles.

Bon!

La farira dondaine.

Gai!

La farira dondé.

Acteurs très-profonds,

Sujets de disputes,

Messieurs les bouffons.

Soufflez dans vos flûtes.

Boni

La farira dondaine.

Gai !

La farira dondé.

Et vous, gens de l'art.

Pour que je jouisse,*^ .y_

CHÀN8oMS

Quand c'est du Mozart,

Que l'on m'avertisse.

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La fanra dondé.

Nature n'est rien;

Mais on recommande Goût italien

Et grâce allemande. i

Bon!

La farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

Si nous t'enterrons,

Bel art dramatique,

Pour toi nous dirons La messe en musique.

Bon!

La farira dondaine,

Gail

La farira dondé.

A MESSIEURS LES GASTRONOMES

Air. Tout le lon((de la rivière

Gourmands, cessez de nous donner La carte de votre dîner ;

Tant de gens qui sont au régime Ont droit de vous en faire un crime.

Et d'ailleurs, à chaque repas, *

D'étouffer ne tremblez-vous pas?

C'est une mort peu digne qu'on l'admire.

Ab ! pour étouffer, n'étouffons de nre ;

N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien Chanter l'Amour, qui vit de rien?

A l'aspect de vos barbes grasses,

D'effroi vous voyez fuir les Grâces;

' Ou, de truffes en vain gonflés, ;

Près de vos belles vous ronflez. * •

L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.

Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire*,

N'étouffons, n'étouffoils que de rire. *-

Vous n'exaltez, maîtres gloutons, * '

Que la gloire des marmitons :

Méprisant l'auteur humble et maigre

Qui mouille un pain bis de vin aigre , *

Vous ne trouvez le laurier bon Que pour la sauce et le jambon :

Chez les Français quel étrange délire)

Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;

N'etouffoils, n'étoaffons que de rire.

Four goûter à point chaque mets,
A table ne causez jamais;
Chassez-en la plaisanterie :
Trop de gens, dans notre patrie, i
De ses charmes étaient imbus;
Les bons mots ne sont qu'un abus ;
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire Ah ! pour
étouffer, n'étouffons ^e de rire;
N'étouffoas, n'étouffons que de rire.
Français, dînons pour le dessert.
L'Amour y vient, Philis le sert;
Le bouchon part, l'esprit pétille ;
'La Décence même y babille, *
Et par la Gaîté, (pii prend feu,
Se laisse coudoyer un peu.
Chantons alors l'aï qui nous inspire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons mie de rire; PTmuffons,
n'étouffons que do rire.

MA DERNIÈRE CHANSON

pect^the.

lia d« laiTter 1814.

Al» t EA quoi I TOtiâ tOBuaciUex eocoro i (de* Fâ&cho»)

Je n'eus jamais d'indifférence Pour la gloire du nom français.

L'étranger envahit la Franc*c,

Et je maudis tous ses succès.

Mais, bien que la douleur honore,

Que servira d'avoir gémi?

Pttis(iu'ici nous rions encore,

A«tant de pris sur l'ennemi.

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,

Moi, poltron, je ne tremble pas.

Heureux (pie Bacchus nous rassemble Pour trin(pier à ce gai
repas!

Amis, c'est le dieu que j'implore;

Par lui mon cœur est affermi.

Buvons gaîment, buvons encore :

Autant de pris sur l'ennemi! '

Mes créanciers sont des corsaires Contre moi toujours soulevés.

J allais mettre ordre à mes affaires yuand j appris ce que vous savez.

Cens quel avarice dévore.

Pour votre or soudain j'ai frémi, xrêtez-m en donc, prêtez encore :

Autant de pris sur l'ennemi J

^ possède jeune maîtresse Oui va courir bien des dangers.

^ fond, je crois que la traîtresse nesire un peu les etrangers.

Cer^ns excès que l'on déplore Ne 1 épouvantent qu'à demi;

Mais cette nuit me reste oneorc ;

Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance.

Jurons, au risque du trépas.

Que pour l'ennemi de la France Nos voix ne résonneront pas.

Ma^is il ne faut point qu'on ignore Qu en chantant le cygne a fini.

Toujours Français, chantons encore : '

Autant de pris sur i'ennemi.

ELOGE DES CHAPONS

Aa: Ah'le beloieau, maman '

Pour ma part, moi, j'en réponds, Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux sont les
chapons.

Exempts du tendre embarras Qui maigrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras,

Ces bons citoyens du Maine!

Pour ma part, moi, j'en réponds, Oui, poulettes,

Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux sont les
chapons!

Qui d'eux, troublé nuit et mur,

Fut jaloux jus(iu'à la rage ?

Leur laut-il contre l'amour Recourir au mariage?

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux sont les
chapons!

Plusieurs, pour la forme, ont pris Une compagne gentille;

J'en sais qui sont bons naaris.

Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bieuheiu-eux sont les
chapons!

Modérés dans leurs désirs.

Jamais ces gens, que j'estime.

N'ont pour fruits de leurs plaisirs Les remords ou le régime.

DE B>!ràNGER.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Oui, poulettes, fhii,
coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Bienheureux sont les chapons!

Or, messieurs, examinons Notre sort auprès des belles;

Que de mal nous nous donnons Pour tromper des infidèles!

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Oui, poulettes.

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Bienheureux sont les chapous î • c *

C'est mener un train d'enfer, Quelmie agrément qu'on y trouve; D'ailleurs, on n'est pas de fer.

Et Dieu sait comme on le prouve*

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Oui, poulettes,

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Bienheureux sont les chapons !

En dépit d'un faux honneur.

Prenons donc un parti sage ; Faisons tous nok'e bonheiu' :

Allons, messieurs, du courage 1

Pour ma part, moi, j'en réponds, Oui, poulettes.

Ouï, coquettes.

Digitiz

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt A propager notre espèce ; Coupons, morbleu! coupons court Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Oui, poulettes,

Oui, coquettes.

Pour ma part, moi, j'en réponds, Bienheureux sont les champions !

LE BON FRANÇAIS

Hat 1814.

CHANSON

CHAMTÉE DETINT DES AIDES DE CAMP DE l/SMPEREUT
ALEXANDRE.

Am t J'unt ua cure fwinole.

J'aime qu'un Russe soit Rus^, Et ^'un Anglais soit Anglais; Si
1 on est Prussien en Prusse, En France soyons Français.

Lorsqu'ici nos cœurs émus Comptent des Français de plus
Mes amis, mes amis.

Soyons de notre pays,

Om, soyons de notre pays.

au • . Il «TTîii'd- .1 '•'•■JW »*• !• «firtou itiA

Charles-Quint portait envie A ce roi plein de valeur ♦

Oui s'écriait à Favie :

Tout est perdu, fors l'honneur l Consolons par ce mot-là Ceux
que le nombre accabla.

Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible ** Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible A seul flétri les lauriers.

Près des lis, qu'ils soutiendront.
Ces lauriers reverdiront.

Mes amis, mes amis, *
Soyons de notre pays.

Oui, soyons de notre pays.
Enchaîné par la souffrance.

Un roi fatal aux Anglais A jadis sauvé la France Sans sortir de
son palais.

On sait^ quand il le faudra.
Sur qui Louis s'appuîra ****.

Mes amis, mes amis.

• Fran^oi* I**.

** Ltt journaux du tempi racontèrent <|M sur une lettre •In
rui, l'empereur Alexandre avait promu de ronvojrrr en France
toui les priaonniera faite aur noua dana la mallieureuao cam-
pagne de Ruaaie.

*** Charlea V dit le Sage.

«... L* roi avait dit, k Saint-Ouen, aux maréchaux Maaa»na,
Mortier, Ufevre, Ney, etc., qu'il a'appuierait aur eux.

Soyons de notre pays,

Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie.

Elle a déjà gâté tout.

N allons point en Germanie Chercher les règles du gmU.

N empruntons à nos voisins Que leurs femmes et leurs vins.

Mes amis, mes amis.

Soyons de notre pays,

Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde; r^rançais, où sont nos rivaux?

Nos plaisirs charment le monde ^clairévpar nos travaux.

Ou 11 nous vienne un gai refrain, üt voilà le monde en train !

Mes amis, mes amis,

Soyons de notre pays,

Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patriCf Où se fixent pour toujoim ps plaisirs
et l'industrie,

Les beaux-arts et les amours, ^mons, Louis le permet,

çu'Henri ^latre aimait.

Mes anus, mes amis,

^yons de notre pays.

Oui, soyons de notre pays.

LA GILVNDE ORGIE**'

Air'. Vivp le rin île Ramponneau/ *

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le doiuiie Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,

Pour voir les gens les plus aigris Gris.

Non, plus d'accès Aux procès;

Vidons, joyeu.T Français, Nos caves renommées.

Qu'un censeur vain.

Croie en vain Fuir le pouvoir du vin.

Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

One le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Graves auteurs.

Froids rhéteurs,

Tristes prédicateurs, Endormeurs d'auditoires, -
Gens à pamphlets,
A couplets.
Changez en gobelets
Vos larges écritoirs. ^
Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne Par tonp.
Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

* 1 Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos I Arsenaux,
^ ^ ' Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.
vin charme tous les esprits ; ^ Ou'on le donne Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Nous qui courons i-,
Les tendrons,
De Cjihère enivrons Les colombes légères.

Oiseaux chéris *

De Cypris Venez, malgr

Boire au fond de nos verres.

nos cns.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne ^ Par tonne.

^ Que le vin pleuve dans Paris,

Pour voir les gens les plus aigris Gris.

L'or a cent fois Trop de poids.

Un essaim de grivois,

Buvant à leurs mignonnes, Trouve au total Ce cristal

Préférable au métal Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits î Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfants charmants De mamans

Qui des grands sentiments Banniront la fohe.

Nos fils, bien gros.

Bien dispos.

Naîtront parmi les pots.

Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigri
Gris.

Fi d'un honneur Suborneur!

Enfin dii vrai bonheur Nous porterons les signes.

Les rois boiront Tous en rond.

Les lauriers serviront D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Raison, adieu!

Qu'en ce lieu Succombant sous le dieu Objet de nos louanges,

Bien ou mal mis.

Tous amis,

Dans l'ivresse endormis,

Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :

Qu'on le donne Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris, Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

LE JOUR DES MORTS

Ai» I Mirliton.

Amis, entendez les cloches, Qui par leur sous gémissants

Nous font de bruyants reproches Sur nos rires indécents.

Il est des âmes en peine,

Dit le prêtre intéressé :

C'est ie jour des morts, mirliton, mirlitaine-, Requiescani in
pace.

Qu'en ce jour la poésie Sème les tombeaux de fleurs;

Qu'à nos yeux l'hypocrisie Les arrose de ses pleiu-s ;

Je chante au sort qui m'entraîne Sur les traces du passé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine; Requiescani in
pace.

Méchants, redoutez les diables :

Mais ^'il soit un paradis Four les filles charitables,

Four les buveurs francs amis :

Que saint Fierre aux gens sans haine Ouvre d'un mr empressé
;

G'cct le jour des morts, mirliton, mirlitaine ; Rêquiescant in pace.

Le souvenir de nos pères Nous doit-il mettre en souci? v • Ils ont ri de leurs misères; .

Des nôtres rions aussi.

Lise n'est point inhumaine;

Mon flacon n'est point cassé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ; Requiescani in pace.

Je ne veux point qu'on me pleure, Moi, le boute-en-train des fous ;

Puissé-jc, à ma dernière heure.

Voir nos 111s plus gais que nous!

Qu'ils chantent à perdre haleine Sur le bord du grand fossé ;

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine; Requiescani in pace.

REQUÊTE

méaurréa

1 AR LES CHIENS DE QUALITÉ

POVK OBTE₂UR QC'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE URRI AU
JARDIN DES TUILERIES.

JaiR 18U.

Am r Faut «FU vertu pu trop n*en fauL

Poiaqua le tyran est à bas, | Laissez-nous prendre nos ébats.)
“

Aux maîtres des cérémonies Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries Les chiens du faubourg Saint-
Germain.

Puisque le tyran est à bas,

Laisaez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre Distinguez-nous à nos
colliers.

On sent que les bonnaors du Louvre Iraient mal à ces
roturiers.

Puisque le tyran est à bas.

Laissez-nous prendre nos ebats*

Oüoiquo toujours, sous so» ompire, L'usurpateur nous ait
chassés,

Nous avons laissé sans mot diro Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas.

Laissez-nous prendre nos ebats.

Quand sur son règne on prend des notes, Grâce pour quelques
chiens félons I Tel qui longtemps lécha ses bottes Lui mord au-
jourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,

Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant miciu que des puces.

On a vu carlins et bassets •

Caresser Allemands et Russes Couverts encor du sang
français.

Puisque le tyran est à bas,

Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'immorte (pie, sûr d'un gros lucre, L'Anglais dise avoir
triomphé?

On nous rend le morceau ae sucre;

Les chats rattrapent leur café.

Puisque le tyran est à bas,

Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite Les barbes et le caraco,

Quand on refait de l'eau bénite^ Remettez-nous in statu quo»

Puisque le tJTan est à bas, Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grâce.

Tous, hors quelques barbets honteux.

De sauter pour les gens en place,

De courir sur les nmheureux.

Puisque le tyran est à bas, Laissez-nous prendre nos ébats.

LA CENSURE

CHANSON

QUI COUaUT MXRUSCHITK kV MOIS D'AOOUT 1814 *.

Am : Qu'eit-ce qu'^ m'fait a moi f

Que, SOUS le joug des bl>raires,

On livre encor nos auteurs A\ u censeurs, aux inspecteurs.

Rats-de-cave littéraires ;

Riez en avec moi.

Ah! pour rire /

Et pour tout dire, j

Il n'est besoin, ma ibi, i

D'un privilège du roi ! ' . 1

L'Etat ayant plus d'un membre *

Que la presse eût fait trembler, ^

Qu'on ait craint son franc parler Dans la chambre et l'anti-chambre ;

Riez-en avec moi.

. •*« •'«'enter B la Chambre

la hberle de la praaae, prearnt^ par miautre de rmlcnear.

••ne loi r*«tr>li«e de I ahW lie Uontcaquiuu.

Ah ! pour rire Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi,

D'un privilège du roi !

Que cette Chan)bre sensée Laisse avec soumission Sortir la
procession Et renfermer la pensée; Riez-en avec moi.

Ah! pour rire Et pour tout dire,

Il n'est besoin, ma foi, '

D'un privilège du roi 1

Qu'un censeur bien tyrannique De l'esprit soit le geôlier.

Et qu'avec son prisonnier Jamais il ne communique,' Riez-en
avec moi.

Ah 1 pour rire Et pour tout dire.

Il n'est besoin, ma foi.

D'un privilège du roi l

Quand déjà l'on n'y voit guère. Quand on a peine a marcher,
En feignant de la moucher.

Qu'on éteigne la lumière; Riez-en avec moi.

Ah î pour rire ’

Et pour tout dire.

Il n’est besoin, ma foi.

D’un privilège au roi 1

Qu’un ministre, gui s’irrite Quand on lui fait la leçon,

Si CHANSONS

Lise tout bas ma chanson Oui lui parvient manuscrite j . Ricz-
en avec moi.

Ah ! pour rire Et pour tout dire.

Il n’est besoin, ma foi,

L’un privilège du roi î

BEAUCOUP p AMOUR

MUSIQUE DK B VILHEM

Malgré la voix de la sagesse,

Je voudrais amasser de l’or ;

Soudain aux pieds de ma maîtresse J’irais déposer mon trésor.

Adèle, à ton moindre caprice Je satisferais chaque jour.

Non, non, je n’ai point d’avarice,

Mais j’ai beaucoup, beaucoup d’amour

Pour immortaliser Adèle,

Si des chants m'étaient inspires.

Mes vers, où je ne peindrais qu'elle ,

A jamais seraient admirés.

Puissent ainsi dans la mémoire Nos dçiu noms se graver un
jour !

Je n'ai point l'araour de la gloire,

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève Jusmi'au trône éclatant des rois ;
Adèle embellira ce rêve ;

Je lui céderai tous mes droits.

Pour être plus sûr de lui plaire,

Je voudrais me voir une cour.

D'ambition je n'en ai guère,

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune?

Adèle comble tous mes vœui.

L'éclat, le renom, la fortune,

Moins que l'amour rendent heureux.

A mon Donheur je puis donc croire,

Et du sort braver le retour.

Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire, Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LES BOXEURS, ou L'ANGLOMANE

Août 1870.

Am V A coup d'poing, A coup* d'poing;.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids, God aml moi, j'aime les Anglais.

Ils ont im si bon caractère !

Gomme ils sont polis I et surtout Que leurs plaisirs sont de bon goût !

Non, chez nous, point.

Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :

Courons vite ouvrir des paris,

Et même par-devant notaire.

Ils doivent se battre un contre un ;

Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous point,

Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre,

Tout est W par L ;

En scène, d'abord admirons

La grâce de ces deux lurons, « Grâce qui jamais ne s'altère. ^

De la halle on dirait deux forts ; Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Cà, mesdames, qu'en pensez- vous?

C'est à vous de luger les coups.

Quoi! ce spectacle vous atterre?

Le sang jaillit... battez des mains. Dieux ! que les Anglais sont humains ; Non, chez nous, point.

Point de ces coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais, il faut vous suivre en tout.

Pour les lois, la mode et le goût, Même aussi pour l'art militaire.

Vos diplomates, vos chevaux,

N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous, point.

Point de ces* * coups de poing Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

* Malheureuse avec deux mains.

Au troisième enfin je commande.

Jean est grondeur, mais je m'en ris :

Il est tout petit, je suis grande.

Sitôt qu'il fait un peu de bruit.

Je lui mets son bonnet de nuit.

LE TROISIEME MARI

Am : Ah ! ah ! qu'elle est bien !

DE BÉHANOEB.

Vli, vli, taisez-vous,

Lui dis-je, ou qu'il me entende...

Vli, vli, taisez-vous.

Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux, Et les affaires arrangées,

J'en eus deux filles, qu'entre nous.

De trois mois l'on dit plus âgées.

Au baptême Jean fit du train.

Car Léandre était le parrain.

Vli, vli, taisez-vous,

Jean, vous n'aurez iK>iut de dragées ;

Vli, vlan, taisez-vous,

Je me venge de deux époiou.

Léandre me fait lui prêter De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme*. Jean, qui travaille et sait compter.

S'aperçoit qu'on touche à sa somme.

Hier, il dH qu'on l'a volé;

Moi, du trésor je prends la clé.

vlan, taisez-vous;

Plus d'argent pour vous, petit homme !

Vli, vlan, taisez-vous.

Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi ;

A neuf heurpi mon mari frappe.

Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi; Mais, à minuit, Léandre échappe, n gelait, et Jean morfondu A l^orte avait attendu.

Vu, vlan, taisez-vous ;

Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape?

Vli, vlan, taisez-vous.

Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le snrpn Avec la vieille Pétronille. 'Wv
D'un doigt de vin il était gris ;

Il la trouvait fraîche et gentille.

> Sur ses deux nieds il se dressait,

Et le menton lui caressait.

Vli, vln, taisez-vous.

Vous sentez le vin et la fille;

<1 Vli, vln, taisez- vous, '

Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps.

Malgré sa chétive apparence ;

Léandre fait plus d^embarras.

Mais a beaucoup moins de vaiïians.

Lorsque Jean veut se reposer,

S'il me plaît encor d'en user,

Vli, vln, taisez-vous, - Et vite que l'on recommence ;

Vb vln, taisez-vous,

Je me venge' de deux époux.

VIEUX HABITS! VIEUX GALONS

on

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES n°CS MAR-
CHAND R'HABITS DE LA CAPtALB

, Première Restanratioa 1844.

Am : Vaadcriile ilrs dcu> VUmooil.

Tout marchands d'habits que nous sommes, Messieurs, nous observons les hommes ; D'un bout du monde à l'autre bout.

L'habit fait tout.

Dans les changements qui surviennent, Les dépouilles nous appartiennent ; Toujours en grand nous calculons.

Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la gazette,

Comme tant d'autres, je regrette Que tout Français n'ait nas cardé L'habit bfüdé.

Mais, j'en crois ceux (pii s'y connaissent, Les anciens préjugés renaissent,

On va quitter les pantalons.

Vieux habits! vieux galons I

Les modes et la politique Ont cent fois rempli ma boutitpie ;

Combien on doit à leurs travaux

D'habits nouveaux I »

Quand de nos déesses civitpies On met en oubli les tunicpies,
Aux passants nous les rappelons.

Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles Mit du galon sur bien des
tailles :

De galon même étaient couverts Les habits verts *.

Mais sans le bonheur point de gloire I Nous seuls, après chai-
pie victoire,

Nous avons ce (pie nous voulons.

Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte Avec tous les gens qui sans
honte

* La liTr4a impertaie, vrrl et or.

Savent, dans un retour süliit,

Changer d'habit.

• Lé* valets, troupe chamarrée,

Troquant aujourd'hui leur livrée,

Que d'habits bleus * nous étalons !

Vieux habits! vieux galons!

Les défenseurs de nos grands-pères, Sortant de leurs nobles repaires, Reprennent enfin à leur tour L'habit de cour.

Chez nous retrouvant leurs costumes Avec talons rouges et plumes, - Ils vont régner dans les salons.

Vieux habits ! vieux galops !

Sans nul égard pour nos scrupules,

Si la foule des incrédules Mit au nombre de ses larcins '

L'habit des saints,

Au nez de plus d'un philosophe Je \ais en revendre l'étoffe :

Ite piété nous redoublons.

Vieux habits! vieux galons!

Longtemps vantés dans chaauve ouvrage Pes grands, qu'aujourd'hui l'on outrage Portent au fond de leurs manoirs Des habits noirs.

Mais, grâce à nous, vont reparaître Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être Trouvaient bien pesants et bien longs.

Vieux habits! vieiu galons!

* Là liTréc royale.

De m'enrichir j'ai l'assurance : •

L'on fêtera toujours en France,

En ville, au théâtre, à la cour, .

L'habit du jour.

Gens vêtus d'or et d'écarlate.

Pendant un mois chacun vous flatte :

Puis à vos portes nous allons.

Vieux habits ! vieux galons I

LE NOUVEAU DIOGÈNE

Cents-Jouri, ittU IMS.

Ata : Bon royago, cher Diunollot,

Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse ;

Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux.

En moins d'un mois, pour loger ma sagesse, J'ai mis à sec un
tomieau de vin vieux.

Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène,

Sous ton manteau,

fibre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;

Mais, comme nous, les dieux sont inconstants.

Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne, Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire Ne pouvant être un utile soutien.

Devant ma tonne on ne viendra pas dire : Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques Et les cordons de
toutes les couleurs ;

Blais, étrangère aux idées politiques.

Ma Liberté n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je ris et bois sans gêne, Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès se partageant le monde, les potentats soient
trompeurs ou trompés, Je ne vais point demander à la ronde Si
de ma tonne ils se sont occupés.

DE Déranger/

» Diogène, •'*

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne, Diogène,

Sous ton manteau. ^ <

Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire.

Je fuis des cours le pompeux appaieil :

Des vains honneurs trop euclin a médire, Auprès des rois je
crains pour mon soleil.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne Chercher un
homme est un dessein fort beau ; Mais, quand le soir voit briller
ma lanterne. C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je ris et bois sans gêne. Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange.

Je SUIS pourtant assez bon citoyen :

Si les tonneaux manquaient pour la vendange, Sans murmurer
je prêterais le mien.

Diogène,

* Sous ton manteau, V —,

Libre et content, je ns et bois sans gêne* Diogène,

Sous ton manteau.

Libre et content, je roule mon tonneau.

LE MAITRE DICOLE

Ai«: P»n, p«a, pan.

Ahî le mauvais garnement!

Sans respect il sort des bornes.

Je n'ai dormi qu'un moment, lit voilà son rudiment.

Zon, zon, zon, zon, zon, zou.

Le coquin m'en fait des cornes.

Zon. zon, zon, zon, zon, zon, zon !

Le muet, petit polisson!

Il a fait pis que cela Pour m'échauffer les oreilles j L'autre jour
il me vola Du vin que je cachais là.

Zon, zon, zou, zon, zon, zou, zon!

Il m'en a bu deux bouteilles!

Zon. zon, zon, zon, zon, zou, zon !

Le fouet, petit polisson!

Chez elle, quand le matin Ma femme est à sa toilette.

Je sais que le libertin Quitte écriture et latin.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !

Par la serrure il la guette.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zou!

Le fouet, petit polisson!

Dt BÉRANGER.

A ma fille il fait l'amom-,

Et ioue avec la friponne.

Je l'ai surpris l'autre jour Maître d'école à son tour.

Zon, zou, zon, zon, zon, zon, zon!

Rendant ce que je lui donne.

Zon. zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Le fouet, petit polisson '

De le frapper je stiis las;

Mais dans ses dents monsieur gronde.

Dieu! ne prononce-t-il nas Le mot de c... tout bas?

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

n n'est plus d'enfants au monde.

Zon. zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Le fouet, petit polisson!

CHANSON DE NOCE

oUAHTÉE au MARIAGE DE MON AMI D. WILHEM. Air : Eh S
le c«Eur A la daiuc.

Du célibat fidèle apiui,

Je vois avec colère L'Amour essayer aujourd'hui Les larmes de
sou frère.

Grâces, talents et vertus Ont, droit à mille tributs.

Mais un célibataire Ne peut chanter des nœuds si doui :

Ou n'aura rien à faire Chez de pareils époux.

gi CHANSONS

Monsieur prend femme, c'est fort bien j Il la prend jeune et
belle;

Mais, comptant ses amis pour rien, Monsieur la prend fidèle.

Il faudra dans cinquante ans Célébrer leurs feux constants.

Non, tout célibataire Ne peut chanter des nœuds si doux t On
n'aura rien à faire Chez de pareils époux.

Morbleu! qui n'aurait de l'humeur En pensant que madame
De monsieur fera le bonheur.

Bien d'elle soit sa femme?

Jours de paix et nuits d'amour;

Le diable y perdra son tour.

Non, tout célibataire Ne peut chanter des nœuds si doux :

On n'aura rien à faire Chez de pareils époux.

Encor si ^ l'Amour avait pris Une dîme en cachette!

Mais le plus heureux des maris.

En quittant sa couchette,

Demain se pavanera Et les mains se frottera...

Non, tout célibataire Ne peut chanter des nœuds si doux :

On n'aura rien à faire Chez de pareils époux.

SB BÉRANGER

TRINQUONS

Am ; La CaUcuna.

Trinquer est un plaisir fort sage Qu'aujour'hui l'on traite d'abus.

Ouaua du mépris d'un tel usage Les gens du monde sont imbus,

De le suivre, amis, faisons gloire.

Riant de qui peut s'en moquer;

Et pour choquer.

Nous provoquer,

Le verre en main, en rond nous attaquer, D'al)ord nous trin-
querons pour boire, Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères N'enviaient pas le sort des rois.

Et qu'au fra^le éclat des verres Ils le comparaient quelquefois;

A voix pleine ils chantaient Grégoire, Docteur que l'on peut
expliquer;

Et pour choquer,

Se provoquer.

Le verre en main, tous en rond s'attaquer, Nos bons aieux
triquaient pour boire, Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères, Faisant chorus, battant des
mains, Rapprochait les cœurs et les verres.

Enivrait avec tous les vins.

Aussi n'a-t-oii pas la mémoire Qu'une belle ait voulu manquer,
9fl

Pour bien choquer,

A provoquer,

Le verre en main, chacun i l'attaquer : D'abord elle trinquait
pour boire,

Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre, Qui n'en boivent pas plus
gaiment;

Je veui, libre par caractère.

Boire à mes amis seulement.

Malheur à ceux dont l'humeur noire S'obstine à ne point re-
marquer Que pour cnoquer,

Se provoquer,

Le ven^e en main, tous en rond s'attaquer, L^âtié qui trinque
pour boire.

Boit bien plus encor pour trinquer I

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN

COUPLET

ÉCRIT AUX CATACOMBES ttrOVR OU s'y RENOIitENT LES
MEMBRES DU CAVEAU.

Am s O au«i»lrat irHyrochable.

, Du charnu que ton pouvoir féconde Vois la Mort trancher les
épis; Amour, réparateur du monde,

Réveille les cœurs assoupis.

A l'horreur qui nous environne ^pose le besoin d'aimer;

Et, si la Mort toujours moissonne,

Ne te lasse pas de semer. ” '

DE BÉRANdER.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE

Au ; Ermite, bon ermite.

Lisettep, dont l'empire S'étend jusqu'à mon vin,

J'éprouve le paartyre D'en demander eu vain.

Pour souffrir qu'à mon âge Les coups me soient comptés.

Ai -je compté, volage.

Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,

Tu m'as trompé toujours;

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,

Boire à nos amours.

Lindor, par son audace.

Met ta rusé en défaut ;

Il te parle à voix basse.

Il soupire tout haut.

Du tendre espoir qu'il fonde Il m'instruisit d'abord.

De peur que je n'en gronde.

Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,

Tu m'as trompé toujours; * Mais vive la grisetto!

Je veux, Lisette,

Boire à nos amours.

ie

CHAÎSOMÇ

Avec l'heureui Clilandre Lorsque je te surpnsj Vous comptiez
d'u air tendre Les baisers qu'il t'a mis.

Ton humeur ueu sévere En comptant les doubla; Remplis en-
cor mon verre Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,

Tu m'as trompé toujours;

Mais vive la grisette! Je veux, Lisette,

Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne Et rubans et bijoux.

Devant moi te ciiiffonne Sans te mettre en courroux*

J'ai vu sa main hardie S'égarer sur ton sein;

Verse jusqu'à la lie Püiu un SI grand larcieu.

Lisette, ma Lisette,

Tu m'as trompé toujours;

Mais vive la grisette! Je veux, Lisette,

Boire à nos amours.

Certain soir, je pénètre Dans ta chambre, et sans bruit Je vois
par la fenêtre Un voleur qui s'enfuit.

Je l'avais, aès la veille,

Fait fuir de ton boudoir,

Ah ! qu'uuue autre bouteille M'empêche de tout voir !

Lisette, ma Lisette,

Tu m'as trompé toujours;

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette, ^

Boire à nos amours.

Tous comblés de tes grâces,

Mes amis sont les tiens,

' Et ceux dont tu te lasses.

C'est moi qui les soutiens.

Qu'avec ceux-là, traîtresse.

Le vin me sois permis;

Sois toujours ma maîtresse.

Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,

Tu m'as trompé toujours;

Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,

Boire à nos amours.

LA CHATTE

Aim t La petite Cendrillon.

Tu réveilles ta inaitresse.

Minette, par tes longs cris.

Est-ce la faim oui te presse?

Entends-tu quelque souris?

Tu veux fuir de ma chambrelte.

Pour courir je ne sais où.

Mia-mia-ou! que veut minette?

Mia-mia-ou ! &est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire.

Cesse de me caresser.

Üur tou mal l'amour m'éclaire :

J'ai quinze ans, j'y dois penser.

Je gémis d'être seulette Kn prison sous le verrou.

Mia-mia-oul que veut minette, lilia-mia-oui oest un matou.
Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler; J'ai certain voisin que j'aime.
Et que je n'ose appeler.
Mais pourquoi, sur ma coucuelto, Rêver à ce jeune fou ?
Mia-mia-ouf que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.
C'est toi, chatte libertine,
Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou ! que veut minette ?
Mia-mia-oul c'est un matou.
Mais je vois Valsain paraître!
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, minette, passe aussi.
Lorsmie enfin mon cœur se prête Aux larcins de ce filou, Mia-
mia-oul que ma minette, Mia-mia-oul trouve un matou.
lot

ADÎEUX DE MARIE STUART

MUSIQUE DE B. WILHIEH.

Adieu, charmant pays de France,

Que je dois tant cnérir!

Berceau de mon heureuse enfance.

Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,

Et d'où je crois me voir bannir.

Entends les adieux de Marie,

France, et garde son souvenir.

Le vent souffle, on quitte la plage.

Et, peu touché de mes sanglots.

Dieu, Jwur me rendre à ton rivage, '

Dieu ma point soulevé les flots 1

Adieu, charmant pays de France,

Que je dois tant chérir!

Berceau de mou heureuse enfance,

Adieu I te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime Je ceignis les lis
éclatants,

Il applaudit au rang suprême Moins qu'aux charmes de mon printemps.

En vain la grandeur souveraine M'attend chez le sombre Ecos-sais ;

Je n'ai désiré d'être reine

Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,

Que je dois tant cnérir 1 Berceau de mon heureuse enfance,

Adieu ! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,

Ont trop enivré mes beaux jours ; Dans l'inculte Calédonie De mon sort va changer le cours.

Délasl un présage terrible Doit livrer mon cœur à l'effroi !

J'ai cm voir, dans im songe horrible, Un échafaud dressé pour moi.

' ' France,

Berceau de mon heureuse enfance,* Adieu ! te quitter, c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,

La noble fille des Stuarts,

Comme en ce jour qui voit ses larmes.

Vers toi tournera ses regards.

Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide Déjà voguie sous d'autres
deux,

Et la nuit, dans son voile humide.

Dérobe tes bords à mes yeux

Adieu, charmant pays de France, x Que je dois tant chérir !

Berceau de mon heureuse enfance, Adieu ! te quitter, c'est
mourir.

Al» ; Elle «une k nr«, elle aim» ■ boire.

Sages et fous, gueux et monarques, Apprenez un fait tout nou-
veau :

Bacchus a >ddé son caveau Pour remplir la coupe des
Parques;

LES PARQUES

C'est afin de plaire aux Amours,

Qui chantaient d'une voix sonore :

Que tout mortel ajoute encore

jours heureux à ses beaux jours.

Du monde éternelle ennemie,

Atiopos, au fatal ciseau,

Buvant à longs traits et sans eau, 1 Sur la table tombe endormie ;

Mais ses deux sœurs filent toujours, Souriant à qui les implore.

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours.

Lachésis, remplissant sa tasse, •

S'écrie : Atropos dort enfin I Mais trop sec, hélas ! et trop fin,
Je crains que mon fil ne se casse.

Pour le tremper ayons recours A ce nectar qui me restaure. ^

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours.

Garnissant sa quenouille immense,

Clotho lui dit: Oui, travaillons;

De vin arrosons les sillons Où de mon lin croit la semence. ,
Cette rosée aura toujours Le pouvoir de la faire éclore.

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux jours.

Quand ces Parques, vidant bouteille.

Filent nos jours sans nul souci.

Nous qui buvons gaiment ici,

Craignons qu' Atropos ne s'éveille.

Ou'eUe donne au gré des Amours.

répétons à chaque aurore :

J^e tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux
jours-

MON CURÉ

A« : Un ehaoiii.r d< l'Aoierroii.

^ curé de notre hameau oppresse à vider son tonneau, Pour
quand viendra l'automne.

^ puissant Dieu de ses présents,

^ seize ans,

Il dit parfois : Mignonne, Gache-moi bien ce qu'on fera:

Epi zon^ zon, zon,

Baise-moi, Suzon,

Et ne damnons personne.

Fmt pour chasser les loups gloutons, Dois-je essayer sur les
mbutSns ' M ma houlette est boime?

La troupeau je dis :

^ paradis ici-bas l'on se oonne.

se peut,

^ que quand il pleut.

Enl zon, zon, zon,

Baise-moi.^ Suzoa .

Et ne damnons personne.

"e défends

^a joie à ces pauvres enfants ;

de Béranger.

J'aime alors qu'on s'en donne.

Du chœur, où seul je suis souvent, Je les entends rire en bu-
vant Chez la mère Simonne;

Ou j'y cours même, s'il le faut,

Les prier de chanter moins haut.

Eh! zon, zon, zon,

Baise-moi, Suzon,

Et ne damnons personne.

Sans jamais en rien publier,

Je VOIS s'enfler le tablier «

De plus d'iuie friponne. ^ S'épouse-t-on sir mois trop tard,
Faut-il baptiser un bâtard :

C'est le ciel qui l'ordonne.

Les plaintes fort peu me siéraient.

Le ciel et Suzon eu riraient.

Ehl zon, zon, zon.

Baise-moi, Suzon,

Et ne damnons personne.

Notre maire, un peu mécréant,

A maint sermon répond : Néant.

Mais que Dieu lui pardonne!

Or, la grâce ne jpeut faillir : Puismi'il sème, ii doit recueillir.

Ëh ! zon, zon, zou.

Baise-moi, Suzon,

Et ne damnons personne.

Je préside à tous les banquets, A ma fête j'ai des bouquets,

LOG CHANSONS

Et l'on remplit ma tonne.

Mon évêque, triste et bigot,

Trétend que je sens le tagot ;

Mais pour qu'un jour, mignonne.

J'aille, où les anges font leurs nids.

Revoir tous ceux que j'ai béms,

Eh! zon, zon, zou,

Baise-moi, Suzon,

Et ne damns personne.

LA BOUTEILLE VOLÉE

Am . I.a Irte dri bunn<*\$ gcoi.

Sans bmit, dans ma retraite Hier l'Amour pénétra,

Courut à ma cachette.

Et de mon vin s'empara.

Dennis lors ma voix sommeille; Adieu tous mes joyeux sons.

Amour, rends-moi ma bouteille, Ma bouteille et mes
chansons.

Iris, dame et coquette,

A ce larcin l'a poussé.

Je n'ai plus la recette Qui soulage un cœur brisé.

C'est pour gémir que je veille, En proie aux jaloux soupçons.

Amour, rends-moi ma bouteille, Ma bouteille et mes
chansons.

Épicurien aimable,

A verser frais m'invitant.

Un vieil ami de table

DE BÉRANUER.

Me tend son verre en chantant ; Un autre vient à l'oreille Me demander des leçons.

Amour, rends-moi ma bouteille, • Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle Ce bon vin si regretté,

Grisette folle et belle Tenait mon cœur en gaité.

Lison n'a point sa pareille Pour vivre avec des garçons.

Amour, rends-moi ma bouteille, Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre :

Joyeux, il vient à ma voix ;

De mon vin il est ivre, •

Et n'en a bu que deux doigts.

Qu'Iris soit une merveille,

Je me ris de ses façons :

Amour me rend ma bouteille.

Ma bouteille et mes chansons.

BOUQUET

A ONE DAME kÇÉt DE SOIXANTB^DIX ANS, LE iOOR DE SAINTB-MARODERITE.

AAi . La Catacoua.

Laissons la musique nouvelle ;

Notre amie est du bon vieux temps.

Sur un air aussi simple qu'elle Chantons des oouplets bien chantants.

L'esprit du jour a son mérite;

Mais c'est surtout lui que je crains :

Ses traits si fins Me semblent vains;

Tour les entemire il faudrait des devins. Amis, chantons à Marguerite l)Je vieux airs et de gajs refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse Ces couplets comme ou n'en fait plus,

Où Favart peignait la tendresse,

Où Panard ironisait les abus.

Contre Thumeur qui nop irrite Quels antidotes souverains I Leurs vers badins,

Francs et malins,

Aux moins joyeux faisaient battre des mains. Ah ! rappdons à Marguerite Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire ;
On se répète jeune ou vieux.
Les refrains forment notre histoire;
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
Amusons le temps qui trop vite Entraîne les pauvres humains;
Et, les destins Sur nos festins
Faisant briller des jours longs et sereins,
Que dans trente ans pour Marpuorite Nos couplets soient de
gais refrains.
A table alors venant nous rendre.
Tous le front ridé par les ans,
Dans une accolade bien tendre Nous mêlerons nos cheveux
blancs.
Les souveurs naîtront bien vite ;
Nos cœurs émus en seront pleins.
Moments divins I Les noirs chagrins
Fuyant au bruit des transports les plus saints, Sur les cent ans
de Marguerite Nous chanterons de gais refrains.

L'HOMME RANGÉ

Awt Eh! lun Un U, lanJcnrette.

Maint vieux parent me répète Que je maugé ce que j'ai.

Je veux à cette sornette Répondre en homme rangé :

Quand on n'a rien, Landerirette,

On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète Pour quelques frais superflu^{^*}.

Si ma conscience est nette.

Ma bourse l'est encor plus.

Quand on n'a rien, Landerirette,

On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette Fond le bien de ses aïeux ;

Mou hôte à crédit me traite ; J'ai bonne chère et viu vieux.

Quand on n'a rien, Landerirette,

On ne saurait maugor son bien.

Que Dorval, à la roulette,

A tout son or dise adieu;

J'v jourais bien en cachette; Bfais il faudrait mettre au jeu...

Quand on n'a rien, «Lauderirette,

On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,
Se mine en dons coûteux;
C'est pour rien que ma Lisette Me trompe et me rend heureux.
Quand on n'a rien, Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

BON VIN ET FILLETTE

Aia 1 Ma tanta Orlnrotta.

L'Amour, l'Amitié, le vin.

Vont égayer ce festin.

Nargue de toute étiquette !

Turlurette,

Turlurette.

Bon vin et fillette 1

L'Amour nous fait la leçon :

Paitout, ce dieu sans famn Prend la nappe pour serviette.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !

^e dans l'or mangent les grands, 11 ne faut à deux amants

DE BÉHANGER.

Qu'un. seul verre, qu'une assiette.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette !

Sur ua trône est-on heureux?

On ne peut s'y placer deux;

Mais vivent table et couchette.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette!

Si Pauvreté qui nous suit \ des trous a son habit,

De fleurs ormons sa toilette* Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette.

Mais que dis-je I Ah ! dans ce cas.

Mettons plutôt habit bas ;

Lise en paraîtra mieux faite.

Turlurette,

Turlurette,

Bon vin et fillette!

yj VOISIN

Aih : Eh ! qu'ett'Ca qu'a m'tûl k moi è

Je veux, voisin et voisine.

Quitter le ton libertin ;

J'ai pour oncle un sacristain.

Et pour sœur une bé[^]ine.

Mais le diable est bien fin; Qu'en dites- vous, ma voisine?

Mais le diable est bien fin ; Qu'en dites-[^]us, mon voisin?

lit

Paul, docteur en médecine, Craint, pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours N 'usent trop t[^]t la bobine.

Eh I fi du médecin ;

Qu'en dites-vous, ma voisine?

£b ! fl du médecin ;

Qu'en dites- vous, mon voisin?

L'embonpoint de Joséphine Fait demander ce que c'est ; Moi,
je crois aue son corset Lui rend la taule moins fine.

C'est l*>*ffet du bassin ;

Qu'en dites- vo\is, ma voisine?

C'est l'effet du bassin;

Qu'en dites- vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine Met nu moude un gros poupon :

L'un dit que c'est un dragon, L'autre un soldat de marine.

Je le crois fanta.ssiu;

Qu'en dites-vous, ma voisine?

Je le crois fantassin;

Qu'en dites-vous, mou voisLi?

Depuis peu, chez ma cousice.

Qui jeûnait en carnaval,

Je vois certain cardinal,

Et trouve bonne cuisine :

Serait-il mon cousin?

Qu'en dites-vous, ma voisine?

Serait-il mon cousin?

Qu'en dites-vous, mon voisin?

Une actrice qu'on devine Veut, pour plaire à dix rivaux.

Inventer des coups nouveaux An doux jeu qui les ruine :

C'est un fort beau dessein ; Qu'en dites-vous, ma voisine?

C'est un fort beau dessein ; Qu'en dites-vous, mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine Se mêle aux fleurs de Cypris?

Pour ce poison de Paris Que n'est-il une vaccine 1 Cela serait divin;

Qu'en dites-vous, ma voisine ?

Cela serait divin;

Qu'en dites-vous, mon voisin?

D'aucun mal, je l'imagine.

Notre quartier n'est frappé :

Là J point de mari trompe.

Point de femme libertine.

C'est im quartier fort sain; Qu'en dites-vous, ma voisine?

(Test un quartier fort sain; Qu'en dites-vous, mon voisin?

LE CÂRILLONNEUR

Amt Mon qr,tènie ett d'«imer !• bon yin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah ! que j'aime A sonner un baptême!

*Aiu maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

tl4

Les décès m'ont assez fait connaître ;

IVéIndons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard l'héritier rient de naître.

Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.

Digne, dirae, dig, din, dig, din, don.

Ah! que j'aime A sonner un baptême 1 Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie :

Mais l'époux est triste et catarrheux;

■ Sur son compte il sait ce qu'on publie.

Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah ! que j'^aïne |

A sonner un baptême 1 Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père?

* N'est-ce pas mon voisin le ban<mier?

Les cadeaux mènent vite une amire.

Sonnons fort : il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ah ! que j'aime A sonner un baptême !

Aiu maris j'en demande pardon.

Dig, dis, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais nue le maire S'est créé ce petit échevin;

Je l'ai vu chitToimer la commère.

Sounous fort : je boirai de son vin.

Digue, digue, dig, din, dig, diii, dou. Ab ! que j'aime A sonuer
un baptême !

Aux maris j'eii demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand vicaire Aura mis le doigt au
bénitier.

Depuis peu ma fille a su lui plaire.

Sonnons fort i>our l'amour du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ab ! que j'aime A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, dou, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense, Prélevé des droits sur ce ter-
rain ;

Dans l'église il vient donner quittance. Son nons fort : monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ab ! que j'aime A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer ^e ton père.

Cher enfant, quel bonheur infini 1 Je suis sûr de te voir plus d'un frère. Son nons fort, et que Dieu soit béni !

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.

Ail ! que j'aime A sonner un baptême!

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

ilê

A MES AMIS

Au Je la l'ipo lir uliac.

Nous Tffrons le temps qiii nous presse Semer les rides sur nos fronts;

Quoi qu'il nous reste de jeunesse,

Oui, mes amis, nous vieillirons.

Mais à chaque pas voir renaître Plus de fleurs qu'on n'eu peut cueillir •,

Faire un doux emploi de son être,

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie Par le champagne et les chansons ;

A table, où le cœur nous convie,

On nous dit que nous vieillissons.

Mais, jusqu'à sa dernière aurore.

En buvant frais s'épanouir;

Même en tremblant chanter encore,

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette Un encens d'aiord accueilli;

Bientôt peut-être elle répète Que nous n'avons que trop vieilli.

Mais vivre en tout d'économie^ •

Moins prodiguer et mieux Jomr;

D'ime amante faire une amie^

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si longtemps que l'on entretienne Le cours heureux des passions,

DE DERANGEE.

Puisqn'il faut qu'eufia l'âge vieime, Qu'ensemble au moins
nous vjeiUissions ! Chasser du coin qui nous rassemble Xes maux
prêts à nous assaillir;

Arriver au but tous ensemble,

Mes amis, ce n'est pas vieillir.

us BILLETS D'ENTERREMENT

CHXWSOK DB KOCE.

Am ; <Tc>l un Unla, UnderirctU!.

Notre allégresse est trop vive;

Amis, pendant nos ébats.

Sachez qu'un joli convive Sent approcher son trépas.

Faut-if qu'à la fleur de l'âge Il ait ce pressentiment 1 Tous nos
billets de mariage Sont des billets d'enterrement.

n sait que l'amour le guette Pour se venger aujourd'hui D'une
querelle secrète Qu'il eut vingt fois avec lui ;

Rien que d'y penser, je gage Qu'il meurt presque en ce
momeni.

Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,

En treniblant se cachera;

Mais l'Amour, à sa poursuite,

Dans son réduit il attendra.

L'un pousse un trait plein de rage, L'autre un long gémissement.

Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enterrement.

Par pitié, l'Amour hésite ;

Mais enfin, moins généreux,

Il voit que l'obstacle irrite,

Il lui porte un coup affreux.

Dans son sang le pauvre nage :

Adieu donc, défunt charmant !

Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes Que le plaisir essuiera;

Mais, pour l'honneur de ses armes.

Le vainqueur en parlera.

Car, mes amis, dans notre âge,

En dépit du sacrement,

Peu de billets de mariage Sont des billets d'enterrement.

LA DOUBLE CHASSE

Am; TontOD, tonlainr^ tooton.

Allons, chasseur, vite en campagne; Du cor n'enlends-tu pas le son?

Tonton, tonton, tonlaine, tonton.

Pars, et qu' auprès de ta compagne L'Amour chasse dans ta maison.

Tonton, tontaine, tonton.

pE BÉR AN G ER.

#?Avec nombreuse compagnie,

* Chasseur, tu parcoures le cauton.

Tonton, touton, toutaine, toutou.

Auprès de ta femme joUe S® Combien de braconniers voit-ou

.

Tonton, toutaiue, toutoo . . ^|p

Du cerf prêt à forcer 1 enceinte.

Chasseur, tu fais le Tonton, tonton, tontame,

ÎAuprès de U femme sans crainte, - Se glisse iin chasseur franc luron.

Tonton, tontaiue, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,

La bête pleure ; on lui répond :

Tonton, tonton, tontine, tonton.

Ta femme, aux abois déjà nusc.

Sourit aux effo^ du fripon.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, »n seul <»«P ““ “““

Alet i)as le cerf sur le gazon.

Tonton, tonton, tontame, .

L'amant, pour ta moitié qu'il charme.

Use de la poudre a foison.

Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rap^rtes la bête,

Ft de ton cor enfles le son.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

L'amant quitte alors sa conquête,

‘ EUe îeiîentre à la maison.

Tonton, tontame, touton. , _

LES PETITS COUPS

Am ; Tout ça pauv en meme temps.

Maîtres de tous nos désirs, Réglons-les sans les contraindre :

Pli^ l'excès nuit aux plaisirs, Amis, plus nous devons le craindre.

Autour d'une petite table.

Dans ce petit coin fait pour nous,

Du vin vieux d'un hôte aimable Il faut boire (ter) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,

Veut-on suivre ma recette ;

Que l'on naee entre deux eaux.

Et qu'entre aeux vins l'on se mette.

Le bonheur tient au savoir-vivre :

De l'abus naissent les dégoûts ;

Trop à la fois nous enivre;

H faut boire (ter) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain, Egayons notre indigence :

n suffit d'un doigt de vin Pour réconforter l'espérance.

Et vous, que flatte un sort prospère.

Pour en jouir modérez-vous;

Car, même dans un grand verre.

Il faut boire (ter) à petits coups.

Philis, quel est ton efl'roi?

La leçon te déplaît-elle?

Les petits coups, selon toi.

Sentent le buveur qui chancelle.

^ . Quel que soit le désir qui perce

• ' Dans tes yeui, vils comme tes goûts,

Du philtre qu'.4juour te verse ^ \ Il faut boire (ter) à petits coups.

Oui, de repas en repas,

Pour atteindre à la vieillesse,

Ne nous incommodons pas,

Et soyons fous avec sagesse.

Amis, le bon vin que le nôtre !

. Et la santé, quel bien nour tous !

Pour ménager l'un et Vautre,

11 faut boire (ter) à petits coups.

ÉLOGE DE LA RICHESSE

Air da Vauderille d'ArUqnin Cruello.

La richesse, que des frondeurs Dédairaent, et pour cause.

Quand elle vient sans les grandeurs.

Est bonne à quelque chose.

Loin de les ren^e a ton Crésus,

Va boire avec ses cent écus.

Savetier mon compère.

Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,

Que dans mes mains pleuve de l'or.

De l'or.

De l'or.

Et j'en fais mon affaire ! -

Je souris à la pauvreté, - ^

Et j'ignore renvie : .

Pourquoi perdrais-je ma gaîté «

Dans une douce vie?

Maison, jardin, livro's, tableaux.

Large voiture et bons chevaux, Pourraient-ils me déplaire?

Quand mes vœux j)ren<lraient plus d'cso Que dans mes
mains pleuve de l'or, l»e l'or.

De l'or,

Et j'en fais mon affaire !

Bonjour, Mondor, riche voisin Ta maîtresse est jolie ;

•Son œil est noir, son esprit fin,

Et sa taille accompe.

J'atteste sa fidélité.

Mais que peut contre sa fierté L'amour d'un pauvre hère ?

Pour te l'enlever, cher Mondor, ^

Que dans mes mains pleuve de l'or,

De l'or,

De l'or.

Et j'en fais mon affaire !

Le vin s'aigrit dans mon gosier Chez un traiteur maussade ;

Mais, à sa table, un financier Me verse-t-il rasade :

Combien, dis-je, ces bons vins blancs?

On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.

En Champagne on en trouve encor :

Que dans mes mains pleuve de l'or,

De l'or.

De l'or.

Et j'en fais mon affaire !

A partager, dès aujourd'hui,

Amis, je vous invite.

DE BÉEANGER.

Noos saurions tous, eu cas d'cnuui, Me ruiner bien vite.

Mander rentes et capitaui, Emupages, terres, unâteau, lirait
gai, je l'eii^re.

Ah ! pour voir la fin d'un trésor, Que aans mes mains pleuve
de l'oi', De l'or,

De l'or,

Et j'en fais mon affaire I

MUSIQUE DE KARR

« Ah! s'il passait un chevalier « Dont le cœur fût tendre et fidèle,

- Et qu'il triomphât du geôlier
- Qui me retient dans la tourelle»

B Je bénirais ce chevalier. »

Par là passait un chevalier A l'honneur, à l'amour fidèle.

« Dame, dit-il, quel dur geôlier « Vous retient dans cette
tourelle?

« Est-il prélat ou chevalier ?

a — C'est mon épnnr, bon chevalier,

« Qui veut que j« sois fidèle, a Et qui me laisse, en vieux
geôlier,

B Coucher seule dans la tourelle.

« Délivres-moi, bon chevalier. •

Soiuiiin le jeune chevalier.

A qui son b'-n ance est fiaèle.

Trompe les regards du geôlier Et pénètre dans la tourelle.

Honneur, honneur au chevalier 1

La prisonnière au chevalier Fait promettre un amour fidèle,
Puis se venge de son geôlier Sur le grabat de .la tourelle.

Soyez heureux, beau chevalier !

Alors et dame et chevalier,

Sautant sur un coursier fidèle.

Vont au nez du mari-geôlier Jeter les clefs de la tourelle.

Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!

Honneur à leurs dames fidèles!

Contre l'hymen et ses geôliers.

Dans les palais, dans les tourelles, Dieu protégeait les
chevaliers.

LES MARIONNETTES

Aih : La marmotta a mal au pied.

Les marionnette^ croyez-moi, a)ut les jeux de tout âge :

Depuis l'artisan jusqu'au roi,

De la ville au village;

Valets, journalistes, flatteurs,

Dévoies et coquettes.

Ah ! sans compter nos grands actetrs, Gbmbien de marionnettes!

DE BÉRANOEB.

L'homme, fier do marcher debout.

Vante son équilibre;

P*ce qu'il court et va partout,

Le pantin se croit libre.

Mais d ans combien de mauvais pas Sa fortune le jette î Ah !
du destin rhomme ici-bas N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents,

Que le désir dévore,

' Au trouble secret do ses sens Ne conçoit rien encore.

Veiller la 'nuit, rêver le jour,

L'étonne et l'inquiète.

Elle a quinze ans : ah ! pour l'Amour La bonne marionnette.

Voyez ce mari parisien Que maint galant visite ; n vous accueille mal ou bien, Vous cherche ou vous évite.

Est-il confiant ou jaloux,

A l'air dont il vous traite?

Non. de sa femme un tel époux N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous?

Des pantins qu'on ballotte.

Messieurs, sautez, faites les fous Au gré de leur marotte I Le plus lourd et le plus subtil Font la danse complète ;

Et Dieu iK)urt^t n'a mis qu'un fil A chaque marionnette.

LE SCANDALE

Aim . Iji lanra doniiaiae, |[ai!

AlU drames du jour Laissons la morale :

Sans vivre à la cour, J'aime le scandale.

Bon!

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Narpue des vertus !

On n'en sait gue faire.

Aux sots revetus Le tout est de plaire.

Bon!

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

De ses contes bleus L'honneur nous assomme.

C'est un vice ou deux Qui font l'honnête homme.

Bon!

La farira dondaine.

Gai!

La farira dondé.

Pour des vins de prix Vendons tous nos livres.

C'est peu d'être pris, Amis, soyons ivres.

DE BERA.NGER*

. Bon !

La farira ilondaine,

Gai !

La farira dondé.

Grands réformateurs, Piliers de coulisses.

Chassez les erreurs ; Nous pardons nos vices.

Bon ! *

'a farira dondaine,

Gai!

La farira dondé.

• Paix ! dit à ce mot Caton, qui fait rage; Mais il prêche en sot;
Moi, Je ris en sage.

Bon!

La farira dondaine.

Gai!

La farira dondé.

LE DOCTEUR ET SES MALADES

A MON MÉDECIN . JOua DE SA rÈTE.

Air t Ain»i jadU un grmiwl pft>j»hcle.

Saluons de maintes rasades Ce docteur à qui je dois tant.

Mais, pour visiter ses malades,

Je crains qu'il n'échappe à 1 instant.

A ces soins son art le condamne S'il vient un message ennemi.

Fiévreux, buvez votre tisane, Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;

Il est au sein de l'amitié.

Mais vingt jeunes fous le demandent D'un air qui pourtant fait pitié.

De Vénus amants' trop crédules,

Sur leur état qu'ils ont gémi! Eh! messieurs, prenez des pilules; Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde Sans l'enlever à ses enfants ?

Certaine personne un peu ronde Réclame ses secours savants.

T'entends ce tendron qui l'appelle :

Les parents même en ont frémi.

N'accouchez pas, mademoiselle; Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaîment son automne.

Que son hiver soit encor loin !

Thiisse-t-il des soins qu'il nous donne N'éprouver jamais le besoin ! Puisque ennn dans nos embrassades n n est point heureux à demi.

Mourez sans lui, mourez, malades; Laissez-nous fêter notre ami.

LE JODR DE SA FÊTE

iDDée {811.

Air du ballet des Pierrou.

Je viens d'Montmartre avec ma bête Pour fêter cc maître malin.

Et n' crains point qu'au milieu d' la fêtô Un bon mot m' renvoie au moulin.

On dit qu'avec plus d'un génie Antoin' prend plaisir à cela.

Nous qui n' somm's pas d' l'Académie, Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

J1 n' s'en tient pas à des saillies ; i)ans plus d'un genre il est heureux. . i J' sais mèm' qu'il fait des tragédies Quand il n'est pas trop paresseux De la Merpomène idolâtre,

Qu'il fass' mourir par-ci par-là.

Nous qui n' soinn's pas d'z héros d' théâtre# Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'a.ssur' qu'il vient d' fairé un livre Oû c' qu'y a du bon; je 1' crois bien ;

C' docteur-là nous enseigne à vivre Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.

* Jr croit inutile Hc rappeler ici les tttccct drunatiiiuuet da l'auteur de JUnitt, des VkMtitnt, rtc.

A messieurs les Policliinelles *

Il dit : Vous en voulez, en v'ia.

Nous, qui n' tenons pas les ficelles, Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moquerait, je V gage,

Mêm' de messieurs les chambellans.

De c' pays n'ayant point l' langage,

Il vant' la paix aux conquérants.

Ad' grands seigneurs qui n' sont pas minces Sans ramper toujours ü parla.

Nous, qu'on n'a pas encor faits princes, Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, (luoiqu* malin, zil est bon homme; D'manaez à sa fille, à ses fils.

An! qu'il soit toujours aimé comme n aime ses nombreux amis!

Que l' secret d' son bonheur suprême Reste à e'te gross' man que rlà.

Nous qui somm's de Ceux qu Antoine aime Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

* l'ultchiiirle «il le héroï «Ton* de» plu« Julie» fible» de Kcueil de M AniiiiU. re«iicU ippr.jcid p«r tous l«» r»» goAt, el dom U réiMiUllon ne peut aller quen eugnenUul.

nota. On Irouttre ptai-flre que celle ebaoioii, «•enime beaucoup d'autre» dee niruM», rt»il peu digne de *<Jir le Jour. En ei-

rei. W ne b litre k limproectoo que pam qn elle monte l'occatiou
de piler un tribal d'éloge» k l'iui de no» hllétilcuri lee plut
di>liogdéi.,Je regreilr qu'elle ne toil eurtout que lo ton ■ •il >
règne ue iniil pe» P'***'?. entrer l'eiprrilun de me rreonoii»»aiiee
pirticulie« pour Mioramc eicellcot dont l'irollié me fut il loojti
mpe ntile et me •en toujours précieuee (1IIS). '

^iud Je fis eeiie eourte noie, AmaulJ éuil en eaii.

LE BEDEAU

Am : S«ns dcrant derrière, »eiu de«fu* deuou*.

Pauvre bedeau! métier d'enfer!

La grand'messe aujourd'hui me damne.

Pour me régaler du plus cher,

Au beau coin m'attend dame Jeanne.

Voici l'heure du rendez-vous ;

Mais nos prêtres s'endorment tous.

Ah I maumt soit notre curé !

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeamie est prête et le vin tiré. ^ ItCf missa est, monsieur le
curé !

Nos enfants do cœur, j'en répons, .
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous, petits fripons,
Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres, c'est du vin a dix. sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
//e, missa est, monsieur le curé! ' »/.
Notre suisse, allongez le pas;
Surtout faites ranger ces dames. ^ La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah ! si la gentille Babet Foui se confesser l'attendait!
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ile, missa est, monsieur le curé!

Curé, songez à la Saint-Leu :

Ce jour-là vous diniez en ville.

Quel train vous nous meniez, morbleu! On passa presque
l'Evangile.

En faveur de votre bedeau,

Sautez la moitié du Credo.

Mais maudit soit notre curé!

Je vais, sacristie!

Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ite, missa est, monsieur le curé!

ON S'EN FICHE

Aw : ht

De traverse en traverse Tout va dans l'univers De travers.

Tonte femme est perverse, Tout traiteur exigeant Pour
l'argent.

A tout jeu le sort nous triche *, Mais enfin est-on gris,

Biribi,

' On s'en fiche! (ter.)

Désespoir d'un ivrogne,

Vient un marchand maudit

* Qui VOUS dit

Qu'eu Champagne, en Bourgogne, Les coteaux sont grêlés Et gelés.

A tout jeu le sort nous triche; Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche ! ^ ,

Oubliez une dette, "

Chez vous entre un huissier Bien grossier.

Qui vend table et conchette,

Et trouve encor de quoi Pour le roi.

A tout jeu le sort nous triche ;

Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche !

Aucun plaisir n'est stable :

Pour boire est-on assis Cinq ou six.

Avant vous sous la table Tombent deux, trois amis Endormis.

A tout jeu le sort nous triche ; Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche 1

C'est trop d'une maîtresse :

Que je fus malheureux Avec deui

Que j'eus peu de sagesse * li'en avoir jusqu'à trois A la fois! '*

A tout jeu le sort nous' triche; Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche!

De ma misanthropie V.

Pardonnez les accès

Car je crains la jpépie,

Et je ne Tois qu'dus Et vins bus.

A tout jeu le sort nous triche ; Mais enfin est-on gris,

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bé^eules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Son œil noir est pét'Hant. Prudes, vous ditee sans cesse *
Qu'elle a le sein trop saillant :

C'est pour la main qui le presse Un deiaut bien attrayant.

*■1 des coquettes maniérées!

i des bé^ottle^ du grand ton!

Et l'excès;

Biribi,

Ou s'en fiche! (rER.)

JEANNETTE

' Jeune, gentille et bien /kite, ^ Elle est fraîche et rondelette ;

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce; Jamais rien ne l'embar-
rasse :

Elle est bonne, et toujours rit.

EÛe dit mainte sottise,

A parler jamais n'apprit ; ^

Et cependant, quoi qu'on due.

Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées 1 Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces myaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table, dans une fête,

Cette espiègle me tient tête Pour les propos libertins.

Elle a la voii juste et pure,

Sait les plus joyeux refr^.

Quand je l'en prie, elle jure.

Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de jpie, J

Jamais d'une riche soie v ' A Son corsage n'est paré. .

Sous une toile proprette ^

Son triomphe est assuré; ^

Et, sans nuire à sa toilette, . 4, ^ j Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées 1 Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à oe^mnaurées Ma Jeannette, ittà Jeaimeton.

La nuit tout me favorise ;

Point de voile qui me nuise, Point d'inutiles soupirs.

Des deux mains et de la bouche Elle attise les désirs,

Et rompit vin^ fois sa couche Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées!

Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A SOPHIE

OUI ME PBLAIT DE COMPOSsn UK BOMAS PODK LA
DISTRAIRE.

Aim I J'ai TU partout daoa nirt royagea.

Tu veux que pour toi je compose Un long roman qui fasse
effet.

A tes'vœux ma raison s'oppose :

Un long roman n'est plus mon fait.

Quand l'homme est loin de son aurore, 'Tous les romans de-
viennent courts,

Et ie ne puis longtemps encore Prolonger celui des amours.

DIS

DE B^RANOEA

Heureux mii peut dans sa maîtresse Trouver ramitié d'une
sœur !

Des plaisirs je te doiB Tivresse,

Et des tendres soins la douceur. * Des héros, des |»réendus
sages,

Les longs romans, qui font pitié,

Ne vaudront jamais quelques pages Du doux roman de
l'amitié.

Triste roman que notre histoire!

Mais, Sophie, au sein des amours, De ton destin, j'aime à le
croire, Les plaisirs charmeront le cours.

Ah ! puisses- tu, vive et jolie.

Longtemps te couronner de fleurs.

Et sur le roman de la vie >

Ne jamais répandre de pleurs !]

TRAITÉ DE POLITIQUE

- Lise, qui règues par la grâce Du dieu qui nous rend tous égaux.

Ta beauté, que rien ne surpasse, Enchaîne un ueuple de
rivaux.

Mais, si grand que soit ton empire, Lise, tes amants sont
Français;

De tes erreurs permets de rire, Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes Aiment l'abus d'un grand
pouvoir I

A l'usage de lise,

Cent-Joors, mai 1815.

Am; Un n»(;i(lnt irrcprochaltle.

CHA.NSONS

Combien d'amants et de provinces Poussés enfin au désespoir
1 Crains que la révolte ennemie Dans ton boudoir ne trouve accès
;

Lise, abiure la tyrannie.

Pour le Donheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie,

Femme ressemble aux conquérants,

Qui vont bien loin de leur patrie Dompter cent peuples
différents.

Ce sont de terribles coquettes I N'imite pas leurs vains projets.

Lise, ne fais plus de conquêtes.

Pour le bonheur de tes sujets. ^

Grâce aux courtièans pleins de zèle,

On approche des potentats Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les nas.

Mais sur ton lit, trône paisible,

(Kl le plaisir rend ses decrets.

Lise, sois toujours accessible.

Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi no[^] assure Que, s'il règne, il le doit aux
cieux, Ainsi qu'à la simple nature,[^]

Tu dois de charmer tous les vœux.

Bien qu'en des mains comme les tiens Le sceptre passe sans
procès.

De nous il faut que tu le tiennes.

Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,

Mets à profit ces vérités,

Lise, deiens bonoe princesse,

Et respecte nos libertés.

Des roses que rAinoor moissonne.

Geins tou iront tout brillant d'attraits, Et garde longtemps ta
couronne,

Pour le bonheur de tes sujets.

L'OPINION DE CES DEMOISELLES

Ctai-Joors, nii 1845.

àm I ■■■ tai «hua, fvtu Mrt «

Quoi 1 e'est donc bien vrai qu'on parie

Ua' l'enn'iai ti tout r'mettre chez nous Sens sus d'ssous ?
L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,
S'en réjouirait;
Chacim son intérêt ;
Aussi point d' fille qui ne crie :
Viv* nos amis,
Nos amis les enn'mis !
D' nos Français j' coimaissons l's astuces ;
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens Qu' les Prussiens.
Comm' l'argent pleuvait (juand les Russes F'saient hausser d'
prix Tout's les filles d' Paris!
J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces. ViV nos amis.
Nos amis les enn'mist
Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.
Je r'verrons Bulof, Titchakof,
Et Platof;
L' bon Saken, dont V cœur est si tendre,
Et puis ce cher...
Ce cher monsieur Blûcher ;
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre. Viv' nos amis,

Nos amis les enn'mis!

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraltre,

J' secourons, d' façon à T Taire voir,

, Not' mouchoir.

Quant aux amants, j' dois en r'counaitre.

Ça tombe sous 1' sens.

Au* moins deux ou trois cents.

Pour leur entré' louons un' fenêtre.

Viv' nos amis.

Nos amis les enn'mis!

J* conviens que d' certain's honnêt's femmes

Tout autant qu' nous en ont pincé L'an jpassé ;

Et qu' nos Gosa^s, pleins d' leurs belles flammes Prenaient r
chemin Du faubourg Saint-Germain.

Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,

Viv' nos amis.

Nos amis les enn'mis !

Les affaires s'ront bientôt biclées,

Si j'en crois un vieux libertin 'D* sacristain.

Quand y aurait queuqn's maisons d' brûlées, Queuq's gens
d'occis,

C'est r cadet d' nos soucis.

Mais j' rirai bien si j' sommes violées. . „

^Viv' nos amis,

Nos amis les enn'mis!

VISITE A UNE ALTESSE

Ain : Allci »oiu-en, gen* de la noce.

Ne répondez plus de personne,

Je veux devenir courtisan.

Fripier, vite aue l'on me donne La défroque d'un chambellan.

Un grana prince à moi s'intéresse :

Courons assiéger son séjour;

Ah ! quel beau jour ! (bis.)

Je vais au palais d'une altesse,

Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,

L'anûiition hâte mes pas,

Et mon riche habit me conseille D'apprendre à m'incliner bien
bas.

Déjà l'on me fait politesse,

Déjà l'oii m'attend au retour.

Ah! quel beau jour! ' 1

Je vais saluer une ^tesse.

Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,

Je pars a pied modestement.

Quand de Ws vivants, au passage, .

M'offrent un déjeuner charmant, J'accepte; mais que l'on se
presse.

Dis-je à ceux qui me font ce tour; .

Ah! quel neau jour 1 Messieurs, je vais voir une altesse ; Res-
pectez mon habit de cour.

Le d^uucr fait, je m'esquive;

3Iais fun de nos anciens amis Me réclame, et, joyeux convive,

A sa noce, je suis admis.

Nombreux ifacons, chants d'allégcesse, De notre table font le
tour.

Ah I quel beau jour! •'

Fourt^t ^allais voir une altesse,

Et j'ai mis un habit de cour! *

Enfin, malgré l'ai qui mousse,

J'en veux venir à mon honneur.

Tout en chancelant, je me pousse Jusqu'au palais de monseigneur.

Mais à la porte, où l'on se presse.

Je vois Rose, Rose et l'Amour. ^ Ah ! quel beau jour 1 Rose, qui vaut bien une altesse.

N'exige point l'habit da cour.

Loin du palais où la coquette Vient parfois lorgner h grandeur.

Elle m'entraîne à sa chambrette.

Si favorable à notre ardeur.

Près de Rose, je le confesse.

Mon habit me paraît bien lourd.

Ah ! quel beau jour,!

Soudain, oubliant sou altesse,

J'ai quitté mou habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte Ainsi le rêve disparaît.

Gaiment je reprends ma marotte,

Et m'en retourne au cabaret.

Là je m'endors dans uue ivresse

Qui n'a point de fâcheux retour.

Ah ! quel beau jour I (bis.) A qui voudra voir son altesse, Je
donne ro^iu habit do cour!

PLUS DE POLITIQUE

- Jilllatllis.

Aa I Ol JOBT-U, MM* MB oabrafB

Ma mie, ô vous que j'adore Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore Trop de part & mes amours !

Si la politique ennuie,

M6me en frondant les abus, Rassurez-vous, ma mie :

Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'eii ai mémoire, Donnant prise a mes rivaiu.

Des arts enfants de la gloii'e Je racontais les travaux.

A notre France agrandie Ils prodiguaient leurs tributs.

Rassurez-vous, ma mie :

Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille, Après d'amoureux combats.

J'osais vous parler bataille Et chanter nos fiers soldats.

Par eux la terre asservie Voyait tous ses rois vaincus.

Rassurez-vous, ma mie :

Je n'en parlerai plus.

Sans me Lasser de vos cLiûnes,

J'infpguai la liberté ;

Du é6m de Home et d'Athènes J'effrayais votre gaité.

Quoiqu'au fond je me défie De nos modernes Titus,

Rassurez-vous, ma mie :

Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,

Et dont le monde est jaloux.

Etait la seide rivale

Qui fût à craindre pour vous.

Mais, las ! j'ai pour ma patrie Fait trop de vœux superflus.

Rassurez -vous, ma mie :

Je n'en parlerai plus. r"

Oui, ma mie, il faut vous croire . ^ ^

Faisons-nous d'obscors loisirs. ^

Sans plus songer à 4a gloire, - • ' I

Dormons au sein des j^sirs. :]

Sous une ligue ennemie, - i

Les Français sont abaUus. *i

Rassurez- vous, ma mie : .

Je n'en parlerai plus. '*' ç*-*

■ Il . 'M étfi . I .

MARGOT

Al* : Car c'est un* l>out«illr.

Chantons Margot, nos amours,

Margot leste et bien tournée, ^

Que l'on peut baiser toujours,

Qui toujours est chiffonnée.

Quoi! l'embrasser? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Moquons-nous de ce Baise :

Viens, Margot, viens, qu'oii te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit;

C'est un cœur de tourterelle.

Si le matin elle rit.

Le soir elle vous merelle.

Quoi! se fâcher! oit un sot.

Oui, c'est rimeur de Margot.

Voilà comme on l'apaise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en*main, voyez-la,

Gomme à table elle babille !

Quel air et quels yeux elle a Quand le champagne pétille!

Quoi! l'air décent? dit mi sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Mets ta pudeur à l'aise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano!

Sa voix nous charme et nous touche ; Mais devant un soprano
Elle n'ouvre point la bouche.

Quoi! par pitié? dit un sot.

Oui, c'est rimeur de Margot.

Ici point d'Albanëze :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,

Fait .pour Margot feu qui flambe ; Mais par elle il est souvent
Traite par-dessous la Jambe.

Quoi ! par dessous? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

11 faut bien qu'il s'y plaise :

Tiens, Margot, viens, qu'oB to baise.

Alargot tremble que l'hymen'^

De sa main ne se saisisse ; *

Car elle tient à sa main,.

Qui parfois lui rend service.

Quoi! pour broder? dit un sot.

Oui, c>st l'humeur de Margot.

. Que fais-tu sur ta chaise?

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets, * v S'écrira cette brunette : '• '

A moins de douze couplets,

Au diable une chansonnette! ^

Quoi ! douze ou rien? dit un sot. ;

Oui, c'est l'humeur de Margot. - I

Nous t'en promettons treize : |

Viens, Margot, viens, qu'on te baise. i

". Zi»"

A MON AUI SÊSAtlGIEKS

am VENAIT p'tTRE NOMMÉ DIRBCTBVE PO VAODStLLik

Di(«mbr* 181S.

Am: La Catacoua.

Bon Désaugiers, mon camarade.

Mets dUns tes poches deux flacons.

Puis rassemble, en versant rasade.

Nos auteurs piquants et féconds.

DE BÉRANGER. i47'

Ramène-les dans rnumble asile ^

Où renaît le joyeux refrain.

Eh ! va ton train,

Gai boute-en-train!

M«ts-nous en train, bien en train, tous en train. Et rends enfin
au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le oortége Qu'à la Foire il a fait briller :

L'ombre de Panard te protège,

Vadé semble te conseiller;

Fais-nous apparaître à la file Jusqu'aux enfants de Tabarin.

Eb ! va ton train.

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train, Et rends enfin
au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes.

Qu'il aiguise un cou^et gaillard :

Collé, quoi qu'en disent nos dames,

Est un fort nonnête égrillard.

La gaudriole, qu'on exile,

Doit refleurir sur son terrain.

Eh! va ton train.

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train. Et rends enfin
au Vaudeville Ses grelots et son tambourin!

Malgré messieurs de la police.

Le vaudeville est né frondeur ;

Des abus fais ton bénéfice.

Force les grands à la pudeur ;

Digitizê?

CHAHBOKS

Dénonce tout flatteur servile A la gaité du souverain.

Eh! va ton train,

Gai boute-eu-train l .

Mets-nous en tram, bien en tram, toûs en tram.

Et rends enfin au Vaudeville Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène, où plus à son aise Avec toi Monius va siéger,

Relève la gaité française A la barbe de l'étranger.

La chanson est une arme utile Qu'on oppose à plus d'un chagrin.

Eh f va ton train.

Gai boute-en-train I .

Mets-nous en tram, bien en train, tous en tiam,

Et rends enfin au Vaudeville

Ses grelots et son tambourin. ,

Verse, ami, verse donc à boire; ,

Que nos chants renrennent leur cours. ^

Il nous faut consoler la gloire,

Il faut rassurer les amours.

Nous cultivons un champ fertile Qui n'attend qu'un ciel plus serein.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-trainl . i

Mets-nous en train, bien en train, tous en tram Et rends enfin an Vaudeville Ses grelots et sou tambourin.

MA VOCATION

Air . AUrnilri-müi tout Tonne,

Jeté sur cette boule.

Laid, chétif et souffrant; Etouffé dans la fouie,

Faute d'être' assez grand;

Une plainte touchante De ma bouche sortit;

Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit 1 (bis.)

Le char de l'opulence M'éclabousse en passant; J'éprouve l'in-
solence Du riche et du puissant;

De leur morgue tranchante Rien ne nous garantit.

Le bon Dieu me dit ; Chante, Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine Ayant eu de l'effroi, T

Je rampe sous la chaîne Du plus modique emploi.

La liberté m'enchanté,

Mais j'ai grand appétit.

Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse.

Daigna me consoler;

Mais avec la jeunesse Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante Mon copur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante, Chante, pauvre petit!
Chanter, ou je m'abuse.
Est ma tâche ici-bas :
Tous ceux qu'ainsi j'amuse ^ .
Ne m'aimeront-ils pas? i
Quand im cercle m'enchante, :
Quand le vin divertit, >
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit! (bis.) i

LE VILAIN

An de Ninon chei roacUme de SdrÎKnA

Eh mioi! j'apprends que l'on critique Le ae qui pr^de mon nom.

Etes-vous de noblesse antique?

Moi, noble? oh! vraiment, messieurs, non. Non, d'aucune chevalerie Je n'ai le brevet sur vélin;

Je ne sais qu'aimer ma patrie.) x Je suis vilain et très- vilain...
\'

Je suis vilain.

Vilain, vilain.

Ah! sans un de j'aurais dû naître;

Car, dans mon sang si j'ai bien lu.

Jadis mes aïeux ont d'un maître Maudit le pouvoir absolu. ^

Ce pouvoir, sur sa vieille base,

Etant la meule du moulin.

Ils étaient le grain qu'elle écrase.

Je suis vilain et très-vilain,

Je suis vilain,

Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres N'ont vexé des serfs
indigents;

Jamais leurs nobles cimenterres Dans les bois n'ont fait peur
aiu gens. Aucun d'eux, las de sa campagne.

Ne fut transformé par Merlin *

En chambellan de... Charlemagne.

Je suis vilaiu et très-vilain.

Je suis vilain.

Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles Mes braves aïeux n'ont pris part;

De l'Anglais aucun dans nos villes N'introduisit le léopard ;

Et quand l'Eglise, par sa brigade, Poussait l'Etat vers son déclin.

Aucun d'eux n'a signé la Ligue,

Je suis vilain et très-vilain,

Je suis vilain,

Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière.

Vous, messieurs, qui, le nez au vent Nobles par votre boutonnière.

Encensez tout soleil levant.

J'honore une race commune,

Car, sensible, quoique malin Je n'ai flatté que l'infortune.

Je suis vilain et très-vilain...

Je suis vilain,

Vilain, vilain.

* SeditntAur fâtncai daoï Ici romni de la TabI# ro*Mla

LE VIEUX MÉNÉTRIER

Hereabre 1815.

Air : C'cm un lanla, UndrrirwB*.

Je ne suis gn'un vieux bonhomme, Ménétrier du hameau;

Mais pour sage on me renomme,

Et je Dois mon vin sans eau.

Autour de moi sous Tombrage Accourez vous délasser.

Ehl Ion lan la, gens de village,

Sous mon vieux chôna il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne ; C'est l'arbre du cabaret.

Au bon temps toujours la haine Sons ses rameaux expirait.

Combien de fois son feuillage Vit nos aïeux s'embrasser!

Eh ! Ion lan la, gens de village.

Sous mon vieux chêne il faut d anser.

Du château plaignez le maître ; Quoiqu'il soit votre seigneur,

Il doit du calme champêtre Vous envier le bonheur.

Triste au fond d'un équipage.

Quand là-bas il va passer.

Eh ! Ion lan la, gens de village.

Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église Celui qui vit sans cnré,

• Priez que Dieu fertilise Son grain, sa vigne, son pré.

Au plaisir s'il rend hommage,

Qu'il vienne ici l'encenser.

Eh ! Ion lan la, gens de village,

Sous mon vieiu chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille Votre héritage est fermé.

Ne portez plus la faucille Au champ qu'un autre a semé.

Mais, s'Ars mie cet héritage A vos fils devra passer, ».

Eh 1 Ion lan la, gens de village.

Sous mon vieux chêne il faut aanser.

Quand la paix répand son baume Sur les maux qu'on endura.

N'exilez point ae son chaume L'aveugle qui s'épra.

Rappelant après l'orage Ceux qu'il a pu disperser,

Eh ! Ion lan la, gens de village,

Sous mou vieux chêne il faut danser.

Ecoutez doue le bonhomme :

Sous son chêne aecourez tous.

De pardonner je vous somme :

Mes enfants, embrassez-vous.

Pour voir ainsi d'âge en âge Chez nous la paix se fixer.

Eh ! Ion lan la, gens de village.

Sous mon vieux chêne il faut danser.

in4

LES OISEAUX

CpOPLBTS

ADRESSftS K M. &R!«At1LT, PARTANT POTR SON EXIL.

Jaoiier t8il.

MCSIQl'E DE M. MACRICR.

L'hiver, redoublant scs ravap^es,'

Désole nos toits et nos champs;

Les oiseaux sur d'autres rivages Portent leurs amours et leurs chants.

Mais le calme d'un autre asile Ne les rendra pas inconstants:

Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne.

Et plus qu'eux nous en gémissons!

Du palais et de la cabane,

L'écno redisait leurs chansons.

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille Charmer les heureux habitants.

Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage.

Nous portons envie à leur sort.

Déjà plus d'un sombre nuage S'élève et gronde au fond du nord.

Heureux qui sur une aile agile Peut s'éloigner quelques instants 1 Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le printemps^

Ils penseront à notre peine,

Et, Vorage enfin dissipé.

Ils reviendront sur le vieux chêne Que tant de fois il a frappé.

Pour prédire au vallon fertile De beaux jours alors plus constants.

Les oiseaux que l'hiver exile Reviendront avec le printemps.

LES DEUX Sœurs DE CHARITÉ

Air: de U Treille de ftiicériU.

Dieu lui-même ^

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité, (bis.)

Vierge défunte, une sœur grise Aux portes des cieux rencontra
Une neauté leste et bien mise Qu'on regrettait à l'Opéra, (bis.)
Tontes deux, dignes de louanges.

Arrivaient apres d'heureux jours.

L'une sur les ailes des anges, L'autre dans les bras des amours.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime. ^

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre, en sentinelle, Après un Ave pour la
sœur.

Dit k Tactrice ; On [*eut, ma belle, Entrer chez nous sans
confesseur.

Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne, Mon corps à peine est
inhomé!

Mais qu'a mon curé Dieu pardonne :

Hélas! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Dans le palais et sous le chaume, Moi, dit la sœur, i'ai de mes
mains Distillé le miel et le baume Snr les souffrances des

humains.

Moi, qui subjuguais la puissance, Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,

• Mieux qu'un ministre des autels,

A descendre en paix dans la tombe.

Ma voix préparait les mortels.

Offran* à ceux qui m'ont suivie.

Dit la nymphe, une douce erreur.

Moi, je misais chérir la vie :

Le plaisir fait croire au bonheur.

Weu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne, Quand mes prières s'adres-
saient, Ou riche je portais l'aumône Aux pauvres qui me
bénissaient.

Moi, dit l'autre, par la détresse Voyant l'honnête homme abat-
tu, Avec le prix d'une caresse.

Cent lois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes!

Répond le portier des élus :

La charité remplit vos âmes ;

Mon Dieu n'exige rien de plus, (bis.) On est admis dans sou
empire,

Pourvu qu'on ait séché des pleurs, Sous la couronne du mar-
tyre Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :

Sauvez-vous par la charité.

COMPLAINTÉ

d'une de ces demoiselles

A L'OCCASION DES APrAIRU DD TEMPS.

RoTembre 18U.

Am : Faut d'Ia Terta, |iaa trop n'en laul.

Faut qu* lord Villain-ton ait tout pris,) Gn'a plus d'argent dans c' gueux (f Paris.)

I)n métier d' fille j' me dégoûte :

C' commerce n' rapporte plus rien.

Mais, si 1' public nous fait banqu'route, C'est qu' les affaires n' vont pas bien.

Faut qii' lord Villain-ton ait tout pris, Gu'a jdus d'argent dans c' gueux a Paris.

Au bonheur on fait semblant d' croire ; • Mais i'en jug* mieux qu' tous les flatteurs. Si d' la cour je u' savais l'iiiistoire,

J' croirais quasi qu'on a des mœurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, Gn'a plus d'argent dans c' gueux a' Paris.

Nous servions d' maîtress' et d' modèles A nos peintres gorgés d'écus.

J' crois qu'à leurs femm's y sont fidèles D'puis qu' les modèles n' servent plus.

Faut q\\' lord Villain-ton ait tout pris, Gn'a plus d'argent dans c' gueux a Paris.

BIS

Quand gn'a pas 1' moindr' profit-z à faire Sur tant d' réformés
mécontents,

Les juges p't-ètr' fraient not' affaire ;

Mais Troi n' leui en laisse pas l' temps.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, Gn'a pus d'argent dans
c' gueui a' Pans.

Enfin je n' trouvons plus not' compte Avec nos braves qu'Vous
vexa.

Vu leux misère, y aurait d' la honte A leux d'mauder queuqu'
chos' poi-

P'aut qu' lord Villain-ton ait tout pris, Gn'a pus d'argent dans
c' gueux d' Paris.

Illeureus'meut qu' monsieur Laborie A nous servir s'est-z enga-
gé : .

Comme im diable y s' demèae, y crie Pour qu'on rend' les
biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, Gn'a plus d'argent dans
c' gueux d Paris.

CE N'EST PLUS LISETTE

Atn : Eh! non, non, non, *ont n'c(M pm NineUc

Quoi ! Lisette, est-ce vous !

Vous, en riebe toilette!

Vous avez des bijoux!

Vous avez une aigrette !

Ëh! non, non, non, ,

Vons n'êtes plus Lisette £h ! non, non, non.

Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin N'osent fouler l'herbette.

Dos fleurs do votre teint OÙ faites-vous emplette?

Eh! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette;

Eh ! non, non, non,

Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré De tout ce qui s'achète, L'opulence a doré

-

Jusqu'à votre couchette.

Em! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette ;

£hl non, non, non.

Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit D'une façon discrète.

Vous montrez de l'esprit ;

Du moins on le répète.

Eh! non, non, non,

* Vous n'êtes plus Lisette ;

Eh ! non, non, non,

• Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin, ces jours Où, dans votre chambrette,

La reine des amours N'était qu'une f[^]risettel Eh ! non, non,
non.

Vous n'êtes plus Lisette;

Eh! non, non, non.

Ne portez plus ce nom.

DE BÉRÀNOBR.

Quand d'im cœur amoureux Vous prisiez la conquête, Vous
faisiez dix heureux.

Et n'étiez pas coquette.

Eh! non, non, non,

Vous n'êtes plus J.isette.

Eh! non, non, non.

Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur Qui paya sa défaite, De l'ombre du
bonheur Vous êtes satisfaite.

Eh! non, non, non.

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non.

Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu.

C'est près d'une fillette.

Adieu, madame, adieu :

En duchesse on vous traite.

Eh! non, non, non.

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh! non, non, non.

Ne portez plus ce nom.

L'HIVER

Am : line Rite rtl ua oiirau.

Les oiseaux nous ont quittés; Déjà l'hiver qui les chasse Etend
son manteau de glace Sur nos champs et uos cités.

A mes vitres scintillantes Il trace des fleurs brillantes; *

Il rend nos portes bruyantes, ^

Et fait grelotter mon chien. *

Réveillons, sans plus attendre.

Mon feu qui dort sous la cendre.

Chaufibns-nous, chauffons-nous bien, (bis)

O voyageur imprudent!

Retourne vers ta famille.

J'en crois mon feu qui pétille,

Le froid devient plus ardent.

Moi, j'en puis braver l'injure :

Rose, en aouillette, en fourrure.

Ici, contre la froidure Vient m'offrir un doux soutien.

Rose, tes mains sont de glace;

• Sur mes genoux prends ta place.

Chauffons-nous, chauffons-nous bien.-

L'ombre s'avance, et la nuit Roule son char sur la neige.

Rose, l'amour nous protège;

C'est pour nous que le jour fuit.

Mais un couple nous arrive :

* Joyeux ami, beauté vive,

Entrez tous deux sans qui-vive;
Le plaisir n'y perdra rien.
Moins de froid que de tendresse.
Autour du feu qpi'on se' presse.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.
Les caresses ont cessé Devant la lampe indiscreète.
Un festin que ^se apprête ' Gaîment pour nous est dressé. .
Notre ami s'est fait, à table, •
D'un brigand bien redoutable Et d'un spectre épouvantable Le
fidèle historien. '

‘ Tandis que le punch s'allume,
Beau du feu qui le consume, Chauffons-nous, chauffons-nous
bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons Ensevelis la nature;
Ton aquilon, nui murmure, '
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'amour seconde.
Au coin du feu crée un monde Qu'un doux ciel toujours
féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes.

Et, jusqu'au retour des roses, Chauffons-nous, chauffons-nous bien, (ms.)

LE MARQUIS DE CARABÂS

fioTembre 1816.

Am du roi Daftobrri.

Voyez ce vieux marquis Nous traiter en peuple conquis;

Son coursier aécharné De loin chez nous l'a ramené.

Vers son vieux castel Ce noble mortel Marche en brandissant
Un sabre innocent.

Chapeau bas! chapeau bas!

Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains, ' Vassaiu, vavassaux et vilains, C'est moi, dit-il, c'est moi Qui seul ai rétabli mou roi.

Mais, s'il ne me rend Les droits de mou rang, * Avec moi, corbleu!

11 verra beau jeu.

Chapeau bas ! chapeau bas !

Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier.

Bien qu'on ait parlé dW meunier.

Ma famille eut pour chef Un des fils dé Pépin le Bref.

D'après mon blason.

Je crois ma maison Plus noble, ma foi,

Que celle au roi.

Chapeau bas! chapeau bas!

Gloire au marquis do Carabas!

Qui me résisterait?

La marquise a le tabouret.

Pour être évêque mi jour Mon dernier fils suivra la cour.

Mon fils le baron.

Quoiqu'un peu poltron,

Veut avoir des croix;

Il eu aura trois.

Chapeau bas ! chapeau bas I Gloire au marquis de Carabas !

Vivons donc en repos.

Mais l'on m'ose parler d'impôts I A -l'Etat, pour son bien.

Un gentUliomme ne doit rien.

Grâce à mes créiieaitx,

A mes arsenaux,

Je puis au préfet Dire un peu son fait.

Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas !
Ptêtres que nous vengeons, Levez la dirae, et partageons;
Et toi, peuple animal,
Porte encor le nât féodal.
Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons Subiront l'honneur Du droit du seigneur.
Chapeau bas ! chapeau bas I Gbire au marcxuis de Carabas !
Curé, fais ton devoir;
Remplis pour moi ton eicensolr.
Vous, pages et varlets.
Guerre aux vilains, et rossez-les !
Que de mes aïeux Ces droits glorieux Passent tout entiers A
mes héritiers.
Chapeau bas ! chapeau bas I Gloire au marquis de Carabas!
■Êjl^

MA RÉPUBLIQUE

Am ; VaudcTille de U petite (oueernante.

J'ai pris goût à la république.

Depuis que j'ai vu tant de rois. ,

Je m'en fais une, et je m'applique A lui donner de bonnes lois.

^ ,

On n'y commerce que pour boire,

On n'y juge qu'avec gaîté j Ma table est tout son territoire;

Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :

Le sénat s'assemble aujourd'hui.

D'abord, par un arrêt sévère,

A jamais proscrivons l'ennui.

Quoi! proscrire? Ah! ce mot doit être Inconnu dans notre cité.

Chez nous, l'ennui ne pourra naître ;

Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,

La joie ici défend l'abus ;

Point d'entraves à la pensée.

Par ordonnance de Bacchus.

A son gré que chacun professe Le culte de sa déité;

Qu'on puisse aller même à la messe :

Ainsi m veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :

Ne parlons point de nos aïeux.

Point de titre, même au convive Qui rit le plus ou boit le mieux.

Et si quelqii'un, d'humeur traîtresse, Aspirait à la royauté.

Plongeons ce César dans l'ivresse,

Nous sauverons la libei*té.

Trinquons à notre république.

Pour voir son destin affermi.

Mais ce peuple si pacifique Déjà redoute un ennemi :

DE BÉRA.HGER.

r'est Lisett*} oui nous rayyeUe

Trinquons, et toc, et :||

Ce soir tu seras battu.

Jean tu bois depms w Ta femme est ^^e Ce soir tu seras battu.

^

seul est tendre,

Jeanne pour ^ s'attendre.

csr' •

ni inc et tin, tin, tiul

Trinquons, y „,ün.

Jean, tu bois a y Ta femme est une Ce soir tu sera^ battu.

Livrant sa femme au veuvage,

Jean se perd dans son breuvage-.

Et, prke à se mettre au lit,

Jeanne, qui verse des larmes,

Dit en regardant ses charmes :

C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle.

Un voisin frappe chez elle;

Jeanne ouvre après un refus.

' Que Jean boive, chante ou fume.

Je ne sais ce qu'elle allume.

Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !

Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu ;

Ce soir tu seras battu.
En rajustant sa cornette.
Ah ! nu'on souffre, dit Jeannette,
Quand on attend son époux!
Sla vengeance est bien modeste ;
Avec lui je suis en reste ;
Il a bu plus de dix coups.
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est xme vertu :
Ce soir tu seras battu.

BIS

A (Ifimain! se dit le couple.
L'époux rentre, et son dos souple K'en subit pas moins l'arrêt.
Il s'écrie : Amour fait rage!
Demain, puisque Jeanne est sage, Répétons au cabaret :
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu ; ■ j
Ce soir tu seras battu.)

PAILLASSE

Ain : Amii, dépouillon\$ no» pominièr»,

J* suis né Paillasse, et mon papa,

Pour m' lancer sur la place, , . . ' D'un coup d' pied queuau'
part m attrapa, Et m' dit : Saute, Paillasse !

T'as Y jarret dispos,

Quoiqu/ t'ai' Y ventre Et la fac' rubiconde.

N' saut' point-z à demi,

Paillass', mon ami : •

Saute pour tout le monde l i

Ma mèr', qui poussait des hélas En m' voyant prendx' ma
course, M'habille avec son seul mat las,

M' disant : Ce fut ma r ssource :

Là-d'ssous fais, mon fils,

Ce que d'ssus je fis

Pour gamer la pièc' ronds.

N' saur point-z à demi,

Paillass', mou ami :

Saute pour tout lo monde !

Content comme un gueux, j' m'en allais,

Quand un seigneur m'arrête.
Et m' doun' l'emploi, dans son palais.
D'un p'tit chien gu'il regrette.
Le chien sautait bien,
J' surpasse le chien ;
* Plus d'un envieux en gronde,
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mou ami :
Saute pour tout le monde! •
J' buvais du bon ; mais un hasard, . .
Où j' n' ons rien mis du nôtre, .
Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard,
. Et qu'il en vient-z un autre.
Fi du dépouillé ■ Qui m'a bien payé !
Fêtons l'autre a la ronde.
N' saut' point-z à demi.
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde ! ,
A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que 1' premier r'vient-z en traître;

Moi qu'aime à dîner, Dieu merci, ^

J' saute encor sous sa fnêtre, • j

Mais le v'ia r'chassé, ^ J

yià l'autre r'jdacé. .■

• Viv' ceux que Dieu seconde î !

N' saut' point-z à demi, ,

Paillass', mon ami ;

Saute pour tout le monde! >

MON AME

Am dci Scythes et des Amuones.

C'est à table, guand ie m'enivre De gâité, de vin et d'^amour,

Qu'incertain du temps qui va suivre,

J'aime à prévoir mon dernier jour, (ms.)

Il semble alors que mon âme me quitte : Adieu, lui dis-je, à ce banquet joyeux;

Ah 1 sans regret, mon âme, partez vite ;) / „ % En souriant remontez dans les deux. '• Remontez, remontez dans les deux, (dis.)

Vous prendrez la forme d'un ange.

De l'air vous parcourrez les champs.

Votre joie, ennn sans mélange.

Vous dictera les plus doux dianls.

L'aimable paix, que la terre a proscrite. Ceindra de fleurs votre front radieux.

Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;

En souriant remontez dans les deux. Remontez, remontez dans les deux.

Vienn' qui voudra, V saut'rai toujours, N' faut point qu' la r'-cette baisse.

Boir', manger, rire et fair' des tours. Voyez comm' ca m'engraisse.

En gens qui,*iiaa foi,

Sauvnt moins gaîment qu' toi Puisque t' pays alionde;

N' saut' poiîît-z à demi,

Paillass', mon ami ;

Saute pour tout le monde! '

Vous avei vu tomber la gloire D'un Hion trop insulté.

Qui prit l'autel de la Victoire Pour l'autel de la Liberté.

Vingt nations ont poussé de Thersite Jusqu'en nos murs le char injurieux.

Ali ! sans regret, mon âme, partez vite ;

En souriant remontez dans les deux.

Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages Tant de Français morts à propos,

Qui, se déroband aux outrages.

Ont au ciel porté leurs drapeaux.

Pour conjurer la foudre qu'on irrite.

Unissez-vous à tous ces demi-dieux.

Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;

En souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde.

Règne aux cieux qui vous sont ouverts.

L'amour seul m'aidait en ce monde A traîner de pénibles fers.

Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite; Pauvre captif, demain ie serai vieux.

Ah! sans regret, mon âme, partez vite;

Eu souriant remontez dans les cieux.

Remontez, remontez dans les cieux.

H'attendez plus, partez, mon âme,

Doiu rayon de l'astre éternel !

Mais passez des bras d'une femme Au sem d'un Dieu tout paternel, (bis.)

L aï pétille à défaut d'eau bénite ;

De vrais amis viennent fermer mes yeiu.

Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;

En souriant remontez dans les cietu.

Remontez, remontez dans les cieui. (bis.)

LE JUGE DE CHARENTON

Korembre

Air; Ha la Ccslaquiii,

Un maître fou, (jui, dit-K)n,

Fit jadis mainte fredaine.

Des loges de Charenton S'est enfui l'autre semaine.

Chez un juge ùui griffonnait Il arrive et prend simarre et bonnet, * Puis à l'audience, hors d'haleine.

Il entre et soudain dit : Préchil prêcha!

Et patati, et patata.

Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

t L'Esprit-Saint soutient ma voix,

« Et les accusés vont rire;

* Il y'a Ha. BayvaU diMoora qat o« paiitt fiir«

oabliar UM act'O* (énéraut*. t(rltà l^«t plut lionorabi-, trloo
moi. que 1a prutoctioa aceorâ^ a dri inrurluoi't pUota août U
puidt d'uaa aceutaliun capilale. Auati]• n'Aurait pai reprodiiii ici
callt cliaatoo, tiat Irtpace Ha scauJjiF qua, lora Hr auo appari-
tion, alla canta joaqiia dAna Iti drui Cliainbrea. Mais Je m» piiiit
m'anipccbar d'aroutr qut, ai j'araia pu U eondainuar k l'uulili
qu'elle im-rite, tani duuie, j'rn aurait tuujuura rFfrvtLA le Harnior
Cuuplc-L (Nuia or IH21*.)

* A l'epoqua où relie noie fat puliliée, U. Bellait <!tail cucura .
procureur {cutlraL

« Moi, l'interorète des lois,

« J'en viens faire la satii*e.

« Nous les tenons d'un impudent,

« Qui, pour s'amuser, me lit président.

« J'ai longtemps vanté son empire ;

« Mais j'étais alors payé pour cela. »

Et patati. et patata.

Pouva'it-ou s attendre à ce discours-là?

B Le drame et Galimafré fl Corrompent nos cuisinières, fl En
frac on voit im curé, n Et nos enfants ont trois pères, n Le ma-
riage est vm loyer :

B On entre en octobre, on sort en janvier.

B Les cachemires adultères fl Nous donnent la peste et ma femme en a.»

Et patati, et patata.

Il a mis de tout dans ce discours-là.

O Pour débaucher un mari a Que les filles ont d'acbesse!

a Sous madame Oubarri B Elles allaient à confesse, a Ah ! qu'enfin (et le terme est clair), a L'épouse et l'époux Jie soient qu'une chair;

a Et vous qui nous tentez sans cesse, fl Filles, respectez l'habit que voilà. »

Et patati, et patata.

Rien n est plus moral que ce discours-là.

a Mais, triste effet du typhus,

« Au lieu d'église on élève a Le temple du dieu Plutus,

€ Qui sera beau, s'il s'achève.

a Partout régissent les intrigants; a On n'interdit plus les extraragants;

« Ce dernier point n'est pas un rêve, fl Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »

Et patati, et patata.

On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton Quand deux bisets, sous les armes,
Ramènent à Cbarenton Cet orateur plein de charmes.

Néanmoins l'avocat Bêlant,

S'écrie : Ah! les fous ont bien du talent!

J'ai fait rire et verser des larmes ;

Mais je n'ai rien dit qui valût cela.

Et patati, et jjatata.

C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

LES CHAMPS

Am : Mon imonr (tait pour Mario,

Rose, partons ; voici l'aurore :

Quitte ces oreillers si doux.

Entends-tu la cloche sonore Marquer l'heure du rendez-vous?

Cherchons, loin du bruit de la ville,

Pour le bonheur un sûr asile.

Viens aux champs couler d'heureux jours; Les champs ont
aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure.

Donne le bras à ton amant; Rapprochons-nous de la nature
Pour nous aimer plus tendrement.

Des oiseaux la troupe éveillée Nous appelle sous la feuillée.

Viens aux champs couler d'heureux jours ; Les champs ont
aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village;

Le jour naissant t'éveillera ;

Le jour mourant sous le feuillage A notre couche nous rendra.
, Puisses-tu, maîtresse adorée,

Te plaindre encor de sa durée !

Viens aux champs couler d'heureux jours ; Les champs ont
aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile Conduit des moissonneurs nom-
breux; Quand près d'eux la glaneuse agile Cherche l'épi du
malheureux;

Combien, sur les gerbes nouvelles,

De baisers pris aiu pastourelles I Viens aux champs couler
d'heureux jours, Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne S'épanche à flots un doiu
nectar,

Près de la cuve qui bouillonne,

On voit s'égayer le vieillard;

Et cet oracle du village Chante les amours d'un autre âge.

Viens aux champs couler d'heureux jours; Les champs out
aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages '

Que tu croiras des bords lointains ;

Je verrai, sous d'épais ombrages,

Tes pas devenir incertains.

Le désir cherche un lit de mousse:

Le monde est loin, l'herbe est si douce I Viens au champs cou-
ler d'heureux jours ; Les champs ont aussi leur» amours. '

C'en est fait ! adieu, vains spectacles ! A^en, Paris, où je me
plus;

Où les beaux-arts font des miracles,

Où la tendresse n'en fait plus 1 Rose, dérobons à l'envie Le
doux secret de notre vie.

Viens aux champs couler d'heureux jours; Les champs ont
aussi leurs amours.

DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS

30 lari 4810.

Ain des Truii Cntuinet:

CHOEUR

Jour de paix, jour de délivrance.

Qui des vaincus fit le bonheur ;

Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et
l'honneur!

Chantons ce jour cher à nos belles,

Où tant de rois par leurs succès

la

Ont puni les Français rebelles, *

Et sauvé tous les nous Français. -

Jour de paix, jour de délivrance.

Qui des vaincus fit le bonheur ;

Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde manche et
l'honneur !

Les étrangers et leurs cohortes Par nos vœux étaient appelés.

Qu'aisément ils ouvraient les portes Dont nous avions livré les
clés!

Jour de paix, jour de délivrance,

Qui des vaincus fit le bonheur;

Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et
l'honneur.

Sans ce jour, qui pouvait répondre Que le ciel, comblant nos malheurs, N'eût point vu sur la Tour de Londre Flotter enfin les trois couleurs?

Jour de paix, jour de délivrance.

Qui des vaincus fit le bonheur;

Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l'honneur !

On répétera dans l'histoire Qu'aux pieds des Cosaques du Don, Pour nos soldats et pour leur gloire, Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,

Qm des vaincus fit le bonheur;

Beau jour, qui vint rendre à la Franco Là cocarde blanche et l'honneur 1

Appuis de la noblesse antique,

Buvons, après tant de dangers,

Dans ce repas patriotique.

Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,

Qui des vaincus fit le bonheur ;

Beau jour, nui vint rendre à la France La cocarde nlanche et riionueur!

Enfin, pour sa clémence extrême.
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui sut par lui-même Conquérir son trône et Paris.
Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, ^ vint rendre à la France La cocarde blanche et
l'honneur I

MON HABIT

Aju du vaudeirilla de D^ceno*. ‘

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime I Ensemble nous de-
venons vieux.

Depuis dix ans je te brosse moi-même,

Et Socrate n'eût pas fait mieux.

Quand le sort à ta mince étofie Livrerait de nouveaux
combats,

Imite- moi, résiste en philosophe :

Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car i'ai bonne mémoire, Du premier jour ou je
te mis :

C'était ma fête, et, pour comble de gloire. Tu fus chauté par mes amis. .

Ton indigence, qui m'honore.

Ne m'a point banni de leurs bras;

Tous ils sont prêts à nous fêter encore :

Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise ;

C'est encor un doux souvenir;

Feignant un soir de fuir la tendre Lise,

Je sens sa main me retenir.

On te déchire, et cet outrage Auprès d'elle enchaîne mes pas.

Lisette a mis trois jours à tant d'ouvrage : Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-ie imprégné des flots de musc et d'ambre Qu'un fat exhale en se mirant ?

M'a-t-en jamais vu dans une antichambre T'exposer au mépris d'un grand?

Pour des rubans la France entière Fut en proie à de loims débats;

La fleur des champs brille à ta boutonnière : Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines OÙ notre destin fut pareil;

Ces jours mêlés de plaisirs et de peines. Mêlés de pluie et de soleil.

Je dois bientôt, il me le semble.

Mettre pour jamais habit bas.

Attends un peu, nous huxuroiis ensemble : Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

D E BÉR ANOKR.

LE VIN ET LA COQUETTE

Am . Je *»'* bicientül quiUor l'empire.

Amis, il est une coauette Dont je redoute ici les yeux.

Que sa vamlé, qui me guette,

Me trouve toujours plus joyeux.

C'est au vin de rendre impossible Le triomphe qu'elle espérait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible coquette en abuserait.

Fant-ü qu'elle soit si charmante !

Ah ! de mon cœur prenez pitié !

Chantez la liqueur écumanto ^

Que verse en riant VAmitié.

Enlacez le lierre paisible

Sur mon front, qui me trahirait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible La coquette en
fuserait.

Poursuivons de nos épigrammes Ce sexe que j'ai trop aimé.

Achevons d'acheindre les flammes V Du flambeau qui m'a
consumé.

Que Bacchus, toujours invincible,

Ote à l'Amour son dernier Irait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible. La coquette en
abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe D'où nous vient ce jus em-
vrant .

J'airae encor; mon verre m'échappe;

Je ne ris plus qu'en soupirant.

Pour fuir ce charme irrésistible,

Trop d'ivresse enchaîne mes pas.

Ah ! vous voyez que mon cœur est sensible : Coquette, n'en
abusez pas.

LA SAINTE ALLIANCE BARBARESQUE

isit.

Am de Caljifgi,

Proclamons la Sainte-Alliance Faite au nom de la Providence,

Et que signe un congrès ad hoc Entre Alger, Tunis et Maroc,
(bis.) Leurs souverains, nobles corsaires,

N'en feront que mieux leurs affaires.

Vivent les rois qui sont unis !

Vive Alger, Maroc et Tunis ! (bis.)

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance, Trouvant tout bon pour
leur puissance, • Jurent de se mettre en commim .

Bravement toujours deux contre un.

On dit qu'ils s'adjoindront Christophe, Malgré la couleur de
l'étoffe.

Vivent les rois qui sont unis I Vive Alger, Maroc et 'Tunis l

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,

Nous forçant à l'obéissance,

Veulent qu'on lise TAlcoran,

Et le Bonald et le Ferrand.

Mais Voltaire et sa coterie S(mt à Vindex en Barbarie.

Vivent les rois qui sont unis !

Vive Alger, Maroc et Tunis !

Français, à leur Sainte- Alliance Envoyons, ponr droit d'assn-
rance, Nos censeurs anciens et nouveaux,

Et nos juges et nos prévôts.

Avec eux ces rois, sans entraves, Feront le commerce
d'esclaves.

Vivent les rois qui sont unis 1 Vive Alger, Maroc et Tunis l

Malgré cette Sainte-Alliance,

Si du trône, par occurrence,

Un roi tombait, que subito On le ramène en son château.

Mais il soldera les mémoires Du pain, du loin et des victoires.

Vivent les rois qui sont unis 1 Vive Alger, Maroc et Tunis 1

Enfin, pour la Sainte-Alliance,

C'est peu qu'on paye à l'échéance ;

11 faut des rameurs sur les bancs.

Et des muets aux rois forbans, (bis.) Même à ces majestés ca-
duques, il faudrait des peuples d'eunuques.

Vivent les rois qui sont unis !

Vive Alger, Maroc et Tunis! (bis)

L'ERMITE ET SES SAINTS

CODPLETS

ADIIESSÉS A M. DE JOUY, LE JOUR DE SA FÊTE. Ai^ *.
IUuurex-voiU, ma mto.

On va rouvrir la Sorbomie ; - ; / L'Eglise attend ses décrets; '

. OBANSONS

On ne brûle encor personne, Mais les fagots sont tout prêts.

Par bonheur chez nous habite Un saint d'un esprit plus doux.

Ermite, bon ermite,

Priez, priez pour nous I

Des prêtres, grands catholiques, L'ont instruit à servir Dieu. .

Il tient aux mêmes reUques S'aimait l'abbé de Ghaulieu.

A l'amour sa muse invite :

Par lui nous serons absous.

Ermite, bon ermite.

Priez, priez pour nous!

Rabelais, ce fou si sage,

Lui légua, par parenté,

Un capuchon dont l'usage En fait un sage en gaité.

Contre la gent hypocrite "Voyez son malin courroux.

Ermite, bon ermite.

Priez, priez ^ pour nous!

Ce n'est tout son patrimoine :

Car, pour être chansonnier.

De Lattei^ant, gai chanoine,

H choisit le bénitier.

Mais de ses refrains qu'on cite Latteignant serait jaloux.

Ermite, bon ermite, .

Priez, priez pour nous 1 .

n lui manquait un bréviaire :

Le bon ermite, à dessein.

DE BÉRANftEE.

Prit les œuvres de Voltaire,

Oui se disait capucin.

Grâce à l'auteur qu'ü inédite,

11 sait charmer tous les goûts.

Ermite, bon ermite,

Priez, priez pour nous!

De tels saints suivant les traces.

Sur son çai califourchon,

H laisse fourrer aux Grâces,
Des fleurs sous son capuchon.
A l'aimer tout nous invite ;
Avec lui sauvons-nous tous.
Ermite, bon ermite.
Priez, priez pour nousl

MON PETIT COIN

Air ilu vttdcriUe de U Petite gouTernante.

Non, le monde ne peut me plaire;
Dans mon coin retournons rêver.

Mes amis, de votre galère Un forçat vient de se sauver. ^ ‘
Dans le désert que je me trace, T?' Je fuis, libre comme un
Bédouin.

Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dans mon petit
coin.

Là, du pouvoir bravant les armes,
Je pèse et nos fers et nos droits;
Sut les peuples versant des larmes,
Je juge et condamne les rois.

Je prophétise avec audace;

L'avenir me sourit de loin.

ii

CHÀMSONS

Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées ;

A faire le bien je me plais.

J'élève de nobles trophées;

Je transporte au loin des palais.

Sur le trône ceux que je place D'être aimés sentent le besoin.

Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes :

Je vole, et, joyeux séraphin,

Je VOIS aux Uammes éternelles Nos rois précipités sans fin.

Un seul échappé de leur race ;

De sa gloire je suis témoin.

Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie Des VŒUX mie le ciel entend bien.

Respectez donc ma rêverie :

Votre monde ne me vaut rien.

De mes jours filés au Parnasse Daignent les muses prendre soin 1 Mes amis, laissez-moi, de grâce, Laissez-moi dans mon petit coin.

LE SOIR DES NOCES

An i Zoa . mi U>«ue, ion ! n» Litoa.

U'hymén prend celle nuit J

Dciu amants daus sa nasse.

Par ce trou fait exprès, Voyons ce qui se passe :

L'épouse a mille attraits, L'^oux est plein d'audace.

Zon! flûte et basse!

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse I Et violon, zon, zon !

L'épouse veut encor Fuir l'époux qui l'embrasse; Mais sur plus d'un trésor Le fripon fait main basse.

ZonI flûte et basse!

Zon 1 violon 1

Zon ! flûte et basse I !

Et violou, zon, zonl

Elle tremble et pâlit Taudis qu'il la délace.

Il va bnser le lit;

Il va rompre la glace.

Zon ! flûte et basse !

Zonl violon!

Zon! flûte et basse!

Et violon, zon, zou!

Mais, pris au trébuchet, ' L'époux, quelle disgrâce*»

De l'oiseau qu'il cherchait N'a trouvé que la place.

Zou! flûte et basse!

Zou! violon!

Zou! flûte et basse h Et violon, zon, zonl

La belle eu sanglotant Se confesse à voix basse.

D'un divorce éclatant Tout haut il la menace.

Zon ! flûte et basse !

Zon! violon!

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon, zon !

Monsieur jure après nous :

Mais qu'à tout il se fasse :

Du livre des époux Il n'est ^à la préface.

Zon! flûte et basse!

Zon! violon!

Zon! flûte et basse!

Et violon, zon, zou !

L'INDÉPENDANT

Ain . Je «ait bientèl quitter l'einpire.

Respectez mon indépendance,

Esclaves de la vanité :

C'est à l'ombre de l'indigence Que j'ai trouvé la liberté, (bis.)

Jugez, aux chants qu'elle m'inspire.

Quel est sur moi son ascendant! (bis.^ Lisette seule a le droit de sourire

Quand je lui dis : Je suis indépendant. Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage Errant dans la société;

Et pour repousser l'esclavage Je n'ai qu'un arc et ma gaité;

Mes traits sont ceux de la satire,

Je les lance en me défendant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis ; Je suis indépendant, Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre, Valets en tout temps prosternés,

Dans cette auberge qui ne s'ouvre Que poiu- des passants couronnés.

On nt du fou qui sur sa lyre Chante à la porte en demandant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant. Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :

Oh 1 d'un roi que je plains l'ennui !

C'est le conducteur de la chaîne ;

Ses captifs sont plus gais que lui.

Dominer ne peut me séduire;

J'offre l'amour pour répondant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant, Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée, Gaiment je poursuis mon ebemin,

Riche du pain de la journée •

Kt de l'espoir du lendemain.

Chaque soir, au lit qui m'attire
Jeu me conduit sans accident.

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis
indépendant,

Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée •

De ses attraits les plus puissants,

Qui des chaînes de l'hyménée

Veut charger mes bras caressants, (bis.)

Voilà comme on perd un empire!

Non, non, point d'hymen imprudent, (bis.) Que toujours Xise
ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,

Je suis, je suis indépendant.

LES CAPUCINS

Am ; Faut ilia vertu, pa» trop o'rn fauL

Bénis soient la Vierge et les saints ; i On rétablit les capucins ! '

Moi, qui fus capucin indigne,

. Je vais, ma petite Fanchon,

Du Seigneur vendanger la vigne.

En reprenant le capuchon.

Bénis soient la Vierge et les saints : On rétablit les capucins!

* A '■'.Oo ^p<M|ue, on', avait vu Jan» Leauconp de viUca, M parlicutièi-cnrt dan» le Midi, circuler det individus ravctu. de I habit des anciens ordres meudiauta.

DE BÉRÀNOER.

Fanchon, pour vaincre par surprise Les philosophes trop nombreux,

Qu'en vrais Cosaques de l'Eglise,

Les capucins marchent contre eux.

Bénis soient la Vierge et les sain*s :

On rétablit les capucins !

La faim désole nos provinces;

Mais la piété l'en bannit.

.Chaque tête, grâce à nos princes,

On peut vivre de pain bénit. f

Bénis soient la Vierge et les saints ;

On rétabbt les capucins !

L'église est l'asile des cuistres;

Mais les rois en sont les piliers,

Et bientôt le banc des ministres Sera le banc des margui Hiers.

Bénis soient la Vierge et les saints :

On rétablit les capucins I

Pour tâter de l'agneau sans taches.

Nos soldats courent s'attabler;

Et devant certaines moustaches On dit qu'on a vu Dieu
trembler.

Bénis soient la Vierge et les saints : "

On rétablit les capucins 1

Nos missionnaires font rendre - Aux bonnes gens les biens de
Dieu;

Ils marchent tout couverts de cendre :

C'est ainsi qu'on couvre le feu.

Bénis soient la Vierge les saints On rétablit les capucins I •

Fais-toi dévote aussi, Fanchette :

Car, il n'est pas de sot métier.

Mais qu'avec nous deux, en cachette, • Le di^lo crache au
bénitier.

B<;nis soient la Vierge et les saints :) p. On rétablit les capu-
cins 1 j “

âr.

LA BONNE VIEILLE

Ain I Mme dei boii et des pUiiire cbunpitree, *

Vous vieillirez, 6 ma belle maîtresse I Vous vieillirez, et je ne serai plus.

Pour moi le temps semble, dans sa vitesse, Compter deiu fois les jours que j'ai perdus. Survivez-moi; mais que l'âge pénible Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,

De votre ami répétez les chansons. .

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides Les traits charmants qui m'auront inspiré,

Des doux récits les jeunes gens avides Diront ; Quel fut cet ami tant pleuré?

De mon amour peignez, s'il est possible. L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons; *

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible.

De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?

Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.

D'un trait méchant se montra-t-il capable?

Avec orgueil vous répondrez : Jamais.

Ah ! dites bien qu' amoureux et sensible,

T)'un luth joyeux il attendrit les sons ;

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, De votre ami répé-
tez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France, Dites surtout aux fils
des nouveaux preux Que j'ai chanté la gloire et l'espérance . Pour
consoler mon pays malheureux.

Rappelez-leur que l'atpilon terrible De nos lauriers a détruit
vingt moissons;

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible. De votre ami répé-
tez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile De vos vieux ans char-
mera les douleurs,

A mon portrait quand votre main débile.

Chaque printemps, suspendra quelques fleurs, Levez les yeux
vers ce monde invisible Où pour toujours nous nous réunissons;

Et bonne vieille, au coin d'iui feu paisible, De votre ami répé-
tez les chansons.

LA VIVANDIÈRE

Am: Demain matin, au point du jour.

Vivandière du régiment,

, C'est Câlin qu'on me nomme.

Je vends, je donne et bois gaîment Mon vin et mon rogomme.

J'ai le pied leste et l'œil mutin, Tintin, tmtin, tiutin, r'iin tintiii
; J'ai le pied leste et l'œil mutin ; Soldats, voilà Gatin!

Je fus chère à tous nos héros;

Hélas! combien j'en pleure!

Aussi soldats et généraux Me comblaient, à toute heure, D'a-
mour, de gloire et de butin, Tintiu, tintin, tintin, r'lin tintin; D'a-
mour, de gloire et de butin :

. Soldats, Touà Catin!

J'ai pris part à tous vos exploits En vous versant à boire ;

Songez combien j'ai fait de fois Rafraîchir la Victoire.

Ga grossissait son bulletin,

Tîntm, tintin^ tintin, r'lin tintin;

Ça grossissait son bulletin :

* Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers ;

Je me mis jeune en route :

A quatorze ans, dans les déserts.

Je vous portais la goutte.

Puis j'entrai dans Vienne un matin TintiUj tintin, tintin, flin
tintin; Puis j'entrai dans Vienne un matin Soldats, voilà Catin!'

De mon commerce et des amours C'était le temps prospère.
A Rome je passai nuit jours,
Et de notre saint-père Je débauchai le sacristain,
Tintin. tintin, tintin, r'lin tintin;
Je débauchai le sacristain :
Soldats, voilà Catin !
J'ai fait plus que maint duc'et pair Pour mon pays que j'aime.
A Madrid si j'ai vendu cher.
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'ai donné gratis à Pantin :
Soldats, voilà Catin !
Quand au nombre il fallut céder La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider Ce qu'avait la Pucelle !
L'Angîa is aurait fui sans butin, Tintin, tintin, tintin, r'iiu
tintin;
L'Andais aurait fui sans butin :
Soldats, voilà Gatiu 1
Si je vois de nos vieux guerriers Pâbs par la souffrance,

Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers, De quoi boire à la
Prance,

Je refleuris encor leur teint,

Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;

Je refleuris encor leur teint :

Soldats, voilà Gatin 1

Mais nos ennemis gorgés d'or Païont encore à boire.

Oui, pour vous doit briller encor Le jour de la victoire.

J'en serai le réveil-matin,

Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;

J'en serai le réveil-matin ;

Soldats, voilà Gatin 1

LE JOUR DE SON DAPTÈME

Air : J'étaï bon chiMcur autrefoi.

Ma filleule, où diable a-t-on pris Le pauvre parrain qu'on vous
donne ?

Ce choix seul excite vos ciis ;

De bou cœur je vous le pardonne.

Point de bonbons à ce repas,

A vos yeux cela doit me nuire;

Mais, mon enfant, ne pleurez pas,

Votre parraiu vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur*,

Et c'est l'amitié qui vous nomme.

Or, pour u'être pas grand seigneur.

Je men suis pas moins honnête homme.

Des cadeaux si vous faites cas,

. . Vous y trouverez à redire;

^ ' Mais, mou enfant, ne pleimez pas.

Votre parraiu vo\^ fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi Tient la vertu même asservie, -n*

Puissions-nous, ma commère et moi, Vous porter bonheur
dans la vie !

Pendant leur voyage ici-bas.

Aux Jbons cœurs rien ne devrait nuire ; Mais, mon enfant, ne
pleurez pas,

Votre parrain vous fera rire.

Qu'ü Tos nocfis jf chanterai.

Si jusque-là mes chansons plaisent!

Mais peut-être alors je serai Où Panard et Collé se taisent.

(Juoi 1 manquer aux joyeux ébats On'irn pareil jour de\Ta
produire! - Non, mon enfant, ne pleurez pas, Votre parrain vous
fera rire.

Janiier i8t7.

Air : Krmilc. bon ermite.

A d'aimables compagnes Une jeune beauté Disait : Dans nos
cam;agiiep Règne l'humanité.

Un étranger s'avance,

Qui, parmi nous errant,

Redemande la France, ffT * *

Qu'il chante en soupirant.

D'une terre chérie C'est un fils désolé. - Rendons une patrie, •
*

Une patrie Au pauvre exilé.

• • Près d'un ruisseau rapide

Vers la France entraîné,

11 s'assied, l'œil hiunide,

Et le front incliné.

Dans les champs qu'il regrette 11 sait qu'en peu de jours Ces
flots que rien n'arrête Vont promener leur coui'S.

iO^ CHANSONS

I>'vinc terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie,

Une patrie

An pamTC exilé. »

Quand sa mère, peut-être, Implorant son retour,

Tombe aux genoux d'un maître Que touche son amour;

Trahi par la victoire,

Ce proscrit, dans nos bois, inquiet de sa gloire.

Fuit la haine des rois.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie.

Une patrie Au pauvre exilé.

' De rivage en rivage ' w * Que sert de le bannir?

Partout de son courage Il trouve un souvenir.

Sur nos bords, par la guerre Tant de fois envahis.

Son sang même a naguère Coulé pour son pays.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie.

Une patrie Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,

* On dit qu'il eut ses foyers

Il recueillit nos Mres Vaincus et prisonniers.

De ces temps de conquêtes Rappelons-lui le cours; Qivil
trouve ici des fêtes, Et surtout des amours.

D'une terre cliêric C'est un fils désolé.

Rendons ime patrie,

Une patrie Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche, Si, par nous abrité, n s^endort sur
la couche De l'hospitalité :

Que par nos voix légères Ce Français réveillé Sous le toit de
ses pères Croie avoir sommeillé.

D'une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie,

Une patrie Au pauvre exilé.

ET LE CROQUE-MORT

Am : Le cœur A U dante, etc.

Je n' suis qu'un' bouqu'tière et 3' n'ai rien ;

Mais d' vos soupirs je m' lasse,

Monsieur V croqu'-morl, car il faut bien Vous dir' voV nom-z
en face.

Onoiquiff j' sois-t un esnrit fort,

ISon, je n' veux point d'un croqu'-mort.

Kncor jeun# et jolie.

Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie De passer par vos mains.

r/l amour, qui fait plus d'un hasard,

Vous tire par l'oreille De puis r jour où vot' corbillard Uenver-
sa ma corbeille.

Tl m'en coûta plus d'un' fleur :

Vot' métier leur port' malheur.

Encor jeune et jobe,

3Ioi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie De passer par vos maius.

A d' bons vivants j'aime à parler,

Et, monsieur, n' vous déplaie,

Avec vous m' faudrait-z étaler Jlcs fleurs chez 1' pèr' la Chaise ;

Mon commerce est mieux fêté A la porte d' la Gaité.

Encor jeune et jolie.

Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et 11' me sens pomt l'envie De passer par vos mains.

Parc' que vous r'tournez d' ^ands seigneurs, Vous vous en
fait's accroire;

Mais, si tant d' gens qu'ont des honneurs Vous doiv'nt tous un
pourboire, y en a plus d'un, sans m' vanter,

Qu' j'avons fait ressusciter.

Encor j'uno ot jolie.

Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie De passer par vos mains.

J' frai courte et bonne ; et, j'y consens, En passant venez m'
prendre;

Mais qu'ce n' soit point-z avant dix ans. Adieu, croqu'-raort si
tendre.

P't-ét' bien qu'en s'impatientant,

Un' pratique vous attend.

Encor jeune et jolie.

Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie De passer par vos mains.

LA PETITE FÉE

Al* , C'ett 1« mriUnr homm» du momlp.

Enfants, il était une fois ■

Une fée appelée Urgande,

Grande à peine de quatre doigts, Mais de bonté vraiment bien grande.

De sa baguette un ou deux coups Donnaient félicité parfaite.

Ab ! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre baguette !

Dans une conque de saphir.

De huit papillons attelée,

Elle passait comme un zéphyr,

Et la terre était consolée.

Los raisins mûrissaient pins doiu, Chaque moisson était complète.

Ah! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre baguette !

C'était la marraine d'un roi Dont elle créait les ministres;

Braves gens soumis à la loi Qui laissaient voir dans leurs registres; Bu bercaïl ils chassaient les loups Sans abuser de la houlette.

Ail! bonne fée, enseignez-nous.

Où vous cachez votre baguette! »

Les juges, sous ce roi puissant,

Étaient l'organe de la fée;

- Et par eux jamais l'innocent Ne voyait sa plainte étouffée.

Jamais pour l'erreur à genoux La clémence n'était muette.
Ail! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre baguette
!
Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne ;
Il voyait tout son peuple uni Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
Ou les forçait à la retraite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous Où vous cachez votre baguette!
Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite, Ah! bonne fée, ensei-
mez-nous Où vous cachez votre baguette I

MA NACELLE

CHANSON

CHAMTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR HAUTE.

Am : Eh ! rogne U galère.

Sur une onde tranquille Voguant soir et matin,

Ma nacelle est docile Au souffle du destin.

La voile s'enfle-t-elle, J'abandonne le bord.

Eh ! vogue ma nacelle (O doux zéphyr, sois-moi fidèle !) Eh !
vogue ma nacelle.

Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère La Muse des -enansons,

Et ma course légère *

S'égaye à ses doux sons.

La folâtre pucelle ^

Chante sur chaque bord.

Eh ! vogue ma nacelle,

(O doux zéphyr, sois-moi fidèle !) Ehl vogue ma nacelle,

Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage Cent foudres à la fois.

Ebranlant ce rivage, Epouvantent les rois,

Le plaisir, qui m'appelle.

M'attend sur l'autre bord.

Eh ! vogue ma nacelle,

(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!) EU! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.
Loin de là le ciel change .
En soleil éclatant Vient envahir la vendange Que le buveur
attend.
D'une liqueur Lestons-nous sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle, , O doux zéphir, sois-moi fidèle i Eh !
vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port. ,
Des rives bien connues M'appellent à leur tour;
Les Grâces demi-nues Y célèbrent l'amour, l'heureux ! j'attends
l'instant où
Soupirer sur le, bord .
Eh! vogue ma nacelle,
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.
Mais, loin du roc perfide Qui produit le laurier.
Quel astre heureux me guide Vers un humble foyer?
L'amitié renouvelle Ma fête sur ce bord.
Eh ! vogue ma nacelle,
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!) Eh ! vogue ma nacelle.

Nous entrons dans le port.

Monsieur Judas est un drôle Qui soutient avec chaleur Qu'il n'a joué qu'un seul rôle, Et n'a pris qu'une couleur.

Nous qui détestons les gens Tantôt rouges, tantôt blancs, Parlons bas.

Parlons bas.

Ici près j'ai vu Judas,

J'ai vu Judas, j'ai vu Juda».

Curieux et nouvelliste,

Cet observateur moral Parfois se dit journaliste,

Et tranche du libéral ;

Mais, voulons-nous réclamer Le droit de tout imprimer, Parlons bas.

Parlons bas.

Ici près j'ai vu Judas,

J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère, Souvent ce lâche effronté Porte l'habit militaire Avec la croix au côté.

Nous qui faisons volontiers L'éloge de nos guerriers,

Parlons bas,

Parlons bas.

Ici près j'ai vu Juda^

J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin sa bouche flétrie Ose prendre un noble accent Et ans
maux de la patrie Ne parle qu'en gémissant.

Nous qui faisons le procès A tous les mauvais Français, Par-
lons bas.

Parlons bas.

Ici près j'ai vu Judas,

J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice.

Tout haut vous ait : « Mes amis,

« Les limiers de la police a Sont à craindre en ce pays. »

Mais nous qui de maints brocards Poursuivons jusqu'aux mou-
chards, Parlons bas.

Parlons bas,

'Ici près j'ai vu Judas,

J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

LE DIEU DES BONNES GENS

AtH (lu VüuU4'vill(? (le I4 Turtie carrée.

Il est un Dieu, devant lui je m'incline, Pauvre et content, sans
lui demander rien. De l'univers oliservant la machine.

J'y vois du mal, et n'aime que le bien.

Mais le plaisir à ma philosophie Révèle assez des dieux
intelligents.

Le verre en main, gaiment je me confie Au Dieu des bonnes
gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,

Sans m'éveiller, assise à mon chevet, »

Grâce aux amours, bercé par l'espérance,

D'un lit plus doux je rêve le duvet.

Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie .

Moi, qui ne crois qu'à des dieux indifférents,

Le verre en main, gaiment je me confie Au Dieu des bonnes
gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière.

Se fit un jeu des sceptres et des lois.

Et de ses pieds on peut voir la poussière Empreinte encore sur
le bandeau des rois.

Vous rampez tous, ô rois qu'on défie ! Moi, pour braver des
maîtres exigeants,

Le verre en main, gaiment je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire, Brillaient les arts, doux fruits des beaux clunats, J'ai vu du Nord les* peuplades sans gloire ^

De leurs manteaux secouer les frimas.

Sur nos débris Albion nous défie

* I)rs crilinux %ngLiis, ircs-bîpnvcilljinlsa*»iUciir* pour noir®

• ulciir.liii ont rprochi'lei trait* plaisail» ou |;raTciairig<»conlro Irur nation. Ili auraient ciù »c rappeler que ce» attaque* remontent au temps de l'iccupation de la France par leaarmee» ctMngre», ■ni avaient fait la HeUauratioo à co tempe où tir Walter Scott re» «ait cher nous écrire le* I.anaa» na P*c*-. l»che cl critcl outrage • un peuple aussi malheureux qu'il avait ilé grand. L ideed nir la hainoc ntre deux nation* a toujours été loin du cœur de ceint f ui. apres Féestualion de notre territoire, fut le premter à appeler tous le* peuple* à uni) »aiule alliance.

• _ pigitizeiji

Mais les destins et les flots sont changeants : Le verre eu main, gaiment je me coufle Au Dieu des bonnes- gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !

Nous louchons tous à nos derniers instants : L'éternité va se faire comprendre;

Tout va fluir^ Tunivers et le temps.

O chérubins a la face bouflie,

Réveillez donc les morts peu diligents!

Le verre en main, gaiment je me confie Au Dieu des boimes
gens.

Mms quelle erreur! non, Dieu n'est point colère; S'il créa tout,
à tout il sert d'appui :

Vins qu'il nous domie, amitié tutélaire,

Et vous, amours, qui créez après lui,

Prêtez un charme a ma philosophie Pour dissiper des rêves
allligeauts :

Le verre en main, gaiment je me confie'

Au Dieu des bonnes gens.

ADIEUX A DES AMIS

Am : ü'eâl un Unit, UnderircUc.

D'ici faut-il que je parte,

Mes amis, quand loin de vous Je ne puis voir sur la carte D'a-
sile pour moi plus doux!

Même au sein de notre ivresse.

Dieu! je crois être à demain; Fouette, cocher ! dit la Sagesse ;
Et me voilà sur le chemui.

bE BERANGER.

Malprâ les seniious du sage,

' On pourrait, grâce aux plaisirs, . Auï fatigues du voyage Op-
poser d'heureux loisirs.

Mais une ardeur importune En roule met chajue humain.

Fouette, cocher ! dit la Fortune ; Et nous voilà sui' le chemin.

Ne va point voir la maîtresse, Ne va point au cabaret.

Me vient dire avec rudesse Un médecin indiscret;

Mais Lisette est si jolie !

Mais si doux est le hou vin !

Fouette,' cocher ! dit la Folie :

Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être Je chanterai mon retour.

Déjà je crois voir renaître L'aurore d'un si beau jour.

L'allégressé, que j'encense,

A mon paquet met la main.

Fouette, coeber! dit l'Espérance r Et me voilà sur le chemin.

LA RÊVERIE

Xm ; Là . Signora jnaUde.

Loin d'une Iris volage Qu'un seigneur m'enlevait.

Au printemps, sous l'ombrage, Un JOUI- mou cœur lèvait. ^

Privé il'une infidèle,

11 rêvait qu'une autre belje Volait à mon secours.

Venez, venez, venez, mes amours ! (bis.)

Cette belle était tendre,

Tendre et fière à la fois;

Il me semblait rentendi'e ^ Soupirer dans les bois.

C'était une princesse Qui respirait la tendresse Loin de l'éclat
des cours.

Venez, venez, venez, mes amours I

Je l'entendais se plaindre Du poids de la grandeur.

Cessant de me contraindre,

Je lui peins mon ardeur.

Mes yeux versent des larmes,

Ravis de voir tant de charmes Sous *de si beaux atours.

. Venez, venez \enez, mes amours l

.Telle était la merveille Dont ie llatLiis mes sens.

Quand soudain mon oreille S'ouvre aux plus doux accents.

Si c'est vous, ma princesse,

• Des roses de la tendresse Venez semer mes jours.

Venez, venez, venez, mes amours I

Mais non, c'est la coquette Du village voisin.

Qui m'offre une conquête £u corset de basin.

■ DE Béranger. 2ff

Grand»nirs, je vous oublie I

Cette fille est si jolie! ^

Ses jupons sont si courts !

Venez, venez, venez, mes amours I (bis.)".

Privés de son jus tout puissant,

Nous avons vaincu pour en boire.

Sur nos coteaux que le pampre naissant ^ Serve à couronner
la Victoire.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours * Lliouueur, les arts,
la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,

Des peuples vous serez l'envie. •

Pans son nectar plein des feux du soleil,

Tous les arts puiseront la vie.

Crâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quiitlant nos bords favorisés,

Mille vaisseaux iront sur l'onde,

BRENNUS

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAOUES.

Ai» de Pierre le Grand-

Charpés de vins et de fleurs pavoisés,

Porter la joie autour du monde.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours

Femmes J nos maîtres absolus.

Vous qui préparez nos armuresj'

Que sa limieur soit un baume de plus Verse par vous sur nos blessures.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours. .

Soyons unis, et nos voisins Apprendront qu'en des jours d'al-pines Le faible appui que l'on donne aux raisins Peut vaincre à défaut d'autres armes.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins Un peuple hospitalier te prie.

Fais qu'un proscrit,*assis à nos festins. Oublie un moment sa patrie.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours ^'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alo(fs bénit les cicux.

Creuse la terre avec sa lance,

Plante la vigne, et les Gaulois joyeux Bans l'avenir ont vu la France.

Grâce à la vigne, unissons pour toujours)/ . L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

LES CLEFS DU PARADIS

Am . A cniip< «l'pifil, k conpi il'poin^.

Saint Picrrp, pordit l'autro jour Lps clefs du céleste séjour.

(L'histoire est vraiment singulière!)

C'est Margot qui, passant par là,

Pans son gousset les lui vola, fl Je vais, Margot, fl Passer pour un nigaud; c Dendez-moi mes clefs, n disait saint Pierre.

Margotou, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants.
(L'histoire est vraiment singulière ^
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis, fl Je vais, Margot, n Passer pour
un nigaud;
O Rendez-moi mes clefs, p disait saint Pierre.
On voit arriver en chantant •
Un turc, im juif, un protestant?
(L'histoire est vraiment singulière !)
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.
« Je vais, Margot, fl Passer pour un nigaud;
O Rendez-moi mes clefs, p disait saint Pierre.
Des jésuites, que Margoton Voit à regret dans ce canton,
Digiti:
(L'hisloire est vraiment singulière !) •
Sans bruit, à force (ravancer,
Près des anjjes vont so placer.
« Je vais, Margot,

• Passer pour un nigaud;

■ Rendez-moi mes'clefs, » disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,

CUie Pieu doit être intolérant ;

(L'histoire est vraiment singulière!)

Satan lui-même est bienvenu ;

La belle en fait un saint cornu.

« Je vais, Margot, .

n Passer pour un nigaud ;

« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,

Par décret supprime l'enfer.

(L'histoire est vraiment sinirulière I)

La douceur va tout convertir. •

On n'aura personne à rôtir.

« Je vais, Margot,

« Passer pour un nigaud;

» Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,

Et Pierre en veut avoir sa part, d'histoire est vraiment singulière!) , Pour venger ceux qu'il a damnés.

On lui ferme la porte au nez.

« Je vais, Margot, ^

■ Passer pour un nigaud;

• Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Air nouTpiu de ^Vilhrm, or II raiit que l'on file dont

Moi qui, même auprès des belles, Voudrais vivre en passager,

Que je porte envie aux ailes lie l'oiseau vif et léger ! •

Combien d'espace il visite I A voltiger tout l'invite :

L'air est doux, le ciel est beau.

Je volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que, Pbilomèle M'enseignant ses plus doux sons.

J'irais de la pastourelle Accompagner les chansons, l'iris j'irais
charmer l'ermite Qui, sans vendre l'eau bénite, Üonne aux
pauvres son manteau.

Je volerais vite, vite, vite,

Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,

Où des buveurs en gaîté.

Attendris par mon ramage,

Ne boiraient qu'à la beauté.

Puis ma chanson favorite Aiui guerriers qu'on déshérite Ferait
chérir le hameau.

Je volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

2Hi

Puis j'irais sur les tourelles Uii sont de pauvres captifs,

En leur cachant bien mes ailes, Former des accords plaintifs. •
L'im .souit à ma visite, ^ i/autre rêve, dans son gîte,

Aux champs où fut son berceau.

Je volerais vite,* vite, vite,

Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible • Un roi qui fuirait l'ennui.

Sur un olivier paisible J'irais chanter près de lui.

Puis j'irais jusqu'où s'abrite Quelque famille proscrite, Porter
de l'arbre un rameau.

Je volerais vite, vite, vite,

Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore.

Vous, méchants, je vous fuirais, A moins que rAmour encore
Ne me surprît dans ses rets.

Que, sur un sein qu'il agite.

Ce chasseur, que nul n'évite.

Me dresse un piège nouveau,

J'y volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

LE BON VIEILLARD

Ara t Conlrnlons-noiis a'imc simple lioutcille,

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble, • Par vos chan-
sons vous m'attirez ici

•Te suis bien vieiLv; mais-en vain ma voix tremble Accueillée-
moi, j'aime à chanter aussi.

Un temps passé j'appni-te des nouvelles :

J'ai bu jadis avec le bon Panard.

Amis du vin, de la gloire et des belles. Uaignez sourire aux
chansons d'un vieillard.

Ile me fêter, eh quoi ! chacun s'empresse !

A ma santé coule un vin généreux.

Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :

Je crains toujours d'attrister les heiu-eux.

Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes, Avec le temps
vous compterez plus tard.

Amis du vin, de la gloire et des belles, Uaignez sourire aiu
chansons d'un vieillard.

Ainsi que x'ous j'ai vécu de caresses;

Vos grand'mamans diraient si je leur phis. J'eus des châteaux,
des amis, des maîtresses; Amis, châteaiu, maîtresses ne sont
plus.

Les souvenirs me sont restés fidèles ;

Aussi parfois je soupire à l'écart.

Amis du vinj de la gloire et des belles, Uaignez sourire aux
chansons d'im xieillard.

Dans nos ^'scords j'ai fait plus d'un naufrage, Sans fuir jamais
la France et son doux ciel. - Au peu de vin que m'a laissé l'orage
L'orgueil blessé ne môle point de fiel.

J'ai chanté même, aux vendanges nouvelles.

Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part. Amis du vin^
de la gloire et des belles, Daignez sourire aux chansons d'mi
vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge, Comme Nes-
tor je ne vous parle pas.

De tous les jours où brilla mon courage J'achèterais un jour de
vos combats.

Je l'avofirai, \os palmes immortelles M'ont rendu cher un
nouvel étendard.

Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux
chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde!

Enfants, buvons à nos derniers amours.

La liberté va rajeunir le inonde;

Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours. D'un beau prin-
temps, aimables hirondeh's. J'ai pour vous voir différé mon
départ.

Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignez sourire aux
chansons d'im vieillard.

Oü'ELLÊ EST JOLIE!

Al* de I.anlara.

Grands dieax! combien elle est jolie.

Celle que j'aimerai toujours I Dans leur douce mélancolie • Ses
yeui font rêver aux ainoure.

Du plus beau souffle de la vie A l'animer le ciel se plaît.

Grands dieux ! combien elle est jolie ! Et moi je suis, je suis si
laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie ! Elle compte au plus
vingt printemps.

, Sa bouche est fraîche épanouie;

. Ses cheveux sont blonds et flottants.

Par mille talents embellie.

Seule elle ignore «e qu'elle est.

Grands dieux î combien elle est jolie î Et moi je suis, je suis si laid !

Grands dieux! combien elle est jolie!

Et cci)pndaut j'en suis aimé.

J'ai dû lon^îtemps porter envie A\ u traits dont le sexe est charmé.

Avant qu'elle enchantât ma vie,

Devant moi l'amour s'envolait.

Grands dieux! combien elle est jolie!

Et moi je suis, je suis si laid !

Grands dieux! combien elle est jolie I Et pour moi ses feux sont constants.

La guirlande qu'elle a cueillie

Ceint mon front chauve avant trente ans.

Voiles qui parez mon amie,

Tombez; mon triomplie est complet.

Grands dieux ! combien elle est jolie !

Et moi je suis, je suis si laid ! i

LE CONCORDAT DE

CIANSOÛ A ooine.

Sfpîembrf 1817.

Am du Rustrinsiic. ^ , !

Gloria tibi, Domine!

• Que tout chantre j Lî Boive à plein ventre ; ■ _ ^ v- Gloria
tibi. Domine!

Le Concordat nous est donne.

Buvons, nous chantres de paroisse, ' .

A qui nous tire enfln d'angoisse. ~

Digilized by C.

D'abord, i>our ne rien oublier.

Remontons à François Premier

Gloria tibi, Domine I Que tout chantre Boive à plein ventre;

Gloria libij Domine!

Le Concordat nous est donné.

A Consalvi buvons un verre ;

Il a deux fois fait même affaire;

Mais cette fois, de droit divin,

L'église y gagne un pot-de-vin

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre Boive à plein ventre;

Gloria iibiy Domine!

Le Concordat nous est donné.

Des deux clefs de notre bon pape,

L'une du ciel ouvre la trappe,

Et l'autre aux griffes du légat Ouvre les coffres de l'Etat.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre Boive à plein ventre;

Gloria libi, Domine!

. ■ Le Concordat nous est donné.

Si de nos coqs la voix dtière ***

Troubla l'héritier de saint Pierre,

* Le premier irticle dn ConcorJit de 1817 remel en vigueur
cc'.ni de Friuçoii 1«r et de Leon X.

** Ct Concordat et ceini de I8ot aont l'ouvrago du cardinal
Hercule Cunialvi.

*** Le coq des drapeaux de la République frangalw.

Grâce aux annales aujourd'hui Nos poules vont poudre pour
lui.

Gloria tibi, Domine !

Que tout chantre Boive à plein ventre;

Gloria libi. Domine i Le Concordat nous est donné.

Rendons Avignon au saint-père Il le veut; et c'est là, j'espère.

Prouver aux Français dépouillés Qu'il est un de nos alliés.

Gloria libi, Domine!

Que tout chantre Boive à plein ventre;

Gloria tibi. Domine!

Le Concordat nous est donné.

Qu'importe qu'à Rome on détruise Les libertés de notre Eglise
Nous devons à nos députés Déjà tant d'autres libertés !

Gloria tibij Domine!

Que tout chantre Boive à plein ventre;

Gloria libi, Domine!

Le Concordat nous est donné.

' U» annatrü, rcjerancrt payées an «aint-airfgo par aiiile Jn
Coocor<lat de Fran^uü I*',

*• I,r papr réclame rncorc Arignon dam la bulle de circon. •cri-
plion ne* diocesM»

... Us libertci de l'Église . . '""Rr?.™"* î!!L.Î^

Concordai de François !•', ce qui 1 cmpccha ilelro cnug-ln'

par plusieurs parlements.

2İ2 CHXksUNS

ISloiiiPs et prieurs vout revivre * •* ; •

Il faut qu'avant peu le grand-livre, - Servant à nos pieux
desseins,

Soit mis au rang des livres saints.

Gloria tibi, Domine İ Que tout chantre.

Boive à plein ventre;

Gloria tibi, Domine!

Le Concordat nous est donné.

Dans cliaque ville un séminaiie Désormais sera nécessaire;

C'est un hôpital érigé

Aux enfants trouvés du clergé.

Gloria libiy Domine!

Que tout chantre Boive à plein ventre ;

Gloria libi^ Domine!

Le Concordat nous est donné.

Pour les protestants, qu'on tolère ***,

Au ciel nous craignons de déplaire ;

Mais qu'il nous passe encor- longtemps Nos Suisses, qui sont
protestants.

Gloria tibi, Domine!

Ce Concordat fait notre gloire.

Car le bon temps revient grand train, ' ' ^

Où les rois chantaient au lutrin.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre Boive à plein ventre;

Gloria tibi, Domine!

Le Concordat nous est donné. î

L'AVEUGLE DE DAGNOLET

Aik : nouile de U Ferme et le Chatcaii.

A Bagnolet i'ai vu naguère llertain vieillard toujours contcul;

Aveugle il revint de la guerre,

Ict pauvre il meudie en chantant, (bis.) Sur sa vielle il redit
sans cesse ;

- Aiu gens de plaisir je m'adresse ;

- On BMiirr que iiiiimiirs cbau'rra de (.aruiaao font |*«rU«
vMa cil (a un de not Uieilrea.

« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît 1 d (Et de lui donner l'on
s'empresse.]

« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,

O A l'aveugle de Bagnolet. o

Il a pour guide une fillette.

Et, près d'aimables étourdis,

A la contredanse il répète :

« Gomme vous j'ai dansé jadis.

« Vous (pii pressez avec ivresse a La main de plus d'une maîtresse,

<i Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ; a J'ai bien employé ma jeunesse.

9 Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,

O A l'aveugle de Bagnolet. o

. II dit aux dames de la ville Qu'il trouve à de gais rendez-vous :

a Avec Babet, dans cet asile,

« Combien j'ai ri de son époux 1 a Belles, qu'une ombre épaisse attire, a Là, contre l'hymen tout conspire, a Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît; a Les maris me font toujours rire. .

« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,

o A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles Dont il fit longtemps ses amours :

a Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,

« Aimez bien et plaisez toujours, a Pour toucher la prude inhumaine,

« Trop souvent ma prière est vaine, a Ah f donnez, donnez, s'il vous plaît ; a Refuser vous fait tant de peine I a Ahl donnez, donnez, s'il vous plaît,

« A l'aveugle de Bagnolet. »

OB BÉRANGER

Mais aux buveurs sous la tonnelle 11 (lit : • Songez bien qu'ici-bas,

« Même quand la vendange est hellef' « Le pauvre ne vendange pas.

« Bons vivants (jiiie inet en goguette O Le vin d'une vieille feuillette,

« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît; « Je me régale de piquette.

• AhI donnez, donnez, s'il vous plaît,

• A l'aveugle de Bagnolet. »

P'autres buveurs, francs militaires,

Cil alitent l'amour à pleine voix,

Ou gaiment rapprochent leurs verres Au souvenir de leurs exploits.

Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :

" De l'amitié goûtez les charmes.

" Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît; € Comme vous j'ai porté les armes I «> Ah I donnez, donnez, s'il vous plaît,

• A l'aveugle de Bagnolet. *•

Fant-il enfin que je le dise? * ‘

On^ voit, pour son intérêt.

Moins à la porte de l'église Qu'à la porte du cabaret, (bis.)

Pour ceux que le plaisir couronne.

J'entends sa vielle qui résonne :

« Ah! donner donnez, s'il vous plaît; « Le plaisir rend l'âme si bonne !

a Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît O A. l'aveugle de Bagnolet, %

CHA.NSONS

LE PRINCE DE NAVARRE

on

» MATHÜRIN BRUNEAU"^.

AIB ilüi nillcl <1<-» ricrniU.

Quoi! tu veux ré^upr sur la France 1 Es-lu fou, pauvre Matlmriu?

N'échange point ton indigence Contre tout l'or d'un souverain.

Sur un trône l'ennui se carre,

Fier d'être encensé par des sots.

Croyez-moi, prince ne Navarre, l'rince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donna Tu n'a*s dope pas tiré de fruit?

Réclamerais-tu la couronne,

Si le malheur t'avait instruit?

Cette ambition n'est point rare.

Même ailleurs que chez les héros. ' Croyez-moi, prince de Navarre,

Prince, faites-nous des sabots.

Dans le rang que toi-même espères, Trompés par des flatteurs câlins.

Que de rois se disent les pères D'enfants qui se croient orphelins!

- Régner, c'est n'être point avare

De lois, de rubans, de grands mots.

' • Tool le monde se r»ppelle a"? Malhnrin Briineau. reconnu

■ ^ p>*iir être fiU il'un salniUvr» Bfleclail île ae aonncl le l irv de

, reipcK DB Navarmi.

DE Béranger.

CrDypz-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire, Sache que plus d'un conquérant Se voit arracier la victoire Par un général ignorant.

Un Anglais, aide d'un Tartare, Foule aux pieds de nobles drapeaux.

Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agents illégitimes Servent la légitimité !

Troç tard sur les malheurs de Nîmes On éclairerait ta bonté.

Le roi qu'au pont Neuf on répare * Parle en vain pour les huguenots.

Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

Pe tes maux qiïel serait le terme.

Si quelques alliés sans foi Prétendaient que tu tiens à ferme Le trône que tu te dis à toi?

De jour eu jour leur ligue avare Augmenterait le prix des baux.

Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule.

Graissant la patte au Saint-Esprit, Faire un concordat ridicule Avec tou père en Jésus-Christ?

- On s'occupait alors de rclercr U aUloc de Ifrori IV.

2iS

Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.
D'ailleurs ton métier nous arrange Nos amis nous ont fait
capot.
C'est pour que l'étranger la mange Que nous mettons la poule
au pot.
De nos souliers même on s'empare Après avoir pris nos
manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

LA MORT SUBITE

COUPLETS POUR UN BINER. Air Ju Ballet Jei PiemiU.

Mes amis, j'accours au plus vite, Car vous ne pardonnevriez
paSj A moins, dit^n, de mort subite, • De mammer à ce gai repas.

En vain l'amour qui me lutine Pour m'arrêter tente un effort;
Avec vous il faut que je dîne :

Mes amis, je ne sms pas mort.

Mais bien souvent, quoique henrem On meurt sans s'en
apercevoir.

Ah! mon Dieu! je sms mort peut- C'est ce qu'il est urgent de
voir.

Je me tâte comme Sosie ;

* ‘ Je ris, je mange et je bois fort.

Ah! je me connais a la vie :

* Mes amis, je ne suis pas mort.

i d’être, !

être;

Si j’allais, couronné de lierre,

Ici fermer les yeux soudain;

En cbantant, remplissez mon verre, Et de vos mains pressez
ma. main.

Si Bacclius, dont je suis l’apôtre, Ne m’inspire un joyeux trans-
port; Si ma main ne serre la vôtre.

Adieu, mes amis, je suis mort!

LES CINQUANTE ECUS

Am , Mtrtin eil nti lori lion gar^uti.

Grâce à Dieu, je suis héritier !

Le métier De rentier

Me sied et m’enchante.

Travailler serait un abus :

J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.

J'ai de quoi Vivre en roi Si l'éclat me tente.

Los honneurs me sont dévolus :

J'ai cinquante écus.

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard. Sans retard Sur un char De
forme élégante

Fuyons inos ci éanriors confus :

J'ai cinquante. éiMis,

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus de rente.

Adieu Surêne et ses coteaux 1 Le bordeaux,

Le mursaulx,

L'aï que l'on chante,

Vont donc enfin m'être connus ; j

J'ai cinquante cens, *

J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.
Parez-vous, Lise, mes amours,
Des atours Que toujoius La richesse invente;
Le clinquant ne vous convient plus ;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.
Pour mes hôtes vous que je prends.
Amis francs,
Vieux parents.
Sieur jeune et frihp[ante,
Soyez logés, nourris, vêtus :
J'ai cinquante écus.
J'ai cinquante écus, I
J'ai cinquante écus de rente.
Amis, bons vins, loisirs, amours, ‘
Pour huit jours Des plus courts
Comblez mou attente; :
^ DEDÉKANGKE.

Le fonds suivra les revenus ; J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus de rente.

LE G AU NAVAL DE

Ain : A ma Margul du bas eu haut.

On crie à la ville, à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! (bis.)

Des veuves, des filles, des femmes Tu dois craindre les ôpi-grammes ; Carnaval dont chacun pâtit, - ^

Dis-nous qui t'a fait si netit.

Carnaval (bis), ah! comiueut nos belles T'accueillirout-eUes ?

On crie à la viUe, à la coiu' ;

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Chez nous quand si peu tu demeures.

Des prières de quarante heures *

Les heures qu'on retranchera . Sont tout ce qu'on y gagnera.

Carnaval (bis), ah 1 comment nos belles T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :

Ail ! qu'il est court ! ah J qu'il est court !

La durv« Uo ce carnaTel o'clail que do vlogl-qualre heure*-

S32 CHANSONS

Vendu sans doute au ministère,*

Tu UC viens (ja'afin qu'on t'enterre, Quand sur toi nous avons
compté Pour quelles jours de liberté.

Carnaval (bis], ah! comment nos belles Taccueilieron-ènes î

On crie à la ville, à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Pes ministres, oui, je le gage,

A la Chambre, on te croit l'ouvrage ;

' Et, contre eux enfin déclare,

Le ventre même a murmuré.

Carnaval (bis|, ah ! comment nos bf^bi * . Taccueilleront-
elles? nt

* On crie à la ville, à la cour :

Ah ! qa'ü est court ! ah ! qu'il est court !

Dis-moi, ta maigreur sans égale •'Est-elle une leçon morale .
Que chez nous, en venant dîner, "Wellington veut encor donner ♦
?

Carnaval (b!s), ah ! comment nos belles T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

En France on vit de sacrifice;

Aurait-on craint que la police,

* I.oi'd rlüngtOD, lort de Vpnlrrrrment <lr» clicfi-d'irinre du
Viuée, iiréUtdit qne noo* ■ «iuut b«»uiB d'uue twon MWIUI.B,

Tüujoui's prèle à uous égayer,

N'eût trop (le masques à payer?

Carnaval (bis), ah T comment nos belles T'accueiÛeront-elles !

On crie à la ville, à la cour :

Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court! (bis.)

LE RETOUR DAX\S LA PATRIE

Ain : Suson torUnt Je sun village. •

Qu'il va lentement, le navire A qui j'ai confié mon sort!

"Au rivage où mon cumr aspire, r Qu'il est lent à trouver un
port! ^ France adorée ! .

Douce contrée!

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir. Qu'un vent rapide
Soudain nous giide

Aux bords sacres où je ^c^^ens mourir.

Mais enfin le matelot cric ;

Terre I terre! là-bas, voyez!

Ah! tous mes maux sont oubliés Salut à ma patrie! (ter.)

Oui, voilà les rives de France;

Oui, voilà le port vaste et sûr.

Voisin des champs où mon enfance S'écoula sous im chaume
obscur.

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans enfin je te revois; De mon village . •

Je vois la \>laKC,

Je vois fmner la cime de nos toits.

Coinliieu mou âme est altcudiie!

Là furent mes premiers amoiu'S ; Là ma mère m'attend
toujours.

Loin de mon berceau, jeune encore, L'inconstance emporta
mes pas Jusqu'au sein. des mers ou l aurore Sourit aux plus
riches climats.

France adorée !

Douce contrée!

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.

Toute l'année,

Là, brille ornée . . , «

De fleurs, de Iniils, et de friuts et de fleurs. Mais là, ma jeunesse flétrie Rêvait à des climats plus chers ;

Là, je regrettais nos hivers.

Salut à ma patrie l

J'ai pu me faire une famille,

Et des trésors m'étaient promis.

' Sous un ciel où le sang pétillé,

A. mes vœux l'amour fut soumis.

France adorée!

Douce contrée l .

Que de. plaisirs quittés pour te revoir îklais sans jeunesse,

Mais sans richesse.

Si d'être, aimé je dois perdre 1 espoir;

J)c mes amours, dans la prairie,

Les souvenirs seront présents;

C'est du soleil pour mes vieux ans.

Siidut à ma patrie 1

Dr: DE R A N G K K.

Poussé chez des peuples sauvages <Jiii m'cllVaieut (Je regier sur eux, J'ai su dé fciidie leurs rivages Contre des ennemis iioiulueiu.

France adorée!

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire,

Cris de victoire.

Rien n'étouffa la voix de mon pays.

De tout (piïtter mon cœur me prie :

Je reviens pauvre, mais constant; Une bêche est là (jui
m'attend.

Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse, Enfin le navire entre au
port.

* Dans celte barepic où l'on se presse, llùtons-nous d'atteindre
le bord.

France adorée!

Douce contrée!

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !

Enfin j'arrive,

Et sui- la rive

Îe rends au ciel, je rends grâce à genoux- Je t'embrasse, ô terre
cheriê Dieu ! (lu'mi exilé doit souffrir !

Moi, désormais je puis mourir.

Salut à ma patrie ! (ter.)

LE VENTRU

oo

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818 AUX ÉLEC-
TEUnS nU D^PAITEMENT DE...

Ain . J'oiit UH cure patriote.

Électeurs de ma province,

11 faut que vous sachiez tous Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.

li'Etat n^a point denéri :

Je reviens gras et fleuri.

Quels dînes,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés !

Oh ! que j'ai fait de bons dinés

Au ventre toujours fidèle,

J'ai pris, suivant ma leron, Place à di.t pas de Villèfe A quinze
de d'Ai peusoi;

Car dans ce ventre étoffé Je suis entré tout truffé.

Quels dînés,

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !

o1) ! que j'ai fuit de bons dînés 1

■ * i *. '** • ■ 'puqie, M. fin Vilicio , 'Uil In clief de l'opuoelinn
■ la nroit. , »er» ji.i|ut.-ile peocliait toujours le pouvoir. Il f.i jiiu-
tiU de rapprl. r «i.o b. ffAr^rnson uo des m, mb

Us plus arsoce» ,1e l'opposition de k.oclic.

Comme il faut an ministère]Jes «îciiB qui parlent toujours Et
hurlent pour faire taire Ceux' qui font de bons discours, J'ai par-
lé, parlé, parlé;

J'ai hurlé, liurlé, hurlé !

Quels dînes.

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés!

Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Si la presse a des entraves, C'est que je l'avais promis ;

Si j'ai bien parlé des braves, C'est qu'on me l'avait permis.

J'aurais voté dans un jour « Dix fois contre et dix fois pour.

Quels dînés,

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !

Oh ! que j'ai fait de bons dînés 1

J'ai repoussé les enquêtes,

Afin de plaire à la cour ;

J'ai sur toutes les requêtes Demandé V ordre du jour.

Au nom du roi, par mes cris.

J'ai rebanni les proscrits*.

Quels dînés,

Quels dînés

Les ministres m'ont doimcs! Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Des dépenses de police - J'ai prouvé l'utilité,

Et, non moins Français qu'un Suisse, Pour les Suisses j'ai voté.

Gardons bien, et pour raison,

Ces amis de la maison.

Quels dînes,

Quels dînes

Les ministres m'ont donnés!

Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Malgré des calculs sinistres,

Vous paîrez, sans y songer, L'étranger et les ministres.

Les ventrus et l'étranger.

Il faut que, dans nos besoins.

Le peuple dîne un peu moins.

Quels dînes,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés!

Oh! que j'ai fait de bons dinés!

Enfin j'ai fait mes affaires :

Je suis procureur du roi.

J'ai placé dcîu de mes frères,

Mes trois fils ont de l'emploi.

Pour les autres sessions J'ai cent invitations.

' Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés!

Oh! que j'ai fait de bons dinés!

CHANTÉS PAR UN ROI DE 1 A FÈVE

Ain : J't lnM lion rhaiurnr aiitrrois.

GrAco à l.T fève, je suis roi.

Nous le voulons : versez à boire !

Çà, mes sujets, couronnez-raoi.

Et qu'on porte envie à ma gloire :

A l'espoir (lu ran^ le plus beau Point de cœiir qui ne s'abandonne.

Nul n'est content de son chapeau; Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci Porte une couronne éclatante.

Le pâtre a sa couronne aussi.

Couronne de fleurs qui me tente.

A l'un le ciel la fait paver ;

Mais au berger l'amour la donne; Le roi Pote pour sommeiller,

Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et mierrier,

Sert les Muscs et la Victoiro Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante sa gloire.

Quand du rang qu'il doit occuper 11 tombe, trahi par Bellone,

Le sceptre lui peut échapper,

Mais il conserve sa couiudur.

Belles, VOUS portez à quinze ans la couronne de l'innocence;
Bientôt viennent les courtisans, Coïner les rois on vous encense
; Comme eux de pièges séducteurs L'artifice vous environne;

Vous n'écoutez que vos flatteurs, Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne ! A ces mots, Chacun doit penser à la sienne.

Je n'ai point doublé les impôts ;

Je n'ai point de noblesse ancienne.

Mon peuple, buvons de concert : La place me paraît si bonne !

N'allez pas avant le dessert Me faire abdiquer la couronne'.

LES MISSIONNAIRES

Aïk : 1. Contrôler la «lansr, etc.

Satan dit un jour à ses pairs :

On en veut à nos hordes;

C'est en éclairant l'univers Qu'on éteint les discordes.

Par brevet d'invention,

3 'ordonne une mission.

En vendant des prières,

Vite soufflons, soufflons, morbleu !

Eteignons les lumières Et rallumons le feu.

BIS

E^^loitons en diables cafards Hameau, ville et banlieue ;
D'Ij^nace imitons les renard, Cachons bien notre queue.

An nom du Père et du Fils, Gagnons sur les crucifix.

En vendant des prières,

Vite soufflons, soufflons, morbleu!

Eteignons les lumières Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir Si le ciel ne s'en mêle!

Sur des biens qu'on voudrait ravoïr . Faisons tomber la grêle.

Publions que Jésus-Christ Par la poste nous écrit*.

En vendant des prières.

Vite soufflons, soufflons, morbleu!

Eteignons les lumières Et rallumons le feu.

Chassons les autres baladins;

Divisons les famiUes;

En jetant la pierre aux mondains, Perdons femmes et filles.

Que tout le sexe enflamme Nous chante un Asperges me.

En vendant des prières.

Vite soufflons, soufflons, morbleu?

Eteignons les lumières Et rallumons le feu.

• A ceU# époque, on pép»n>l»il dan* Ici eanipi{nes une prA.
tenilue lettre île JOF'it-Oliritt.

le

Par Ravailac et Jean C.hatel, Plaçons dans chaque prône,

Non point le trône sur l'autel, Mais l'autel sur le trône.

Comme aux bons temps féodaux, Que les rois soient nos
bedeaux.

En vendant des prières,

Vite souillons, soufflons, morbleu !

Eteignons les lumières Et rallumons le feu.

L'intolérance, front levé.

Reprendra son allure ;

Les protestants n'ont point trouvé iJ'onguent pour la brûlure.

Les philosophes aussi Déjà sentent le roussi.

En vendant des prières.

Vite soufflons, soufflons, morbleu!

Eteignons les lumières Et rallumons le feu.

Le diable, après ce mandement.

Vient convertir la France.

Guerre au nouvel enseignement, Et gloire à l'ignorance!

Le jour fuit et les cagots Dansent autour des fagots.

Eu vendant des prières.

Vite soufflons, soufflons, morbleu!

Eteignons les lumières Et rallumons le feu.

BIS

DR BltRAN6KH.

LE BON MÉNAGE

Am ctr la Légère,

CommissairR !

Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

, Commissaire !

Laissez faire;

Pour Tamonr C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,

Cela point ne vous regarde ; Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.

Oui, Colin bat sa Colette ;

Mais ainsi, tous les lundis,

- L'amour, aux cris qu'elle jette.

S'éveille dans leur taudis.

Commissaire !

Commissaire!

Colin bat sa ménagère.

Commissaire !

Laissez faire ;

Pour l'amour C'est un beau jour.

Colin est un gros garçon Qui chante dès qu'il s'éveille; Co-
lette, ronde et vermeille,

A la gaîté du pinson.

Clio e\iT la haine est sans force,

Car tons deux, de leur plein gré.

Pour se passer du divorce,

Se sont passés du curé.

Commissaire !

Commissaire !

Colin hat sa ménagère.

Commissaire !

Laissez faire; ,
Pour l'amour C'est un beau jour.
Bras dessus et bras dessous,
Chaque soir à la guinguette S'en vont Colin et Colette Sabler
du vin a six sous.
C'est pour trinquer sous l'ombrage Où, saus témoins, fut passé
Leur contrat de mariage,
Sur un banc qu'ils ont cassé. »
Commissaire I Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire !
Laissez faire;
Pour l'amour C'est un beau jour.
Parfois pour d'autres attraites Colin se met en dépense; iUais
Colette a pris l'avance Bt s'en venge encore après.
On aura fait quelque conte,
Et, de dépit transportés,
Commissaire !
Commissaire !
Colin bat sa ménagère.
Commissaire !

Laissez faire;

Pour l'amoïu'

. C'est un beau jour.

Commissaire du quartier.

Cela point ne vous regarde ; Point n'est besoin de la garde Qu|
appelle en vain le portier.

Déjà sans doute on s'embrasse, Et dans son lit, à loisir, De-
main Colette, un peu lasse, * Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire !

Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire !

Laissez faire ;

Pour l'amour C'est un beau jour.

LE CHAMP D'ASILE

ioùl 1818.

Am de la Roniucc de bdlUaire*

Un chef de bannis courageux, Implorant un lointain asile,

DlQrtized bv

A des sauvâ^es ombiageux Disait: « L'Europe nous exile.--'

« Heureux enfants de ces forêts,

« De nos maux apprenez riiisloire :

« Sauvages! nous sommes Français;

« Prenez pitié de notre gloire.

.1 Elle épouvante encor les rois,

« Et nous bannit des humbles chaumes « D'où sortis pour
venger nos droits,

« Nous avons dompté viugt rovaïimes.

• Nous courions conquérir la Paix « Qui fuyait devant la
Victoire.

a Sauvages! nous sommes Français;

« Prenez pitié de notre gloire.

.1 Dans riude, Albion a tremblé « Quand de nos soldats intré-
pides « Les chants d'allégresse ont troublé « Les vieux échos des
Pyramides, a Les siècles pour tant de hauts faits Il N'auront point
assez de mémoire.

■ Sauvages! nous sommes Français;

• Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs;

B II dit : B Je suis le dieu du monde. »

• L'on voit soudain les rois crrauts

« Gouiurer la foudre qui groude. «n a De loin saluant son palais,

« A ce dieu seul ils semblaient croire, a Sauvages! nous sommes Français; a Prenez pitié de notre gloire.

B Mais il tombe; et nous, vieux soldats, a Qui suivions un compagnon d'armes,

VE fcÉHÀNGEn. 247

« Nous voguons jusqu'en vos climats,

« Pleurant la patrie et ses charmes.

H Qu'elle se relève à jamais « Du grand naufrage de la Loire !

« Sauvages! nous sommes Français;

« Prenez pitié de notre gloire. »*

Il se tait. Un sauvage alors Répond : a Dieu calme les orages.

M Guerriers, partagez nos trésors,

« Ces champs, ces fleuves, ces oinhrages. ' M Gravons sur l'arbre de la Paix « Ces mots d'un fils de la Victoire :

■ Sauvages! nous sommes Français;

« Prenez pitié de notre gloire, u*

Le Champ d'Asile est consacré; Elevez-vous, cité nouvelle;

Soyez-nous un port assuré Couüe la fortune infidèle.

Peut-être aussi des plus hauts faits Nos fils vous racontant l'iiiistoirp,

Vous diront : Nous sommes Français; Prenez pitié dQ notre gloire.

LA MOUT DE CHARLEMAGNE

Ain; Le bruit tics roulette* gite tout.

Dans le vieux Roman de la Rose 3'ai vu que le fils de Pépin,

Redoutant son apothéose,

Disait à réveque Turpin ; .

«I Prêlat, sois hou à quelque chose ;

« L'âge m'accable, guéris-moi. •

. a _ Oui, lui dit Xurpiu, et vive le roi! » (bis.)

Tm-pin, sais-tu qu'ou lue répète « Ce mot-là depuis bien long-temps ! »

Turpin répond : « J'ai la recette « dW cœur de vierge de vingt ans.

a Fleur de vingt ans, vertu parfaite, • Vous rajeunira sur ma foi.

a Sauvons la patrie, et vive le roi! »

Vite un décret de Charlemagne Met un haut prix à ce trésor :

On cherche à Rome, en Allemagne ; Même en France on le cherche encor.

Les curés cherchaient en campagne.

Disant : o Ce prince plein de foi « Doublera la dime, et vive le roi! »

Turpin d'abord trotS^ lui-même Cœui' de vingt ans non profané ,

Mais un bon moine de Télème Le croque à l'instant sous son né.

Quoi! sans respect du diadème?

« Oui, dit le moine; c'est ma loi.

O L'Eglise avant tout, et vivq le roi! t

Un juge, espérant la simarre,

Loin de Paris cherche si bien,

Qu'il découvre aussi l'oiseau rare Qu'attendait le roi très-chrétien.

Un seigneur dit : o Je m'en empare; , « Le droit de jambage est à moi.

Tout pour la noblesse, et vive le roi ! »

• Je serai duc! » s'écrie un page, Dénichant enfin à son tour
Füle de vingt ans neuve et sage,

Que soudain U mène à la cour.

On illumine à son passage ;

Et le peuple oui sait pourquoi.

Chante un Te Deunif et « vive le roi! »

Mais, en voyant le doux remède,

Le roi dit : « C'est l'esprit malin.

• Fi donc ! cette vierge est trop laide,

« Mieux vaut mourir comme un vilain. »

Or il meurt, son fils lui succède,

Et Turpin répète au convoi :

« Vite qu'on l'enterre, et vive le roi ! » (bis.)

LE VENTRU

ADX ÉLECTIONS DE 1819.

Ain ; Faut d'Ia vertu, pu trop n'en faut.

Autour du pot c'est trop tourner, L _ v Messieurs ! l'on m'attend pour dincr.p *

Electeurs, j'ai, sans nul mystère,

Fait de bons dîners l'au passé.

On met la table au ministère ; Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Préfets, que tout nous réussisse, •

Et du moins vous conserverez.

Si l'on vous traduit en justice.

Le droit de choisir les juiés.

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

20ü

Miûres, soif^uez bien mes affaires :

Vous courez aussi des dangers.

Si les villes nommaient leurs maires, filioius de loups devieuJ-
raieut bergers.

Autour du not c'est troD tourner, îlessieurs ! l'on m'attena
pour diner.

Dévots, j'ai la foi la plus forte ;

A iJieu je dis chaque matin :

Faites qu'à cent écus l'on porte La patente d'ignorautin.

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs 1 l'on m'attena pour dîner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme Faisons la paix, preux
chevaliers ;

. N'oubliez pas que je suis homme A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs ! l'on m'attend pour diner.

Libéraux, dans vos doléances,

^ roi donc vous en prendre à moi,

Fout faire évaporer la loi ?

Autour du pot c'est trop tourner.

Messieurs! l'ou-m'atleua pour diner.

Les emplois étant ma ressource.

Aux impôts dois-je m'opposer?

Par honneur je remplis La bourse Où par devoir j'aime à
puiser.

le creuset des ordouuancs

DK UERA.NGKR.

Autour du pot c'est trop tourner, Messieurs ! Ton m'attend
pour diner.

On craindrait l'équité farouche D'un tas d'orateurs éclatants;

Moi, dès que j'ouvrirai la bouche, Les ministres seront
contents.

Autour du not c'est trop tourner, Messieurs ! l'on m'attend
uour dîner.

LA NATURE

Aih : AL! que de cliagrins dans la sîêt

Combien la nature est féconde En phasirs ainsi qu'en douleurs
!

De noirs fléaux couvrent le monde De débris, de sang et de pleurs, (bis.) Mais à ses pieds la beauté nous attire;

Mais des raisins le nectar est foulé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire, b ^ Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge;

Hélas ! peut-être jour et nuit Une arclie est encor le refuge Des mortels que l'onde poursuit Jitôt qu'fris brille sur leur navire,

Et que vers eux la colombe a volé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire, Et l'iuivers est cousolé.

Quel autre, champ de funérailles I L'Etna s'agite, et, furieux,

Semble, du fond de ses entrailles,

Vomir l'enfer contre les cieux.

Mais pour renaître enfin sa rage expire :

Il se rasseoit sur le monde ébranlé.

Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire, Et Tunivers est consolé.

Dieu ! que de souffrances nouvelles!

L'affreux vautour de l'Orient,

La peste, a déployé ses ailes Sur l'homme qiii tombe en fuyant.

Le ciel s'apaise, et la pitié respire ;

On tend la main au malade exué.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire, Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères (

Les rois nous payons les défis,

Humide encor du sang des pères,

La terre boit le sang des fils.

Mais l'homme aussi se lasse de détruire,

Et la nature à sou cœur a parlé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire, Et l'univers est consolé.

Ah ! loin d'accuser la nature,

Bu printemps chantons le retour ;

Des roses de sa chevelure Parfumons la, joie et l'amour, (bis.)
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire.

Sur les débris d'un empire écroulé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez soiuire,). Et l'univers est consolé.

LES CARTES ou L'HOROSCOPE

Am <!o U Petite Courrrnanto.

Tandis qu'en faisant sa prière . ‘

Au coin du feu maman s'endort, l'eu faite pour être ouvrière,

Dans les cartes cherchons mon sort.

Jlaman dirait : Craignez les bagatelles!

Le diable est fin ; tremblez, Suson !

Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.)

J.es cartes ont toujours raison, J(bis.)

Toujours raison, toujours raison.)

Amour, enfant- ou mariage.

Sachons ce qui m'attend ici.

J'ai certain amant qui voyage :

Valet de cœur? Bon! le voici.

Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.

L'ingrat l'épouse, ô trahison!

J'entre au couvent; mon confesseur se danme. J/!s cartes ont toujours raison,

Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent.
C'est un prince épris de mes charmes ;
Il m'enlève de mon couvent.
Par des cadeaux son altesse m'entraîne Jusqu'à sa petite
maison.
La nuit survient, et je suis presque reine. Les cartes ont tou-
jours raison,
Toujours raison, toujours raison.

C HANSON⁵⁵

Je suis le prince à la campagne :
On vient lui parler contre moi. ^ En secret un nrun m'accom-
pagne ;
Tout se découvre : adieu mon roi î Un de perdu, j'en vois arri-
ver douze;
J'enflamme un campagnard grison :
Je suis enrelle, et celui-là m'épouse.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.
En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris. •

C'est le roi de trèfle qui mène;

Mon mari gronde, et je m'en ris.

Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille ! En ai-je passé la saison?

Eh!non,vraiment, c'est maman qui s'éveille.

Les cartes ont toujours raison,

Toujours raison, toujours raison.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT POL'R L\ FftXE

nO'IXIÎF. PAR M. LE lire ÎÏE LA ROCHF.FOt'CAL'Ln EM nti-
UUSSA.NCE DE L'ÉVACCATION DD TERRITOIRE FRANÇAIS
AU MOIS d'octobre 1818.

Am du Dieu lirs bonnet gent.

J'ai VU la Paix descendre sur la terre,

Semant de l'or, des fleurs et des épis;

L'air était calme, et du dieu de la guerre Elle étoufTait les
foudres assoupis.

DE BERXNGER.

« Ah ! disait-elle, ("aux par la vaillance, Français, Anglais,
Ui;lp;e, Kusse ou Germain, Peuples, fonnr'7, une sainte alliance,

« Et donnez-vous la main.

• Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;

« Vous ne "oùtez cpi'un pénible sommeil.

« Il'un {(lobe étroit divisez mieux l'esme;

<1 Gliacuii de vous aura rdace au soleil.

« 'Fous attelés au char de la puissance,

'1 Du vrai bonheur vous quittez le chemin.

• Peuples, formez une. sainte alliance,

« Et donnez-vous la main.

« Cliez vos voisins vous portez rincendie ;

H L'aipiilon souille, et vos toits sont brûlés; n lit, quand la terre est enfin refroidie,

" Le soc lanjniit sous des bras mutilés.

• Près de la borne où chaipie Etat commence,

• Aucun épi n'est pur de sang humain.

« Peuples, formez une sainte alliance,

<t Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en fiamme,

« Usent, du bout de leur sceptre insolent,

• Marquer, compter et recompter les âmes « Que leur adjuge un triomphe sanglant.

« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense, t D'un joug pesant sous nu joug inhumain.

- Peuples, formez une sainte alliance,

« Et donnez-vous la main. i

- Que Mars en vain n'arrête point sa course;

- Fondez les lois dans vos nays souffrants ; i

- De votre sang ne livrez plus la source

- Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.

U Dfts astres faiL\ conjurez rinfluence ; »

« Efl'roi d'un jour, ils pâliront demain, ÿ t Peuples, formez une sainte alliance, /

«I Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;

« Sur le passé jetez un voile épais.

CI Semez vos champs aux accords de la lyre; « L'encens des arts doit brûler pour la paix. « L'espoir riant, au sein de l'abondance,

« Accueillera les doux fruits de l'hyinea ■ Peuples, formez une sainte alliance, t Et donnez-vous la main. •

Ainsi parlait cette vierge adorée.

Et plus d'un roi répétait ses discours. Gomme au printemps la terre était parée; L'automne en fleurs rappelait les amours Pour

l'étran|[^]er, coulez, bons vins de France, De sa frontière il re-
prend le chemin.

Peuple[^] formons une sainte alliance,

Et donnons-nous la main.

ÎLOSETTE

hrSlQVE DZ M. DE BEAVPtAN.

Sans respect pour votre printemps,

Quoi ! vous me parlez de tendresse.

Quand sous le poids de quarante ans Je vois succomber ma
jeunesse î «

* L'aïlomme dn 18t8 fut d'une beauté remarquable : beaucoup
irarbiet fniitiera reOearirant, même dant le Dorcl de la France.

DE BÉRANGEA.

Je n'eus besoin pour ni'euflaimer.

Jadis, que d'une humble grisette.

Ah ! que ne puis-je vous aimer Comme autrefois j'aimais Ro-
sette !

Votre équipage, tous les j'ours.

Vous montre eu parure brillante.

Rosette, sous de frais atours,

Courait à pied, leste et riante.

Partout ses yeui, pour m'alarmer, Provoquaient l'œillade indiscreète.

Ah ! que ne puis-je vous aimer , Comme autrefois j'aimais Rosette !

Dans le satin de ce boudoir,

Vous souriez à mille glaces.

Rosette n'avait qu'un miroir;

Je le croyais celui des Grâces.

Point de rideaux pour s'enfermer :

L'aurore égayait sa couchette.

Ah ! que ne puis-je vous aimer Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre esprit, qui brûle éclairé, Inspirerait plus d'une lyre.

Sans honte je vous l'avotirai :

Rosette à peine savait lire.

Ne pouvait-elle s'exprimer.

L'amour lui servait d'interprète.

Ah ! que ne puis-je vous aimer * Comme autrefois j'aimais Rosette?

Elle avait moins d'attraits que vous;

« Même elle avait un cœur moins tendre. P • Oui, ses yeux se tournaient moins doux Vers l'amant heureux de l'entendre.

ék'*

Mais elle avait, pour me charmer, Ma jeunesse que je regrette.

Ah I que ne puis-je vous aimer Gomme autrefois j'aimais Rosette !

LES RÉVÉREND PÈRES

Bécembre 1819*.

Au: Bonjour, mon ami Vinceul.

Hommes noirs, d'où sortez-vous?

Nous sortons de dessous terre.

Moitié renards, moitié loups,

Notre règle est un mystère.

Nous sommes fils de Loyola;

Vous savez pourquoi l'on nous exila.

Nous rentrons, songez à vous taire !

Et que vos enfants suivent nos leçons.

C'est nous qui fessons Et ^ refessous

Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit '* :

n mourut dans les colites;

Un pape nous rétablit :

Nous en ferons des reliques.

Confessons, pour être absolus :

Heuri Quatre est mort, qu'on u' en parle plus.

Vivent les rois bons catholiques!

* A eette épnqr. Ici jcsuiti-« avaient déjà fait ih'ujition ^ar- ^
toail et voulaient aVmparcr de l'inalruclion publique. *

** Clément XIV, qui mourut un an apre le renveraeutent dr. .
iiuitn, non aaaa de vioU-nlea prûuiiipiooa d'empoiaonnement a
..» Pie VII.

Tour Ferdinand Sept nous nous prouonçons.^ Et puis nous
fessons, - .i

Et nous refessons ^

Les jolis petits, les jolis garçons. T/

Far le grand homme du iour . ‘

Nos maisons sont protégées.

Oui, d'un baptême de cour »-

Voyez eu nous les dragées *. \

Le favori, j)ar tant d'égards,

» Espère acquérir de pieux mouchards.

Encor quelques lois de changées,

Et, pour Îb sauver, nous le renversons.

Et puis nous fessons,

Et nous refessons Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout nè changeait dans peu, ‘

Si l’on croyait la canaille, — • ' •

La Charte serait de feu.

Et le monarque de paille. -

Nous avons le secret d’en haut :

La Charte de paille est ce qu’il nous faut.

C’est litière pour la prêtraille;

Elle aura la dîine, et nous les moissons.

Et puis nous fessons.

Et nous refessons

Les jolis petits, les jolis garçpus. ,

Du fond d’un ceidaiiii palais - ;>

Nous dirigeons nos attaques. =

Les moines sont nos valets :

J. On a refait leurs casaques.

* M. le Hiic Hfcarci v<n:iit d’ohtcnir l’In<niu'«r d’avoir la il’i-clicie <l’An;;oiit<^iie {tour marraine de son (ils.

Les missionnaires sont tous Commis voyageurs trafiquant pour nous.

Les capucins sont nos Cosaques :

A prendre Paris nous les exerçons*.

Et puis nous fessons,

Et nous refessoDS Les jolis petits, les jolis gardons.

Enfin reconnaissez-nous Aux âmes déjà séduites.

Escobar va sous nos coups Voir nos écoles détruites.

Au pape rendez tous ses droits; Lésmez-nous vos biens, et portez nos croix!

Nous sommes, nous sommes jésuites ; Français, tremblez tous : nous vous bénissons! Et puis nous fessons,

Et nous refessons Les jolis petits, les jolis garçons.

LES ENFANTS DE LA FRANCE

ISlf.

Aim du TtnderiUe de TuMUe • Sx .

Reine du Monde, 6 France! ô ma patrie!

Soulève enfin ton front cicatrisé ;

Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie, De tes enfants l'étendafd s'est brisé, (bis.) Quand la fortune outrageait leur

vaillance, Quand de tes mains toisait ton sceptre d'or. Tes ennemis disaient encor :

Honneur aux enfants de la France! (bis.)

Tu jadis tu Kir rtes capucins uan ii Uisiciirs clq«iel«|u*»-uii*
Un lercnl d« se montrer à P«iù.

Digitgod by-Gopgie

I) e tes grandeurs tu sus te faire absoudre,

- France, et ton nom triomphe des revers.

Tu peux tomber; mais c'est comme la foudre, Qui se relève et gronde au haut des airs.

Le Rhin aux bords ravis à ta puissance Forte à regret le tribut de ses eaux;

Il crie aux fond de ses roseaux :

Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du barbare Les pas empreints dans tes champs profanés, Jamais le ciel te fut-il moins avare?

D'épis nombreux vois ces champs couronnés. D'un vol fameux prompts à venger l'offense Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,

Y graver en traits immoilels :

Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :

Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ? • ' Quel nouveau
peuple, envieux de ta gloire,

Ne fut cent fois de ta gloire accablé?

Eu vain l'Anglais a nus dans la balance L'or que pour vaincre
ont mendié les rois.

Des siècles entends-tu la voix?

Hoimeur aux enfants de la France!

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave.

Veut te voir libre, et libre pour toujours.

Que tes plaisirs ne soient plus une entrave ; La Liberté doit
sourire aux amours.

Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ; Instruis le
monde, et cent peuples divers Chanteront en brisant leurs fers :

Honneur aux enfants de la France I

* La tpoUaïon du Mua^e, '

Relève-toi, France, reine du monde 1 Tu vas cueillir tes lau-
riers'les plus beaux.

Oui, d'âge en âge une palme féconde Doit de tes Ws protéger
les tombeaux, (bis.) Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour.

Le voyageur répète un jour :

Honneur aux enfants de la France ! (bis.)

LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE

Décembre 1810.

Aw du vaudeville de ta Carde nationale.

CHOEUR

Myrmidons, race féconde, * * MyiTOidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.
(bis.)*

Voyant qu' Achille succombe.

Ses Myrmidons, hors des rangs,

Disent : Dansons sur sa tombe;

Les petits vont être grands.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

•eiVle? conrond à ,1,,.

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrraidons, aux Myrmidons.

D'Achille tournant les broches,

Pour engraisser nous rampions;

Il tombe, sonnons les cloches,

Allumons tous nos lampions.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

De l'armée et de la flotte Les gens seront malmenés.

Rendon s-leur les coups de botte Qu'Acille nous a donnés.

Myrmidons, race féconde, ^

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Toi, Mironton^ mirontaine.

Prends l'arme de ce héros ;

^ Puis, en vrai Croquémitaine,

'Tu feras peur aux marmots.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Dé son habit de bataille,

Qu'ont respecté les boulets, ' •** A dii rois de notre taille Fai-
sons dix habits complets.

Myrmidons, race féconde, Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère, Est trop pesant et trop long;

Sou fouet fait mieux notre affaire :

■ Trottez, peuples, trottez donc !

Myrmidons, race féconde, Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie ; L'ennemi fait des progrès!

Ne parlons plus de patrie;

L'on nous écoute au congrès.

Myrmidons, race féconde, Myrmidons,

Ei^n nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Forçons les lois à se taire, Geuvemons sans embarras,

SE BÉRANGER. t^ô5

Nous qui mesurons la terre A la longueur de nos bras.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons ;

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Achille était poétique ;

Mais, morbleu! nous l'effaçons :

S'il inspire une œuvre épique,

Nous inspirons des chansons.

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons.

Pourtant d'une peur servile Parfois rien ne nous défend.

Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille ! Eh ! non ; ce n'est
qu'un enfant

Myrmidons, race féconde,

Myrmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux Myrmidons, aux Myrmidons. (bts.)

Allnion an fili de l'empereur Napoléon.

LES ROSSIGNOLS

Aint C^ett k mon maître ea l'art de plaire. ^

La nuit a ralenti les heures ,

Le sommeil s'étend sur Paris :

Charmez l'écho de nos demeures, Eveillez-vous, oiseaux chéris.

Dans ces instants où le cœur pense, Heureux qui peut rentrer en soi I De la nuit j'aime le silence :

Doux rossignols, chantez pour moi. (bis.)

Dotft chantres de Tamour fidèle,

De Phryné fuyez le séjour :

Pkryné rend chaque nuit nouvelle Complice d'un nouvel amour.

En vain des baisers sans ivresse Ont scellé des serments sans foi;

Je crois encore à la tendresse :

Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle ;

Mais croyez-vous, par vos accords.

Toucher l'avare au cœur stérile.
Qui compte à présent ses trésors ?
Quand la nuit, favorable aux nises.
Pour son or le remplit d'effroi.
Ma pauvreté sourit aux Muses ;
Doux rossignols, chantez pour moi.
"Vous qui redoutez l'esclavage.
Ah ! refusez vos tendres airs A ces nobles qui, d'âge en âge.
Pour en donner, portent des fers.
Tandis qu'ils veillent en silence,
Debout, auprès du lit d'un roi,
C'est la liberté que j'encense :
Doux rossignols, chantez pour moi.
Mais votre voix devient plus vive ;
Non, vous n'aimez pas les méchants.
Du printemps le parfum m'arrive Avec la douceur de vos
chants.
La nature, plus belle encore.
Dans mon cœur va graver sa loi.
J'attends le réveil de l'aurore :

Doux rossignols, chantez pour moi. (bis.)

CHÂTAIN DE FÊTE POUR MARIE

iStO.

Ain Hnlte-U !

Gomment, sans vous compromettre, Vous tourner un compliment?

De ne rien prendre à la lettre Nos juges ont fait serment.

Puis-je parler de Marie?

Yatimesnil dira : « Non.

« C'est la mère d'un messie, n Le deuxième de son nom.

« Halte-là ! (bis.)

o Vite en prison pour cela ! »

« Vite en prison pour cela ! * Vous oKûis'sl

f Hu/îa&r' '

• Vite en prison pour celui .

Itfes^nif bienfaisance .les pleurs qu'elle tarit- Si je chante
l'o^nlen^ce''''*

te^not»^Se

; Et jonhge“r “i

• HÆlà““^®" eespecl.

" Vite en prison pour cela! ,

o“^ «•e^^rq.^re Zm.

« Le quinze d’août ! s’écrie Bellart toujours en fureur;

« Vous ne fêtez pas Marie,

■ Mais vous fêtez l’Empereur!

« Halte-là!

c Vite en prison pour celai o

Je me tais donc par prudence,

Et n’offre que quelques fleurs.

Grand Dieu ! quelle inconséquence J Mon bouquet a trois couleurs.

Si cette erreur fait scandale,

Je puis me perdre avec vous.

Mais la clémence royale Est là pour nous sauver tous...

Halte-Ià ! (bis.)

Vite. en prison j^ur cela!

MÉMOIRE

raiiSBNTÉ k MESSIECRg DE L'ÉCOLE DES CHARTES, CRÉÉE
PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

An de la Treille de lincdritd.

Seuls arbitres Du sceau des titres,

Ghartriers, rendez-moi l'honneur ;

Je suis bâtard d'un grand seigneur, (bis.)

De votre savoir qm prospère J'attends parchemins et blason :

Un bâtard est fils de son père,

Je veux restaurer ma maison. (bis.)

Oui, plus nobles ([ue certains êtres, Des privilèges fiers sup-
pôts, ^

Moi, je descends de mes ancêtres :

Que leur âme soit en repos !

Seuls arbitres Du sceau des titres,

Chartriers, rendez-moi l'bouneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne, Dédaima robins et traitants;

De l'Opéra sortit baronne,

Et se nt comtesse à trente ans.

Marquise enfin des plus sévères.

Elle nargua les sots propos :

Auprès de mes chastes grand' mères^ Que son âme soit en
repos!

Seuls arbitres Du .sceau des titres,

Cliartriers, rendez-moi l'honneur :

Je suis bâtard d'un .grand seigneur.

Mon père, que sans flatterie Je cite avant tous ses aïeui.

Etait chevalier d'industrie,

Sans en être moins glorieux. __

Conuue il avait pour plaire aux dames De vieux cordons et rair
dispos,

11 vécut aux dépens des femmes ;

Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres Du sceau des titres,

Cliartriers, rendez-moi l'hoimcur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

DE Béranger.

Endetté de plus d'une sonuae, •

Et dans un donjon retiré, ' Mon aïeul, en bon gentilhomme.

S'enivrait avec son curé.

Sur le dos des gens du village, Après boire il cassait les pots;
Il but ainsi son héritage :
Que son âme soit en repos !
Seuls arbitres Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.
Mon bisaïeul, chassant de race.
Fut un comte fort courageui,
Qui, laissant rouiller sa cuirasse, Joua noblement tous les
jeux.

Après une suite traîtresse De pics, de repics, de capots,

Un as dépouilla son altesse ;

Que son ame soit en repos l

Seuls arbitres Du sceau des titres.

Chaidriers, rendez-moi rhonneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneui*.

Mou trisaïeul, roi légitime D'un pays fort mal gouverné.

Tranchait parfois du magnanime, Siu; tout quand il avait dîné.

Mais, le plaisir de ce grand prince Ayant absorbé les impôts.

Il mangea province à province ;

Que sou âme soit en repos I

CHANSON

Seuls arbitres Du sceau des titres,

Chartriers, rendez-moi l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire, j

Messieurs, et prouvez qu'à moi seul Je vaux autant que père et mère.

Aïeul, bisaïeul, trisaïeul, (bis.)

Grâce à votre art que j'utilise,

Qu'on me tire enfin des tripots;

Qu'on m'enterre au chœur d'une église,

Que mon âme soit en repos !

Seuls arbitres Du sceau des titres.

Chartriers, rendez-moi l'honneur ;

Je suis bâtard d'un grand seigneur ! (bis.)

LES ÉTOILES QUI FILENT

JanTier 18io.

Ain du Ballet dca Pierrot*.

Berger, tu dis que notre étoile Règle nos jours et brille aux deux.

- Oui, mon enfant; mais dans son voile La nuit la dérobe à nos yeux,

— Berger, sur cet azur tranquille ^ lire ou te croit le secret :

Quelle est cette étoile qui file,

Qui file, file, et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire ;

Son étoile tombe à l'instant.

Entre amis que la joie inspire,

Celui-ci buvait en chantant.

Heureux, il s'endort immobile Auprès du vin g[u'il célébrait.

— Encore une étoile qui file,

Oui file, file, et disparaît.

— ;Mou enfant, qu'elle est pure et belle C'est celle d'un objet charmant :

Fille heureuse, amante fidèle.

On l'accorde au plus tendi*e amanÇ ' Des fleurs ceignent son front nubile.

Et de l'hymen l'autel est prêt....

— Encore une étoile qiii nie,

Qui file, file, et disparaît. .

— Mon fils, c'est l'étoile rapide D'un très-grand seigneur iiouv-cau-né.

Le berceau qu'il a laissé vide

D'or et de pourpre était orné.

Des poisons ^'un flatteur distille C'était à qui le nourrirait...

— Ecore une étoile qui file.

Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistrel C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait im grand ministre Quand de nos maux il avait ri.

Ceux qiii servaient ce dieu fragile Ont déjà caché son
portrait-...

— Encore une étoile qui file.

Qui file, file, et disparaît.

— Mou fils, quels pleurs seront les nôtres) D'un riche nous
perdons l'appui ; L'indigence glane chez d'autres,

Mais elle moissonnait chez lui.

Ce soir même, sûr d'un asile,

A son toit le pauvre accourait...

— Encore une étoile qui file.

Qui file, file, et dispai-aît.

— C'est celle d'un puissant monarque!...

Va, mon fils, garde ta candeur.

Et que ton étoile ne marque Par l'éclat ni par la grandeur.

Si tu brillais sans être utile, ' *

A ton dernier jour on dirait :

^ Ce n'est qu'une étoile qui file,.

Qui file, nie, et disparaît.

L'ENRHÜMÉ

VAUDEVILLE

SUR LES noUTELLES LOIS D'EXCEPTION.

Kan 1820.

Am du Petit Mot pour rire.

Quoi ! pas un seul petit couplet I Chansonnier, dis-nous donc
quel est Le mal qui te consume.

— Amis, il pleut, il pleurt des lois ; L'air est malsain, j'en perds
la voix.

Amis,, c'est là,

Oui, c'est cela.

C'est cela qui m'enrhume.

DE BÉRANGEH. 27

Gbansonniery ^and vient le printemps,

Les oiseaux, plus gais, plus contents,

De chanter ont coutume.

— Oui, mais j’aperçois des réseaux .

En cage on mettra les oiseaux. '

Amis, c’est là.

Oui, c’est cela,

C’est cela qui m’enrhume.

La Chambre regorge d’intrus:

Feins-nous l’un de ces bas ventrus Aiu diners qu’il écume.

— Non , car ces gens, si ^as du bec,

Votent l’eau claire et le pain sec

Amis, c’est là.

Oui, c’est cela.

C’est cela qui m’enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs ,

Des Français ce sont les tuteurs :

Qu’à leur nez l’encens fume.

— Non, car ils ont mis de moitié

Leurs pupilles à la Pitié.

Amis, c'est là.

Oui, c'est cela.

C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc Séguier l'anodin :

Peins-nous surtout Pasquier-Dandin,

Si fort quand il résume.

— Non : Cicéron m'a convaincu ;

* Mcuirur* du centre Tuulurent qu'on laiiMt aux miaiitm le
droit de regitr 1» ■ ewiiliiti de* personnex arrctcea co^uue
auapcclM,

Fasquier dirait ; Il a vécu * **.

Ainis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

Mais la Charte encor nous défend ; Du roi c'est l'immortel en-
fant :

Il l'aime, on le présume.

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!

Le ministre des étrangers,

Dandieu, taille sa plume.

On va m'arrêter sans procès :

Le vaudeville est né français.

Amis, c'est là,

Oui, c'est cela. . . f C'est cela qui m'^enrhuihe.

* AlUuion à une citation »im» doute foit hrureiiAC, nui» j»cu
ratsurantc, que t'est permist. un luioiitre.

** On ne croit pat devoir rétablir ici le» <V*u» ver» dont l'im-
prioeur exigea la tupprection en liKM. L'auteur ne contriitit a
cette tupprection que parce qu'il pressentit le» interpretations
niali;;nes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Mar- (lian^ toniia-
l-il contre ces deux ligue» de noiuts. Des points poursuivis en jus-
tice! Il faut le» conserver d autant pluSi que le» deux ver» sup-
piiuiés ne seraient auprès qu'une bien froide ëpi;j;raiumc.

DE nÉRANGER.

LE TEMPS

Am : Ce mugitrat irréprochable.

Près de la beauté que j'adore Je me croyais égal aux dieux,
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore Le Temps apparut à nos yeux.

(bis.) Faible comme une tourterelle Qui voit la serre des
vautours,

Ah ! par pitié, lui dit ma belle, Vieillard, épargnez nos amours
!

Devant son front chargé de rides Soudain nos yeux se sont
baissés; Nous voyons à ses pieds rajjides La poudre des siècles
passes.

A raspect d'une fleur nouvelle

Je n'épargne rien sur la terre,

Je n'éparmie rien même aux deux, Répond-il d'une voix aus-
tère :

Vous ne m'avez connu ç[ue vieux.

Ce que le passé vous révèle Remonte à peine à quelques jours.

Ah ! par pitié, lui dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours!

Sur cent premiers peuples célèbres, J'ai plongé cent peuples
fameux Dans un abîme ne ténèbres Où vous disparaîtrez comme
eux.

178 chansons

J'ai couvert d'une ombre étemelle Des astres éteints dans
leurs cours.

Ah ! par pitié, lui dit ma belle,

Vieillard, épargnez nos amours I

Mais, malCTé moi, de votre monde La volupté charme les
maux.

Et de la nature féconde L'arbre immense étend scs rameaux.

Toujours sa tige renouvelle Des fruits que i'arrache toujours.

Ah ! par pitié, lui dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours !

Il nous fuit ; et, près de le suivre.

Les Plaisirs, hélas! peu constants,

Nous voyant plus pressés de vivre.

Nous bercent dans l'oubli du Temps, (bis.1 Mais l'heure en
sonnant nous rappelle • Combien tous nos rêves sont courts,

Et je m'écrie avec ma belle :

Vieillard, épargnez nos amours !

LA FARIDONDÂINE

OD

LA CONSPIRATION DES CHANSONS

INSTBUCTION

AJOUTÉE A I.A CIBCCLAIBE DE M. LE PEÉFET DE POLICE
CONCBIIMAET LES RÉCNIOTI8 CHANTANTES APPELÉES
tiOGDETTES.

iTril 1820.

Am : A la (a^on de Rarbari.

Écoute, mouchard, mon ami,

Je suis ton capitaine :

DE Bé&AtGER. 279

Sois gai pour tromper l'ennemi, '

Et cnante à perdre lialeine.

Tu sais que monseigneur Angles

La faridondaine, •

A peur des couplets : '

Apprends qu'on en fait contre lui,

Biribi,

Sur la façon de barbari.

Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,

On échauffe la veine :

Aux Apollons des cabarets* j

Paye un broc de Surène. J

Un aveugle y chante, en faussant, î

La faridondaine. •

D'un ton menaçant.

On néglige l'air de Henri,

Biribi, . i

Pour la façon de barbari, î

Mon ami. j

Sur Mirliion fais un rapport ;

La cour le trouve obscène ;

Dénonce aussi Malbrouck est mort:

A Sa grâce ** il fait peine.

Surtout transforme avec éclat

La faridondaine t

• En crime d'Etat.

Donnons des juges sans jury,

Biribi, ‘

A la façon de barbari,

Mon ami.

♦ Alori prefpl de poliiT, euteiir de l'ordonnance conlrc lei Mci-Clé, chantante, des cocotTits

* S, Gfucc lord Wellington.

SÔ

Jiirihi veut dire, en latin.

L'homme de Sainte-Hélène; liarbariy c'est, j'en suis certain ;

Un peuple mi'on enchaîne ;

Mon ami, ce n\st pas le roi,

Et faridondaine Attac^ie la foi.

Que dirait de mieux Marchangy, Biribi,

Sur la façon de barbari,

Mon ami?

Ihi préfet ce sont les leçons ;

Tu les suivras sans peine.

Si l'on ne prend garde aux chansons, L'anarchie est certaine.

Que le trône soit préservé De faridondaine Par le God save.

Substituons VO filii,

Biribi,

A la façon de barbari.

Mon ami. f .. -

MA LAMPE

CHANSON

ADRESSÉE A MADAME DCFRESNOV.

Ain il'Ariiüppe,

Veille encore, ô lampe fidèle Que trop peu d'huile vient
nourrir!

Sur les accents d'une immortelle Laisse mes regards
s'attendrir.

DE BÉRANGER. iSl

De l'amour, que sa lyre implore,

Tu le sais, j'ai subi la loi.

Veille, nu lampe, veille encore : '

Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doiLx mystère, Plein d'un bonheur de
peu d'instant ;

Il rend à mon lit solitaire Tous les songes de mon printemps.

Les dieux qu'au bel âge on adore Voudraient-ils revoler vers
moi?

Veille, ma lampe, veille encore ;

Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme. Sapbo, qu'elle égale,

Elle eût, en proie à deux penchants,
Des Amours ardente rivale,
Aux Grâces consacré ses chants,
Pamy, près d'une Eléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.
Combien a pleuré sur nos armes Son noble cœur de gloire
épris!
De n'être pour rien dans ses larmes L'Amour alors parut
surpris.
Jamais au pays qu'elle honore Sa lyre n'a manqué de foi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.
Aux chants du Nord on fait hommage Des lauriers du Pinde
avib ;
Mais de leur gloire sois l'image,
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
2jJ2
A ton déclin, je vois l'aurore Triompher de Tombre et de toi;
Tu meurs, et je relis encore Les vers charmants de Dufresnoy.

LE BON DIEU

jkm: Tout Ir long de U rivière.

Un jour, le bon Dieu s'éveillant Fut pour nous assez bienveillant;

Il met le nez à la fenêtre :

« Leur planète a péri peut-être. •

Dieu dit, et l'aperçoit nien loin Qui tourne dans un petit coin.

Si je conçois comment on s'y comporte.

Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte. Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis.

Mortels, que j'ai faits si petits.

Dit le bon Dieu d'un air paterne.

On prétend que je vous gouverne ;

Mais vous devez voir. Dieu merci.

Que i'ai des ministres aussi.

Si je n'en mets deux ou trois à la porte.

Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte. Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain Donné des filles et du vin?

A ma barbe, quoi! des pygmées, M'appelant le Dieu des années,

Osent, en invoquant mon nom,

Vous tirer des coups de canon !

Si j'ai jamais conduit une cohorte,

Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte. Je veux bien que le diable m'emporte.

, Que font ces nains si bien parés Sur des trônes à clous dorés?

Le front huilé, l'humeur altière.

Ces chefs de votre fourmilière Lisent que j'ai béni leurs droits.

Et que par ma grâce ils sont rois.

Si c'est par moi qu'ils régissent de la sorte. Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte. Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs Dont mon nez craint les encensoirs.

Ils font de la vie im carême.

En mon nom lancent l'anathème Dans des sermons fort beaux, ma foi.

Mais qui sont de l'hébreu pour moi.

Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,

Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte. Je veux bien
que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus ;

Les bons cœurs seront mes élus.

Sans que pour cela je vous noie,

Faites l'amour, vivez en joie ;

Narguez vos grands et vos cafards.

Adieu, car je crains les mouchards.

A ces geus-là si j'ouvre un jour ma porte.

Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte, Je veux bien
que le diable m'emporte.

Si

LE VIEUX DRAPEAU

Air . Elle aime il rire, elle aime à bolrr.

De mes vieux compagnons de gloire Je viens de me voir
entouré;

Nos souvenirs m'ont enivré,

Le vin m'a rendu la mémoire.

Fier de mes exploits et des leurs,

J'ai mon drapeau dans ma chaumière.

Quand secourrai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille Où je dors pauvre et mutilé,

Lui qui, sûr de vaincre, a volé Vingt ans de bataille en bataille !

Chargé de lauriers et de fleurs,

Il brilla sur l'Europe entière.

Quand secourrai-je la poussière ^i ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France Tout le sang qu'il nous a coûté ;

Sur le sein de la Liberté Nos fils jouaient avec sa lance.

Qu'il prouve encore aux oppresseurs Combien la gloire est roturière.

Quand secourrai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre, Fatimé de lointains exploits Rendons lui le coq des Gaulois; n sut aussi lancer la foudre.

La Frauca, oubliant ses douleurs,

Le rebéuira, libre et fière.

Quand secourrai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la Victoire,

Des lois il deviendra l'appui ;

Chaque soldat fut, grâce à lui,

Citoyen aux bords de la Loire.

Seul il peut voiler nos maUieurs ; Déployons-le sur la
frontière.

Quand, secoùiai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là près de mes armes ;

Un instant osons l’entrevoir.

Viens, mon drapeau, viens, mon espoir!

C’est à toi d’essuyer mes larmes.

D’un guerrier qui verse des pleurs Le ciel entendra la prière :

Oui, je secoùrai la poussière Qui ternit tes nobles couleurs !

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE

Am: J’veux être un chien.

Marquise à trente quartiers pleins,

.Vai pris mes droits sur les vilains :

En amour j’aime la canaille.

D’un ton fier je leur dis ; Venez;

Mais sous mes rideaux blasounés.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers De la marquise de l’relintaille.

Sacrifierai-je à mes attraits Des gentilshommes damerets Qui
n'ont ni carrure ni taille?

Non, mais j'accable cent gredins De mes feux et de mes
dédains.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers De la marquise de Fretintaille.

Je veux citer les plus marquants,

Rien qu'après coud tous ces croquants Osent me traiter u'anti-
quaille ;

Je ne suis aux yeux des malins,

Qu'une savonnette à vilains.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers De la marquise de Fretintaille.

Mon laquais était tout porté;

Mais il parle d'égalité :

De mes parchemins il se raille.

Paix ! liu dis-je, et traite un peu mieux Ce que je tiens de mes
aïeux.

Vils roturiers.

Respectez les quartiers De la marquise de Fretintaille.

Arrive, après, mon confesseur :

Du parti sacré défenseur.

Il serre de près son ouaille.

Avec moi son front virginal Vise au chapeau de cardinal.

Vils roturiers.

Respectez les quartiers De la mai-quoise de Fretintaille.

Je veux corrompre un député ;

Pour l'amour et la liberté Il était plus chaud qu'une caille.

L'aveu m're ma bouche octroya Mit les droits de l'homme à quia.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers De la marquise de Pretiitaille.

Mon fermier, butor bien nerveu,

Dont la charte a comblé les vœux.

Dénigrait la glèbe et la taille ;

Mais je lui fis voir à loisir Tout ce qu'on gagne au bon plaisir.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers Dft la manquoise de Pretiitaille.

J'oubliais certain grand coquin,

Pauvre officier républicain,

Rave au lit comme à la mitraille :

J'ai vengé sur ce possédé Charette, Cobourg et Condé.

Vils roturiers.

Respectez les miartiers De la marquise de Pretintaille.

]^[es privilèges s'éteindraient Si nos étrangers ne rentraient ;

A ma note ici je travaille *.

En attendant, forçons le roi De solder les Suisses pour moi.

Vils roturiers.

Respectez les quartiers De la marquise de Pretintaille.

• AlliMÎon a la rameuse nota ttčniTB, oiivra|;e U'un cumiU
ullra-congriganUte. nui sullicitail auprès des cours élraaeèret U
rcDtrce en France des soldats de la Saiate-Alliance.

FAITE ET CIATITÉ* A ROUEN QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE

Air • Je vaii bientôt quitter rrm|iirr.

Dupont, que vient-on de m'apprendre?

Quoi ! l'on tourmente vos amis î J'ai des précautions à prendre
:

Vous le savez, je suis commis *. (bis.)

Dès qu'une amitié m'embarrasse,

Soudain les nœuds en sont rompus, (bis.) Bien mieux que vous je sais garder ma place^{*7}: Mon cher Dupont, je ne vous comims plus; Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage ;

Moi, du pouvoir je crains les coups.

En vain la France rend bonimage A la vertu* qui brille en vous ;

A peine j'ose vous promettre De vous rendre encor vos saints.

Votre vertu pourrait me compromettre :

Mon cher Dupont, je ne vous connais plus ; Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

* A cett« époque, l'auteur avait encore l'emploi d'eapédi» lion-naire dana lea bureaux de Vliniveraitë.

1 M. Païqiiier, garde dca aceaux, avait deatituc M. Dupont de la pré»iiU'iK.c lU- la cour de Rouen,

Chez nous le courage importune,

Et votre sage et noble voix A fait treinbler à la tribune Ceiu qui méconnaissent nos droits.

De vos discours on tient registre ;

Peut-être aussi les ai-je lus.

Mais les talents ne font pas un ministre :

Mon cher Dupont, je ne vous connais plus ; Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique,
 Admiré de tous les Français,
 Le front ceint du rameau civique,
 Sous le chaume vivez en paix.
 A votre renom j'ai beau croire,
 Je pense comme nos ventrus.
 On ne vit pas de pain sec et de gloire :
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus ; Dupont, Dupont,
 je ne vous connais plus.
 Oui, je vous fuis sans autre forme,
 Vous que longtemps mon cœur aimait.
 Je ne veux pas qu'on me réforme Comme Pasquier vous réfor-
 ma, (bis.) Adieu donc, honneur de la France !
 Du préfet, je crains les argus, (bis.) Avec Lisot * je ferai
 connaissance :
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus; Dupont, Dupont,
 je ne vous connais plus.
 * D/pnl< nioSsIciicI opposé k U. Dupont, dans I« départe*
 meut tic l'Eurr.

MX CONTEMPORAINE

COUPLET

^CRIT «DR L'ALBDM DE MADAME M' Am ! M* bfU® '*

Vous VOUS vantez d'avoir mon âge; Sachez que l'Amour n'en croit rien.

Jadis les Parques ontj je gage,

Mêlé votre fil et le mien ;

Au hasard alors ces matrones Faisant deux lots de notre temps, J'eus les hivers et les automnes, Vous les étés et les printemps.

HOTE PRÉSENTÉE

PAR LA WOBLBS9E D'HAITI AÛX TROIS CRAÎCD8 ALLIÉS.

Décembre 1810.

Am ; L* CaUcoui.

Christophe est mort, et du royaume La noblesse a recours à vous.

François, Alexandre, Guillaume,

Prenez aussi pitié de nous.

Ce n'est point pays limitrophe.

Mais le mal fait tant de progrès !

Vite un congrès * !

• On tait comLim 4* coogrtt aTtlenl H<jk «K l«»«» !>•»■ frj-tivertiitis t\ leur» mlnitlrC^

Deux, trois congrès!

Quatre coiiCTès!

Cinq congrès! dix congrès!

Prince, vengez ce bon Christophe,

Roi digne de tons vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage, Pour l'affermir bornent ses droits.

A réfuter maint philosophe Ses canons étaient toujours prêts.

Vite un congrès !

Deux, trois congrès!

Quatre congrès!

Cinq congrès ! dix congés !

Princes, vengez ce bon Christophe, Roi digne de tous vos
regrets.

Malgré la trinité royale^

Malgré la sainte Trinité Notre nation déloyale A proclamé sa
liberté.

Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe.

Lui qui dicte tous vos décrets !

Vite un congrès!

Deux, trois congrès!

Quatre congrès!

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe, Roi digne de tous vos regrets.

* Diint Ir» aclPt ilr la SainlP- Allianre , présidé» par le tnysti>|ue Alrsandre, la Trinité et le Sainl-Etprit élaïrnt toa^uun (uroi|u«s.

CHÀNgONS

Avec respect traitez l'Espagne :

Votre maître 7 perdit ses pas.

Naples est un pays de Cocagne ;

Mais des volcans a'approchez pas *.

Vous taillerez en pleine étoffe; Venez chez nous par un vent frais.

Vite un congrès!

DeiLT, trois congrès l Quatre couCTès!

Cinq congrès! dix conCTèsî Prince, vendez ce bon Christophe, Roi digne de tous vos regrets.

Dons Quichottes de l'arbitraire.

Allons, morbleu, de la valeur!

Ce monarque était votre frère;

Les rois sont de même couleur.

Exploiter une catastrophe S'accorde avec vos plans secrets.

Vite un congrès !

Deux, trois congrès!

Quatre congrès I Cinq congrès! ^ congés 1 Princes, vengez ce bon CWistophey Roi digne de tous vos regrets.

LA FORTUNE

- Am da U SabAÛcre.

Pan! pan! est^ ma brune, Pan! pan ! qm frappe en bas?

Pan ! pan! c'est la Fortune ; Pan I pan ! je n'ouvre pas.

L'Bapagne «t itaplei étaient alors na rirai iition.

DE BËRANfiER.

Tous mes amis, le verre en main,

De joie enivrent ma chambrette; , Nous n'attendons plus que
Lisette : .

Fortune, passe ton chemin.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,

Pan ! pan ! qui frappe en bas ?

• Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan 1 pan ! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,

Son or chez nous ferait merveilles ; Mais nous avons là vingt
bouteilles, Et le traiteur nous fait crédit.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,

PanI pan! qui frappe en bas?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis.

Manteaux d'une richesse extrême.

Eh ! que nous fait la pournre même?

Nous venons d'ôter nos bacits.

Pan ! pan 1 est-ce ma brune,

Pan ! pan 1 qui frappe en bas?

. Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,

Parle de gloire et de génie.

Hélas) grâce à la calomnie,

Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan ! pan J est-ce ma bnme.

Pan 1 pan ! qui frappe en bas ?

Pan ! pan 1 ?est la Fortune : ,

Pan ! pan ! je n'ouvre pas. • -

Loin des plaisirs, point ne voulons Aux deux être lancés par elle ;

Sans même essayer la nacelle,

Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan ! pan l est-ce ma brune,

Pan! pan! qui frappe en bas?

Pan ! pan ! c'est la Fortune :

Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés Implorent ses faveurs traîtresses ; Ah ! chers amis, par nos maîtresses Nous serons plus gaîment trompés.

Pan ! pan ! "est-ce ma brune.

Pan! pan! qui frappe en bas ?

Pan! pan! oest la Fortune :

Pan! pan! je n'ouvre pas.

LOUIS xr

Aïb . Sans un p'tit brin d'amour.

Heureux villageois, dansons ;

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos joyeux sons,

Musettes Et chansons!

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles, Louis, dont nous parlons tout bas,

* On tait que ce r«i, retiré au l*lcslj5-lr2-Toun avec lontan, confident et eaccutaur de ae» cruauté*, vouûtait voir quelquefoi le* |>ajr»ani damer devant le* ienêlret de eoo château.

Veut essayer, au temps des fleui-s nouvelles, S'il peut sourire à nos ébats.

Ileurevix villapois, dansons ;

Sautez, fillettes Et garçons I

Unissez vos joyeux sous,

Musettes Et chansons!

Quand sur nos bords on rit, on chante, ou aime, Louis se re-tient prisonnier :

Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ; Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons ;

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos j'oyeux sons, #j^ /

Musettes ^

Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes Aux feux d'un soleil pur et doux;
N'entend-on pas le vive des gardes Qui se mêle au opuit
(jlfÇS verrous?

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos joyeux sons, *

• Musettes

Et chansons!

H vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume Ce roi peut envier la paix.

Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,

A travers ces barreaux épais ?^

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes *

Et garçons! .

Unissez vos joyeux sons,

Musettes Et chansons!

Dans nos hameaux quelle image brillante Nous nous faisons d'un souverain !

Quoi ! pour le sceptre une main défaillante!

Pour la couronne un front chagrin ! * <

Heureux villageois, dansons ;

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos joyeux sous,

Musettes Et chansons!

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne:

L horloge a causé son effroi :

Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne Pouï' un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes Et garçons!

Unissez vos joyeux sons.

Musettes Et chansons!

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;

Il fuit avec son favori.

Craignons sa haine, et disons qu'eu bon père

A ses enfants il a souri. j

Heureux villageois, dansons : 1

Sautez, fillettes

. Et garçons!

Unissez vos joyeux sous.

Musettes Et chansons!

DE BÉHANGKR.

LES ADIEUX A LA GLOIRE

Décembret 48So.

Am; Je commence à m'apercevoir,

^ Chaulons le vin et la beauté :

Tout le reste est folie.

Voyez comme on»oublie Les' hymnes de la liberté.

Un peuple brave Retombe esclave :

Fils d'Epicure, ouvrez-moi votre cave.

La France, qui souffre en repos,

Ne veut plus que mal à propos J'ose en trompette ériger mes
pipeaux.

Adieu donc, pauvre Gloire!

Déshéritons mstoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi ! d'indignes enfants de Mars * Briguaient une livrée.

Quand ma muse éplorée Recnitait pour leurs étendards !

Ah! s'il m'arrive Beauté naïve.

Sous ses baisers ma voix sera captive;

Ou flattons si bien, que pour moi On exhume aussi quelque emploi.

Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi. Adieu donc, uauvre Gloire!

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

* l'Iusieurigi'acraui dcTniicienDe ■rm^o «oUicllaiciil el obie-
■ naienl de* «mpioi* dan* la maiton du roi.

CÊANSONS

Des excès de nos ennemis Chaque juge est complice,

Et la main de Justice De soufflets accable Thénus.

Plus de satire!

N'osant médire,

J'orne de fleurs et ma coupe et ma Ij re.

J'ai trop bravé nos tribunaux ;

Dans leurs dédales infemaia J'entends Cerbère ei je ne vois point Mmos. Adieu donc, pauvre Gloire !

Déshéritons rhistoire. ...

Venez, Amours, et versez-nous a boire.

Des tyrans par nous soudoyés La faiblesse est connue :

Gulliver éternue.

Et tous les nains sont foudroyés.

Mais quelle image I Non mus d'orage;

De nos plaisirs redoutons le naufrage.

Opprimés, gémissiez plus «as.

oSe nous fait, dans un g»»

Que l'univers souffre ou ne souffre pas. Adieu donc, pauvre
Gloire .

Déshéritons l'iiistoire.

Venez. Amours, et versez-nous a boire.

Du sommeil de la liberté Les rêves sont pénibles ;

Devenons insensibles ^

Pour conserver notre gaité.

Quant tout succombe,

Faible colombe.

Ma muse aussi sur des roses retombe.

Lasse d'imiter l'aigle altier,

Elle reprenud son doux métier.

Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier. Adieu donc,
pauvre Gloire!

Déshéritons Imistoire.

Venez , Amours, et versez-nous à boire.

LES DEUX COUSINS

on

LETTRE d'un PETIT ROI A UN PETIT DUC.

Al» : Abl (laigoei m'épargner le re*l«.

Salut ! petit cousin germain * ,

D'un lieu d'exil j'ose fécrire.

La Fortune te tend la main; .

Ta naissance l'a fait sourire.

Mon premier jour aussi fut beau;

Point de Français qui n'en convienne.

Les rois m'adoraient au berceau;

Et cependant je suis à Vienne ! (bis.)

Je fus bercé par tes faiseurs De vers, de chansons, de poèmes;

Ils sont, comme les confiseurs,

Partisans de tous les baptêmes.

Les eaux d'un fleuve bien mondain Vont laver ton âme chrétienne *.

On m'offrit de l'eau du Jourdain ;

Et cependant je suis à Vienne 1

• L« roi de Rome, par u lucre, lilU d'une princeaaae de ^aplc»,
éUit coiuin de» Buurbunt do Tranee, et »•« de germain arec le
duc de Bordeaux,

Oes juges, ces pairs avilis,

Qui te prédisent des merveilles,

De mon temps juraient les lis Seraient le butin des abeilles.

Parmi les nobles détracteurs De toute vertu jilébéienne.

Ma nourrice avait des flatteurs ;

Et cependant je suis à Vienne 1

Sur des lauriers je me couchais;

La pourpre seule t'environne.

Des sceptres étaient mes hochets,

Mon bourlet fut une couronne :

Méchant bourlet, puisqu'un faux pas Même au saint-père ôtait
la sienne.

Mais j'avais pour moi nos prélats;

Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu Que du monde ils t'ouvrent
l'entrée ;

Ils préfèrent au cordon bleu De l'honneur l'étoile sacrée.

Mon père à leur beau dévouement Livra sa fortune' et la mienne.

Ils auront tenu leur serment;

Et cependant je suis à Vienne!

Près du trône si tu grandis,

Si je végète sans puissance,

Confonds ces courtisans maudits, .

Eu leur rappelant ma naissance.

Dis4eur : « Je puis avoir mon tour ;

« De mon cousin qu'il vous souvieime.

« Vous lui promettiez votre amour ;

«I Et cependant il est à Vienne ! » (bis.)

LES VENDANGES î

Am ; Pierrot tur le bord d'un ruisioim.

L'aurore annonce un jour serein :

Vite à l'ouvrage,

Et reprenons courage !

Fillettes, flûte et tanü)ourin.

Mettez les vendanges en train.

Du vin qu'a fait tourner l'orage Dn vin nouveau bientôt
consolera.

Amis, chez nous la gaîté renaîtra , Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

Notre maire tourne à tout vent !

D'écharpe il change.

Et de tout vin s'arrange.

Mais, nuisqu'ainsi ce bon vivant De couleur changea si
souvent.

Qu'avec son écharpe il vendange, Et de vin doux on la
barbouillera.

Amis, chez nous la gaîté^ renaîtra ; Ah! ahi la gaîté renaîtra.

Le juge qui, de vingt façons.

En robe noire Explique son grimoire,

Condamne jusqu'A nos chansons.

Mais, grâce au vin que nous messons, Que lui-même il chante
après boire.

La liberté, la gloire coëtera.

Amis, chez nous la gaité^ renaîtra ;

Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

Digilized by Google

Si le curé, peu tolérant,

Gronde sans cesse Et veut qu'on se confesse,

Son gros nez rouge nous apprend L'intérêt q\i'à nos vins il prend.

Pour en boire ailleurs qu'à la messe, Sur charpî.. mort qu'il dise \m Libéra. Amis, cnez nous la gaîté renaîtra;

Ah ! ah ! la gaîté renaîtra. ,

Que du châtelain en souci L'orgueil insigne Au bonheur se ré-
signe :

Il verra les titres qu'ici Noé nous a transmis aussi.

Ils sont sur des feuilles de vigne; Aux parchemins il les préférera.

Amis, chez nous la gaîté renaîtra; Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Beau pays, fertile et guerrier,

A la souffrance Oppose l'espérance.

Au pampre tu peux marier Olive, épi, rose et laurier.

Vendangeons, et vive la France!

Le monde un jour avec nous trinquera.

Amis, chez nous la gaîté renaîtra ;) , .

Ah! ah! la gaîté renaîtra. ^

L'ORAGE

Am ; Cp(t l'anour, l'ninour.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âgp

Echappe à l'orage ;

Par l'espoir gaîment bercés,

Danse, chantez, dansez!

A l'ombre de vertes charmillles, Fuyant l'école et les leçons,

Petits garçons, petites filles,

Vous voulez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde Craint de nouveaux malheurs ;

En vain la foudre gronde, Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Echappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés.

Danse, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage ;

Mais il n'a point frappe vos yeux.

L'oiseau se tait dans le feuillage ; Rien n'interrompt vos chants
joyeux.

J'en crois votre allégresse ;

Oui, bientôt d'un ciel pur Vos yeux, brillants d'ivresse, Réflé-
chiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Echappe à l'orage ;

Par l'espoir gaiment bercés,

Dancez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines; Comme eux ne soyez point
trahis :

D'une main ils brisaient leurs chaînes, De l'autre ils ven-
geaient leur pays.

De leur char de victoire Tombés sans déshonneur,

Tls vous lèguent la gloire :

Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge

Echappe à l'orage :

Par l'espoir gaiment bercés.

Dancez, chantez, dansez!

Au bniit de lugubres fanfares.

Hélas ! vos yeux se sont ouverts !

C'était le clairon des barbares Qui vous annonçait nos revers.

Dans le fracas* des armes,

Sous nos toits eu débris,

Vous mêliez à nos larmes Votre premier souris.

Chers enfants, dansez, dansez 1 Votre âge Echappe à Torage :

Par l'espoir gaiment bercés,

Dansez, chantez, dansez !

Vous triompherez dès tempêtes Oû notre courage expira ;

C'est en éclatant sur nos têtes Que la foudre nous éclaira.

Si le Dieu qui tous aime Gmt devoir nous punir,

Pour vous sa main ressème Les champs de ravenir.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Echappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés, Dansez, chantez, dansez!

Enfants, l'orage qui redodble,

^ Du sort présage le courroux.

Le sort ne vous cause aucun trouble; Mais à mon âge on craint
ses coups.

S'il faut que je succombe En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe Vos couronnes de fleurs.
Chers enfants, dansez, dansez 1 Votre âge Echappe à l'orage ;
Par l'espoir gaîment bercés.
Dansez, chantez, dansez l

LE CINQ MAI

Am : Moit dct boi» et <lee accordt cbamp^lret.

Des Espngnols m'ont pris sur leur navire * Aui bords lointains
où tristement j'errais. Humble débris d'nn héroïque empire,

J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.

Mais loin du Cap, après cinq^ ans d'absence, Sous le soleil, je
vogue plus joyeux.

Pauvre soldat, ie reverrai la France,

La main d'un nls' me fermera les yeux.

Hien ! le pilote a crié : Sainte-Hélène I Et voilà donc où lanrait
le héros !

Bons Espagnols, là s'éteint votre haine. Nous maudissons ses
fers et ses bourreaux. Je ne puis rien, rien pour sa délivrance ;

Le temps n'est plus des trépas glorieux ! Pauvre soldat, je re-
verrai la France,

La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Où fracassa vin[^] trônes
à la fois.

Ne peut-il pas, se relevant terrible, '

Aller mourir sur la tête des rois?

I» pinire de |inr« voir ii quri poiBl les Uillieun du iioniiio*
iTaient réconcilie lou» le* peu|>lei> arcc ta gloire

Ah ! ce rocher repousse l'espérance :

L'aigle n'est plus dans le secret des dieux. Pauvre soldat, je re-
verrai la France,

La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à la suivre :

Elle était lasse ; il ne l'attendit pas.

Trahi deus fois, ce grand homme a su vaincre. Mais quels ser-
pents enveloppent ses pas ! De tout laurier un poison est l'es-
sence * ;

La mort couvrit d'un front victorieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France,

La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,

« Serait-ce lui ? » disent les potentats : n Vient-il encore rede-
mander le monde?

n Armons soudain deux millions de soldats. » Et lui, peut-être,
accablé de souffrance,

A la patrie adresse ses adieux.

Pauvre soldat, ie reverrai la France,

T/a main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère, Pourquoi au sceptre
arma-t-il son orgueil? Bien au-dessus des trônes de la terre Il ap-
paraît brillant sur cet écueil.

Sa gloire est là comme le phare immense D'un nouveau
monde et d'un monde trop vieux. Pauvre soldat, je reverrai la
France,

La main d'im fils me fermera les yeux.

* On rilrah de pluiirun especcri «te Unrirr un poison dr« plut
aeliri.

Il esl n»c*5i»lre de rappeler austi <^u'k la mort de NaMli't n
IfFaucuup de pertooneti meme fori éclairi^ct, crurent qu'il avjil
péri empuaionne.

CHA.NSONS

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?

Un drapeau noir ! ah ! grand Dieu, je frémis 1 Quoil lui mourir
1 ô Gloire! quel veuvage! Autour de moi pleurent ses ennemis.

Loin de ce roc nous fuyons en silence; L'astre d\i jour aban-
donne les cieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France,

La main d'un fils me fermera les yeiu.

LA MORT DE TRESTAILION

EJI STYLE DO GEXRE.

Ara do toutes lot complaints.

Venez tous, bons catholiques.

Jésuites, grands et petits,

Et vous, nouveaux convertis,

V6us, nos meilleures pratiques, Venez dire un in pace Pour un héros trépassé.

* Les eltantont do TatsTsiLton, do Narcchodonosor, dn In nr SainT'EsrniT, do la G*nnc nàtiokals et du Nocriit. t>RDna no jorn, n'ont jamais paru» dans les recueils publiés par M. OtiiAN-cKn, aux époques qui correspondent à leur date. Hahitiïë «lés lors sans dunte à irtfter la politique sur un ton plus

îl jsrsA a *1 J»*

leur

elevé, il n'a ro|>anlé cos productions que comme un tiibiu ruiili Uayt a la circonstance. Âlais c«^ chansons ayant fait recherclier les contrelacons, si multipliées en Franco et A l'étra-neor, l'édi* leur actuel s est sfu dans l'obligstion, malgré le désir qu'il a do complaire a 1 antenr, de faire entrer dans cette édition,

et ce» onq chausoïis Cl celle des Par ta qui, lorsqu'elles ont éttf
répanilui», avaient aussi un hfct politique. ^

. (Nota na ■. 'ÉuiTaca.)

Bénissons tous k mémoire De monsieur de Trestaillon. < De la
Restauration Lui seul ayant fait la gloire,

Sa mort, vrai malheur public,

Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nîmes Pour sa douce piété,

D'assassin il fut traité Par de brutales victimes,

Quand son bras sur tel ou tel Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogomme,

Ou surpris en mauvais lieu,

Pour rester piu: devant Dieu,

Tous les huit jours ce digue homme Commimiait saintement
Soit à jeun, soit autrement.

Fort de sa cocarde blanche,

A tuer des protestants Il consacrait tout son temps,

Sans excepter le dimanche ;

, Car il s'était procuré Des dispenses du curé.

Miracle ! en vain il s'amuse ** * ^ '

A massacrer en plein jour ; . " Traduit devant une cour, C Au-
cun témoin ne l'accuse.

Les juges au prévenu *

Disent : Ni vu ni connu.

Biche alors de mainte somme Qui lui venait de bien haut,
Il buvait frais au temps chaud, Vivant eu bou gentilhomme,
Et chacun avait grand soin De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte ; Elle vient nous le ravir,

Quand il pouvait nous servir Contre tous ceux qu'on suspecte;
Il meurt en disant : Corbleu !

J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière ; blos magistrats sont en deuil;

Le clergé, la larme à l'œil, Marche avec croix et bannière.

Ainsi l'on ne dira pas *• Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au saint-père Pour qu'il soit canonisé.

Quoique ce soit bien usé.

Dans peu l'on verra, j'espère.

Nos loups chassant les brebis.

Lui dire : Or a pro nobisl

En attendant ses relises Qu'à l'^fontrouge on bénira.

Ses exploits on donnera En exemple aux catholiques.

Afin que sans examen ‘

Chacun d’eux l’imite. Amen.

DE DERANGER.

NABÜCHODONOSOR

Aït de Cal|>igi,

Puiser dans la Bible est de mode ; Preuons-y le sujet d’une ode.

Je chante un roi devenu bœuf ;

Aux anciens le trait parut neuf; (bis.) Surtout la cour en fut aux auges;

Et les brocanteurs de louanges Répétaient sur les harpes d’or ;

Gloire à Nabuchodonosor 1 .

Le roi beugle, eh ! vive les cornes !

Sire, quittez ces regards mornes.

Lui disaient les amis du lieu;

Eu Egypte vous seriez dieu.

Pour fomer aux pieds le vulgaire, Homme ou bœuf, il n’importe guère.

Répétons sur nos harpes d’or ;

Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi se fit à son ét^le ;

A sa manière il tenait table.

Et crut régner en buvant frais.

Les sots lui prêtaient d'heureux traits. On lit dans une dédicace Qu'en latin il citait Horace.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor 1

Un journal écrit par des cuistres Annonce qu'avec ses ministres

Tel jour le prince a travaillé *

Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.

La coui- s'écrie : O temps prospère !

Ce n'est point un roi, c'est un père.

Répétons sur nos haines d'or :

Gloire à Nabuchodonosor 1

Il hume tout l'encens des mages.

Mais paye un peu cher leurs hommages.

Prêtres et grands veulent d'un coup • Rendre au peuple bât et licou;

Même, ^i l'histoire en est crue,

Le roi s'attelle à leur charme.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor!

Le peuple indigné prend un maître D'autre espèce, pire peut-être •

Vite les courtisans ingrats Du roi déchu font un bœuf gras ,

Et sans remords le clergé même S'en régale tout le carême.

Répétons sur nos harpes d'or .

Gloire à Nabuchodonosor !

Bardes que la cassette inspire,

Tragiques à mourir de rire,

Traitez mon sujet, il plaira;

La censure le permettra. (bis.)

Oui, parfumeurs de la couronne,

La Bible à quelque chose est bonne.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor !

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

votn

l'oüverture des chambres.

Am ée ta (^cfaqui.

. Hier monseigneur, le front ceint De sa mitre épiscopale,

Eu ces mots à l'Esprit-Saint Parlait dans sa catédrale :

« Tant de bons nobles devenus « Députés du peuple, au peuple inconnus,

O Dans notre cnambre septennale,

" N'ont ^e tas clartés pour guider leurs pas : « Saint-E^rit, descends, descends jusqu'ennas. ® "Non, cQtl'Èsprit-Saint, je ne descendspas.»

« Qu'est ceci ? n dit d'un ton dur Une excellence bretonne.

« Pour ses papiers, à coup sûr *,

« Le tourniquet le chiffonne •I Parlons-lui, quoique en vérité « L'Esprit soit de trop dans la Trinité ;

« Viens voir à quoi la Charte est bonne.

» De ce lourd carrosse on fait un en-cas.

* Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.

• — Non, dit 1 Esprit-Saint, je ne descend pas. »

Un financier vient : « Sandis ***!

« Dit-il, nous prends-tu pour d'autres?

* Corbiérf.

**.On \$e rappelle l'ac lion »lu luurui^uet Saint- Ji-ai, aiir Ici éJectioni d« Paria.

Villèlo. *

CH AN SUNS

t Pour gagner le paradis,

1 J'ai dore mes patenôtres.

« Tremble de perdre ton emjtloi :

a J'ai séduit des gens plus huppés que toi.

« J'ouvre un emprunt : viens, sois des nôtres, « De notre em-
bonpoint nos amis sont gras.

« Saint-Esnrit, descends, descends jusqu'en bas. « — Non, ait
l'Esprit-Saiut, je ne descends pas.»

Un magistrat crie aussi :

« Oses-tu te faire attendre?

« Ma Thémis a, Dieu merci,

M De bons jurés à revendre.

« Chaque juge est uu honune à moi, a Qui jette en passant sa
carte chez toi.

« Crains de voir jusqu'où peut s'étendre «I La main de justice
au nout de mou bras, n Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en
bas. O — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« S'il persiste, il fondra bien,

• Dit Frayssinous, qu'on s'eu passe, fl D'ailleurs, la cour^ pour
soutien,

« Préfère en tout saint Ignace.

« Montrouge a miné tout Paris ;

•• La Sorbonne aussi sort de ses débris.

fl La jeunesse est dans notre nasse,

« Et les hausse-cols font place aux rabats, fl Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas. « —Non, (Ut l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Mais voudrais-tu t'expliquer ?

« — Oui, bateleurs en goguettes,

• Je vous ai vus fabriquer

« Vos quatre cents marionnettes, fl Quoi! vous osez tout pervertir,

• Corrompre, effrayer, filouter, mentir 1

« Et dans vos discours à roulettes...

• dit 1 archevêque, ou crains nos prélats.

• ®^,B^'E^î*'^Ldescends, descends jusqu^n bas.

• Won, dit 1 Esprit-Saint, je ne descends pas. »

SUR SON LICENCIEMENT PAR CHARLES I

Am: lUte-UI

Pour tout Paris quel outrage I Amis, nous v'ia licenciés.

Est- ce parc' que not' courage Brilla contre leurs alliés? (bis.)
<pielqu' noir projet qui perce.
Morbleu ! pour nous prêter s'cours,
U faut qu' chacun d' nous s'exerce.
Ihi mêm pied partons toujours.
N' cessons pas,
Chers amis, d'maicher au pas.
Moitié d' la gard' nationale S composait d'anciens soldats ;
Des braves d' la gard' royale Aussi faisions-uons grand, cas.
Sans r ministère, nul doute Qu'on eût pu nous voir quelqu'
jour.

Dans not' verre, eux hoir la goutte.
Nous, marcher à leur tambour.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.
Nos voix ont paru sinistres ;
I)' nouveau pourtant il faudr a
Crier : A bas les mimstres,
Les jésuit's, et caetera.

Pour sou argent i' crois qu' la foule A bien i' droit former un
vœu ; N'est-c' que quand la maison croule Qu'on permet d' crier

au feu?

N' cessons pas,

Chers amis, d' marcher au pas.

Au lieu d' monter à la Chambre, Nous aurions bien dû, je T
sens.

Des injur's de, plus d'un membre D'mander raison aux trois
cents.

La Charte qu'on y tiraille Est leur rempart; mais, au fond, On
peut franchir c'te muraille Par les brèches qu'ils y font.

N' cessons pas,

Chers amis, d' marcher au pas.

Au château fair' le service Sans cartouch' pour se garder;

En voir donner à chaqu' Suisse,

Eu arrièr' ça fait r' garder.

Qui rétrograde se blouse;

Gens d' la cour, sauf vot' respect, Vous risquez quatre-vingt-
douzo Pour ravoir quatre-vingt-sept,

N' cessons pas,

Chers amis, d' marcher au pas.

Puisque Montroug' tious menace.

Et rév' quelqu' Saint-Barthérmy, Préparoi^-nous, quoi qu'on
fasse,

A repousser rennemi. (bis.) Quand vers un' perte certaine

L' navire est conduit foU'ment, En dépit du capitaine Faut
sauver le nàtiment.

N' cessons pas,

Chers amis, d' marcher au pas.

NOUVEL ORDRE DU JOUR

Ain : C'nt l'amour, l'amour, l'amour.

Brav' soldats, v'ia l'ord' du jour : .

Point d' victoire Oh n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'ia Tord' du jour î Garde à vous! demi-tour!

— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne? — Mon p'tit. eir n'
veut plus qu'aujourd'hui Ferdinand lass' périr au bain Ceux-là
qui s' sont battus pour lui..

Nous allons tirer d'peine Des moin's blancs, noirs et roux,

Dont on prendra d' la graine Pour en r'planter chez nous.

Brav' soldats, v'ia Tord' du jour t Point d' victoire Oh n'y a
point d' gloire.

Brav' soldats, v'ia l'ord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour 1

* CrI'o clianton Tut faiia {raur étrt rpanHua dani l'arrosa lon-
quVlle campait ant Pyr^prci, aratil l'ouaertare «ie la

pa|nt.

— Notre .incieii, qii' pensez- vous d' la guerre? — Mon p'tit, ça
n'ira jamais bien l V'ia-z un princ' qiii n' s'y comiait guère; C'est
un' poir' moU' de bon chrétien ;

Bientôt l'fils d'Henri Quatre Voudra q[u'un ioiir d'action On n'
puisse aller combattre Sans billet d' confession.

Brav' soldats, v'ia l'ord' du jour :

Point d' victoire Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'ia Tord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour î

— Notre ancien, qu'es' qu' c'est qiie l' Trappiste Avec tous ces
cïionans dégu'nillés?

— 3Ion p'tit, y vont grossir la liste Des gens (pi' la France a
rhabillés ;

Afin qir pour leur vengeance,

Leurs frèr's soient massacrés,

Ils font un' sainte alliance Avec nos émigrés.

Brav' soldats, v'ia l'ord' du jour :

Point d' victoire

» Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats v'ia l'ord' du jour : •

Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, quel s'ra not' partage?

— Mon p'tit, les coups d'cann' reviendron r^t puis, suivant le
vieil usage.

Les nobles seuls avanceront.

Oui, s'ion not' origine.

Nous aurons pour régal.

DE BÉRAWOER*

Nous r bâton d' discipline,

£nz r bâton maréchal.

Brav' soldats, -v'ia Tord' du jour :

Point d' victoire Où n'y a point gloire.

Brav' soldats, v'ia l'ord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour f

— Notre ancien, mie d' viendra la France,

Si je cherchons d' lointains dangers?

— Mon p'tit, profitant d' not' absence,

On introduira l's étrangers.

A la fin d' la campagne,

Nous s'rons tout étonnés Qu'en enchaînant l'Espagne Nous
nous s'rons enchaînés.

Brav' soldats, v'ia l'ord' ^du jour ;

Point d' victoire Où n'v a point d' gloire.

Brav* solaats, v'ia l'ord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, vous que 1' père aux autres Eût fait-z officier
d'puis longtemps.

Marquez-nous V pas, nous s'rons des vôtres.

— Mon p'tit, v'ia du français qu* j'entends. Si la France en
alarmes

Porte un trop lourd fardeau,

Pour essuyer ses larmes, ^

R'prenons not' vieux drapeau!

Brav' soldats, v'ia Tord' du jour :

Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire. , rr .

Brav, soldats, v'ia Tord' du jour :

Garde à vous ! demi-tour 1

DE PROrUNDIS

A I.'T'SAGB

PF. PEUT on TROIS MARIS.

Am Eh ! t'ai, gai, gai, mon officîpr.

Eh! gai, gai, gai, de profundis!

Ma femme A rendu Tâme.

Eh! gai, gai, gai, de profundis I Qu'elle aille en paradis.

A cette âme si chère Le paradis convient :

Car, suivant paa grand'raèrc, De l'enfer on revient.

Eh! gai, gai, gai, de profundis l Ma femme A rendu l'âme.

Eh! gai, gai, gai, de profundis!

Qu'elle aille en paradis.

Hélas ! le ciel lui-même Avait tissu nos nœuds :

Mon bonheur fut extrême...

Pendant un jour ou deux.

gai, gai, de profundis!

Ma femme A rendu l'âme.

P,?*» profundis!

Quelle aille en paradis;

UE Béranger.

Eh! g.ii gai, gai, de profundis !

Ma femme A rendu Tâme.

^ n' profundis I

Qu elle aille en paradis.

Non, jamais tourterelle N aime plus tendrement :

Comme elle était fidèle...

A son dernier amant!

Eh! gai gai, gai, de profumliſi Ma femme A rendu l'âme.

n '* profundis I

Qu elle aille en paradis.

I|iei«! faut-il lui survivre?

Me faut->ù la pleurer?

Non, non, ^e veux la'suivre...

i'our la VOIT enterrer.

Ehl gm, gai, gai, de profundh !

Ma femme ^ A rendu l'âme.

'f profundis!

Qu elle aille en paradiſ.

PRÉFACE

Ain rfu y»ude»iUc ilc Pr^ville cl Tnconncl.

allez, enfants nés sous un autre règne ;

Sous celui-ci quittez le coin du feu.

Adieu : partez, bien que pour vous je craigne Certaines gens
qui pardonnent trop peu.

On m'a crié: L'occasion est bonne;

Tous les partis rapprochent leurs drapeaux. Allez, enfants ;
mais n'éveillez personne :

Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes !

J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien : Car en prison le
sommeil est sans charmes; Près du malheur on ne dort jamais
bien. J'entends encor le verrou qui résonne,

Et dans ma main fait trembler mes pipeaux. AUez, enfants;
mais n'éveillez personne :

Mou médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait ; La gaîté vous délaisse,

Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :

De notre père accusant la faiblesse,

Les plus joyeux sont restés au logis.

Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne. Pincer au bt le
diable et ses suppôts.

Allez, enfants ; mais m'éveillez personne :

Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine, • D'abeilles, non, mais de guêpes, je crois.

Ne soufflez mot, retenez votre haleine :

* Celte chan\$oD est ea léc du volame publié en 183S.

Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois * l Le dard caché qu'à ces guêpes Lieu donne A fait périr des bergers, des troupeaux. Aller, enfants; mais n'éveillez personne; Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,

S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;

Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure ;

Le s'en servir on neut juger prudent.

Non : qu'ai-je dit! Ah ! la peur déraisonne; Tous les partis rapprochent leurs drapeaux. Allez, enfants; mais n'éveillez personne ; Mon médecin m'ordonne le repos.

LA MUSE EN FUITE

MA PREMIÈRE VISITE KV PALAIS DE JPSTICE CHANBOM FAITE .

A L'OCCASIOI» DES PREMIÈRES POURSUITES JUDICIAIRES EXERCÉES CONTRE MOI POUR LA PUBLICATION DE MON RECUEIL.

Am : Halte-là ! .

Quittez la lyre, ô ma Muse!

Et déchiffrez ce mandat. -

Vous voyez qu'on vous accuse Le plusieurs crimes d'Etat.

Pour un interrogatoire r-.

Au Palais comparaissons.

* D.iiii plut d'un Tilla;;e. on croit encor* que ict aLeillet te jct-
leol tur ceux qui proferonl det jnrout aupret de la ruche.

Plus de chansons pour la gloire !

Pour l'amour plus de chansons!

Suivez-moi !

C'est la loi ;

Suivez-moi, de par le roil

Nous marchons, et je découvre L'asile des souverains.

Muse, la Fronde en ce Louvre Vit pénétrer ses refrains *.

Au Qui vive ? d'ordonnance.

Alors, prompte à s'avancer,

La chanson répondait : France !

Les gardes laissaient passer.

Suivez-moi !

C'est la loi ;

Suivez-moi, de par le roi !

La iustice nous appelle De l'autre côté de l'eau.

Voici la Smnte-Ch[^]elle Où l'on pria pour Boileau **.

S'il renaissait, ce grand maître, Le clergé remis en train,

En prison ferait peut-être Fourrer l'auteur du Lutrin.

Suivez-moi I C'est la loi ;

Suivez-moi, de par le roi !

Là, devant ce péristyle.

Un tribunal impuissant

de chanson» nr fim-nt laneëo» fie part cl d'au-

*• Oii [^] [^]ureiii 1 objet d aaciuc poursuite.

Sainte-CWrire' «tuée sou, |,

l'«n dca ouvragw 1« Ih?. ' *i I''' ""M-in.

O plus parlait de notre langue.

Au bûcher livra Y Emile* y Phénix toujours renaissant.

JMuse, de vos chansonnettes Aujourd'hui l'on va tâcher De
faire des aÛuraettes Pour ranimer ce bûcher.

Suivez-moi !

C'est la loi;

Suivez-moi, de par le roi!

Muse, voici la grand'salle., Eh quoi ! vous fuyez devant Des
gens en robe un peu sale.

Par vous piqués trop souvent I Revenez üonc, pauvre sotté.

Voir prendre à vos ennemis.

Pour peser une marotte,

Les balances de Thémis.

Suivez-moi !

C'est la loi ;

Suivez-moi, de par le roi!

Elle fuit; et chez le juge J'entre, et puis enfin je sors, Mais de-
vinez quel refuge Ma Muse avait pris alors :

Gâiraeiit avec la grisette D'un président, bon humain, Cette
folle, à la buvette, Répétait, le verre eu main ; *

Suivez-moi !

C'est la loi;

Suivez-moi, de par le roi!

* On «jil ^galrment que, par arr^t ilii parl.'iurnl, l'Éhilc Tut)
r.'ilé p.r la luaiii ilii iMuirreau, el luii auU'ur il.rrvié «le pnr*
curp*.

DÉNONCIATION

EN FORME d'impromptu A PROPOS DE COOPI.ET9

QUI M'ont été envoyés pendant mon puocès.

Aih >Iii liullct ili's PiiTroU.

Oq m'a dénoncé, je dénonce;

Oui, je dénonce des couiilets:

La gâité de l'autciu' annonce Qu'il ^)eut figurer au Talais;

On voit, à l'air dont il vous traite, Que cent fois il vous persifla.

Messieurs les juges, qu'on arrête, Qu'on, ar rête cet homme-là.

11 prétend rire des entraves Quu la presse l'on veut donner.

11 croit à la gloire des braves; Pourriez-vous le lui pardonnerî
Il ose vanter la musette Qui dans leurs maux les consola.

Messieurs les juges, qu'on arrête, Qu'on arrête cet homme-là.

Il proaigue la flatterie A ceux qui goût persécutés ;

Il pourrait chanter la patrie ;

G est un grand tort, vous le sente:

IJe 1 esprit qu'à ma Muse il prête Vengez-vous sur l'esprit qu'il
a.

qu'on arrête,

Qu on arrête cet houuue-là.

ADIEUX A LA CAMPAGNE

Aw : Mute dei boit el ctet accordt chatnpétrc*.

Soleil si doux au déclin de l'autonme,

Arbres jaunis, je viens vous voir encor : N'espérons plus que la haine pardonne A mes chansons leur trop rapide essor.

Dans cet asile, où reviendra Zéphire,

J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire; Echos des bois, répétez mes adieux.

Gomme l'oiseau, libre sous la feuillée,

Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants;

Mais de grandeur la France dépouillée Courbait son front sous le joug des méchants, le leur lançai les traits de la satire ;

Pour mon fionheur l'amour m'inspirait mieux. Ciel vaste et pur. daigne encor me souriië; Echo des bois, repétez mes adiqux.

Déjà leur rage atteint mon indigeaj^ ^;

Au tribunal ils traînent ma gaité|^

D'un masque saint ils couvrent leur yengeance : Rougiraieut-Us devant ma probité?

* Cette chanson, faite dans te mois de noTembra 1831, ftA copiée et diatribuéê au Iribpnal le jour de U première CODdainnation de l'aoienr.

** Lorsque ie recueil de 1821 pamt, ee fut le minbtère qui força les membres du conseil de rUnirenild d'ûter e l'antear le moilli|ue emploi d'expédi ionnaire qu'il occupait depuis doMe ans. Au reste, on l'avait prévenu que, s'il faisait imprimer scs nouvelles chansons, il perdrait cet emploi.

Ah ! Pieu n'a point leur cœur pour me maudire ; L'Intolérance est fille des faux dieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ; Echos des bois, répétez mes adieiu.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,

Si j'ai prié pour d'illustres soldats.

Ai-je à prix d'or, aux pieds d>î la Victoire, Encouragé le meurtre des Etats?

Ce n'était point le soleil de l'Empire (ju'à son lever je chantais dans ces lieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire; Echo des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d humilier ma vie,

Bellart s'amuse à mesurer mes fers ;

Même aux regards de la France asservie,

Un noir cachot peut illustrer mes vers.

A ses barreaux je suspendrai ma lyre ;

La Renommée y jettera les yeux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;

* Echos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !

Jadis un roi causa tous ses malheurs.

Partons ; j'entends le geôlier qui m'appelle; Adieu les champs,
les eaux, les prés, les fleurs. Mes fers sont prêts : la liberté
m'inspire,

Je vais chanter son hymne glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire: Echos des bois, ré-
pétez mes adieux.

PREMIÈRE CHANSON FAITE A SAINTE- PÉLAGIE

JanTier 4822.

Aih . CluiDtuns Ijclamini.

D'un petit bout de chaîne Depuis que j'ai tâté.

Mon cœur en belle liaine A pris la liberté.

Fi de la liberté.l A bas la liberté !

Marchangy, ce vrai sage,

M'a fait par charité Sentir de l'esclavage La légitimité.

Fi de la liberté!

A bas la liberté 1

Plus de vaines louanges Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes Le monde emmaillotté!

Fi de la liberté !

A bas la liberté !

De son arbre civique Que nous est-il resté?

Un bâton despotique.

Sceptre sans majesté.

Fi ne la liberté !

A bas la liberté!

Interrogeons le Tibre ;

Lui seiu a bien goûté Sueur de peuple libre.

Crasse de papauté.

Fi de la linerté 1 A bas la liberté !

Du bon sens cpïi nous gagne Quand l'homme est infecte,

Il n'est plus, dans son bague, Qu'un forçat révolté.

Fi de la liberté!

A bas la liberté I

Bons porte-clefs que j'aime, Geôliers pleins de gaité,

Par vous au Louvre même Que ce vœu soit porté :

Fi de la liberté !

A bas la liberté !

UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER

Sainle-Pilgie.

Am : Tonton, tonuine, tonton.

Grâce à votre bourriche pleine De gibier digne d'un glouton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Joyeux chasseurs d'IUe-et-Vilaine,

DE BÉRANOER,

De votre cor je prends le ton,

Tonton, toutaine, tonton.

Chassez, morbleu! chassez encore, Qiuttez Rosette et
Jeanneton,

Tonton, tonton, tontaine, tonton;

Ou, uour rabattre dès l'aurore.

Que les Amours soient de planton, Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béarnais a fait mettre Maint chasseur au fond d'un pon-
ton *, Tonton, tonton, tontaine, tonton; Gabrielle daignait per-

mettre Qu'on bracomiat dans son canton, Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province Porter aux champs son mousqueton, Tonton, tonton, tontaine, tonton;

On gardait la perdrix du prince;

Les loups dévoraient le mouton* Tonton, tontaine, tonton.

Vous qui consolez ma disgrâce;

Pour nos droits vous tremblez, dit-on, Tonton, tonton, tontaine, tonton ; Sauvez au moins le droit de chasse, Pour l'honneur du pays breton, Tonton, tontaine, tonton.

Henri IV renouveau des ordonnances très-sévères contre k*

MA GUÉRISON

RÉPONSE A DES SEMUROS

OUI , Pour FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE d'essayer de guérir DES MALADES INCURABLES, IL'ONT ENVOYÉ DU AIN DE CHAMBERTIN ET DE SOMANÈB EN m'ordonnant DES DOUCHES INTÉRIEURES PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON.

Salut-Pélagie.

Air de la Treille de lioccrilé.

J'espère

Que le Tin opère;
Oui, tout est bien, même en prison ;
Le vin m'a rendu la raison, (bis.)
Après un coup de romanée,
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma Muse obstinée A railler les hommes puissants.
(bis.) Un accès pouvait me reprendre ;

Mais, du topique effet certain!
J'avais de l'encens à leur vendre Après un coup de
cliambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même eu prison :
Le vin m'a rendu la raison.
Après deux coups de romanée,
Hougissant de tous mes forfaits.
Je vois ma chambre envipoignée I»'lieureux que le pouvoir a
faits.

De mes juges l'arrêt suprême Touche mon esprit libertin;
J'admire Marchangy lui-même Après deux coups ae
chambertiu.

J'espère

Que le vin opère;

Oui, tout est bien, même en prison :

Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de romanée,

Je n'aperçois plus d'opresseurs.

La presse n'est plus enclainée ;

Le budget seul a des censeurs.

La tolérance par la viÛe Court en habit de sacristain ;

Je vois pratiquer l'Évangile Après trois '^coups de chambertin.

J'espère

Que le vin opère ; '

Oui, tout est bien, même en prison :

Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de romanée,

3Ion œil, mouille de joyeux pleurs, Voit la Liberté couronnée
D'olivier, d'épis et de fleurs.

Les douces lois sont les plus fortes; L'avenir n'est 'plus incertain :

J'entends tomber verroui et portes Au dernier coup de chambertin.

^ i. ' 1 Av -

J'espère* 4/ ^ jl Que le vin opère ; ^

Oui, tout est bien, même en prison :

Le vin m'a rendu la raison.

O chambertin ! ô roinanée !

Avec l'aurore d'un beau jour L'Illusion chez vous est née De l'Espérance et de l'Amour. (bis.) Cette fee, aux humains donnée,

Tour baguette tient du Destin Tantôt un cep de romanée,

Tantôt un cep de chambertin.

J'espère

Que le vin opère;

Oui, tout est bien, même en prison •

Le vin m'a rendu la raison, (bis.)

L'AGENT PROVOCATEUR

REMERCIEMENT A D'äUTRES BOURGUIGNONS

QUI m'avaiest envoyé du vîn des différents crus les plus renommés.

Sainte-Pélagie.

Air ; Je vais birntût quitter l'empirc.

Avec son habit un peu mince,

Avec son cliapeau goudronné,

Comme 1 honneur de la province Ce ^ur^^nou nous est don-
né. (bis.) Quniqu A soit d'âge respectable,

^ beau nom il soit porteur, (bis.) «'ums, il fait jaser à table :

c est un agent provocateur. (ter.)

D est ^ de l'infortune,

■M ont dit ceux çui l'ont annoncé ;

I Pourtant un soupçon m'importune ;

; Par la police il a passé *.

Plus d'un personnage notable,

Là, souvent devient délateur.

Chut! mes amis, il fait jaser à table :

C'est un agent provocateur.

Mais il circule, et de la France Déjà nous vantons les héros;

A nos yeux déjà l'Espérance Sourit à travers les barreaux;

. Enfin son cbarme inévitable

^ Sollicite un mabn chanteur.

Chut! mes amis, il fait jaser à table ;

C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire D'un sol fertile en joyeux ceps,

Et l'empereur dont la mémoire Reste en honneur chez les Français ** ;

Oui, sur Probus, prince équitale,

Il nous souffle un chorus flatteur.

Chut ! mes amis, il fait jaser à table :

C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice;

Exprès prolongeons le dîner,- S'il a passé par la police,

Qu'il passe pour y retourner. (bis.)

Passe donc, ô 'vin délectable !

Retourne à ce lieu corrupteur. (bis.) Chut! mes amis, il fait jaser à table :

C'est un agent provocateur. (ter.)

* On Tâille ton« Je< obJrU eofjrëi aiii prhonnirrt: de» acenU
do pulic* lonl durge» Je ce to o. *

** bd Bourgogne r»i rederalilo k rrobii», empereur romain, de
la plupart de» vigne» qui oui .lepïii» ont fait aa riebexe.

MON CARNAVAL

Sainte-Pélagie.

Ain «les Chrrilles ilc ninitre Adam.

Amis, voici la riante semaine One tous les ans je fêtais avec vous.

Marotte en main, dans le char qu'il promène Momus au bal conduit sages et fous.

Sur ma prison, dans fonabre ensevelie,

Il m'a semblé voir passer les Amours.

J'entends au loin l'archet de la Folie :

O mes amis, prolongez d'ieureui joui's !

Oui, je les vois, ces danses amoureuses Oit la beauté triomphe à chaque pas :

De vingt danseurs je vois les mains heureuses Saisir, quitter, ressaisir mille appas.

Dans ces plaisirs que volie co-iir m'oublie :

Un seul mot triste en peut troubler le cours. J'entends au loin l'archet de la Folie :

O mes amis, prolongez d'heureux jours.

Combien de fois, auprès de la plus belle.

Dans vos banquets j'ai présidé chez vous !

Là de mon cœur jaillissait l'étincelle Dont la gaîté vous électrisait tous.

De joyeux chants ma coupe était remplie ;

Je la vidais; mais vous versiez toujours. J'entends au loin l'archet de la Folie :

O mes amis, prolongez d'heureux jours!

*Des jours charmants la perte est seule à craindre ; Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.

DF. BÉRANGÉE.

Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre Le grain d'encens dont je nourris mes dieux. Quand la plus tendre était la plus jolie,

Pes fers alors m'auraient paru bien lourds. J'entends au loin l'archet de la Folie :

O mes amis, prolongez d'heureux jours I

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse Du calme enfin vous impose la loi.

Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi. Dans vos plaisirs ainsi je me replie ;

Je suis vos pas, je chante vos amours. J'entends au loin l'archet de la Folie :

O mes amis, prolongez d'heureux jours 1

L'OMBRE D'ANACRÉON

Saiale-PélagU.

Aih do 1> SenlincUo.

Un jeune Grec sourit à des tombéau :

Victoire! il dit; l'écho redit ; Victoire !

O demi-dieux ! vous nos premiers flambeaux Trompez le Styx,
revoyez votre gloire!

Soudain, sous un ciel enchanté Une ombre appai'aît et s'écrie ;
n Doux enfant de la Libei-té, (bis.) tt Le riaisir veut une patrie !

« Une patrie!

« O peuple grec! c'est moi dont les destins « Furent si doux
chez tes aïeux si braves;

O Quand il chantait l'amour dans leurs festins, « Anacréon en
chassait les esclaves.

« Jamais la tendre Volupté M N'approcha d'une âme flétrie.

■ Doux enfant de la Liberté,

« Le Plaisir veut une patrie!

• Une patrie I

a De l'aigle encor l'aile rase les cieiu,

■ Du rossignol les chants sont toujours tendres; • Toi, peuple
grec, tes arts, tes. lois, tes dieux a Qu'en as- tu fait? qu'as-tu fait
de nos cendres a Tes fêtes passent sans gaité a Sur une rive encor

fleurie, a Doux enfant de la Liberté, a Le Plaisir veut une patrie ! '

.

a Une patrie!

a Déjà vainqueur, chante et vole au danger; a Brise tes fers ; tu le peux si tu l'oses, a Sur nos débris, quoi ! le vil étranger « Dort enivré du parfum de tes roses ! a Quoi ! payer avec la beauté a Un tribut à la barbarie 1 a Dcmx enfant de la Liberté,

B Le plaisir veut une patrie .

« Une patrie!

a C'est trop rougir aux yeux du voyageur a Qui d'Olympie évoque la mémoire, a Frappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur, a Reverdiront d'abondance et de gloire.

« Des tyrans le sang détesté a Réchauffe une terre appauvrie, a Doux enfant de la Liberté, a Le Plaisir veut une. patrie 1 a Une patrie I

Béranger,

f A tes voisins n'emprunte que du fer • ' Tout peuple esclave est allié perfld"*

« Cher à Vénus, son étoile te guide * :

l SfmrTi;®' teujiors indompté,

• ?e®P coupe tarie.

• Doux enfant de la Liberté,

• Le plaisir veut une patrie ! •

• Une patrie! d

Il se rendort, le sage de Téos.

tLkI ses funérailles.

Thebes, Corinthe, Athènes, Sparte, Arcos Ivm d espoir,
e^umez vos niurailles!^ Vos vierges même ont répété Les mots
d'une voix attendrie :

" de la Liberté, (bis \

• Le Plaisir veut une patrie I • Une patrie ! *

L'építaphe de ma muse

Saîutt-Pélagie.

Air ; Ninon chez ma.Iame Je Sëviînê.

T^n^f venez lire

L építaphe aue je me fais.

J ai chante amoureux délire,

et ses hauts faits.

J ai plaint les peuples qu'on abuse;

J ai cliansonne les gens du roi ;

reiujr d«"v«uî'. """"""®' «O *t=u#rziioa

CHANSoK

Béranger m'appelait sa muse. (bis.) Pauvres pécheurs, priez pour moi ! (bis.) Priez pour moi, priez pour moi!

Grâce à moi, qu'il rendit moijs folle, D'être gueux il se consolait.

Lui qui des muses de l'école N'avait jamais sucé le lait.

Il grelottait dans sa coauille Quand d'un luth je lui fis l'octroi.

De fleurs j'ai garni sa mantille.

Pauvres pécheurs, priez pour moi!

Priez pour moi, priez pour moi 1

Je l'ai rendu cher au courage,

Dont il adoucit le malheur.

En amour il fut mon ouvrage;

J'ai pipé pour cet oiseleur.

A lui plus d'un cœur vint se rendre ; Mais, les oiseaux en feront foi,

J'ai mumi la glu pour les prendre.

Pauvres pécheurs, priez pour moi!

Priez pour moi, priez pour moi!

Un serpent... (Dieu! ce mot rappelle Marchangy, qui rampa vingt ans !)

Un serpent ^i fait peau nouvelle Dès que brille im nouveau printemps.

Fond sur nous, triomphe et nous livre Aux fors dont on pare la loi.

Sans liberté je ne peux vivre.

Pauvres pécheurs, priez pour moi !

Priez pour moi, priez pour moi l

Malgré l'éloquence sublime De Dupin, qui pour nous parla,

N'ayant pu mordre sur la lime,

Le liideui serpent l'avala.

Or je trépasse, et, mieux instruite,

Je vois l'enfer avec effroi :

Hier Satan s'est fait jésuite, (bis.] Pauvres pécheurs, priez pour moi ! (bis.) Priez pour moi, priez pour moi !

LA SYLPHIDE

Ain : Je no sais plus ce que Je veux.

La Raison a son ignorance ;

Son flambeau n'est pas toujours clair : Elle niait votre existence,

Sylphes charmants, peuples de l'air; Mais, écartant sa lourde
égide Qui gênait mon œil curieux,

J'ai vu naguère une sylphide.

Sylphes légers, soyez mes dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses, Fils de l'Aurore et des Zéphyr ;

Vos brillantes métamorphoses Sont le secret de nos plaisirs.

D'un souille vous séchez nos larmes; Vous épurez l'azur des
deux :

J'en crois ma sylphide et ses charmes.

Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantino Plaire par ce qui lui manquait.

Ruban perdu, boucle défaite, bille était bieu, la voilà iiiieui.

C'est de vos sœurs la plus parfaite, sylphes légers, soyez mes
tfeui.

Que de grâce en elle font naître Vos caprices toujours si doux 1
C est un enfant gâté peut-être,

Mais un enfant gâté par vous.- J ai vu sous mi air de paresse,

. L amour rêveur peint dans ses yeux Vous qui protégez la ten-
dresse, Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge Vous nous apportez en riant.

JJu sein de vives étincelles Son vol n[^]élevait jusi/u'aux cieux;
Vous dont elle empruntait les ailes, Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas ! rapide météore,

Trop vite elle a fui loin de nous.

^o1 1- elle m'apparaître encore?

Quelque sylphe est-il son époux?

Won, comme l'abeille elle est reine ^ un empire mystérieu ;

Sylphes légers, soyez mes dieux.

LA PERTE DE MA PLACE A L'DNIVF.RSITÉ

48tl.

Air <!• U Trrille de MDcérîtê.

Lise à l'oreille Me conseille ;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (bis.)

TJn doui emploi pourrait vous plaire,

Me dit Lise ; mais songez bien,

Songez bien au poids du salaire, (bis.) Même chez un vrai ci-
toyen, (bis.)

Rester pauvre vous est facile,
Quand l'Amour, afin de l'aser,
Vient remonter ce luth fragile Que Thémis a voulu briser*
Lise à l'oreille Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas r Chantez, monsieur, n'écrivez pas.
Dans l'emploi qu'un ami vous offre.
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer au bruit de son coffre Les droits que sa vertu défend ;
Vous croiriez voir à oha(jue rime Les sots, doublement
satisfaits,

De vos chansons lui faire un crime, Vous en faire un de ses
bienfaits.

Lise à l'oreUîe Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.
Craignant alors la malveillance, Vous ririez moins de ce baron.
Courtier de la Sainte-Alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds de peur duine crise, n veut que les Grecs soient
déchus Pour avoir Vendos de Moïse, *
On fait bariqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas#

Votre Muse en deviendrait folle.

Et croirait flatter en disant Que sur la droite du Pactole Intrigue et ruse vont puisant.

Tandis qu'une noble industrie Puisse à gauche^ et de toute part Reverse à flots sur la patrie Un or dont le pauvre a sa part.

P*'*»*' <l'lu>ürqiici

• celS“ ta droit* et U gmehe d* I. Cli.mbrç

^ Lise à l'oreille »

V Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas. •>

Ainsi mon oracle m'inspire.

Puis ajoute ce dernier point :

Des distances l'Amour peut rire; L'Amitié n'en supuorte point,
(bis.) Riche de votre iudépenaance,

Chez Laffitte toujours fêté,

En trinquant avec l'opulence.

* Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille *

Me conseille ;

Cet oracle. me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (bis.)

LE PIGEON MESSAGERS

Am de Taconnpl,

L'aï brillait, et ma jeune maîtresse Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.

Nous comparions notre France à la Grèce, Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds, (bis) Nœris découvre un biUet sous son aile :

Il le portait vers des foyers chéris, (bis.)

' Tout le momie connaît l'nsafte «jne <{iirl<|tir* peuple* font de* pi'^uon* peur porter le* lettre* prettêct. Ou le* eiupurtc loin .lu leur tCjoiir li.'iliitiel, et il* traversent, pour y revenir, le* plus grande* di*Unce* avec une rapidité qui paraît incroyable.

Digilized jyGoogle

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle! . Et dors eu paix sur le sein de Nœris. y

11 est tomhé, las d'un trop long voyage; llendous-lui vite et force et liberté.

D'un trafiquant remplit-il le message?

Va-t-il d'amour parler à la beauté ?

Peut-être il porte au nid qui le rappelle Les derniers vœux
d'infortunés proscrits.

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle!

Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Mais du billet quelques mots me font croire Ou'il est en
France a des Grecs apporté.

Il vient d'AtUène; il doit parler de gloire: Lisons-le donc par
droit de parenté.

Athène est libre ! amis! quelle nouvelle! Uue de lauriers tout à
coup relletris !

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle !

Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! AU! buvons à la Grèce : Nœris, voici de nou-
veaux demi-dieux.

L'Europe en vain, tremblante de vieillesse. Déshéritait ces ai-
nés glorieux.

Ils sont vainqueurs; Athènes, toujours belle. N'est plus vouée
au culte des débris.

Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle !

Et dors en iiaix sur le sein de Nœris.

Athène est libre ! ô Muse des Pindares, Reprends ton sceptre,
et ta lyre, et ta voix ; lène est libre en dépit des barbares !

At

At

At lène est libre en dépit de nos rois ! One l'univers, toujours
instruit par elle, Retrouve encor Athènes dans Paris !

DE BÉRANGER. 3i7

Bois dans nia coupo, ô inessagor fitlMt* !

Et dors eu paix sur le seiu de Nœris.

Bf'au voyageur au pays des Hellènes, Renose-toi, puis vole à
tes amours;

Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,

Reviens braver et tyrans et vautours, (bis.)

A tant de rois dont le trône chancelle,

D'im peuple libre apporte encor les cris, (bis.) Bois dans ma
coupe, ô messenger fidèle !) , ,

Et dors en paix sur le sein de Naris.) ^ ”

L'EAU BÉNITE

COUP LETS

POI'R I.E MAIUAGE A L'Ér.USE DE DECX ÉPOI'X UARUÏS
DEPL'IS 1.o.INGTEMPS SANS CÉR^MUME.

Air: FjuI cl'la *irtu, pas trop n'en faut.

Ces deiu époux ont mis enfin Pe l'eau bénite dans leur vin.

(bis.)

A l'autel ce couple s'engage ; Voilà de quoi nous récrier.

Après vingt ans de mariage Oser encor se marier !

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

Grand Dieu ! des torts que tu nous passes, Le moindre, aux
yeux de ta bonté,

Est celui d'avoir dit les grâces Avant le henedicUe,

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée...

Chut ! taisons-nous ; mais puisse un jour Du chapeau de la
mariée Sa fille aussi coiffer l'Amour !

Ces deux époux ont rais enfin De l'eau beuiti dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles.

Versez d'un Dordeaui réchauffant.

Reste du vin mis en bouteilles Au baptême de votre enfant.

Ces deux époux ont mis enfin De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux quoiqu'on en glose, Prouvez au diable, et
prouvez bien,

Que parfois, prise à faible dose.

L'eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin | x De l'eau bénit* dans leur vin.
> ' "

UE MA CONDAMNATION PAR LA COUR U'ASSISES

Ain : Quand des ans la llenr printanière.

Sur des Roses l'amour sommeille ;

Mais, quand s'obscurcit l'horizon.

Digilized by '

Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Tyran aussi, l'Amoui' nous coûte Des pleurs qu'elle sait
arrêter;

Au poids de nos fers il tijeute; Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'Amour sommeille; Mais, quand s'obscurcit
l'horizou, Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles Lorsque ma iSluse
emménagea,

A peine on*refennait les grilles Que l'Amitié frappait déjà.

Sur des roses T Amour sommeille-, Mais, quand s'obscurcit
l'horizon, Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes, Bravant la haine et la pitié,

Joint au souvenir de ses peines Celui des soins de l'Amitié ! ‘

Sur des roses l'Amour sommeille; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon, Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe?

Amis, renonçons à briller;

Donnons les marbres d'une tombe Pour les plumes d'un
oreiller.

Sur (les roses l'Amour sommeille; Mais, quand s'obscurcit
l'horizon, Célébrons l'Amitié qui veille A la porte d'une prison.

Sans bruit, ensemble, 6 vous que j'aime Trompons les hivers
meurtriers.^

On peut braver le Temps lui-même Quand on a bravé les
géôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille; 7.

Mais, quand s'obscurcit l'horizon, Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

LK CENSEUR

Am de la Robe et dea Bultca,

On me disait : Il est temps d'être sage,

Au Pinde aussi l'on change de drapeaux. Tentez la gloire, et,
dans un grand ouvrage. Pour le théâtre ah! dépensez les pipeaux.

De mes refrains j'ai repoussé le livre;

Mais, quand j'invoque et Thalie et sa sœur, Leur voix me crie :
Ah! que Dieu nous délivre, Nous délivre au moins du censeur !

La Liberté, nourrice du génie.

Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil ; Qui va d'un joug
sunir l'ignominie A de sou vers (l'avance éteint l'orgueil. Ré-
ponds, Corneille, oserais-tu revivre?

Lt toi, Molière, admirable penseur?

ifh BÉRANGER. 331

Non, dites-vous; ou que Dieu vous délivre,

Vous délivre au moins du censeur!

Tu veux encor ravir le feu céleste,

Jeune homme épris des lauriers les plus beaux, Quand la cen-
sure, à son rocher funeste,

De ton génie a promis les lambeaux !

D'affreux vautours, que leur pâture enivre,

Vont mutiler le noble ravisseur.

Fils de Janet, ah ! que Dieu te délivre,

Tu délivre au moins du censeur!

Avec Thalie, en satires féconde,
 Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
 Les vils, ressorts qui font mouvoir le monde.
 Et la cour même envenimant nos mœurs.
 Délateur, t'en^le ! en scène il faut me suivre.
 Jeffrys * eu vain t'a pris pou' assesseur.
 Quoi! tu souris!... Ah! ^e Dieu nous délivre,
 Nous dâbvre au moins du censeur !
 De Louis Onze évoquons les victimes j Que, dévoré d'un sanguinaire ennui.
 Ce roi bigot, pour se so&ler de crimes, • •
 Sfette sa Vierge entre le diable et lui **.
 Mais, tout sanglants, nos Tristans *** vont poursuivre le vœu
 forme contre uû lâche oppresseur, lorts, taisez-vous! ou que Dieu
 nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur!
 * Jii;« toelnii devenn famcuc pendani ta reataiiration dra
 S!uart«, al di^uol le nom eal un peu calrnpiê ici par niccsaiid
 pour la nieaure.
 I.oaia XI. au lire de (i)clques hittorirna, demandait par <on
 de art crintot • la bonne Vierge de iiluuib qu'il portail à a ■
 ehapran,

*** Triatan cal le noro.dn grand pri'edl de frfrnit XI; il l't^il
gentilhomme, rl rruiiitsait aoa lonclioot de Juge rcllei d'etecutcur
det haulea «euvrot. ^

304 CH*»SOHS

Je bisse J'^VcÆpïides rois;

Pour a <=V»“?’ JS son domaiM

Sans le régir, 3 aç . „ seront des lois. . D’autres rmisse Y
toujours vivre :

Qu’en république on p douceur.

C’est un état qui ^ P délivre,

censeur.

le mauvais vin

ou I>ES CAB.

Ai»; Oq au partout que Je »»ûs bête.

Béni sois-tu, vin détestable! ^

P^ur moi tu n’es point redoutable, K ïï’au maître de ce baudet
Des flatteurs vantent ton bouqu

Arrose donc, fade -siette

Les fleurs peintes sur mon assiette.

Vive le vin qui ne vaut rieul

Notre santé s’en trouve bien.

Car si tu m'invitais à boire.

Bientôt je perdrais 1» .

Du docteur qui tue 7TMa,,ours.

« Pour vous, cest assez u B Chantez Bacchus ainsi \

B Parle de Dieu sans le connjutr Vive le vin qui ne vaut rien.

Notre belle s^en trouve bien.

Car, si tu portais à l'i^esse, Certaine Espagnole en détresse,

Ce soir, pourrait bien, je le sens.

Mettre à sec ma bourse et mes sens; Et Lisette, qui tient ma
caisse, Aurait à souffrir de la baisse.

Vive le vin qui ne vaut rien I Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,

Aimé de vers forgés sans peine.

Tout en chantant je tomberais Peut-être au milieu d'un
congrès; Puis j'irais, pour démagogie.

En prison terminer l'orgie.

Vive le vin qui ne vaut rien!

Notre gaité s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.

Mais, vin à qui je fais la guerre,

Tu disparais, et sous mes yeux Mousse un nectar digne des dieux.

Au risque d'une catastrophe.

Versez-m'en, je suis philosophe.

Versez! versez! je ne crains rien; l)u bon vin je me trouve bien.

LE PHILTRE

Aik des Coiuddiuiu,

Meurs, il le faut; meius, ô toi qui recèles Les dons puissants à la volupté chers!

Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes Ont à ce dieu déro-bés dans les airs.

U Clara, » m'a dit cette femme si vieille Qui chaque jour pleure encor son printemps,

« Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille ! n Vous languis-sez, et n'avez que vingt ans !

M Un père altier, que seul l'intérêt touche,

« Vous a jetée au lit d'un vieil époux. ‘

« L'espoir en vain sourit sur votre bouche;

• L'hymen l'effleure, et s'endort près de vous.

O X votre abord naît la froide risée.

« L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ;

«I Mais cette terre a des nuits sans rosée,

■ Et d'aucun fruit ne parera sou sein.

« Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse ;

O Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé, « De votre époux rallumant la jeunesse,

« Donne à la vôtre un fils tant désiré, u

La vieille alors, baissant sa voix tremblante, M'enseigne l'art de ce philtre charmant.

J'allais sans elle, en ma fièvre brûlante. Maudire époux, père, autel et serment.*

Mais, vers ce frêne accourant dès l'aurore. Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.- La cantharide y reposait encore :

Heureuse aussi, je dormirai demain.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles Des dons puissants à la volupté chers !

Ilends à 1 Amour tous les feux que tes ailes Ont à ce dieu déro-bé dans les mrs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charme, Je répugnais à d'innocents plaisirs.

Tout bas ma bouche insultant à mes larmes, Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait ; hélas ! il brûle encore. Jamais breuvage
aura-t-il cette ardeur Qui dans mon sang circule, me dévore,

Et d'un long trouble accable ma pudeur?

Père cruel! il fallait de ta fille

Aux murs d'un cloître ensevelir les jours :

Là Dieu du moins nous crée une famille,

Là son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il, l'époux que ma jeunesse Avait rêvé jeune,
beau, caressant?

Entre ses bras ma pudique tendresse Eût été seule un philtre
assez puissant.

De mon hymen, oui la froideur me tue.

D'un plaisir chaste allumons le flambeau :

Ah ! cessons d'être une vaine statue,

Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieillesse a dit ; « Soyez docile, n Et dès demain renaî-
tront vos couleurs;*

« Demain moi-même au seuil de votre asile « Je suspendrai
deux couronnes de fleurs, o

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles Des dons puissants à
la volupté chers 1 Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes Ont
à ce dieu dérobés dans les airs.

LE TOURNEBROCHE

Aïh : Ia> bruit il» roulett» gâte tout.

Du dîner j'aime fort la cloche.

Mais on la sonne en peu d'endroits; Plus qu'elle aussi le tournebroche A nos hommages a des droits. Combien d'ennemis il rapproche Chez le prince et chez le bourgeois I A son doux tic-tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique Les querelles du temps passé;

Que par l'Amphion italique Le grand Mozart soit terrassé ;

Je ne tiens qu'au refrain bachique Par le tournebroche annoncé.

A son doux tic-tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsqu'ie la Fortune à sa roue Attache mille ambitieux.

Les précipite dans la boue Ou les élève jusqu'aux cieux,

C'est la broche, moi je l'avoue,

Dont la roue attire mes yeiu.

A sou doux tic-tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,

Des heures décrivant le cours, Règle, sans en charmer l'usage,

Le cercle borné de nos jours ;

DE BÉRANGER. 3d7

Lo tournebrochfi a l'avantage l»'cmbellir des instants trop courts.

A son doux tic-tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,

A manqué seul à l'âge d'or;

C'est l'Amitié qui, pour son compte,

Dut en inventer le ressort.

Vivent ceux que sa main remonte 1 Mais gloire à celui du trésor!

A son doux tic-tac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

LES SCIENCES

Ain<les Mauvüiies Trte«. ^

Fatigué des clartés confuses Qui m'ont égaré bien souvent,

.l'allais bannir Amours et Muses, J'allais vouloir être savant.

]l'ais ^oi! pour une âme incertaine La science est d'un vain secours.

Gardons Lisette et La Fontaine ; Muses, restez; restez.
Amours.

> La nature était mou Armide,

Dans ses iardins j'errais surpris ;

Mais un chimiste moins timide Règne en vainqueur sur leurs débris.

Dans son fourneau rien qu'il ne jette ; Des gaz il poursuit le concours.

Ma fée y perdrait sa baguette : ,

Muses, restez; restez, Amours.

J'ai regret aiu contes de vieille Quand un docteur dit qu'à sa
voix Les morts lui viennent à l'oreille De la vie expliquer les lois.

De la lampe il voit la matière,

Les ressorts, le fond, les contoims;

Je n'en veux voir que la lumière :

‘ Muses, restez ; restez, Amours.

Enfin, aux calculs qu'on entasse Si les cieux n'obéissaient pas !

Plus d'une erreur passé et repasse Entre les branches d'un
compas.

Un siècle a changé la physique,

Nos temps sont féconds en retours.

Je crains que le soleil n'abdique ; Muses, restez; restez,
Amours.

Enivrons-nous de poésie,

Nos cœiû's n'en aimeront que mieux ; Elle est un reste d'am-
broisie Qu'aux mortels ont laissé les dieux.

Quel est sur moi le froid qui tombe ? C'est le froid du soir de
mes iours.

Promettez un rêve à ma tombe :

Muses, restez; restez, Amours.

LE TAILLEUR ET LA FÉE

CHANSON CHANTÉE A UES AMIS LE 10 AOUT, JOUR ANNI-
VERSAIRE DE MA NAISSANCE.

mî.

Am d'AfiUioe , de Wilhem.

Dans^ ce Paris plein d'or et de misère.

En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt.

■ür-

I inogle

IJK BERANGER. 359*

Chez un tailleur, mon navvre et vieux grand-père Moi uoii-
veaii-né, sachez ce qui m'advint. * Rien ne prédit la gloire d'un
Orphée A mon berceau, qui n'était pas de fleurs ;

Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs Me trouve un
jour dans les bras d'une fée ; ' Et cette fée, avec de gais refrains,

Calmait le cri de mes premiers chagrins. >

Le bon vieillard lui dit, l'ànie inquiète : n A cet enfant quel
destin est promis? »

Elle répond : o Vois-le, sous ma baguette,

« Garron d'auberge, imprimeur et commis, n Un coup de
foudre ajoute à mes présages * :

« Ton fils atteint va périr consumé ;

« Ricu le regarde, et l'oiseau ranimé « Vole eu chantant braver
d'autres orages, d Et puis la fée, avec de gais refrains,

Calmait le cri de mes premiers cliagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,

« Eveilleront sa lyre au sein des nuits.

« Au toit du pauvre il répand l'allégresse;

« A l'opulence il sauve des ennuis.

n Mais quel spectacle attriste son langage! a Tout s engloutit,
et gloire et liberté ;

U Comme un pêcheur qui rentre épouvanté, n II vient au port
raconter leur naufrage. »

J'it puis la fée, avec de gais refrains.

Calmais le cri de nies premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille O Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !

« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille a Que, faible écho, mourir en de vains sons.

* L'Huteur fut rri|j|>c île la foudre dam «a jcunca»c.

SCO

« — Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;

« De grands talents ont de moins beaux succès. • Ses chants légers seront chers aux Français, a Et du proscrit adouciron les larmes. »

Et puis la fée, avec de gais refrains.

Calmais le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose;

L'aimable fee apparaît à mes yeiLx.

Ses doigts distraits effeuillent une rose,

Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux, a Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage O Aux cœurs vieilliss s'offre un doux souvenir. « Pour te fêter tes amis vont s'unir :

« Longtemps près d'eux revis dans un autre âge .» Et puis la fée, avec ses gais refrains, |(bis1 Comme autrefois dissipa mes chagrins. '

DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION

Am de U Petite Gotivernnntc.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle Quand tout un peuple,
entourant votre char, Vous saluait du nom ae l'immortelle Dont
votre main brandissait l'étendard?

* Le* clfft* r*niaiii(|iir* dit mlra;r tram|>rn l le» yrn dn
>o>a;;cur jus^nr dans 1r» dit désert; il cruil »oir devant

hii de» furéU, de* lue*, do rui*tvau, etc.

I)fi nos l'PSDftcts, do nos cris d'allôgresse,

De votre gloire et de votre beauté,

Voüs marchiez fière : oui, vous étiez déesse, Déesse de la
Liberté.

Vous traversiez des ruines gothi(jues;

Nos défenseurs se pressaient sur vos pas;

Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques Mêlaient leurs
chants à l'hymne des combats. Moi, pauvre enfant, dans une
coupe amère. En orphelin par le sort allaité,

Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,

« Déesse de la Liberté. »

De noms af'reux cette époque est flétrie ;

Mais, jeune alors, je n'ai nen pu juger :

En épelant le doux mot de patrie.

Je tressaillais d'horreur poui' l'étranger.

Tout s'aptait, s'armait pour la défense;

Tout était fier, surtout la pauvreté.

Ah! rendez-raoi les jours de mon enfance, Déesse de la Liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance, Après vingt ans ce peuple se rendort;

Et l'étranger, apportant sa balance.

Lui dit deux fois ; « Gaulois, pesons ton or. ■ Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage, Sur un autel élevait la beauté.

D'un rêve heureiu vous n'étiez que l'image, Déesse de la Liberté.

fe vous revois, et le temps trop rapide Ternit ces yeux où riaient les Amours;

Je vous revois, et votre front qu'il ride Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.

Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse, Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,

Tout a péri ; vous u'êtes plus déesse,

Déesse de la Liberté.

LE MALADE

Avril 1823.

Am : Muse des bois cl Jci urconls chaiipêtris.

Uu mal cuisant décliire ma poitrine,

Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ; -

Et tout renaît, et bientôt l'aubépine Verra l'abeille accourir à ses fleurs.

Dieu d'im sourire a béni la natiue ;

Dans leur splendeur les cieiu vont éclater. Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure : Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape * a renversé mon verre;

Plus de gaîté! mon front se rembrunit;

Mais vient l'amour et le mois qu'il préfère : Déjà l'oiseau butine pour son nid.

Des voluptés le torrent va s'éppdre Sur l'univer.s qui semblait végéter.

Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre : Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore!

D'un lâche ounli vengeons les trois couleurs. De nouveaux noms la France se décore ;

A l'aigle éteint nous redevous des pleurs.

* bc c<trbrf. docteur Ttnbuis, à i|ni l'antrnr do ce» chansons
ne j>cut lémoi)(ncr trop de reconnaissance, cl en qui les qualiliU
du ccEur égalent U aciencc «t l'étonnante habileté.

üiie de périls la tribune orageuse Offre aiii vertus qui l'osent
affronter!

Reviens, ma voix, faible^ mais courageuse Il est encor des
gloires a chanter.

Puis j'entrevois la Liberté bannie; • .

Elle revient : despotes, à genoux !

Pour l'étouffer en vain la tyrannie Fait signe au Nord de dé-
border sur nous.

L'ours effrayé regagne sa tanière,

Loin du soleil qu'il voulait disputer.

Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière :

Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je? hélas! oui, la terre s'éveille,

Relie et parée, au souille du printemps.

Mais dans nos cœurs le courage sommeille;

Chargé de fers, chacun se dit : J'attends!

La Grèce exnire, et l'Europe est tremblante.

Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.

Reviens, ma voix, laibic, mais consolante ;

Il est encor des martyrs à chanter. * •

A MAD AME

Ain , J'ai T'.i [tarlülüll dans uies^u]rn\$rs.

Du ciel j'ari'ive, et mou voyage ,

Nous épargne à tous bien aes pleurs.

Beauté folâtre autant que sage,

Ne jouez plus avec des fleurs.

Sachez qœhier, la panse ronde Et l'œil obscurci par Bacchus,

Jupin a cru dans notre monde Voir une couronne de plus.

j(BIS.)

A la colère il s'abandonne.

« L'abns, dit-il, devient trop fort!

« Encore un front que l'on couronne Il Quand le faiseur de
rois est mort ' !

Il Sur ce front lançons mon tonnerre;

* Il Du faible enfin vengeons les droits.

Il Je veux voir un joir sur la terre Cl Les rois sujets, les sujets
rois, n

Dans son conseil .alors j'arrive;

iOù les limeurs n'entrent-ils pas?) în joue il vous met sans qui-
vive; Mais je l'aborde chapeau bas :

« Jupin, de ton arrêt j'appelle;

« Ta, balance et tes pnids sont faux : fl Ta cour de justice éter-
nelle fl A-t-elle eu ses gardes des sceaux ?

fl Braqa le tes lunettes, vieux sire, n Sur le front couronné par
nous.

. (I De la candeur c'est le sourire,

Cl De la bonté c'est l'œil si doux, n Lorsque les carreaux de soc
foudre «I Chez nos sourds passent pour muets, •I Jupin ne met-
trait-il en poudre Cl Qiriue couronne de bluets?

« Oh ! oh ! dit-il, qu'allais-je faire ?

Cl Ailleurs frappons; mon foudre est chaud, fl — Frappe, mais
sur notre hémisphère « Vise donc plus bas ou plus haut. »

Heureux d'avoir su vo"s défendre, J'accours des célestes
donjons.

Quant à Jupin, je viens d'apprendre .

Qu il a foudroyé deux pigeons. V '

* Na|>oIccu,

DE BÉRAN6EK. 365

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS

Am : A »oixant« ans il n« faut pas rriuuUre.

De Damoclès l'épée est bien connue;

En songe, à table, il m'a semblé la voir.

Sous cette épée et menaçante et nue Dcuys l'Ancien me forçait
à m'asseoir, (bis)

Je m'écriais ; Uwe mon 'destin s'achève,

La coupe en main, au doux bruit des concerts! (Bis-) O vieux
Denys! je me ris de ton glaive Je bois, je chante, et je siffle tes
vers, (bis.)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche ;

Versez, versez, messieurs du gobelet.

Malheur d'autrui n'est point ce qui te tounhe, Denys; sur moi
fais donc vite un couplet.

Ton Apollon à nos larmes fait trêve ;

Il nous égaye au sein d'affreux revers.

O vieux Denys 1 je me ris de ton glaive,

Je bois, je cliante, et je siffle tes vers. •

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses.

De la patrie écoute un peu la voix ;

Elle est, crois-moi, la première des Muscs ;

Mais rarement elle inspire les rois.

• Drnj» l'Ancipn, tjno de Sjnicuse, était, comiip on ult, un nit'lroinanc dclcrminc ; il rnvujrnil en priaon ceux qui nu irou-vairnt pa« *r« vpn)>uns. Nous avons fit aussi en rranec des mis qui se mêlaient d*»crire el dp laipp des vers, tjuanl à l'Iistoirr ,lu Testin de Damoclès, elle p^t trop connue pour qu'il soit licsoin de la rapporter ici.

Cette chanson appartirni au rrenr de Loii's XVIII, qui, do inêiuc que Denjs, avait la manie d'écrire rt a fait heaucuup do petits vers.

Digiti'ed by tjOOgle

Du frêle arbuste où bout sa noble sève La moindre fleiu: parfume au loin les airs.

O vieux Denys! je me ris de tou glaive,

Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire, Ouand ses lauriers, de ta foudre encor chauds. Vont à prix d'or te cacher à l'histoire.

Ou balayer la fange des cachots.

Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève.

Sur ton cercueil viendra peser nos fers.

O vieux Denys ! je me ris de ton glaive.

Je bois, je cnante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve ! Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger.

Le fer nesant tombe .sur mon front chauve ;

J entends ces mots î Denys sait se venger, (bis.) Me voilà mort
; et, poursuivant mon rêve,

La coupe en main, je répète aux enfers : (bis.) O vieux Denys !
je me ris de ton glaive.

Je bois, je chante, et je siffle tes vers, (bis.)

LA MAISON DE SANTÉ

A MADAME GEVAUDAN,

POUR LA SAIKT-JEA!», JOUR DE SA PÊTK, Am (lu Mctiagc
du garcen,

Na^ère en un royal hospice J allai subir les soins de l'art; Es-
culape me fut propice.

Je bénis cet heureux hasard, (bis.)

SE BëRANGER. 367 '

Mais l'Amitié, toujours craintive, I

Me dit : o Point de sécurité !

« Un quiproquo bien vite arrive :

« Change de maison de santé, n (bis.)

A Rnngis elle me transporte ;

Je me sens mieux en avançant. ■ 5

La Bienfaisance est sur la porte,
Le Malheur salue en jiaissant.
Là Jeannette est supérieure,
Et le ciel fit de sa bonté La lampe qui brûle à toute heure Dans
cette maison de santé.
Molière a terminé sa vie Entre deux sœurs de charité.
Or, quand Jeanne fait œuvre pie.
C'est un rendu pour im prêté.
De Thalie elle fut tourière Avec talent, grâce et beauté.,
Et la suivante de Molière Fonde une maison de santé.
L'Amitié seule y donne place :
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
Infirmiers, remplisses ma tasse ;
C'est aujourdhui le saint du lieu.
Quand il s'agit de fêter Jeanne, <>t *
Mon seul régime est la gaîtp.*
Je veux m'enivrer de tisane Dans cette maison de santé. .

LA BONNE MAMAN

C OrPLE TS

A U?IE DAME DE TIEKTE ANS, QUE L'aUTEUR APPELAIT
SA GRANO'MÈRE.

Aim: J'élBM Lun cbasBCur autrvuii.

Au dire du proverbe ancien,

L'amitié ne remonte gnère.

Bon petit-fils, je n'en crois rien Quand je pense à vous, ma
grand'mère.

Ces titres, quelquefois si doux.

Vous paraîtraient-ils insipides?

Bonne maman, consolez-vous :

Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs?

Blâmez- vous les tendres chimères?

. Censmer les plus doux plaisirs Est le plaisir de nos
grand'mères.

Les ans font-ils neiger sur nous,

A nos yeux tout se décolore.

Boime maman, consolez-vous :

Vous ne blanchissez point encore.

L^Lmour^a peur des grand'mamans ; Mais, à prix d'or, com-
bien de vieilles Ont à leurs gages des amants Dont les missives
font merveilles!

On sait, pour lire un billet doiu, Quels moyens prennent ces coquettes. Bonne maman, consolez-vous :

Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi! sans rides, sans cheveux blancs, Et sans lunettes, à votre âge!

Voyons si vos genoux tremblants Des ans n'allesteut pas l'outrage.

Oui, ie vois trembler vos genoux Que rAinour tendrement caiesse.

Donne maman, consolez-vous :

Prenez un bâton de vieillesse.

LE VIOLON BRISÉ

Air I Je rcgarilaû MaJcIinette,

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête; Mange malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de tête :

Demain nous aurons du pain noir, (bis.)

Les étrangers, vainqueurs par ruse.

M'ont dit hier dans ce vallon :

€ Fais-nous danser! » Moi, je refuse; L'un d'eia brise mon violon.

C'était l'orchestre du village :

Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !

Qui fera danser sous l'ombrage?

Qui réveillera les Amours? (bis.)

Sa corde vivement pressée.

Dès l'aiu-ore d'un jour bien doux, Annonçait à la fiancée Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui Posaient entendre Nos danses causaient moins d'effroi.

La gaîté qu'il savait répandre Eut déridé le front d'uu roi.
(bis.)

S'il préluda, dans notre çloire,

Aux chants qu'elle nous inspirait,

Sur lui jamais pouvais-je croire Que l'étranger se vengerait?

Viens, mou chien, viens, ma pauvre bête Mange malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête •

Demain nous aurons du pain noir, (bis.)

Combien sous l'orme et dans la grange Le dimanche va sembler long!

Dieu bénira-t-il la vendange Qu'on ouvrira sans violou?

11 délassait des longs omTages,

Du pauvre étourdissait les maux ;

Des grands, des impôts, des orages.

Lui seul consolait nos hameaux, (bis.)

Les haines, il les faisait taire;

Les pleurs amers, il les sécbait.

Jamais sceptre n'a fait sur terre Autant de bien que mou
archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse M'a rendu le courage
aise:

Qu'eu mes mains un mousquet remplace Le violon qu'on a
brisé, (bis.)

Tar/v d amis dont je me sépare Diront un jour, si je pérís •

Il n'a point voulu qu'un barbare Dansât gauueut sui- nos
débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ; Mange malgré mon
désespoir.

Il me reste un gâteau de fête :

Demain nous aurons du pain noir, (bis.)

LE CONTRAT DE MARIAGE

IMITIS akcie:< fabliau.

Am: Ab l daignez m'épargner le reste.

« Sire, de grâce, écoutez-moi! n '

(Le prince courait chez sa dame.)

« Sire, vous ôtes un grand roi,

■ Daignez me venger de ma femme. »

Le roi dit: « Qu'on tienne éloigné « Ce fou qui m'arrête au passage.

« — Ah ! sire, vous avez signé « Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi.

<1 Gardes, je défends qu'on l'assomme.

U Vilain, dit-il, explique-toi.

« — Sire, j'ai fait le gentilhomme.

H J'acquis d'im argent bien gagné >1 Château, blason, titre, équipage ;

« Et, sire, vous avez signé « Mou contrat de mariage.

« J'ai pris femme noble aux doux yeux,

• Aux mains blanches, au cou de cygne.

M Son père a dit : « Par mes aïeux !

a Mon gendre, il faut que le roi signe. *

<1 Votre nom fut accompagné il l>'uu pâté de mauvais présage, Il Sire, quand vous avez signé U -Mou contrat de mariage.

il .l'étais eu liahit de gala,

« Sire; et, jjour abrégér l'iiiistoire, Il llap|»elez-voïis que re jonr-là Il Un lieaii page, tint l'écritoire.

Il -Ma femme, ici l'avait lorgné.

<1 Hier je l'ai surpris... Quel outrage n Tour vous dont la plume a signé

a Mon contrat de mariage ! n

Le roi dit : a Je n'ai qualité Il Que pour guérir les écrouelles.

Il Un diable, cornard effronté,

« Vilains, ici guette vos belles.

« Sur les rois même il a régné,

U Et iiK-t un sceau de vasselage « A tous les gens dont j'ai si-gné « Le contrat de mariage. »

Le livre où i'ai pui.sé ceci

Ajoute que l'epou.x morose Fiillit mourir de noir souci,

Et que d'un dicton il fut cause :

liés qu'un mari peu résigné Prêtait à rire au voisinage :

Le roi, disait-on, a signé

Son contrat de mariage.

Digitized by Google

LE CHANT DU COSAQUE

Am : Dii'iiiiï, toldit, dis-moi, t'en trouviens-lu?

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque, Vole au signal des trompettes du Nord; Prompt au pillage, intrépide à Tattaque,

Prête sous moi des ailes à la Mort.

L'or n'enrichit ni ton front ni ta selle;

Mais attends tout du prix de mes exploits. Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle l L i Et foule aux pieds les peuples et les rois.l"*^®"

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides;

La vieille Europe a perdu ses remparts.

Viens de trésors combler mes mains avides ; Viens reposer dans l'asile des arts.

Retourne boire à la Seine rebelle,

Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois. Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !

Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres. Tous assiégés
par des sujets souffrants,

Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres;

Nous serons serfs pour demeurer tyrans.

J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle Humilier et le
sceptre et la croix.

Hennis d'orgueil, o mon coursier fidèle !

Et foule aiu pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense Sur nos bivacs fixer un
œil ardent.

H s'écriait : Mon règne recommence 1 '

Et de sa h^ba il montrait l'Occident.

Du roi (les Iluns c'était l'ombre immortelle ; Fils d'Attila,
j'obéis à sa voix.

Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!

Et foule aux pieds les peuples et les rois»

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière, Tout ce savoir (jui ne
la (lé fend pas. S'engloutira dans les flots de poussière Qu'autour
de moi vont soulever tes pas. Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois. Hennis (l'orgueil, ô
mou coiirsier fidèle!

Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Mêlant la Fable et l'Ecriture,

Jadis un malin troubadour D'un pape traça la peinture Qu'en
me signant je mets au jour.

Ce pontife à sa chambrière Disait: Quel bon lit d'édredon!

Ma dondon,

Riez donc.

Sautez donc!

J'ai tout ce (|u'exige saint Pierre :

Oui, de Cythere vieux routier,

Je SUIS entier. (4 fois.)

Je suis entier de caractère,

Pour mieux prouver aux novateurs Que tout doit obéir sur
terre Au servitemr des serviteurs.

LE BON. PAPE

Am (lu Sorcier.

!Ui haut du trône où je me carre,

Du ciel je tire le cordon.

Ma doiidoii,

Riez donc.

Sautez donc!

Convenez que sous la tiare Les amours ont un air altier.

Je suis entier.

Les pauvres peuples ne sont guère <ju'un ban d esclaves
abrutis,

Où discorde, ignorance et guerre Recrutent pour tous les
partis.

(Juaud sur eux le mal s'accumule,

De tous les biens Dieu me fait don.

Ma dondon,

Riez donc,

Sautez donc !

Vénus met le pied dans ma mule, Bacclius remplit mon
bénitier.

Je suis entier.

Que sont les rois? de sots bélîtres.

Ou des brigands qui, gros d'orgueil, Donnant leurs crimes
pour des titres, Entre eux se poussent au cercueil.

A prix d'or je puis les absoudre.

Ou changer leur sceptre en boudon.

Ma dondon.

Riez donc,

Sautez donc !

Regardez-moi lancer la foudre;

Jupin m'a fait son héritier.

Je suis entier.

Ce vieux conte, peu charitable,

Au bon pape fait dire enfin.;

Quittons les amours pour la table ; Je crains que le monde
n'ait faim.

Saint Pierre, dans un cas terrible, A rengainé son espadon.

Ma dondon,

Riez donc,

Sautez donc!

Moi, je cesse d'être infallible.

D'riercule j'ai fait le métier.

Je suis entier. (4 fois.)

LES HIRONDELLES

Air de la Romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,

Un guerrier, courbé sous ses fers,

, Disait : Je vous revois encore,

Oiseaux ennemis des hivers.

Hirondelles, que l'espérance Suit jusqu'en ces brûlants climats,

Sans doute vous quittez la France :

De mon pays ne me parlez-vous pas?

• CettP dl^ie, ai remplie de re.;rr!» pour la loil dorocuii^ue, a re^ dernièrement encore une conscrmtion nouTcIlc. l'Itiaieura solHaU de notre année d'Alrique, prisonnier! de* Arabes, te réunissaient le toir pour clianler la chanson des ilinunDau.Es; mais il leur était presque impossible d'aller jusqu'au dernier couplet: leur roia et leurs regards étaient oHiisqués par Ira larmes. Ainsi les Hébreux captifs devaient chauter le Sirea rLentiiii Btar-koms... — et ils pleuraient — en sa RArru.snr Janrasi.xM î

Depuis trois ans je vous conjure De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure Se berçait d'un doux avenir.

Au détour d'une eau oui chemine Â flots purs, sous de irais lilas.

Vous avez vu notre chaumine :

De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née Au toit où j'ai reçu le jour ;

Là, d'une mère inïortunée Vous avez dû plaindie l'amour.

Mourante, elle croit à toute heure Entendre le bruit de mes pas ;

Elle écoute, et puis elle pleure ;
De son amour ne me parlez- vous pas?
Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le viUage? ^
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?
Sur leurs corps l'étransrer, peut-être.
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande eu maître ; De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie.
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LES FILLES

COUPLETS

A UN AMI QUE 9A EEMUE VENAIT DE RENDDE PÈUE
d'une QUATRIEME FILLE.

Ain ; Verdrillon , verdrillrtlr, vmlilic.

Quand des filles naissent chez vous Pour le plaisir de ce
monde,

Dites-moi, messieurs les époux,

Pourquoi chacun de vous gronde.

Aux filles, morbleu \ nous tenons ; Faites-en, faites-eu de gen-
tilles :

Qu'elles soient anges ou démons,

Faites des filles;

Nous les aimons.

Mans, toujours trop occupés.

Que, près des gens qui vous aident, Aux femmes qui vous ont
trompés Un jour vos tilles succèdent.

Aux tilles, morbleu ! nous tenons ; Faites-en, faites-en de gen-
tilles :

Qu'elles soient anges ou démons.

Faites des filles;

Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amants,

Fille d'humeur folle ou sage Ajoute aux charmes des beaux
ans.

Ote à l'ennui du vieil âge.

A leur cœur aussi nous tenons ; Faites-en, faites-en de gen-
tilles :

Qu'elles soient anges ou démons,

Faites des filles;

Nous les aimons.

Poui Batyle aux fraîches couleurs Quand Anacréon détonne,

Les Grâces arrachent les fleurs Pont cet enfant le couronne.

Aux filles nous nous en tenons ; Faites-en, faites-en de gen-
tilles ;

Qu'elles soient anges ou démons,

Faites des filles;

Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons A toi, mari, qui nous aimes.

Four nos fils nous te le devons;

Que n'est-ce, hélas ! pour nous- mêmes ! A vos filles, oui, nous
tenons ; Faites-en, faites-en de gentilles :

Qu'elles soient anges ou démons,

Faites des filles;

Nous les aimons.

LETTRE A. SOPHIE

Am de la bonne Vieille.

Il vient de toi, ce cachet où le liare Serpente en or, symbole ingénieux; Gacnet où l'art a gravé sur Ta pierre Un jeune Amour au doigt mystérieux*

Il est sacré : mais en vain, ma Sophie,

A ton amant il offre son secours ;

De son pouvoir ma plume se défie.

Plus de secret, même pour les amours I

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie.

Quand une lettre adoucit ses regrets, Pourquoi penser qu'une
main ennemie Brise le dieu qui scelle nos secrets?

Je ne crains point qu'un jaloux eu délire, Jamais, Sophie, à ce
crime ait recours.

Ce que je crains, je tremble de l'écrire. Plus de secret, même
pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide *, Qui de Venise en-
sanglanta les lois •

Il tend la main au salaire homicide.

Souffle la peur dans l'oreille des rois;

Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ; Cherche le mal et l'invente toujours ;

D'un sceau fragile il amollit la cire.

Plus de secret, même pour les amours !

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie ! Son œil affreux avant toi les lira.

Ce qu'au papier ma tendresse confie Ira grossir un complot qu'il vendra- Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime Livrons la vie aux sarcasmes des coïus,

Et déridons l'ennui du diadème.

Plus de secret, même pour les amours!

Saisi d'effroi, je repousse la plume Qui de l'absence eut charmé la douleur.

Pour le cachet la cire en vain s'allume, On le rompra ; j'aurai fait ton malheur. Par le grand roi qui trahit La Vallière Ce lâche abus fut transmis à nos jours Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.

Plus de secret, même pour les amours 1

PAR MADEVOISELLE ***, ÂGÉE DE DOUZE ANS

Air * Où t'eo runl ce* gai* berger* ? '

Pour les vers, quoi ! vous quittez Les plaisirs de votre âge !

Ma Muse, que vous flattez.

Aux Amours rend hommage.

Ce sont aussi des enfants A la voix séduisante;

Mais, hélas ! vous if avez que douze ans,

Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers?

I) Je pleurs on les arrose.

Ce 11 est [loint aux chansonniers Que la gloire en impose.

La fleur, orgueil du printemps.

Est le prix qui nous tente.

Mais, hélas! vous n'avez me douze ans,

Et moi j'en ai quarante !

• Le rétabliiseinent Hu Cabinet noir, où le *ccret tie* lettre* fat tant de foi* iriolé, remonte* aii régime de Louis XIV. Son *uccessur se faisait un aiiiuseim-nt des revéUiions scandaleuse* qu'on arrachait .sinsi aiiia corri'S|)ondaiiccs particulière*.

Apré* la Rdvululiuu de juillet, le Cabinet uuir fut supprimé.

Joune oiseau, prenez l'essor; .
Egavez le bocaM. • '
Par des chants j^ns doux encor ' i ,
Brillez dans un autre âge. ' y
I)e les inspirer je sens r
Combien Tespoir m'enchante. - y
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans| *
Et moi j'en ai quarante !
I)e me couronner de fleurjs,
Oui, vous perdrez l'envie;
Sous des dehors plus flatteurs Vous verrez le génie.
Puissez-vous pour mon encens Etre alors indulgente !
Mais à peine vous aurez vingt ans,
Que j'en ai ai cinquante !

LA FUITE DE L'AMOUR

Am; Ihi-moi, loldat, «lu-moi, l'cn »ouvien«-m.'
Je vois déjà se déployer tes ailes,
. Amour ; aîlieu, mon bol âge est passé.

D'un air moqueur les ttrâcos iuüðèles iUoutrent du doigt mon
réduit délaissé.

S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes, Savais-je, hélas! que
tu m'en punirais?

Ah l. plu». Amour, tu nous causes de larmes, Plus, quand tu
fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance Lorsqu'à ta voix mes
yeux.se sont ouverts; Dans la beauté j'adorai ta puissance.

Et vins m'offrir de moi-même à mes fers.

Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,

Tes sombres feux, le poison de tes traits.

Ah 1 plus, Amour, tu nous causes de larmes, Plus, quand tu
fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie Tous les baisers que
Rose me donna;

Mais non les pleurs versés pour Eulalie,

Non les soupirs perdus près de Nina.

Pour bien aimer, l'une avait trop de charmes; Mes vfpux pour
l'autre ont dû rester secrets. Ah ! plus. Amour, tu nous causes de
larmes, Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couclie solitaire;

Fuis ! car déjà tu souris de pitié.

De mes ennuis pénétrant le mystère.

Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.

Pour l'éloigner fais luire encor tes armes :

.Ses soins sont doux, mais j'en abuserais ;

Car plus. Amour, tu nous causes de larmes. Plus, quand tu
fuis, tu laisses de regrets.

L'ANNIVERSAIRE

Am 4u ParUga de la rirhrate.

Dep uis un àn vous ôtes née,

Hél loise, le savez-vous? « „

C'est là votre plus belle année.

Mais l'avenir vous sera doiu.

Voici des fleurs que l'on vous donne; Parez-vous-en, et, s'il
vous plaît, Charmante avec cette couronne, N'allez point en faire
un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère, Sachant qui vous donna le jour.

Devine que vous saurez plaître; Vous le connaîtrez : c'est
l'Amour.

Redoutez-le pour mille causes, Bien qu'il vous soit frère de
lait; Car de votre chapeau de roses Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance aux ailes Brillantes Sur vous se plaît à voltiger ;

De combien de formes riantes Vous dote son prisme léger j A
ses doux songes asservie.

Vous serez heureuse en effet,

Si pour cba^e âge de la vie Elle vous réserve un hochet.

LE VIEUX SERGENT

Air: Dis-moi, soldai, dis-moi, t'en souTiens-tuir

Près du rouet de sa fille chérie Le vieux sergent se distrait de
ses maux,

Et, d'une main que la balle a meurtrie,

Berce en riant deux petits-fils Jumeaux.

Assis tranquille au seuil du toit champêtre. Son seul refuge
après tant de combats,

Il dit parfois ; « Ce n'est pas tout de naître;

• Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!»

Mais mi' entend-il? le tambour qui résonne; ■ Il voit au loin
passer un bataillon.

DE Béranger.

Le sang remonte à son front qui grisonne*

Le vieux coursier a senti l'aigmUon.

Helas ! soudain tristement il s'écrie :

« L est un drapeau que je ne connais pas î « ^ 1 SI jamais vous vengez la patrie,

« Lieu, mes enfants, vous donne un beau trépas I

Anr homme héroïque,

Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus, Ces paysans, fils de la Répubücme, sur la frontière à sa voix accourus !

leds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes, Toiis a la gloire allaient du même pas.

TiJo» retremper nos armes.

Lieu, mes enfants, vous donne un beau trépas i

' brillaient dans la bataille

tes habits bleus par la Victoire usés!

La Liberté mêlait à la mitraille Les fers rompus et des sceptres brisés.

^es nations, renies par nos conquêtes. Ceignaient de fleurs le front de nos soldats Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Lieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

a Tant de vertu trop tôt fut obscurcie : a Pour s anoblir nos chefs sortent des rangs ; n Par la cartouche encor toute noircie,

« bouche est prête i flatter les tyrans.

U La Liberté déserte avec ses armes ;

« Lun trône à l'autre ils vont offrir leurs bras; ** gloire on mesure nos larmes.

« Lieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!*

Sa fille alors, interrompant sa plainte.

Tout en filant lui chante à demi-voix

Jg5 CHANSONS

Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte, Ont eu sursaut
réveillé tous les rois, a Peuple, àton tour, que ces cliantste ré-
veüilent, a 11 en est temps 1 n dit-il aussi tout bas :

Puis il répète à ses fils qiü sommeillent ; a Lieu, mes enfants,
vousdonne un beau trépas!»

LE PRISONNIER

>Air de la Balançoire.

Heine des flots, sur ta barçiue rapide Vomie en chantant, au
bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et
limpide, pîpi sourit : voeue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles, Un captif qui voit chaque
jour Voguer la plus belle des flUes Sur les flots qui baignent la
tour.

Reine des flots, sur ta barçue rapide ^ Vogue eu chantant au
bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et-
limpide, Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge Dans ce vieux fort inhabité, J'at-
tends chaque jour ton passage.

Gomme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue eu chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide, Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

DE DÉUANOER

L'eau te réfléchit grande et belle;

Ton sein forme im heureux contour.

A qui ta voile obéit-elle?

Est-ce au zéphyr? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide, Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

De (piel espoir mon cœur s'enivre!

Tu veux m'arracher de ce fort.

Libre par toi, je vais te suivre ;

Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide, Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance Semble mouiller les yeux de pleurs.

Hélas ! semblable à l'Espérance,

Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au bruit des longs échos. Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide. Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie!

Mais non : vers moi tu tends la main.

Astre de qui dépend ma vie.

Pour moi tu brilleras demain. ^

Reine des flots, sur ta barque rapide Vogue en chantant, au bruit des longs échos.

38 chansons

Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide. Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'ANGE EXILÉ

A CORINNE LE Aik : A ■oixante an» il ne faut paa remettre.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole : Corinne, il fut des ançes révoltés.

Dieu sur leur front fait tdfiber sa parole.

Et dans l'abime ils sont précipités, (bis.) Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine. Contre ses maux garde un puissant secours; (bis.) Il reste armé de sa lyre divine.

Angé aux yeux bleus, protégez-moi toujours.)

L'enfer mugit d'un effroyable rire,

Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants. L'ange, qui pleure
en accordant sa lyre.

Fait éclater ses remords et ses chants.

Dieu « d'un regard l'arrache au gouffre immonde, Mais ici-bas
veut qu'il charme nos jours :

La poésie enivrera le monde.

Angé aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes, Comme l'oiseau que
l'orage a mouillé.

Soudain la terre entend des voix nouvelles; Maint peuple er-
rant s'arrête émerveillé.

Tout culte ^ors n'étant que l'harmonie,

Aux deux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.

L'autel s'épure aux parfums du génie.

Angé aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer des clameurs de l'Envie Poursuit cet ange
échappé de ses rangs ;

De l'homme inculte il adoucit la vie,

Et sous le dais montre au doigt les tyrans. Tandis qu'à tout sa
voix prêtant des charmes, Court jusqu'au pôle éveiller les

Amours,

Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes. Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?

De son exil Dieu l'a-t-il rappelé ?

Mais vous chantez, mais votre voix console, Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé, (bis.) Votre printemps veut des fleurs éternelles. Votre neauté de célestes atouï-s. (bis.) Pour un long vol vous déployez vos ailes. | Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.) ^ '

LA VERTU DE LISETTE

Ajn* !• log* aa «jnttricme cUge.

Ottoï ! de la vertu de Lisette Vous plaisantez, dames de cour!

Eh bien, d'accord : elle est grisette ; C'est de la noblesse en amour, (bis.) Le barreau, l'Eglise et les armes De ses yeux noirs font très-grand cas.

Lise ne dit rien de vos charmes :)

De sa vertu ne parlons pas.)

D'avoir fait de riches conquêtes L'osez-vous bien railler encor,

Quand le peuple hébreu dans ses fêtes Vous voit adorer son vsau d'or l

L'Empire a, pour plus d'un service, Longtemps soudoyé vos appas.

Lise est mal avec la police :

De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte Qu'elle n'y retrouve du feu,

Un marquis dont la vie est sainte Veut à la cour la mettre en jeu.

Par elle illustrant son mérite,

Sur les ducs il aura le pas. X Lisette sera favorite : ^

De sa vertu ne parlons pas.

§1, mesdamés les dénigrantes, i cet honneur vient la trouver,

Tj^s vous direz de ses parentes,

Vous ferez cercle à son lever.

Hais, dût son triomphe et ses suites De joie enfler tous les rabats.

Se confessât-elle aui jésuites,

De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques.

Le mot vertu, dans vos caquets, Ressemble aux grands noms historiques Que devant vous crie un laquais (bis.) Les échasses de T éti miette Guindeut bien haut aes cœurs bien bas : De la cour Dieu garde Lisette ! 1

De sa vertu no parlons pas,) ^ ' ,

LE VOYAGEÛR

Am : Plui on c*t de foui, plus on rit,

LE VIEILLARD

Voyageur, dont l'ago intéresse,

Quel chagrin flétrit tes beaux jours?

LE VOYAGEUR

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,

En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD

Le sort est injuste, sans doute,

Mais n'est pas toujours rigoureux.

Dieu, qui m'a placé sur ta route,

Dieu t'offre un ami (bis); sois heureux.

LE VOYAGEUR

Mes maux sont de tristes exemples Du pouvoir des dieux d'ici-bas.

Bientôt le crime aura des temples :

Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD

Prends mon bras, car un long voyage Endolorit tes pieds poudreux ;

Gomme toi j'errais à ton âge.

Dieu t'oSre un ami (bis) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR

Quand j'invoquai dans la tempête Ce dieu qu'on dit si consolant.

Les poignards levés sur ma tête Portaient gravé son nom sanglant.

LE \TEILLAKD.

Te voici dans mon ermitage; Versons-nous d'un vin généreux.

Hélas I mon fils aurait ton âge.

Dieu t'ofie un ami (bis); soie beureui.

LE VOYAGEUR

Non, il n'est point d'Etre suprême,

Qui seul peuple l'immensité,

Et cet univers n'est lui-même Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD

Vois ma fille, à ^ui ta détresse Arrache im soupir douloureux;

Elle a consolé ma vieillesse.

Dieu t'offre un ami (bis); sois heureux

LE VOYAGEUR

Dans cette nuit profonde et triste Ce Dieu vient-il guider nos pas?

Eh! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas?

LE VIEILLARD

Voici ta couche et ta demeure :
Chasse tes rêves ténébreux;
Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
Dieu t'offre im ami (bis) ; sois heureux.
L'étranger reste : il plaît, il aime.
Et, de fleurs bientôt couronné,
Epoux et père, il va lui-même Dire à plus d'un infortuné ;
o Le sort est injuste, sans doute,
« Mais n'est pas toujours rigoureux.
1 Dieu, çpii m'a placé sur ta route,
« Dieu twre un ami (bis); sois heureux. »

OCTAVIE

Aim dct CumëiUena.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse. Prendre un amant,
mais couronné de fleurs ; Viens sous l'ombrage, où, libre avec
ivresse, La Volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'Empire A la beauté dont Ti-
bère est charmé.

Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire Au nid sanglant du vau-
tour affhme ! '

Belle Octavie ! à tes fêtes splendides,

Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui?

Ton char, traîné par six coursiers rapides, Laisse trop loin les
Amours après lui !

Sur un vieux maître, aux Romains ^'eUe outrage Tant d'opu-
lence annonce ton crémt;

Mais sous la pourpre on sent ton esclavage; Et, tu le sais, l'es-
clavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;

Que par les grands tes vœux soient épiés.

Déjà, dit-on, nos prêtes hypocrites

Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour Iis sur tous les visages : Traîtres, flatteurs,
meurtriers, vils faquins, D'impurs niisseaux, gonflés par nos
orages, Font déborder cet égout des Tarqi\ins.

Tendre Octavie. ici rien n'effarouche Le dieu qui cède :\ qui
mieux le ressent.

Ne livre plus les roses de ta bouche Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse. Prendre un amant, mais couronné de fleurs; Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse, La Volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes ;

Les délateurs respectent nos loisirs î Tous à leur prince ont prédit que nos armes Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne.

Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois? Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,

. Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses. De tous les siens n'aimer que ses aïeux; Charger de fers les Muses vengeresses.

Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes, Quand sur ton sein il cuve son nectar.

Ses feux infects dont s'indignent les voûtes Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes,

Mais, dans ces murs ouverts à tant de peurs,

Digitized by Google

N'entends-tu pas des ombres de victimes IMêler leurs cris à
tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde : ' ?'

Avec les siens ne confonds plus tes jours. i

Ah! trop souvent la liberté du moude A d'un long deuil allligé
les Amours.

Viens parmi nous, qiii brillons de jeunesse,

Prendre un amant, mais couronné de fleurs;

Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,

La Volupté seule a versé des pleurs.

LE-FILS DU PAPE

Am ! Lison donnait dam la prairie. 1

Ma mère, qui^z la besace, - Le pape avec vous a couché :

Je cours lui rappeler en face Qu'il fut un moine débauché.

Quoique soldat, il va, j'espère,

Me créer cardinal-neveu.

Ah ! ventrebleu 1 Ah! sacrebleu!

Saint-père, au moins soyez bon père !

An ! ventrebleu ! ,

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu. •

Au sacré collègue je frappe ;
Vient un cou tors : Allons, cagot, ^
Par mon sabre, va dire au pape
Que je suis le fis de 3fargot. <
Dis que Margot fut sa commère; • >
Que moi d'ôtre saint j'ai fait vœu.
Ah ! ventrebleu I Ail ! sacrebleu !
Saint-père, au moins soyez bon père ; AJi ! ventrebleu !
Ali! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siège au feu.
J'entre en faisant trois révérences;
Sa Sainteté bâillait d'ennui.
Mon 61s, veui-tu des indigences?
Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.
J'ai, si j'en crois Margot ma mère.
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-père, au moins soyez bon père; An! ventrebleu!
Ail! sacrebleu!

Ou je f... le saint-siège au feu.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres Elles, Le soir, pour avoir
un jupon.

Vendent le plaisir en guenilles.

Au diable votre âme en répona.

Le diable vous sert de compère ;

Ayez donc l'air d'y croire un peu.

Ah! ventrebleu!

Ah! sacrebleu! .

Saint-père, au moins soyez bon père;

Ah ! ventrebleu !

Ah! sacrebleu!

Ou je f... le saint-siège au feu.

M me répond ; Dieu nous afdige; Nous sommes pauvres, mon
cher üls, Mais du purgatoire, lui dis-je,

Uu passent donc tous les proüts?

Donnez-moi les os de saint Pierre,

Que je les vende à quelque Hébreu.

Ah I ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père ;

Ah! ventrebleu!

Ail! sacrebleu!

Ou je f... le saint-siège au feu.

Mon fils, que le diable t'emporte!

Prends ces mille écus et va-t'cn.

C'est bien peu, dis-je, mais qu'importe! Dans huit jours j'en viens prendre autant. Tant de sots font encor sur terre Bouillir votre vieux pot-au-feu!

Ah! ventrebleu!

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père;

An! ventrebleu!

Ah! sacrebleu!

Ou je f... le saint-siège au feu.

Adieu, Margot fera ripaille;

Mes sœurs seront morceaux de roi.

Quoique j'abhorre la prètraille.

D'un chapeau rouge affublez-moi.

De me transmettre votre chaire, Bonhomme, occupez-vous un peu.

Ah! ventrebleu!

Ah! sacrebleu!

Saint-père, au moins soyez bon père;

Ah ! ventrebleu !

Ah! sacrebleu!

Ou je f... le saint-siège au feu. :

• fl

MON ENTERREMENT

Am : Quand on ne dort pas de la nuit.

Ce matin, je ne sais comment,

Je vois d' Amours ma chambre pleine.

J'étais couché, sans mouvement.

H est mort, disaient-ils gaiment :

De l'inhumer prenons la peine.

Lors je maudis entre mes draps Ces meux que j'aimais tant à suivre.

Amis, si j'en crois ces ingrats, Plaignez-moi (bis); j'ai cessé de vivre, (bis.)

De mon vin ils prennent leur part,

Ds caressent ma chambrière ;

L'un veut guider le corbillard,
Et l'autre d'un ton nasillard Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant Vingt galoubets pour mon
escorte;

Mais déjà la voiture attend i Plaignez-moi (bis) ; voilà qu'on
m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux ligues;
Le drap, où l'argent brille en pleurs.
Porte un verre, im luth et des fleurs.
De mes ordres joyeux insignes.
Maint passant, qiii met chapeau bas.
Se dit ; Triste ou gai, tout succombe! * Les Amours font hâter
le pas :

Plaignez-moi (bis) ; j'aiTive à ma tombe.

Mon cortège, au lieu de prier, ^ 1

Chante là mes vers les plus lestes, w .z *

Grâce au ciseau du marprier, ; |

Une couronne de laurier i

Va d'orgueil enivrer mes restes. • ^

Tout reedit ma gloire en ce lieu,

Qui bientôt sera solitaire.

Amis, j'allais me croire un dieu.

Plaiguez-moi (bis) ; voilà qu'on m'enterre.

Maio d'avpnture, en oe moment,

Par là passait mon infidèle :

Lise m^arrache au moiunent,

Puis encor, je ne sais comment,

Je me sens renaître auprès d'elle.

De la vie et de ses douceurs Vous mi'à médire l'âge excite;

Vous, QU monde éternels censeurs,

Plai^ez-moi (bis), car je ressuscite, (bis.)

IE POËTE DE COUR v-

COUPLETS POUB LX PftTE DE HABIB ***» , t-i Aik de U
Treille de ûnedriU.

On achète Lyre et musette ;

Comme tant d'autres, à non toui>

Je me fais poète de cour, (bis.)

Te chanter encore, ô Marie !

Non, vraiment, je ne l'ose pas.

Ma Musc enfin s'est aguerrie,

Et vers la cour toimic ses pas. (bis.)

Je gage, s'il naît un Voltaire,

Qu'on emprunte pour l'acheter.

Prêt à me vendre au ministère,

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette ;

Gomme tant d'autres, à mou tour,

Je me fais poète de cour.

Ce que je dirais pour te nlaire- Ferait nre ailleurs He pitié ;

L'Amour est notre moindre affaire :

Les grands ont banni l'amitié ;

On siffle le patriotisme;

Ç,® sait le mieux, c'est compter.

J adresse une ode à l'égoïsme :

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette;

Comme tant d'autres, à mon tour,

Je me fais poète de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire L'éloge des Grecs valeureux,

Contre qui l'Europe conspire Pour ne plus rougir devant eux.

En vain ton éme généreuse De leurs maux se laisse attrister ;
Moi, je chante l'Espagne heureuse :

Pour toi je ne puis plus chanter.

un acnete

Lyre et musette ;

Jo d'autres, à mon tour,

Je me fais poète de cour.

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire,

Si de ton héros je parlais!

Il nous a légué tant de gloire,

Qu'on est embarrassé du legs.

Lorsque ta main pare son bmte De lauriers qu'on doit
respecter,

J'encense une personne au^ste ;

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette ;

Comme tant d'autres, à mon tour,

Je me fais poète de cour.

Pourquoi douter, chère Marie,

Que ton ami change à ce point?

liberté, gloire, honneur, patrie.

Sont des mots qu'on n'escompte point, (dis.) Des chants pour
toi sont la satire Des grands que j'apprends à flatter :

Non, quoi que mon cœur veuille dire.

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète Lyre et musette;

Gomme tant d'autres, à mon tour.

Je me fais poète de cour, (bis.)

COUPLET

ÉCRIT SUR UN RECUEIL DE CB4N8oRB MANUSCRITES DE M

Air de la lUpublique.

Si j'étais roi, roi de la chansonnette,

Gomme en secret me l'a dit maint flatteur.

Votre recueil à ma Muse inquiète Bénénoncerait un jeune usur-
pateur ;

Car les conseils qu'en si bon vers il do[^]e Au pauvre peuple,
objet de tant d'effroi, Feraient trembler mon sceptre et ma cou-
ronne, Si j'étais roi. (bis.)

DITHYRAMBE

Air : Je commence à m'sperccToir.

J'entonne sur les troubadours Un chant dithyrambique.

Malgré goût et logique,

Coulez, vers longs, moyens et courts.

Momus sommeille,

Qu'on le réveille;

Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.

Laissons, malgré maux et douleurs, L'Espérance essayer nos pleurs;

Lisette, apporte et du vin et des oeurs« Narguant des lois sévères,

Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi, doux rimeur que la beauté Mène par la lisière,

Unis parfois le lierre Aux roses de la Volupté.

Coupe remplie Par la Folie

Met en gaité femme tendre et jolie*

La colombe d'Anacréon,

Dans la coupe de ce barbon,

Buvait d'un vin père de la chanson.

Narguant des lois sévères,

Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaîment
leurs verres.

Toi qui fais de religion Parade à chaque rime,

Qui sur la double cime Fais grimper la procession,

Ta muse en masque Est lourde et flasque ;

Mais OTi'un tendron te tire par la basque.

Tu lui souris, et le bon vin Pour toi ne vieillit pas en vain.

Beau loueur d'orgue au service divin.

Nargiynt des lois sévères.

Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaiment
leurs verres

Toi qui prends Boileau pour psautier.

Du joug je te délie.

Veux-tu, près de Thalie,

De Re gnard être l'héritier?

De celte muse Parfois abuse;

Enivre-la, Molière est tou excuse,

Elle nac[uit sur un tonneau :

Pour lui rendre un éclat nouveau,

Puise la joie au fond de son berceau.

Narguant des lois sévères.

Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaîment
leurs verres.

Du romantisme jeune appui.

Descends de tes nuages ;

Tes torrent^ tes orages.

Geignent ton front d'un pale ennui.

Mon camarade,

Tiens, bois rasade ;

C'est un julep pour ton cerveau malade. J Entre naître et mourir,
hélas !

Puisqu'on ne fait que ^elques pas,^

On peut aller de travers ici-bas.

Narguant des lois sévères.

Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaîment
leurs verres.

Oiii, trouvères et troubadours Sablaient foreft. diampagne.

Mais je bats la campagne.

L'ode et le vin font de ces tours.

Le ciel nous dote D'une marotte Tour à tour grave, et quin-
teuse et falote.

Le soleil s'est levé joyeux,
Le front barbouillé de vin vieux.
Alil tout poète est le jouet des diciu. NargiKiut des lois sévères,
Troubadours et trouvères Au nez des rois vidaient gaiment
leurs verres.

LES ESCLAVES GAULOIS

CBAnSptf AbaESSÉÜ a mamuel.

- 'Amx Un par on coap' fouette»

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves.

Un soir qu'autour d'eux tout dormait.

de Béranger.

Levaient la dîme sur les caves Du maître qui les opprimait.

Leur gaîté s'éveille :

n Ah I dit l'un d'eui, nous faisons des jaloux ; «I L'esclave est
roi quand le maître sommeille, n Enivrons-nous! (4 fois.)

n Amis, ce vin, par notre maître fl Fut confisqué sur des Gau-
lois fl Bannis du sol qui les vit naître « Le jour même ovi mou-
raient nos lois, fl Sur nos fers qu'il rouille fl Le Temi)s écrit l'âge
d'un vin si doux.

« Des malheureiLX partageons la dépouille, fl Enivrons-nous !

fl Savez-vous où glt l'humble pierre fl Des ^erriers morts do
notre temps?

n Là plus d'épouses en prière, n Là plus de fleurs, même au
printemps.

« La lyre attendrie

fl Ne redit plus leurs noms effacés tous.

« Nargue* du sot qui meurt pour la patrie I U Enivrons-nous!

fl La Liberté conspire encore fl Avec des restes de vertu; fl Elle
nous dit : Voici l'aurore ; fl Peuple, toujours dormiras-tu?

fl Dêité qu'on vante,

« Recrute ailleurs des martyrs et des fous.

« L'or te corrompt, la gloire t'épouvante, fl Enivrons-nous !

fl Ouï, toute espérance est bannie; fl No comptons plus les
maux soufferts.

TREIZE K TABLE

Aw lie PrtTÎlle el T«connet.

Dieu 1 mes amis, nous sommes treize à table, Et devant moi le
sel est répandu :

Nombre fatal! présage épouvantable!

La Mort accourt ! je frissonne eperdu. (ter.) Elle apparaît, esprit, fée, ou déesse :

Mais, belle et jeune, elle sourit d'abord, (bis. De vos chansons ranimez l'allégresse;

Non, mes amis, je ne crains plus la Mort,

Bien qu'elle semble invitée à la fête, (Ju'elle ait aussi sa couronne de fleurs,

Seul je la vois, seul je vois sur sa tête D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs. Elle me montre une chaîne brisée.

Et sur son sein un enfant qui s'endort. Calmez la soif de ma coupe épuisée ;

Non, mes amis, je ne crains plus la Mort...

t Vois, me dit-elle; est-ce moi qu'il faut craindre? O Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur ; a Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre a De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur? a Ange déchu, je te rendrai les ailes a Dont ici-bas te dépouilla le sort, n Enivrons-nous des baisers de nos belles;

Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

a Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme U Ira franchir tous ces mondes flottants, a Tout cet azur, tous ces globes de flamme a Que Dieu sème sur la route du Temps.

H Mais, tant qu'au joug elle rampe asservie,

« Goûte sans crainte un bonheur sans remords. » Que le plaisir use en paix notre vie ;

Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière Aux cris d'un chien hurlant sur notre seuil. Ah! rhomine en vain se rejelle en arrière. Lorsque son pied sent le froid du cercueil. (ter.) Gais passagers, au flot inévitable Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port, (bis.) Si Dieu nous compte, ah ! restons treize à table ; Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE

Am : A foizante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortège s'avance?

— Un vieux guerrier débarque parmi nous.

— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?

— Il a des rois allumé le courroux.

— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.

— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers. Gloire immortelle à l'homme des deux mondes! Jours de triomphe, éclairez rumvers !

Européen, partout, sur ce rivage Qui retentit de joyeuses clameurs.

Tu vois régner, sans trouble et sans servage, La paix, les lois, le travail et le^ mœurs.

Des opprimés ces bords sont le refuge :

La tyrannie a peuplé nos déserts.

L homme et ses droits ont ici Dieu pour juge. Jours de triomphe, éclairez runivers!

Mais giie de sanp; nous coûta ce bien-être ! Nous succombions; Lafayette accourut,

Montra la France, eut Washington pour maître, butta, vainquit, et l'Anglais disparut.

?our son pays, pour la liberté sainte, fl a depuis grandi dans les revers.

Des fers d'Olmutz nous eiraeons rimiprcinte. Jours do triomphe, éclairez'rmiive.rs I

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille.

Par un héros ce héros adopté Bénit jadis, à sa première feuille,

L'arbre naissant de notre liberté.

Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage Bravent en paix la foudre et les hivers.

Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage. Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages. Nos vieux soldats se rappelant ses traits,

Vois tout un peuple et ces tribus sauvages A son nom seul sortant de leurs forêts.

L'arbre sacré sur ce concours immense Forme un abri de rameaux toujours verts :

Les vents au loin porteront sa semence.

Jours de triomphe, éclairez l'univers!

L'Européen que frappent ces paroles.

Servit des rois, suivit des conquérants;

Un peuple esclave encensait ces idoles;

Un peuple libre a des honneurs plus grands. Hélas ! dit-il , et son œil sur les ondes Semble chercher des bords lointains et chers. Que la vertu rapproche les deux mondes 1 Jours de triomphe, éclairez l'univers 1

MAUDIT PRINTEMPS

Am ! C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais de ma fenêtre A la sienne tout cet hiver :

Nous nous aimions sans nous connaître; Nos baisers se croisaient dans l'air.

Entre ces tilleuls sans feuillage,

Nous regarder comblait nos jours.

Aux arbres tu rends leur ombrage, Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

Il se perd dans la voûte obscure,

Cet auge éclatant ^ là-bas M'apparut, jetant la pâture Aux oiseaux, un jour de frimas ;

Ils l'appelaient, et leur manège Devint le signai des amours.

Non, rien d'aussi beau me la neige 1 Maudit printemps! revienaras-tu toujours 1

Sans toi ie la verrais encore,

Lorsqii'elïe s'arrache au repos,

Fraî^e comme on nous peint l'Aurore Du jour entr'ouvrant les rideaux.

Le soir encor je pourrais dire :

Mon étoile achève son cours;

Elle s'endort, sa lampe expire.

Maudit printemps! reviendras-tu toujours

C'est l'hiver que mou cœur implore ; Ah! je voudrais qu'on entendit Tinter sur la vitre sonore Le grésil léger qui bondit.

Que me fait tout ton vieil empire.

Tes fleurs, tes zéphyr, tes longs jours? Je ne la verrai plus sourire.

Maudit printemps ! reviendras-tu toujours?

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS

Air : A toi Xante ans il ne Tant pat remettre.

Nous triomphons! Allah! gloire au Prophète! Sur ce rocher
plantons nos étendards.

Ses défenseurs, illustrant leur défaite,

En vain sur eux font crouler ses remparts. Nous triomphons,
et le sabre terrible Va de la Croix punir les attentats.

Exterminons une race invincible :

Les rois, chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être Qui vînt ici raconter
tous tes maux * ** ?

Psam tremblante eût fléchi sous son maître. Où sont tes fls,
tes palais, tes hameaux?

* Le désastre de Ptara ou Ipsara est trop connu pour soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plua que de la belle déren.c et de la lin hcrnii|uc de ses habitants. Les Turcs eui-méines ont rendu Justice aux Ipsarioirs. Cette chanson avait pour but, on dijt le voir, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Eiirupe, qui laissaient massacrer les chrétiens de U Grèce sans leur porter secours.

** Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou In lllserté lors du massacre de Chios eu Scio, car c'est l« meme nom, corrompu par la prononciation ilalieone.

Lorsque, la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait
nos soldats Tes fils mourants disaient : N'implorons qii elle: Les
rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Allais de Chios recommencent les fêtes.

Psara succombe, et voilà ses soutiens.

Ilans le sérail comptez combien de têtes Vont saluer les en-
voyés chrétiens.

Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes ! Vierges, l'ou-
trage ajoute à vos appas. ^

Le glaive après purifira vos âmes :

Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :

Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain.... Faix! ont crié
d'une voix courroucée Les chefs que Dieu lui donne en son dé-
dain. Byron offrait un dangereux exemple : .

On les a vus sourire a son trépas.

Du Christ lui-même allons souiller le temple : Les rois chré-
tiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :

Psara n'est plus, Dieu vient de retfacer.

Sur ses débris le vainqueur qui repose Rêve le sang qu'il lui
reste à verser.

Qu'un jour stiimboul contemple avec ivi-esse Les derniers
Grecs suspendus à nos mâts !

Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce ; Les rois chrétiens
ne la vengeront pas.

* Le nombre des cadarres rntassi'a dnna la malhcurciuc Chiua
Cit ci^indro atfX chels ottuinaiis que. la peste ne ae mit ilana leur
armée, livrée an pillage de cette lie opulente.

** Stamboul est le nom que lea Turcs donnent à
fkiuatantinoplç.

Ainsi chantait cette horde sauvage.

Les Grecs I s'écrie un barbare efrayé.

La flotte hellène a surpris le rivage Et de Psara tout le sang est
paye.

Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître Dans le triomphe
égarera vos pas.

Les nations vous pleureraient peut-être, Les rois chrétiens ne
vous vengeraient pas.

LE VOYAGE IMAGINAIRE

Am: Uu*e dft bois et des accords champêtres.

L'automne accourt, et sur son aile humide M'apporte encor de
nouvelles douleurs.

Toujours souffrant, toujours pauvre et timide, De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.

Arrachez-moi des fanges de Lutèce;

Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir. Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce ;

C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère, Oui, m'as-tu dit Grec ; Pythagore a raison.

Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;

Je visitai Socrate en sa prison.

De Phidias j'encensai les merveilles ;

De Ithaque j'ai vu les bords fleurir.

J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles :

C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

* Qiii'lqis teiopi apret U ruiac de l'sara, Ica Crecca Tircat une iloM-fiitu duos l'ilc, cl uuc partie de la garuisoa tur>iue perit ligurgcc.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue, Ce beau soleil me réchauffe le cœur !

La Liberté, que de loin je salue,

Me crie : Accours, Thrasybule est vain[^]eur. Partons ! partons ! la barque est préparée. Mer, en ton sein garde-moi de périr ;

Laisse ma Muse aborder au Pyrée :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.
Il est bien doux, le ciel de l'Italie ;
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ; Vo^e où là-bas renaît
un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage? Quel sol brillant
à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage •
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.
Daignez au port accueillir un barbare, Vierges d'Atliène; en-
couragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare Où le génie est l'esclave
des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et, si mes enants pouvaient vous attendrir, l\Iélez ma cendre
aux cendres de Tyrtée : Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

CHAKSO?» FAITE POUR SERVIR PE PRÉFACE A L'ÉDITION IN-8* DB

Atn du CarnaraL

^oî, mes couplets, encore une sottise 1 Usez-vous bien paraître
in-octavo?

Juge, critique, et docteur de l'Eglise,

Vont après vous s'acharner de nouveau.

L'in-trente-deui trompait l'œil du myope,

Mais vos défauts vont être tous sentis :

C'est le ciron vu dans un microscope.

Mieux vous allait de rester tout petits,

Petits, petits, oui, petits, tout petits.

fl Quel trait d'orgueil ! dira la calomnie :

« Ferait-on plus pour des alexandrins?

a Le chansonnier vise à l'Académie, fl Et veut au Pinde anoblir
ses refrains. » Viser si haut, malgré cette imposture,

N'est point mon fait, je vous en avertis.

Pour conserver vos lettres de roture,

Mieux vous allait de rester tout petits.

Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je vois deux sots rendus à leur province, n Messieurs, dit l'un,
sifflons le troubadour.

O 11 veut des croix, et, pour l'offrir au prince, « A son recueil a
mis l'habit de coiu*.

« Le roi, dit l'autre, a daigné lui sourire, fl Même a trouvé ses vers assez gentils. » Voyez du roi ce que vous ferez dire !

Mieux vous allait de rester tout petits,

Petits, petits, oui, petits, tout petits.

L'humble format sut plaire à cette classe Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs;

Il se fourrait jusque dans la nesace De l'indigent, dont il séchait les pleurs,

A la guin^ette instruisant ces recrues, D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis;

Pour rencontrer la Gloire au coin des rues, Mieux vous allait de rester tout petits.

Petits, petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler; car, moi qui suis prophète} Je vois de loin Toobli fondre snr vous.

De tant d'échos dont la voix vous répète.

L'un meurt, puis l'autre, et puis ceut, et puis tous. Déjà mon front sent glisser sa couronne; Gomme les miens vos beaux jours sont partis. Four disparaître au premier vent d'automne, Mieux vous allait de rester tout petits.

Petits, petits, oui, petits, tout petits.

COUPLETS

MIS EN TÊTE D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS

Am: Je loge au quatriuic étago.

Petit portrait de fantaisie Mis en tête de mon recueil.

Penses-tu que par courtoisie Le monde entier te fasse accueil?
(bis.) Tu peux te parer, si tu l'oses,

D'im laurier modeste et discret ;

Tu peux te couronner de roses : j g

Non, non, tu n'es pas mon portrait.) “

Jamais je ne me suis fait peindre; Mais qui donc représentes-tu?

Peut-être un cafard qui sait feindre Jusqu'au charme de la vertu;

rtta r • Vit \v Ulcmo que celui que

auéfou chc* Ica marchanOa de caricaiurca

Un petit saint pétri de ruse Qu'à Montrouge on encenserait.

La bonne enseirae pour ma Muse! .

Non, non, tu u^s pas mon portrait.

Ou serais-tu l'auteur tragique Qui calcula, rima, lima Maint rôle bien académique Qu'en vain a réchauffé Talma?

Quoi ! parer d'ime noble image _I-Mes petits vers de cabaret!

~^Pour l'alexandrin quel outrage !

Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Dans ton masque à mine pincée Est-ce un vil censeur que je vois,

Rat de cave de la pensée,

Qu'il confisque au profit des rois? ^

J'ai de la fraude en pacotille Qu'à la barrière on saisirait;

Tu me tiendras lieu d'estampille :

Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Mais ta laideur serait la mienne,

Que ta gloire y gagnerait peu ;

Crains même qu'un prêtre ne vienne Saintement te livrer au feu. (bis.)

Dans l'avenir je devrais vivre,

Que dé toi l'ou se passerait;

Je suis bien mieux peint dans ce livre î j ,,

Non, non, tu n'es pas mon portrait.)

Di

LE GRENIER

Am du Cirntal.

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse De la misère a subi les leçons.

J'avais vingt ans, une follû maîtresse,
De francs amis et ramoim des chansons.

Bravant le monde et les sots et les sages,

Sans avenir, riche de mon printemps,

Leste et joyeux, je montais six étages.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore. Là fut mon Ht, bien chétif et bien dur ;

Là fut ma table ; et je retrouve encore Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur. Apparaissent, plaisirs de mon bel âge,

Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps; Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage. Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître.

Vive, jolie, avec un ^rais chapeau,

Déjà sa main à l'étroite fenêtre Suspend son châle en guise de rideau.

Sa robe aussi va parer ma couchette ; Respecte, Amour, ses
plis longs et flottants. J'ai su depuis qui payait sa toilette.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

A table un jour, jour de grande richesse.,

^e mes amis les voix brillaient en chœur,

A jusqu'ici monte un cri d'allégresse :

J Jaarengo Bonaparte est vainqueur I

canon gronde, un autre chaut commence;

Nous célébrons tant de faits éclatants.

Les rois jamais n'envahiront la France. ' Dans un grenier
qu'on est. bien à vingt ansl

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.

Oh ! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés ! J'échangerais ce
qui me reste à vivre Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, fohe,

Pour dépenser sa vie en peu d'instant,

D'un long espoir pour la voir embellie,

D#ns un grenier qu'on est bien à vingt ans!

L'ÉCHELLE DE JACOB

Aia ; Ahl si ma dame me voyait.

Lorsqu'un patriarche, en dormant,
^ Vit la plus longue des échelles.
Où, de crainte d'user leurs ailes,
Les anges montaient lestement Jusqu'aux portes du firmament, . ^ Il vit ses ms, quelqu'un l'assure.
Sur l'échelle aussi se hisser.
Croyant qu'au ciel on fait l'usure.
Grand Dieu ! le pied va leur glisser !
De ce cri du fils d'Isaac Sa race ne tient aucun compte.
A l'échelle chaque Hébreu monte, Fraudant eau-de-vie et tabac,
Des écus rognés dans un sac.
Chargés de bijoux et de traites,
Us vont *d'abord, pour commencer.
Aux anges vendre des lorgnettes. Grand Dieu J le pied va leur glisser I
Mais Jacob on voit deux ou trois Dont nos désastres font la gloire.
Un page leur tient Técritoire,
Ils ont des titres et, je crois,
Des crachats et même des croix.

Riches de l'or de cent provinces,

Sur leur coffre ils ont fait tracer :

« Mout-de-piété pour les princes, n Grand Dieu î le pied va leur glisser !

« Ah! dit Jacob, des fils si chers « Prouvent que Dieu tient sa promesse.

« Seuls ils font la hausse et la baisse,

« Ont seuls tous les emprunts ouverts ; « I\Ies fils régneront sur iVnivers.

« C'est la peste à qui rien n'échappe ;

« Voyez dix rois les caresser.

«Ils se font bénir par le pape * !

« Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

a Qui les suit? c'est un cordon bleu « Qu'en frère chacun d'eux embrasse.

4« Cet homme est-il bien de ma race?

« Sou trois pour cent le prouve un peu ; B Mais samisl n'est pas de l'hébreu « A mes fils comme a Quoi ! pour voir le « Ils ont assuré la Garonne I B Grand Dieu I le pied va leur glisser !

se cramponne!

ourdain hausser,

Tandis qu'il les voit à grands pas Sur l'échelle élever leur course.

Vient Satan qui crie : « A la Bourse !

« Messieurs, on craint de grands débats.*

•• n * ***'*> fait eiupriiiiU». *

Celle Ci»p|jeler qiio le nnuislrc îles fiuances» à

epuqae, était un citojoii de Toulouic.

DE BÉHANGER.

liien vite ils regardent en bas,

La tête tourne à la séquelle]>ont l'orgueil est si haut placé;

Le diable a secoué l'échelle :

Grand Dieu! le pied leur a glissé!

LE CHAPEAU DE LA MARIÉE

Ain ilu l'i'chciir.

Demain engagez votre foi,

A l'église allez sans scnipule Fille trompeuse, oubliez-moi
Pour un époux riche et crédule.

Des roses qui naissaient pour lui La dime à tort me fut payée ;

Mais en retour j'offre aujourd'hui Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger;

Qu'à votre voile on les attache.

Sous le joug fier de se ranger,

Que l'époux dise : Elle est sans tache. L'Amour se plaint, mais
c'est tout bas ; Mais par vous la Vierge est priée.

Allez, on n'arrachera j'as Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront Ces fleurs qu'on dit d'heu-
reux augure, Les garçons vous déroberont Une plus secrète
parure.

La jarretière, pensez-y !

Chez moi vous l'avez oubliée ;

Me faudra-t-il la joindre aussi . ^

Au chapeau de la mariée?- _ , .

La nuit vient, vous poussez deux cris . Imités de ce cri si
tendre Qu'un jour au cœur le plus épris Votre innocence a fait
entenore.

Le lendemain l'époux cent fois Raconte à la noce égayée Que
l'Hymen s'est piqué les doigts Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé, ce mari 1

Ail ! qu'il le soit bien plus encore !

Dieu ! quel fol espoir m'a souri Quand pour lui l'autel se dé-
core !

Malgré le prêtre et ton serment,
Oui, par tes pleurs justifiée,
Tu viendras paver à l'mant Le chapeau de la mariée.

LA MÉTEMPSYCOSE

Aik da raudevüie do la Robe et Ica Uottea,

Grand partisan de la métempsycose,

En philosophe, hier, sur l'oreiller,

De mes penchants pour connaître la cause. J'ai mis mon âme
en train de babiller.

Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge,

Car sans mon souille au néant tu restais;

Mais jusmi'à toi je n'arrivai point vierge. | _

— Ah ! mon âme, je m'en doutais,) “ ’ Je m'eu doutais, je m'en
doutais.

Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre, J'ai couronné ja-
dis des fronts joyeux;

Puis, échaufi'îmt plus subtile matière, •

Petit oiseau, je saluai les deux.

DE ÜÉ U AN GE R

Dans le bmjage, auprès des pastourelles,

Je voltigeais, je sautais, je chantais; L'indépendance agrandissait mes ailes.

— Ah 1 mou âme, je m'en doutais,

Je m'eu doutais, je m'eu doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,

(Jui, d'un aveugle unique et sûr appui,

Entre ses dents sut prendre une sénile.

Guider son maître et mendier pour lui.

Utile au pauvre, au riche sachant plaire.

Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtai.

J'ai fait du bien, puis-je j'en ai fait faire.

— Ah! mon âme, je m'en doutais.

Je m'en doutais, je m'eu doutais.

Puis l'animai la beauté d'une fille.

Que j'^étais bien dans ma douce prison!

Mais de mon gîte on s'empare, on le pille : Tous les Amours y mettent garnison.

En vrais soudards ils y faisaient esclandre;

Et jour et nuit, du coin que j'habitais,

A la maison je voyais le feu prendre.

— Ah ! mon âme, je m'en doutais,

Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchants que mou récit t'éclaire ;

mr->. O.,,...; moi

^ ^ chez toi.

Veilles, travaux, artifices de femme, Pleui's, désespoir, et des maux que je tais, Fout qu'iul poète est l'enfer pour une âme. j — Ah ! mon âme, je m'en doutms, > Je m'en doutais, je m'eu doutais.

uis.

LES PAUVRES AMOURS

Am * Jo)iiter un jour en Tureur.

Trois douzaines de Cupidons,

Qu'une actrice a mis sur la paille, Hier mendiaient, et la mar-maille Les poursuivait de gais lardons.

Chez Lise ils frappent d'un air triste. Lise répond : Nous sommes sourds.

Quoi! vivrez-vous donc toujours, Vieux petits culs nuis d'Amours?

Allez, Dieu vous assiste ! (bis.)

Partout en France on vous fourra. Vous avez guindé la sculpture,

Vous avez fardé la peinture.

Vous affadissez l'Opéra.

Des Anacréons j'ai la liste ;

Ds encombrez ville et faubourgs.

Vous les couronnez toujours,

Vieux petits culs nus d'Amours j'ARez, Dieu vous assiste !

Quittez votre Olympe en débris ;

^e Mars, Phébus, Bacchus, Minerve, Voguent avec vous de conserve ;

A Gnide remmenez Cypris.

Les Grâces suivront à la piste,

Phébé guidera votre cours.

Emigrez, mais pour toujours,

pfifRs culs nuis d'^ Amours; Allez, Dieu vous assiste!

Emballez avec tous vos dieux Flore et 1 Aurore aux doigts de roses;

Par leur nom appelons les choses,
Les choses n'en plairont que mieui.
Won cœur à l'amant qui persiste Se rend bien sans votre secours.

Sans vous j'aimerai toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours ;
Allez, Dieu vous assiste !
En leur fermant la porte au nez.
Parlait ainsi la tendre Lise,
Quand près d'eux passe une marquise Dont à peine ils sont les aînés.

La dame, qiioi^e moraliste.
Leur dit : Renaiez-moi mes beaiu jours.
Dans ma chambre et pour toujours, Chers petits culs nus d'Amours Venez, Dieu vous assiste! (bis.)

A II COIIIER

DERNIER PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, QUI m'avait aduessé

t'ME CHANSON DONT LE TIEFHAIN EST ;

Fouette ! fouette !

Chante toujours ; ne t'endors pas.

Am (lu Tiudeville de* ChcTîlIrt de maitre Adam,

Oui, je dormais sur un petit volume Qui me vaudra d'être encore étrillé,

* On ne se icandalisrra pat de certain mut placd dans ce refrain, li l'on te rappelle que ce mut était employé par let damet de la cour, avant la Révolution, pour déai;;ner une mode du tempt. Madame de Genlii raconte, k ce tujet, dant tet Mémoirect, une anecdote on ne peut plut gaie.

Lorsqu'en flatteur le bout de votre plume;

Me cliatouillaiit, m'a soudain réveillé.

Je me suis dit : C'est présage céleste;

Los mauvais jours seraient-ils donc passés? Car je ne sais si quelque fouet nous reste, Mais jusqu'ici c'est nous qu'on a fessés.

Tout gai frondeur, semant le ridicule,

Ne peut chez nous qu'eu recueillir du mal. Notre empereur portait longue fêrule,

Puis est venu le martinet royal ;

Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace, Dont tous les fouets contre nous sont drossés. Dieu soit béni! mais s'il ne nous fait grâce. Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part des étrivières ! Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois. En refaisant des nœuds à ses lanières.

Il me poursuit encor d'un œil sournois.

Si de Tartufe on n'entend les trois messes,

Si pour les grands l'encens ne brûle assez, C'est fait de nous !
nos seigneurs les Jean-fesses Aiment à voir les bonnes gens
fessés.

Vous qui chantez comme on chante au bel âge Des rms, des
saints, no plaisantez donc pas ; Ou, trop enclin au joyeux
persiflage.

Vivez longtemps, allez bien tard là-nas; •

Car en enfer on marque votre place;

Des noirs démons les bras sont retroussés : Vous et Collé,
même aussi votre Horace, Ensemble un jour vous serez tous
fessés.

* M. GoUier uvait ulort prit do qu4lre-viugls itm.

D£ BÊHA.NGEK.

Ail

LE SACRE DE CHARLES LE SIMPLE

Ai* du beau TrisLin.

Français, que Reims a réunis,

Criez : Montjoie et Saint-Denis !

Ou a refait la sainte ampoule,

Et, comme au temps de nos aïeux,

Des passereaux là liés en foule Dans l'église volent joyeux **.

D'un joug brisé ces vains présages Font sourire Sa Majesté.

Le peuTile crie; Oiseaux, plus que nous soyez sages;

Gardez bien, gardez bien votre liberté, (bis.)

I^isqu'au vieux us on rend leurs droits.

Moi, je remonte à Charles Trois.

Ce successeur de Charlemagne De Simple mérita le nom; n
avmt couru l'Allemagne Sans illustrer son vieux penuon.

Pourtant à son sacre on se presse : •

Oiseaux et flatteurs ont chanté.

Le pemile crie : Oiseaux, point de folle allégresse ;

Gar dez bien, gardez bien votre liberté.

* Charles ni, dit ti SiMPLR, l'un des successeurs de Charle.
Qin^e, fut d'abord évince itu trône par budes, comte de Paris.

Il SC réfugia en Angleterre, puis en Allciuagiie. Mais, A la
mort d'Eudes (cil 8U8) , les seigtieirs et les tvijitci franijais ,
s'étant raltaelies à Charles, lui reudireiit l.n couronne, qu'il perdit
eulin lorsque, trahi par IlélH-rt, comte de Venuaudoit, il tut •tn-
prisonnc à Pcroiiiie, ou il luoiit eu 1)21.

** Au sacre de Charles \, on licha dans l'église un grand
nombre d'oiseaux qui se précipitèrent dans toutes les parties de
la nef. Cette imitation d'une vieille coutume iiiiis valut un des
mureaux de poésie les plus parfaits de madaïuc Taalu, à qui
nous devons tant de produclioiu délicieuses.

CHANSONS j

Chamarré de vieiLX oripeaux.

Ce roi, grand avaleur d'innôts,

Marche entouillé de ses fidèles,

Qui tous, en des temps moins heureux,

Ont suivi les drapeaux rebelles D'un usurpateur généreux.

Un milliard les met en haleine :

C'est peu poirr la fidélité.

Le peuple crie : Oiseaux, nous payons notre chaîne Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Aux pieds de prélats cousus d'or,

Charles dit son Confiteor.

On l'habille, on le baise, on l'huile,

Puis, au bruit des h^nes sacrés,

Il met la main sur l'Evançle.

Son confesseur lui dit ; o Jurez.

« Rome, que l'article concerne % fl Relève d'un serment nrêté.

»

Le peuple crie : Oiseaux, voilà comme on gouverne; Gardez bien, gardez bieo votre liberté.

De Charlemagne, en vrai luron,

Dès mi'il a mis le ceinturon,

Charles s'étend sur la poussière, fl Roi 1 crie un soldat, levez-vous !

« — Non, dit l'évêque ; etj par saint Pierre, fl Je te couronne : enriclus-nous.

• Ce qui vient de Dieu vient des prêtres,

« Vive la lé^timité 1 »

crie : Oiseaux, notre maître a des maîtres ; tardez bien, gardez bien votre liberté.

* 1« libert»! do

t-on enonr" '1" *"".'!*" »> Charles X,

on encore, nen roulatt pas jurer l'oUseraUun.

cultes eau.

qui, assure.

)y Googlej

Oiseaux, ce roi miraculeux Va guérir tous les scrofuleux. ' '

Fuyez, vous qui de son cortège Dissipez seuls l'ennui mortel :

Vous pourriez faire un sacrilège ^

En voltigeant sur cet autel.

Des bourreaux sont les sentinelles Que pose ici la piété.

Le peuple crie : Oiseaux, nous envions vos ailes; Gardez bien, gardez bien votre liberté, (bis.)

LE CONVOI DE DAYID

im He Roland.

Non, non, vous ne passerez pas.

Crie un soldat, sur la frontière,

A ceux qui de David, hélas !

Rapportaient chez nous la poussière.

^Idat, disent-ils dans leur deuil, Proscrit-on aussi sa mémoire
?

Quoi! vous repoussez son cercueil,

Et vous héritez de sa gloire !

CHÆDR.

Fût-il privé de tous les biens.

Eût-il à trembler sous un maître,

Heureux qui meiui. parmi les siens

Ailx bords sacrés (dis) qui l'ont vu naître, (bis.* **)

* Allusion à la fameuse lui (tii sacrilège, loi Larbare, dont la
Ri'Volu iuu de juillet nous a délivrés,

** Los enfants de ro grand peintre, ayant sollicité en valu l'an-torisatiun de rapporter sa dépuuille en France, unt été obligés de le luire inlininer dans une église de Brnaelles, âpre* en avoir obtenu lu permission du roi des Pays-Uus. *

Non, non, vous ne passerez pas, rit le soldat avec furie. ,

— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas Se sont tournés vers la patrie.

Il en soutenait la splendeur Du fond d'un exil qui l'honore ;
C'est par lui que notre grandeur Sur la toile respire encore.

CHOKÜR.

Fût-il privé de tous les biens.

Eût-il à trembler sous un maître,

Heureux qui meurt parmi les siens Aux bords sacrés (bis) qui
1 ont vu naître .

Non, non, vous ne passerez pas,

Redit plus bas la sentinelle.

— Le peintre de Léonidas Dans la liberté n'a vu qu'elle.

On lui dut le noble appareil Des jours de joie et d'esperance,
Où les beaux-arts à leur reveil Fêtaient le réveil de la France.

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens.

Eût-il à trembler sous un maître.

Heureux qui meurt parmi les siens ^ Aux bords sacrés (bis)
qui l'ont vu naître.

• On «ait qüio Davitl fut rorJonn.nleur dos cêrdtnonips publi.
qup« qui curent lien bu commencement de la Itévolution, Il faut
ajouter qu'il eut la plus grande influence sur le mourcement im-
prim«'.lux arts par la Révolution française. ^ Comme tous les ré-
formateurs, David a drt jionsscr i 1 et âgé* ration des principes
avec les;|Uels il comliallit l'école des >anluo «St des Roiicher ;
mais, inalgi^ cotte exagération, il n'en restera)>at moins une de
nus plus grandes gloires dans les aru.

— - Non, non, vous ne passerez pas.

Dit le soldat, c'est ma consigne.

— Du plus ^and de tous les soldats.

Il fut le peintre le plus digne.

A l'aspect de l'aigle si fier,

Plein d'Homère et l'âme exaltée,

David crut peindre Jupiter;

Hélas ! il peignait Prométhée.

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens.

Eût-il a trembler sous un maître.

Heureux qui meurt parmi les siens Aux bords sacrés (bis) qui
l'ont \ti naître 1

Non, non, vous ne passerez pas.

Dit le soldat, devenu triste.

— Le héros, après cent combats, Succombe, et iW proscrit
l'artiste.

Cliez l'étranger la mort l'atteint :

Qu'il dut trouver sa coupe amèrel Aux cendres d'un génie
éteint,

France, tends les bras d'une mère,

CHŒUR

Fût-il prive de tous les biens,

Eût-il à trembler sous un maître,

Heureux qui meurt parmi les siens Ailx bords sacrés (bis) qui
l'ont vu naître !

Non, non, vous ne passerez pas.

Dit la sentinelle attendrie.

— Eh bien, retournons sur nos pas; Adieu, terre qu'il a chérie I

Les arts ont perdu le flambeau Qui fit pâlir Péclat de Home.

Allons mendier un tombeau Pour les restes de ce grand
homme*

CHŒUR

Fût-il privé de tous les biens,

Eût-il à trembler sous un maître.

Heureux qui meurt parmi les siens

Aux bords sacrés (bis) qui l'ont vu naître!-(Bis.)

LES INFINIMENT PETITS

OD

LA GÉRONTOCRATIE.

Ain : Ainsi jadis un grand prophète.

J'ai foi dans la sorcellerie.

Or un grand sorcier, l'autre soir,

M'a fait voir de notre patrie Tout l'avenir dans un miroir.

Quel image désespérante !

Je vois Paris et ses faubourgs*

Nous sommes en dix-neuf cent trente, Et les barbons régneront toujours.

Un peuple de nains nous remplace ; Nos petits-fils sont si petits,

Qu'avec peine dans cette glace Sous leurs toits je les vois blottis.

La France est l'ombre du fantôme De la France de mes beaux jours.

Ce u'est qu'un tout petit royaume ; Mais les barbons régnet toujours.

Combien d'imperceptibles êtres I De petits jésmtes bilieux!

Do miliers d'autres petits prêtres Qui jxjrteit de petits bons dieux 1 Ilêni par eux, tout dégénère; l'ar eux la plus vieille des cours N'est plus qu'un petit séminaire;

Mais les barbons régnet toujours.

Tout est petit, palais, usines, Scifflices, commerce, beaux-arts.

I)e bonnes petites famines Désolent de petits remparts.

Sur la frontière mal fermée Marche, au bruit de petits tambours.

Une pauvre petite armée ;

Mais les barbons régnet toujours.

Enfin le miroir prophétique.

Complétant ce triste avenir.

Me montre un géant hérétique Qu'un monde a peine à contenir.

Du peuple pygmée il s'approche,

Et, bravant de petits discours,

Met le royaume dans sa poche;

Mais les barbons régnet toujours.

LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE

Am . Je ne vom rois]nmaM, r^venic.

L'alouette, à peine éveillée.

Chante l'aurore d'un beau jour;

Suis le chasseur sous la feuillée,

Laitière : il parlera d'amour.

Dans la rosée, allons, ma chère,

Cueillir pour toi fleurs du printemps.

— Non, beau cbasseur, je crains ma mère : Je ne veut pas perdre mon temps.

Ta mère et sa chèvre fidèle Sont loin derrière ce coteau.

Ecoute une chanson nouvelle Qui vient des dames du château.

Fille qui la peut faire entendre Doit fixer les plus inconstants.

— Chasseur, j^en sais une aussi tendre •,

Je ne veux pas perdre mou temps.

Pour la dire, apprends l'aventure Pu spectre d'un baron jaloux,

Entraînant à sa sépulture La beauté dont il mt l'époux.

Ce récit, quand la nuit est noire.

Fait frissonner les assistants.

— Chasseur, je connais cette histoire ;

Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis t'enseigner des prières Pour charmer la fureur des
loups,

Ou pour conjurer des sorcières L'œil malfaisant tourné vers
nous.

Crains qu'une vieille, en sa misère.

Ne jette un sort sur ton printemps.

— Chasseur, n'ai-je pas un rosaire?

Je ne veux pas perdre mon temps.

Eh bien, vois cette croix qui brille.

Compte ses rubis précieux;

Sur le sein d'une jeune fille, ^

Elle attirerait tous les yeux.

Prends-la, malgré ce qu'elle coûte:

Mais songe au prix que j'en attends î

— Qu'elle est belle ! ah ! je vous écoute ;

Ce n'est pas là perdre mon temps.

Digilized by

DE BÉRANGER.

BONSOIR

COUPLETS

f A M. LAISNEY, IMPIUMEUR A PÉRONNE *.

Am lie la Iti^pulilic.

^ Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore A nos beaux jours promptement écoulés.

Comme ils sont loin, les feux de notre aurore! Que de plaisirs avec eux envolés !

Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse?

Non; la gaité nourrit encor l'espoir.

Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse, Soubaitous-uons un gai bonsoir.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête ; t J'ai de bien près cheminé sur tes pas.

Mais ces lüvers ont eu leurs joiu*s de fête; Tout ne fut point aquilons et frimas. Aurions-nous mieux employé la jeunesse,

Vécu moins vite avec un riche avoir?

Mon vieil ami, quand pour nous le joiu* baisse, Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître, fe t'effaçai sans te rendre jaloux.

I Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître Sont des chansons, ces fruits sont assez doux; Dans nos refrains que le passé renaisse ; L'Illusion nous rendra son miroir.

• C.'est daus son imprimerie que je lus mil en appronüissage. MViuiit pu parvenir k iii'ensei;;ner l'orthographe, il nm fit prr-niire goill ii la pmlsir, nie donna de» leçon» «lo venifica* lion, cl corrigea tues premiers essais.

43fi

Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse, Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Reposons-nous; car les Amours, sans doute, Pour qui jadis nous avons tant marché,

Nous crâraient tous, s'ils nous trouvaient enroule: Allez dormir, le soleil est couché.

Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse.

Vient allumer nos lampes pour y voir.

Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse. Souhaitons-nous un gai bonsoir.

LE MISSIONNAIRE DE MONTROUGE

I POim LA FÊTE DE MASIB ***.

(C'est un dindon qui est censé parler.)

Am: Allcz-vüus-cn, gpiu de U noce,

kve Maria! ma voisine, r

Que le ciel daigne vous toucher!

Montrouge, où l'Esprit-Saint domine, M'envoie ici pour vous prêcher.

On exalte en vain votre grâce.

Votre gaité, vos heureux goûts. * (tious! glous! glous! glous!
(bis.) Reconnaissez la voix d'Ignace ;

Pleurez et convertissez-vous.

Vous applaudissez aux lumières D'un siècle aveugle et perversi,

Votre raison ne se plaît guères Qu'avec Voltaire et son parti.

Ah ! préférez à leur audace L'esprit d'im frère coupe-choux.

Glous ! glous ! glous! glous!

Reconuaisez la voix d'iguace :

Pleurez et convertissez-vous.

Les arts vous tiennent sous le charme, Phébus pour vous prend son archet; Mais leur gloire aussi nous alarme :

Demandez a l'ami Franchet *.

Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse, Sont toujours de méchants ragoûts.

Glous! glous! glous! glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace ;

Pleurez et convertissez-vous.

Cessez de vanter l'industrie Dont votre époux soutient
l'honneur.

Vous croyez qu'il sert la patrie.

Que du travail naît le bonheur ;

Mais au peuple on rend la besace Pour qu'il dépende encor de
nous. ^ Glous ! glous ! glous ! glous !

Reconnaissez la voix d'Ignace î •Pleurez et convertissez- vous.

Vous êtes surtout bienfaisante,

Le pauvre au pauvre le rendit ,

Mais la bonté reste impuissante • Lorsqu'on est chez nous
sans crédit.

Voici les parts qu'il faut qu'on fasse : A nous l'or, aux pauvres
les sous.

Glous! glous! glous! glous!

Reconnaissez la voix d'iguace S Pleurez et^convertissez-vous.

* Xlurt directeur de la police ou iuiui*(er« de J'indrieur.

Grâce à tous les gens de ma rnho,

Qui sont martyrs en ces bas lieux, Souffrez qu'à renfer je dé-
robe Votre âme si digne des cieiu.

Avant peu, si Dieu nous fait grâce,

On rôtiira d'autres que nous.

Glous! glous! glous ! glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convertissez-vous.

Oui, Marie, en vain l'on se moque Du pauvre père de la Foi ;

Vos neaux esprits, que je provoque,

A table plairaient moins que moi.

Qu'à la vôtre on me donne place, J'embellirai ce jour si doux.

Glous ! glous ! glous ! glous ! (bis.) De truffes parfumez Ignace
:

Riez et divertissez-vous.

COUPLETS

SÛR LA JOURNÉE DE WATERLOO

Air : Musc des bo!s et des accords champêtres;

De vieux soldats m'ont dit : n Grâce à ta Muse, fl Le peuple en-
fin a des chants pour sa voix, n Ris du laurier qu'un parti te re-
fuse, fl Consacre encor des vers à nos exploits.

« Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,

« Ce dernier jour de gloire et de revers. »

— J'ai répondu, baissant des yeux humides : Son nom jamais
u'attristera mes vers.

Qv|i, dans Athène, au nom de Chéronée Mêla jamais des sons
harmonieux?

Par la fortune Athène détrônée *

Digilized by Cuogli

Maudit Philipue et douta de ses dieiuc.

Un jour pareil voit tomber notre empire,

Voit l'étranger nous rapporter des fers,

Voit des Français lâchement leiu* sourire.

Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsset enfin le géant des batailles !

Disaient les rois ; peuples, accouiez tous.

La Liberté sonne ses funérailles;

Par vous sauvés, nous régnerons par vous.

Le géant tombe, et ces nains sans mémoire A l'esclavage ont
voué l'univers.

Des deux cotés ce jour trompa la gloire.

Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais çpioi! déjà les hommes d'un autre âge]Je ma douleur se
demandent l'objet.

Que leur importe en effet ce naufrage?

Sur le torrent leur berceau surnageait.

Qu'ils soient heureux! leur astre, qui se lève, Du jour funeste efface les revers.

Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve, Son nom jamais n'attristera mes vers.

COUPLET

ÉCRIT SUR l'album DE MADAME AMÉDÉE DE V***.

Air (lu Carnaval

Que bien longtemps cet album vous redise Qu'un chansonnier tendre, mais déjà vieux. Trouvant en vous bonté, grâce, franchise.

Fut un moment la dupe de vos yeux.

Quoi ! par amour? Non : il n'y doit plus croire. Mais, las! il prit, par vous trop bien flatté. Pour un sourire de la gloire Le sourire de la beauté.

TURLUPIN

Am . C'fst à boire, à Luire, ù boire, etc.

n meurt, et la joie expire !

11 meiut, lui qui si souvent Nous a fait mourir de rire A sou théâtre en plein veut !

Il nous charmait à toute heure, Ahî
Soit en Gille, soit en Scapin.
Que l'on pleure, pleure, pleure Au convoi de Tuilupin.
Sans daigner le reconnaître, Notre siècle si profond A vu So-
crate renaître Sous l'hahit de ce bouffon.
Pour que son nom lui sumve, Ah!
Prends, Clio, prends ton calepin.
Qu'on écrive, écrive, écrive L'histoire de Tuilupin.
Culot d'une sainte abbesse Et d'un prélat respecté,
Turlupin de sa nonlesse Ne tirait point vanité.
Il ne pouvait voir sans rire,
Ah!
Ses .aïeux cités dans Turpin.
Qu'on ^^ire, admire, admire Le bon sens de Tvlupin.
D'abord il prit la Bastille,
Fut soldat, et puis, blessé,
Vint jouer à la Courtille,
Par la misère engraissé.
La gaité fut sa recette,
Ahl

Sa poudre de perlimpinpin.

Qu'on achète, achète, achète - • Le secret de Turlupin.

Doux censeur des candeurs fausses, Aux pauvres, ses bons amis.

En rafistolant ses chausses,

Il disait, pauvre et mal mis ;

Au vrai bonheur puisqu'il mène, Ah!

Le sabot vaut bien l'escarpin.

Que l'on prenne, prenne, ^ prenne Des leçons de Turlupin.*

— Du roi viens voir la personne.®

— Non. répondit-il, non pas.* Otera-ril sa couronne

Quand je mettrai chapeau bas?

À la foi, s'il faut crier vive I Ah!

Vive l'arai qui cuit mon pain! ^

Que l'on suive, suive, suive .

L'exemple de 'Turlupin.

— Chante au peuple des dimanches Les vainqueurs pour dix écus.

— Moi! déshonorer mes planches!

Nom dit-il, gloire aux vaincus I

— En prison suis-noug donc vite.

Ah ! •

Je vous suis, monsieur de Grispin. •

Qu'on imite, imite, imite (ùe beau trait de Tuilupiu.

Veui-tu qu'Ignace t'assiste?

— Non, n de ces noirs manteaux I Entre eux et nous il existe
Rivalité de tréteaux.

Tou dieu, Marie Alacoque,

Ah!

N'est pas plus mon dieu que Jupin.

Qu'on invoque, invomie, invoque Le dieu du bon Turlupin.

]Messieurs, honorons la cendre De qui n'eut qu'un seul défaut
:

Sa mère était chaude et tendre, Turlupin fut tendre et chaud.

Il eût de la pomme d'Eve,

Cromié jusqu'au dernier pépin.

Qu élève, élève, élève IJne tombe à Turlupin.

EN LOI ENVOYANT MES DERNIÈRES CHANSONS

Air : Musc det bois et des accords chsmptitres.

Accueillez-les, ces chansons où ma Muse Vous peint l'Amour
tout prêt à m'échapper, Vante la Gloire, ombre qui nous abuse.

Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper L'un est çour
vous un dieu sans importance, L'autre^ séduit votre esprit hasar-
deux, tmant à l'Amour, moi je soutiens, Hortense, yuii est encor
le moins trompeur des deux.

Ah!

LES DEUX GRENADIERS

lirll <844.

Am ; Guide mes pas, 6 Providence*

PRETER GRENADIER

A notre poste ou nous oublie ;

Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER

Nous allons revoir l'Italie ;

Demain, adieu Fontainebleau!

PREMIER GRENADIER

Par le ciel! que j'en remercie,

L'île d'Elbe est un beau climat!

DEUXIÈME GRENADIER

Fût-elle au fond de la Russie^

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat. Suivons un vieux soldat. (bis.)

DEUXIÈME GRENADIER

Qu'elles sont promptes, les défaites!

Où sont Moscou, wilna, Berlin?

Je crois voir sur nos baïonnettes Luire encor les feux du Kremlin,

Et, livré par quelques perfides,

Paris coûte à peine un combat!

Nos gibernes n'étaient pas vides.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

premier grenadier.

Chacun nous répète : H abdique.

Quel est ce mot? apprenez-le-moi.

Rétablissez la république?

DEUXIÈME GRENADIER

Non, puisqu'on nous ramène un roi.

L'Empereur aurait cent couronnes,

Je concevrais qu'il les cédât :

Sa main en faisait des aumônes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER

Une lumière, à ces fenêtres.

Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER

Les valets à nobles ancêtres Ont fui, le nez dans leur manteau.

Tous dégalonnant leurs costumes.

Vont au nouveau chef de l'Etat De l'aigle mort vendre les plumes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER

Des maréchaux, nos camarades,

Désertent aussi, gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER

Notre sang paya tous leurs grades ; Heureux qivil nous en
reste encor!

Quoi I la Gloire fut en personne Leur marraine un jour de
combat

** Presque tous les marcclinux *le PEiiipirc portaient Ic uoi&
dos batailles ou lU s'ùiaival sigalés sous Napuicou.

uigmzea oy

Et le parrain, on l'abandonne 1 Vieux grenadiers, suivons un
vieux soldat.

PRE^T^ER GRENADTER.

Après vingt-cinq ans de services J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER

Moi, tout couvert de cicatrices,

Je voulais quitter les drapeaux.

Mais, quand la liqueur est tarie,

Briser le vase est d'un ingrat.

Adieu femme, enfants et patrie !

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

LE PÈLERINAGE DE LISETTE

Am ; Ba-ba-ba-baIancoZ'TOU9 donc.

A Notre-Dame de Liesse •

Allons, me dit Lisette un jour.

J'ai peu de foi, je le confesse;

Mais Lise, malgré plus d'un tour, Ferait tout croire à mon amour.

Ami, notre joyeux ménage Scandalise le voisinage.

Prenons, dit-elle, prenons donc.

Pour aller en pèlerinage.

Prenons, dit-elle, prenons donc Coquilles, rosaire et bourdon.

Dime Sorbonne, ajoute Lise,

Remonte sur ses grands chevaux.

Nos ducs vont bâiller à l'église,

Et nos philosophes nouveaux Se sont faits tant soit peu dévots.

Chaque siècle a son amusette :

Nous édifierons la Gazette.

Prenons, mon ami, prenons donc.

Pour qu'on dise sainte Lisette,

Prenons, mon ami, prenons donc Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pèlerins en route ;

A pied nous chantons en marchant;
A chaque auberge, quoi qu'il coûte,
Nouveau repas et nouveau chant ;
Partout trinquant, partout conciant.
Le dieu qui d'aï nous asperge
Sourit sous des rideaux de serge. /
Ma Lisette, unissons-nous donc.
Pour mener l'Amour à l'auberge.
Ma Lisette, prenions-nous donc Coquilles, rosaire et bourdon?
Au pied de, la Vierge des vierges A genoux enfin nous voilà.
Vient un diacre allumei* nos cierges; *
Lise se dit : A Loyola Je, veux souffler cet abbé-là.
Je me fâche, et de ses poursuites Lui montre, hélas ! les tristes
suites.
Quoi! volage, prenez-vous donc.
Pour vous mettre à dos les jésuites,
Quoi! volage, prenez-voilà donc Coquilles, rosaire et
bourdon?
ij, tiwnlil
Mais à souper Lise l'attire,
Le fait boire, jurer, chanter.

De l'enfer il se prend à rire,
Du pape il ose plaisanter ;
Moi, je m'endors à l'écouter.

A mon réveil, Dieu! le peindrai-je Abjurant ses goûts de
collège?...

Ah ! traîtresse, vous preniez donc.

Pour les plaisirs du sacrilège.

Ah! traîtresse, vous preniez donc Coquilles, rosaire et
bourdon?

Des beaux miracles de Liesse Je garde un triste souvenir.

Notre abbé dit messe sur messe.

Et, Dieu l'aidant à parvenir, Archevêque il veut nous bénir.

Sainte Lisette, par famine.

Quelque jour se fera béguine.

Prenez, grisettes, prenez donc Des leçons de la pèlerine ;

Prenez* grisettes, prenez donc Coquilles, rosaire et bourdon.

ENCORE DES AMOURS

Ain do I.dunidft.

Je me disais ; Tous les dieux du bel âge M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux. Adieu l'espoir que leur troupe volage M'avait donné de me fermer les yeux !

Je le disais, lorsqu'une enchanteresse Vient et d'un mot ravit me»sens troublés. Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse ; Tous les Amours ne sont pas envolés. -

Oui, c'est encor quelque sujet de peine;

Mais du repos je suis si fatigué !

Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne, Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai.

Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;

Combien d'attraits les siens m'ont rappelés I lloses d'automne, effeuillez-vous pour elle: Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encor ont des pleurs à répandre;

Ma voix encore a des chants amoureux.

Aimons, chantons; la beauté vient m'apprendre A triompher des hivers rigoureux.

Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles, Les jours plus purs, les deux jdius étoilés. Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes ; Tous les Amours ne sont pas envolés.

LA MORT DU DIABLE

Am (lu vilain.

Du miracle que je retrace Dans ce récit des plus succincts Ren-
dez gloire au grand saint Ignace, Patron de tous nos petits saints.

Par un tour qiii serait infâme Si les saints pouvaient avoir tort,

Au diable il a fait rendre l'âme. (lus.) Le diable est mort, le
diable est mort, (ter.)

Satan, l'avant surpris à table.

Lui dit ; Trinquons, ou sois honni.

L'autre accepte, mais verse au diable, Dans son vin un poison
béné.

DE BBEANGER.

Satan boit, et, pris de colique,

Il jure, il grimace, il se tord ;

Il crève comme un hérétique.

Le diable est mort, le diable est mort.

Il est mort! disent tous les moines;

On n'achètera plus Gagnas.

Il est mort! disent les chanoines;

On ne paira plus dJoremus.

Au conclave on se désespère :

Adieu puissance et coffre-fort?

Nous avons perdu notre père.

Le diable est mort, le diable est mort.

L'amour sert bien moins que la crainte; Elle nous comblait de ses dons.

L'intolérance est presque éteinte;

Qui rallumera ses brandons !

A notre joug si l'homme échappe,

La vérité luira d'abord :

Dieu sera plus grand que le pape.

Le diable est mort, le diable est mort,

Ignace accourt : Que l'on me donne.

Leur dit-il, sa place et ses droits.

11 n'épouvantait plus personne;

Je ferai trembler jusqu'aux rois.

Vols, massacres, guerres ou pestes.

M'enrichiront du sud au nord;

Dieu ne vivra que de mes restes.

Le diable est mort, le diable est mort.

Tous de s'écrier : A Ji i brave homme !

Nous te bénissons dans ton fiel.
Soudain son ordre, appui de Rome,
Voit sa robe effrayer le ciel.
Un chœur d'anges, râme contrite,
Dit : Des humains plaignons le sort :
De l'enfer saint Ignace hérite. (bis.
Le diable est mort, le diable est mort, (teb.)

LE PRISONNIER DE GUERRE

Am s Chante, chante, troubadour, chante.

Marie, enfin quitte l'ouvrage,

Voici l'étoile du berger.

— Ma mère, un enfant du village Languit captif chez
l'étranger;

Pris sur mer, loin de sa patrie,

Il s'est rendu, mais le dernier.

File, file, pauvre Marie,

Pour secourir le prisonnier;

File, file, pauvre Marie,

File, file pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.

— Eh quoi ! ma fille, encor des pleurs ? — D'ennui, ma mère, il se consume; L'Anglais insulte à ses malheurs.

Tout jeune, Adrien m'a chérie;

n égayait notre foyer.

File, file, pauvre Maiio,

Pour secourir le prisonnier;

File, file, paiaTC Marie,

File, file poui* le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même.

Mon enfant; mais j'ai tant vieilli 1

— Envoyez à celui (^e j'aime Tout le gain par moi recueilli.

Rose à sa noce en vain me prie t .

Dieul j'entends le ménétrier I

File, file, pauvre Marie,

Pour secourir le prisonnier;

File, file, pauvre Marie,

File, file pour le prisoiiinier.

Plus près du feu file, ma chère ;

La nuit vient refroidir le temps.

— Adrien, m’a-t-on dit, ma mère.

Gémit dans des cachots flottants.

On repousse la main flétrie

Qu’il étend vers un pain gfossier.

File, file, pauvre Marie, , v... Pour secourir le prisonnier j File,
file,. pauvre Marie, t?.

File, file pour le prisonnier/‘«r'i>^

Ma fille, l’ai naguère encore Rêvé qu’il était ton époux.

Même avant la trentième aurore Mes rêves s’accomplissent
tous.

— Quoi î l’herbe à peine reflêuiic Verra le retour du guerrier?

File, file, pauvre Marie,

Pour secourir le prisonnier;

File, file, pauvre Marie,

File, file pour le prisonnier,

LE PAPE MUSULMAN

Am : Eh! ma mère , e*t-ce que j’ sait qtf

Jadis voyageant pour Rome,

Un pape, né sous le froc,

Pris sur mer, fut, le pauvre homme Mené captif à Maroc.

D'abord il tempête, il sacre,

Reniant Dieu bel et bien.

— Saint-père, lui dit sou diacre, Vous vous damnez comme un chien.

Sur un pal que l'on aiguise Croyant déjà qu'on le met.

Le fondement de l'Eglise Dit : Invoquons Mahomet.

Ce prophète eu vaut bien d'autres; Je me fais sou paroissien.

— Saint-père, au nez des apôtres, Vous vous damnez comme un chien.

Aïe! aïe! on le circonscise.

Le voilà bon musulman.

Sinon parfois çju'il se grise Avec un coquin d'iman.

Il fait de sa vieille Bible Un usage peu chrétien.

— Saint-père, c'est trop risible ; Vous vous damnez comme un chien.

En vrai corsaire il s'équipe;

Pour le croissant il combat, „ .

Prend le sorbet et la pipe ;

Dans un harem il s'ébat.

DE BÉRA>70ER.

^r^s des femmes qu'il capture.

Voyez donc ce grand vaurien.

— Saint-père, quelle posture I Vous vous damnez comme un chien.

A Maroc survient la peste ;

Soudain fuit notre fo^an,

Qui dans Rome, d'un air leste,

Rentre avec son beau turban.

— Souffrez qu'on vous rebaptise.

— Non, dit-il, ça n'y fait rien.

— Saint-père, quelle bêtise !

Vous vous damnez comme un chien.

• Depuis, frondant nos mystères,

Ce renégat enragé Veut vider les monastères,

Veut marier le clergé.

Sous lui l'Eglise déchue Ne brûle juif ni païen.

— Saint-pere, Rome est fichue ;

Vous vous damnez comme un chien. ^

CONTE

Air (lu CirnATal.

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle. Jadis Richard, troubadour renommé.

Eut pour roi Jean, Louis, Philippe^ ou Charle, Ne sais lequel; mais il en fut aimé.

D'un gros dauphin on fêtait la naissance ; Richard à Blois était depuis un jour.

Il apprit là le bonheur de la France.

Pour votre roi chantez, gai troubadour I Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

La harpe en main, Richard vient sur la place. Chaoun lui dit ; Chantez notre garçon.

Dévotement à la Vierge il rend grâce,

Puis au dauphin consacre ime chanson.

On l'applaudit : l'auteur était en veine.

Mainte ncauté le trouve fait au tour.

Disant tout bas ; Il doit plaire à la reine.

Pour votre roi chantez, gai troubadour . Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le chant fini, Richard court à l'église.

Qu'y va-t-il faire? Il cherche un confesseur;

Il en trouve un, gros moine à barbe grise. Des mœurs du temps inflexible censeur.

Ah ! sauvez-moi des flammes éternelles !

Mon père, hélas ! c'est un vilain séjom.

— Qu'avez-vous fait? — J'ai trop aimé les beUes. Pour votre roi chantez, gai troubadour I Chantez, chantez, jeune et gai troubadour I

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.

— Parlez, mon fils, expliquez-vous enfin.

— J'ai fait hélas ! narguant le diadème,

Un gros péché, car j'ai fait un dauphin. D'abord le moine a la mine ébahie;

Mais il reprend : Vous êtes bien en cour? Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.

Pour votre roi chantez, gai troubadour!

Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine Un prince ou deux, on peut être sauvé.

Parlez de nous à notre souveraine;

\ A^ez, mon fils, vous direz cinq Ave.

\ Richard absous, gagnant la capitale,

' Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.

Vive à jamais notre race royale !

Pour votre roi chantez, gai troubadour ! Chantez, chantez,
jeune et gai trouhadioiu*!

LE PETIT HOMME ROUGE

Am: C'est lo gros Thomas.

Foin des mécontents !

Comme balayeuse on me loge,

Depuis quarante ans.

Dans le château près de l'horloge.

Or, mes enfants, sachez Que là, pour mes jjéchés,

Du coin d^où le soir je ne bouge.

J'ai vu le petit homme rouge.

Saints du paradis,

Priez pour Charles Dix.

Vous figurez-vous Ce diable habillé d'écarlate ?

Bossu, louche et roux,

Un serpent lui sert de cravate.

* l'ne ancirnp trnillion populaire supposait l'existence d'un boninic rouge qui appH'aissait dans les Tuileries ■ chaque ere-ne-

ment mallirurcux qui iicuaçiiit les maitres de ce château. Celte tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu nicnic que ce démon rarailier lui avait apparu en Égiptc. C'était un Tol fait au château des Tuileries en faveur des Pyramides.

n a le nez crochu ;

Il a le pied fourchu;

Sa voix raiiqne en chantant présage Au château grand remù-
ménage.

Saints du paradis, /

Priez pour Charles Dix.

Je le vis, hélas !

En quatre-vingt-douze apparaître.

Mobles et prélats Abandonnaient notre bon maître.

L'homme rouge venait En sabots, en bonnet.

M'endormais-je un peu sur ma chaise , il entonnait la
Marseillaise.

Saints du paradis,

Priez pour Charles Dix.

J'eus à balayer; ihormidor.;

Mais lui bientôt par la gouttière Revint m'effrayer

Pour ce bon monsieur Robespierre.

Lors il était poudré Parlait mieux qu'un curé,

Ou, comme riant de lui-même , Chantait l'hymne à Vêlre
suprême.

Saints du paradis,

Priez pour Charles Dix.

Depuis la Terreur (Mⁿ isu.) Plus n'y pensais, lorsque sa vue
Du non Empereur M'annonça la chute imprévue.

En toque il avait mis Vingt plumets ennemis,

' nob»»picrre portait Je la poudre.

I>E BfIRANGER.

Et chantait, au son d'une vielle,

Vive Henri IV '•t Gabriellel Saints du paradis,

Priez pour Charles Dix.

Soyez donc instruits,

Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore, Oue depuis trois nuits L'
homme rouge apparaît encore.

Riant d'un air moqueur, n chante comme au cœur,

Baise la terre, et puis ensuite Met un grand chapeau de jésuite.

Saints du paraais Priez pour Charles Dix.

LE MARIAGE DU PAPE

Air lin Mécagre charoppnolt.

Vite en carrosse,

Vite à la noce ;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié. Vite en carrosse,

Vite à la noce;

Alléluia I le pape est marié.

Ainsi chantait un fou que je crois sage, Sinon qu'en pape il s'érigeait un joui-. Disant ; Corbleu ! tâtons du mariage ;

Pour le clergé sanctifions l'amour,

Vite en carrosse.

Vite à la noce ;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce;

Alléluia ! le pape est marié.

Oui, je suis pape, et prends fenunequi m'aime. Chantons ! dansons ! bonne chère et bon vin ! Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même Mon premier-né soit tenu par Calvin.

Vite en carrosse,

Vite à la noce ;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse.

Vite à la noce ;

Alléluia I le pape est marié.

Sur l'Evangile on a fait un long somme ; Réveillous-nous, des-servants du saint lieu. Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme. De son vicaire on osait faire un Dieu !

Vite en carrosse,

Vite à la noce ;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce ;

Alléluia 1 le pape est marié.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage L'Eglise en butte à tous nos ennemis;

Mais, par réforme usant du mariage, N'avouons pas que c'est in extremis.

Vite en carrosse.

Vite à la noce;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce;

Alléluia! le pape est marié.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,

Prélats, curés, chailreux et capucins;

Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave, La foi clianceUe,
il faut faire des saints.

- Vite en carrosse,

Vite à la noce;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce;

Alléluia! le pape est marié.

Nous étions tous intolérants en di^le ;

Nous changerons sous le joug conjugal :

On est moins prompt à brûler son semblable Quand à le faire
on s'est donné du mal.

Vite en carosse,

Vite à la noce;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce;

Alléluia! le pape est marié.

Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire Qu'en bons épous
tous deux avons vécu; Vous le sentez : l'enfer mourrait de rire,

S'il apprenait que le pape est cocu.

Vite en carrosse,

Vite à la noce ;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce ;

Alléluia! le pape est marié.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage, Quant un impie arrive
trionphant,

Pour nous parler d'un curé de village Que sa servante accuse
d'un enfant.

Vite en carrosse,

Vite à la noce;

Juif ou chrétien, tout le monde est prié. Vite en carrosse.

Vite à la noce ;

Alléluia ! le pape est marié.

LES BOHÉMIENS

Am ; Mon per' m'a donné un piaH.

Sorciers, bateleurs ou filous.

Reste immonde D'un ancien monde;

Sorciers, bateleurs ou filous,

Gais bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons, l'on n'en sait rien.

L'hirondelle,

D'où nous vient-elle?

D'où nous venons, l'on n'en sait rien.

Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois, Notre vie Doit faire envie;

Sans pays, saus prince et sans lois, L'homme est heureux un
jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons Sans église Qui nous bap-
tise ;

Tous indépendants nous naissons Au bruit du fifre et des
chansons.

Nos premiers pas sont dégagés Dans ce monde

Où l'erreur abonde; ï

Nos premiers pas sont dégagés Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins.
Tout grimoire £u peut faire accroire ;
Au peuple, en butte à nos larcins.
Il faut des sorciers et des saints.
Trouvons-nous Plutus eu chemin,
Notre bande ^
Gaiment demande;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle Tous pêle-mêle;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.
Ton œil ne peut se détacher, . .
Philosophe De mince étoffe;
Ton œil ne peut se détacher

Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir. Allons courir 1 Vie errante Est chose enivrante.

Voir, c'est avoir. Allons courir !

Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu, Qu'il s'agite Ou croupisse au gîte ;

Mais à l'homme on crie en tout lieu :

a Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu, n

Quand nous mourons, vieux ou bamliin.

Homme ou femme,

A Dieu soit notre âme !

Quand nous mourons, vieux ou bambin,

On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil.

De lois vaines.

De lourdes chaînes ;

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,

Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croyez-eu notre gmté,

Noble ou prêtre.

Valet ou maître;

Mais, croyez-eu notre gaité,

Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croYez-en notre gaité, Noble ou prêtre,

Valet ou maître;

Oui, croyez-en notre gaité.

Le bonheur, c'est la liberté.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

Air ; Passez rolrc chemin, beau sire.

On parlera de sa gloire

Sous le chaume bien longtemps.

L'humble toit dans cinquante ans,

Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Là viendront les villageois,

Dire alors à quelque vieille :

Par des récits d'autrefois,

Mère, abrégez notre veille.

Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,

Le peuple encor le révère.

Oui, le révère.

Parlez-nous de lui, grand'mère; Parlez-nous de lui. (bis.)

Mes enfjuttts, dans ce village.

Suivi de rois, il passa.

Voilà bien longtemps de ça :

Je venais d'entrer en ménage.

A pied grimant le coteau Où pour voir je m'étais mise,

Il avait petit chapeau Avec redingote grise.

Près de lui je me troublai;

Il me dit *. Bonjour, ma chère, Bonjour, ma chère.

CHA.NSONS

— Il VOUS a parlé, grand'mère !

11 vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,

A Paris étant im jour.

Je le vis avec sa cour :

U SC rendait à Notre-Dame.

Tous les cœurs étaient contents;

On admirait son cortège.

Chacun disait : Quel beau temps ! Le ciel toujours le protégé.

Son sourire était bien doué.

D'un fils Dieu le rendait père,

Le rendait père

— Quel beau jour pour vous, grand mère. Quel beau jour pour
vous !

Mais, quand la pauvre Champagne fut en proie aux étrangers.

Lui, bravant tous les dangers, Semblait seul tenir la
campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui, J'entends frapper à la porte.

J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui, Suivi d'une faible escorte.

• Il s'asseyait oh me voilà,

S'écriant : Oh ! quelle guerre.

Oh ! quelle guerre ! — Il s'est assis là, Tandem 1 Il s'est as-
sis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite Je sers piquette et pain bis ; Puis il
sèche ses habits.

Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs, U me dit : Bonne espérance !

Jo cours, de tous ses malheurs,

Sous Paris, venger la France.

Il part; et, comme un trésor,

J'ai depuis gardé son verre.

Gardé son verre.

— Vous l'avez encor, grand'mère 1

Vous l'avez encor I

Le voici. Mais à sa perte Le héros fut entraîné.

Lui, qu'un pape a coïu-onué,

Est mort dans une île déserte.

Longtemps aucun ne l'a cru;

On disait : Il va paraître ;

Par mer il est accoiûru;

L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira,

Ma douleur fut bien amère!

Fut bien amère !

— Dieu vous bénira, grand'mère ;

Dieu vous bénira. (bis.)

FABLE

Ain : l'ëgaïc nt iin cheval qui |iorte.

Sur son navire un capitaine Transportait des noirs au marché.

L'ennui les tuait par vingtaine.

Peste 1 dit-il, quel débouché ! '

Fi l que c'est laid, sots que vous êtes! Mais j'ai de quoi vous guérir tous !

Venez voir mes marionnettes ;) gjg

boQs esclaves, amusez-vous. S

GG CHANSONS

Pour tromper leur douleur mortelle, Soudain im théâtre est monté ; Soudain paraît Polichinelle,

Pour des noirs grande nouveauté.

D'abord ils ne savent qu'en dire,

Us se regardent en dessous;

Puis aux pleurs se mêle un souriie :

Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire ;

Il s'attaque au roi des bossus,

Qui, trouvant un exemple à faire, Vous l'assomme et souffle dessus.

Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes, Nos gens poussent des rires fous.

I/homme est infidèle à ses peines ; Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient; l'ange rebelle Leur plaît surtout par sa couleur ;

Il emporte Polichinelle :

Autre accroc fait à la douleur.

Cette fin charme l'auditoire ^

Un noir a triomphé pour tous.

Les pauvres gens rêvent la gloire ; Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique, Où s'aggraveront leurs destins.

De leur humeur mélancolique Ils sont tirés par dés pantins.

Tout roi que la peur désenivre Nous prodigue aussi des joujoux.

N'allez pas vous lasser de vivre :

Bons esclaves^ amusez-vous.

BIS

L'ANGE GARDIEN

Aih : Jadis un célèbre empereur. |

A l'hospice im gueux tout perclus Voit apparaître son bon ange;

Gaîment il lui dit : Ne faut plus Que Votre Altesse se dérange.

■ Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Sur la paille né dans un coin,

Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche? Oui, dit l'ange ;
aussi j'eus grand soin Que ta paille fût toujours fraîche.

■ Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon auge, adieu; portez-vous bien.

Jeune et vivant à l'abandon,

L'aumône fut mon patrimoine.

Oui, dit l'ange, et le te fis don Des trois besaces d'un vieux moine.

Tout compté, je ne vous dois rien ;

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Soldat bientôt, courant au feu.

Je perdis une jambe en route.

Oiu, dit l'ange ; mais avant peu Cette jambe aurait eu la goutte.

■ Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

Pour mes jours gras, du vin fraudé Mit le juge après mes guenilles.

Oui, dit l'ange ; mais je plaidai :

Tu ne fus qu'un au sous les grilles.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Chez Vénus j'entre en maraudeur ;

C'est tout fruit vert que j'en rapporte. Oui, dit l'ange; mais par pudeur,

Là, je te quittais à la porte.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu; portez-vous bien.

B'un laidron je deviens l'époux,

Priant qu'il ne soit que volage.

Oui, dit l'ange, mais nul de nous Ne se mêle de mariage.

Tout compté, je ne vous dois rien :

Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins-je?
Oui, dit l'ange, et je tiens tout prêts l'huile, un prêtre et du
vieux linge. Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.
De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille?
Oui, dit l'ange ; ou bien non pourtant ; Crois-moi, tire à la
courte paille.
Tout compté, je ne vous dois rien ;
Bon ange, adieu; portez-vous bien.
Ce pauvre diable ainsi parlant Mettait en gaité tout l'hospice.
Il éternue, et, s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse !
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu; portez-vous bien.

LA MOUCHE

Am ; Je logo au quatrième étage. *>

Au bruit de notre gaîté folle,- Au bruit des verres, des
chansons,

Quelle mouche murmure et vole,

Et revient quand nous la chassons? (bis.) C'est quelque dieu,
je le soupçonne,

Qu'un peu de bonheur rend jaloux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne, >

Qu'elle bourdonne autour de nous. ^

Transformée en mouche hideuse.

Amis, oui, c'est, j'en suis certain,

La Raison, déité grondeuse,

Qu'irrite un si joyeux festin.

L'orage approche, le ciel tonne,

Voilà ce que dit son courroux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne.

Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison qui vient me dire : '

(I A ton âge on vit en reclus, ü Ne bois plus tant, cesse de rire,
n Cesse d'aimer, ne chante plus. »

Ainsi son beffroi toujours sonne Aux lueurs des feux les plus
doux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne.
Qu'elle bourdonne autour de nous.
C'est la Raison, gare à Lisette !
Son dard la menace toujours.
Dieux ! il perce la collerette ;
Le sang coule et accourez, Amours !
Amours! poursuivez la félonne; Qu'elle expire enfin sous vos coups.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne autour de nous.
Victoire! amis, elle se noie dans l'aî que Lise a versé.
Victoire ! et qu'aux mains de la Joie Le sceptre enfin soit remplacé. (bis.) Un souffle ébranle sa couronne ;
Une mouche nous troublait tous.
Ne craignons plus qu'elle bourdonne,) Qu'elle bourdonne autour de nous.)

LES LUTINS DE MONTLÉRÉRI

Air : Ce soir-là sous son ombrage.

A pied, la nuit, en voyage.

Je m'étais mis à l'abri Contre le vent et l'orage,

Dans la tour de Monllhéri.

Je chantais, lorsqu'un long rire D'épouvante m'a glacé;

Puis tout haut j'entends dire :

«I Notre règne est passé, n

Des follets brillent dans l'ombre,

Et la voix que j'entendais Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets. ,

Au bruit d'une aigre trompette Le sabbat a commencé.

Plus haut la voix répète :

a Notre règne est passé.

DE BÉRANOIR.

« Non, dit la voix, plus de fêtes !

H Esprits, vite délogeons.

« La Raison, par ses conquêtes,

« Nous bannit des vieiu donjons.

Cl Le monde a changé d'oracles; fl Nos prodiges ont cessé.

« L'homme fait des miracles;

« Notre règne est passé.

CI Nous' donnâmes à la Grèce « Des dieux créés pour les sens,
fl Dont l'éternelle jeunesse fl Vivait de fleurs et d'encens, t Dans
la Gaule encor sauvage B Pour nous le sang fut versé.

« Hélas! même au village, d Notre règne est passé.

«I On nous vit, sous vos trophées, fl Paladins et troubadours,

« Enchaîner aux pieds des fées U Les rois, les saints, les Amours, n La magie à notre empire « Soumit le ciel courroucé.

« Des sorciers j’entends rire ; fl Notre règne est passé.

fl La Raison nous exorcise ; fl Esprits, fuyons sans retour. »

La voix se tait... O surprise!

J’ai cru voir crouler la tour.

De leur retraite chérie Tous ont fui d’un vol pressé.

Au loin la voix s’écrie :

« Notre règne est passé. » .

LA. COMÈTE DE

Air ; A soixante ans il ne faut pas remettre.

Dieu contre nous envoie une comète ;

A ce grand choc nous n’échapperons pas.

Je sens déjà crouler notre planète ; L’Observatoire y perdra ses compas. (bis.) Avec la table adieu tous les convives ! I Pour peu de gens le banquet fut joyeux, (bis.) Vite à confesse allez, âmes craintives. / Finissons-en : le monde est assez vieux.)

Le monde est assez vieux, (bis.)

Oui, pauvre globe égaré dans l'espace, Emrouille e^u tes nuits avec tes jours,

Et, cerf-volant dont la ficelle casse.

Tourne en tombant, tourne et tombe toujours. Va, franchissant des routes qu'on ignore. Contre un soleil te briser dans les cieux.

Tu l'éteindrais ; que de soleils encore 1 Finissons-en : le monde est assez vieux.

Le monde est assez vieux.

N'est-on pas las d'ambitions viügaïres,

De sots parés de pompeux sobriquets.

D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres.

De laquais-rois, de penses de laquais?

N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre? Vers l'avenir las de tourner les yeux?

* On n'a pai oiiMi^ qu'il y a quelques années des astronomes allemands annoncèrent pour I1U2 la rencontra d'une comète avec notre globe cl le bouleversement de ccloi>ci. Les savants de l'Observatoire se crurent obligés d'opposer leurs calculs à celui de leurs confrères d'Allemagne.

\hl c'en est trop pour un si petit théâtre, inissons-en : le monde est assez vieux.

Le monde est assez vieux.

les jeunes gens me disent : Tout chemine;

A. petit bruit chacun lime ses fers;

La nresse éclaire, et le gaz illumine,

Et la vapeur vole aplanir les mers.

Vingt ans an plus, bonhomme, attends encore ; L'œuf éclora
sous un rayon des cieux.

Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore. Finissons- en : le
monde est assez vieux.

Le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais quand la vie Gonflait mou cœur et
de joie et d'amour. Terre, disais-je, ah ! jamais ne dévie Du cercle
heureux où Dieu sema le jour, (bis.) Mais je vieillis, la beauté me
rejette.

Ma voix s'éteint : plus de concerts joyeux, (bis.) Arrive donc,
implacable comète.) „ Finissons-en ; le monde est assez vieux.) “
' Le monde est assez vieux. (bis.)

LE TOMBEAU DE MANUEL

Aib : Te souviens-tu? etc.

Tout est fini ; la foule se disperse ;

A son cercueil un peuple a dit adieu,

Et l'Amitié des larmes qu'elle verse Ne fera plus confidence
qu'à Dieu.

J'entends sur lui la terre qui retombe. Hélas! Français, vous l'allez oublier.

A vos enfants pour indiquer sa tombe,) Prêtez secours au pauvre chansonnier.) ®

Je (luête ici pour honorer les restes D'im citoyen votre plus ferme anpui.

J'eus le secret de ses vertus modestes :

Bras, tête et cœur, tout éuit peuple en lui. L'iuunble tombeau qui sied à sa dépouillr Est pour nous tous un tribut à payer.

Près de sa fosse un ami s'agenouille :

Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendrez •. Voilà douze ans qu'en des jours désastreux, Siu^ les débris de la patrie en cendres,

Nous nous étions rencontrés tous les deux.

Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole,

Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier. Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console t Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;

Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas. Il écoutait si la France asservie,

Eu appelant, ne se réveillait pas.

Contre la mort j'aurais eu son courage.

Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.

Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage ; Prêtez secours
au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare Son éloquence a tou-
jours combattu.

Ce n'étiut point la foudre qui s'égare;

C'était un glaive aux mains de la Vertu.

De la tribune on l'arrache; il en tombe Entre les bras d'un
peuple tout entier.

La haine est là ; défendons bien sa tombe : Prêtez secours a\i
pauvre chansonnier.

Digilized by

Tu l'oubliais, peuple encor trop volage,

Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos;

Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,

Il dut compter sur le retour des Ilots.

La seule mort troubla la solitude Où mes cliansous accou-
raient l'égayer.

Pour effacer quatre ans d'ingratitude,

Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes. Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté Paix et concorde, au bruit sanglant des armes, Et, sous le joug, espoir et liberté.

Payez mes chants doux à votre mémoire :

Je tends la main au plus humble denier.

De Manuel pour consacrer sa gloire, | Prêtez secours au pauvre chansonnier. |

LE FEU DU PRISONNIER

La Force. 4829.

Air du VaïïHcrilIe de Taconnot.

Combien le feu tient douce compagnie Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!

Seul avec moi se chauffe un bon Génie,

Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (bis.)

Il me fait voir, sur la braise animée,

Jesbois, des mers, immonde, en peu d'instant, (bis.) Tout mon ennui s'envole à la fumée.)

3 bon Génie ! arausez-moi longtemps.) *

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire;

Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.

Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire ;

Je vois trois mâts sur des flots orageux.

Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage Sous un beau ciel
salura le printemps.

Moi seul je reste enchaîné sur la plage.

O bon Génie ! amusez-moi longtemps.

Ici que vois-je? est-ce un aigle qui vole Et QU soleil mesure la
hauteur !

C'est un ballon : voici la banderole,

Et la nacelle, et le navigateur.

L'audacieux, si la pitié l'inspire.

Doit de ces murs plaindre les habitants.

Libre là-haut, quel air pur il respire !

O bon Génie! amusez-moi longtemps.

D'un canton suisse, ah ! voilà bien l'image : Glaciers, torrents,
vallons, lacs et troupeaux. J'aurais dû fuir quand j'ai prévu
l'orage;

La liberté, là, m'aurait le repos *.

Je franchirais ces monts à crête immense.

Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants. Mon cœur n'a pu
s'arracher à la France.

O bon Génie ! amusez-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage !

Génie, allons sur ces coteaux boisés.

En vain tout bas on me dit ; Deviens sage ** ; Plie un genou, tes fers seront brisés, (bis.) Vous, qiii, bravant le geôlier qui nous guette. Me rendez jeune à près de cinquante ans, (bis.) Sur ce brasier, vite un coup de baguette. |

O bon Génie ! amusez-moi longtemps.) ’

* Quriqupt personrnt m’arairnt rferil de Suisse pour m’offrir un rvl'u-e, si je voulais éviter la détention dont j’étais menacé.

Un avait tenté de me faire entendre qu’il ne Irnsit qii’i moi d’ubtenir des adoucissements à ma captivité.

MES JOURS GRAS DE

Air : Dis-moi <lonc, mon p’til Hip|ioIyte.

Mon bon roi, Dieu vous tienne en joie ! Bien qu’en butte à votre courroux,

Je passe encor, grâce à Bridoie Un carnaval sous les verrous.

Ici fallait-il que je vinsse Perdre des jours vraiment sacrés!

J’ai de la rancune de prince ;

Mon bon roi, vous me le pâîrez.

Dans votre beau discours du trône **, Méchant, vous m’avez désigné.

C est me recommander au prône;

Aussi me suis-je résigné.

Mais, trirte et seul, quand j'entends rire Tout Paris en joyeux émoi,

Je reprends goût à la satire :

Vous me le paîrez, mon bon roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine.

Fous déguisés de vingt façons.

Mes amis m'oublier sans peine.

Tout eu répétant mes chansons.

Avec eux, ma verve en démente Eût perdu ses traits acérés;

J'aurais pu boire à la clémence :

Mon bon roi, vous me le paîrez.

* J'ai jiusM* R Saintc-Pélajic le caraaval de 1822.

** Il y avait, dans le discours du trône Je cette année, une phrase où tout le monde a pu voir une application à l'affaire qui en'a été faite. <Juel honneur!

Vous connaissez Lise la folle,

Qui sur mes fers pleure d'ennui;

(le soir même un nal la console :

« Bah ! dit-elle ; tant pis pour lui ! » J'allais, pour complaire à la belle,

Nous peindre heureux sous votre loi ; Serviteur! Lise est infidèle ;

Vous me le paîrez, mon bon roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche Les coups de vos juges maudits,

Il me reste encore une flèche ;

J'écris dessus : Pour Charles Dix.

Malgré ce mur qui me désole.

Malgré ces barreaux si serrés,

L'arc est tendu, la flèche vole r Mon bon roi, vous me le paîrez^

LE QUATORZE JUILLET

La Force, 1829.

Aih : A suixantc ans il ne faut pas remettre.

Pour im captif, souvenir plein de charmes!

J'étais bien jeune; on criait : Vengeons-nous!

A la Bastille I aux armes 1 vite aux armes ! Marchands, bourgeois, artisans, couraient tous, (bis.) Je vois pâlir et mère et

femme et fille;

Le canon gronde aux rappels du tambour, (bis.) Victoire au peuple! il a pris la Bastille !)

Un beau soleil a fêté ce grand jour.)

A fêté ce grand jour (bis.)

• Iæ t4 juillet l"83 , il lit un temps magniiiiiiiie , le 14 juillet lut
ÿ»Blcuii'i)i beau, bien que l'ùtc ait (SU horribicuu-iit phuieux.

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse; Les
femmes vont redisant mille exploits; lléros du siècle, un soldat
bleu gui passe *

Est applaudi des mains et de la voix.

Le nom du roi frappe alors mon oreiUe;

De Lafayette on parle avec amour;

La France est libre et ma raison s'éveille.

Un beau soleil a fêté ce grand joiu*,

A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave , Guida mes pas sur
d'immenses débris.

« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave '• Le despotisme
étouffait tous les cris;

« Mais, des captifs pour y loger la foule,

« Il creusa tant au pied de chaque tour,

« Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.

« Un beau soleil a fêté ce grand jour,

« A fêté ce grand jour.

fl La Liberté, rebelle antique et sainte, fl Mon fils, s'armant
des fers de nos aïeux, n A son triomphe appelle en cette enceinte
« L'Egalité, qui redescend des cieiu.

« De ces deux sœurs la foudre gronde et brille • fl C'est Mira-
beau tonnante contre la cour; ' fl Sa voix nous crie : Encore une
BastiUê !

o Un beau soleil a fêté ce grand jour,

« A fêté ce grand jour.

« On nous semons chaque peuple moissonne, fl Déjà vingt
rois, au bruit de nos débats,

* Los ganlos françaises porlaient Vnhhh bleu. Vne grande lir-
trir de celte milice sVehappn des caserin^ où elle cuit consignée,
cl prêta le plus utile secours aux Parisiens pour praii* w la Vieille
lorlercsse lcudale«

Il Portent, tremblants, la main à leur couronne, U Et leurs su-
jets de nous parlent tout bas.

H Dos droits de Phomme, ici, Père féconde « S'ouvre et du
globe accomplira le tour.

•I Sur ces débris. Dieu crée mi nouveau monde. M Un beau so-
leil a fêté ce grand jour,

O A fêté ce grand jour. »

De ces leçons qu'un vieillard m'a données Le souvenir dans
mon cœur sommeillait ;

Slais ie revois, après quarante années.

Sous les verrous le Quatorze Juillet. (bis.)

O Liberté ! ma voii, qu'on veut proscrire, Redit ta gloire aux
murs de ce séjour, (bis.) A mes barreaux l'aurore vient sourire ; |

Un beau soleil fête encor ce grand jour,)

Fête encor ce grand joui-. (bis.)

PASSEZ, JEUNES FILLES

Hiuique de '^L Ropicquet.

Dieu ! quel essaim de jeunes filles Passe et repasse sous mes
yeux 1 Au printemps toutes sont gentilles; Toutes ! mais quoi !
me voilà vieux.

Cent fois redisons-leur mon âge :

Les coëiu's jeunes sont insensés.

Endossons le manteau du sage.

Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.

Zoé, votre mère, entre nous,

• Dirait de combien je retarde

Quand vient l'heure du rendez-vous.

Pour un amant elle est sévère ;

S'il n'aime trop, il n'aime assez.

Suivez les conseils d'une mère. ;•'

Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure,

Des amours m'a transmis la loi ;

Elle veut l'enseigner encore.

Bien d'elle ait dix ans plus que moi.

Au salon ou sur la pelouse,

Laure, jamais ne m'agacez :

Grand'maman est un peu jalouse.

Passez, jeunes filles, passez.

Rose, vous daignez me sourire.

Éprouvez-vous quelque accident ?

Chez vous, la nuit, ai-je osé dire,

On surprit un noble imprudent.

Mais la nuit fait place à l'aurore ;

Aux maris gaiement vous chassez.

Pour vous je suis trop jeune encore.

Passez, jeunes filles, passez.

Passez vite, folles et belles Un doux feu cause votre émoi.

Craignez que quelques étincelles N'arrivent de vous jusqu'à moi.

Sous les murs d'une poudrière,

Par le temps presque renversés,

La main devant votre lumière.

Passez, jeunes filles, passez.

LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER

La Force, 4829.

• Am ; Je vais bientôt quitter l'emmiir.

Quel beau mandement vous nous faites * !

Prélat, il me comble d'honneur !

Vous lisez donc mes chansonnettes?

Ah! je vous y prends, Wonseigneur. (bis.) Entre deux vins, souvent ma Siuse Perdit son bandeau virginal :

Petit péché, si son ivresse amuse.

Qu'en dites- vous, monsieur le cardinal?

Çà, que vous semble de Lisette,

Qui dicta mes chants les plus doux? .

Vous vous signez sous la barrette !

Lise a vieilli ; rassurez-vous.

Des jésuites elle ralfole En priant Dieu tant bien que mal,

Pour leurs enfants Lise tient une école.

Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

* En mars 1829, M. de Clermont-Toussaint, archevêque de Toulouse, publia un niaaJeraent pour le can'-me, où, dans une attaque aux lumières du siècle, il faisait une Ionise sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les ju^es du chàlimrnl qu'ils m avaient infligé. C'est à la Force que j'ai eu le plaisir de lire ce morceau d'cluquence trrs-catholique, mais peu chrétienne.

Eu répondant h cette Eminence, morte depuis, je n'ai oublié ni son grand Age ni sa poition sociale.

M. de Clcriiunt-Tonncrrc n'est pas le seul évs-que qui m'ait honoré de son charitable souvenir; celui de Meaux, dans un mandement de même date, a lancé aussi contre moi les foudi«a «le son éloquence, qui heureusement n'est pas celle de Bossuet.

** On sait cunibien M. de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites, et l'un connaît ses proteslatiuiu contre les ordonnances relatives à l'iisuuetiou publique.

uigiiiizeo Dy Co0J^U

A chaque vers patriotique Je vous vois me faire un procès.

Tout prélat se croit hérétique,
Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,.
J'aime avant tout le sol natal.

J'y tiens autant que vous tenez à Rome. Qu'en dites-vous,
monsieur le cardinal?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
Vous grand lévite ultramontain,
]S'y trouvez-vous pas des uuLvinics
Dignes du bon Samaritain
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal;

Ah ! d'un captif il n'eût vu que les chaînes. Qu'en dites- vous,*
monsieur le cardinal?

Enfin, avouez qu'en mon livre Dieu brille à travers ma gaîté.
Je crois qu'il nous regarde vivre.
Qu'il a béni ma pauvreté.

Sous les verrous sa voix m'inspire Un appel à son tribunal;
Des grands du monde elle m'enseigne à rire. Qu'en dites-vous,
monsieur le cardinal?

Au fond vous avez l'âme bonne.

Pardonnez à l'homme de bien,

* Le litre de porc matiiuul, qu'on veut bien me donner quel*
rueFois, cliuqtiail piirlictilièrementl le prince de l'Eglise romaine.

** Dans l'itvnngilc ilii non StMAiTAix, un prêtre et un K-viic
passent d'abord auprès de riuiume expirant sans lui porter se-
cours. Pourtant Jcsus-Clirist ne dit point qu'ils insultent à son
malheur. Mais c'est un hérétique qui lave et panse les blessures
du iioribund.

Monseigneur, pour qu'il vous pardonne Votre mandement peu
chrétien.

Mais au conclave on met la nappe Partez pour Rome à ce
signal.

Le Saint-Esprit fasse de vous un pape ! Qu'en dites-vous,
raonsieir le cardinal?

COUPLET

Am: C'c»l le moillciir homme du monde.

J'ai suivi plus d'enterrements Que de noces et de baptêmes;

J'ai distrait bieu des cœurs aimants Des maux qu'ils aggra-
vaient eux-mêmes.

Mon Dieu, vous m'avez bien doté :

Je n'ai ni force ni sagesse;

Mais je possède une gaité Qui ivofiense point la tristesse.

MON TOMBEAU

Am d'Aristippe.

L'foi bieu portant, quoi î vous pensez d'avance A m'ériger une tombe à grands frais !

Sottise, amis! point de folle dépense;

Laissez aux grands le faste des regrets.

Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,

Pour un gueux mort habit cent fois trop beau. Faites achat d'un vin qui pousse à vivre ; Buvons galment l'argent de mon tombeau.

* Ix'on XII Tpnnit de iiiourir; le conclave •'astcniblail, et rar-clicvêqiic de Toulouse sc mettait en route pour Iluiiic.

A votre bourse iiii galant mausolée Pourrait coûter vingt mille francs et plus. Sous le ciel pur d'une riche vallée Allons six mois vivre en joyeux reclus. Concerts et bals où la beauté convie Vont de plaisir nous meubler un château.

Je veux risquer de trop aimer la vie ; Mangeons gaiment l'argent de mou tombeau.

Mais j^e vieillis, et ma maîtresse est jeune,

Or il lui faut des parures de prix.

L'éclat du luxe adoucit un long jeûne ;

Témoin Longchamp, où brille tout Paris.

Vous devez bien quelque chose à ma belle; P'un cachemire elle attend le cadeau.

En viager sur un cœur si fidèle Plaçons gaîment l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres Je ne veux point d'une lo[^]e d'honneur.

Voyez ce pauvre au teint pale, aux yeiu sombres; Près de mourir, ah ! qu'il goûte au bouheiu*.

A ce vieillard qui, las de sa besace,

Doit avant moi voir lever le rideau.

Pour qu'au parterre il me garde une place. Donnons gaîment l'argent de mon tonneau.

Qu'importe à moi que mon nom sur la pierre Soit déchiffré par un futur savant?

Et quant aux fleurs qii'on promet à ma bière, Mieux vaut, je crois, les respirer vivant. Postérité qui peiLx bien ne pas naître,

A me chercher n'use point ton flamljeau :

Sage mortel, j'ai su par la fenêtre Jeter gaiiuent l'argent de mon tombeau.

LES DIX MILLE FRANCS

La Torce, ^829.

Air : T'en soiiTîcns-lu ?

Dix mille francs, dix mille francs d amende ! Dieu ! quel loyer pour neuf mois de prison ! Le pain est cher et la misère est grande,

Et pour longtemps je dine à la maison.

Cher président, n'en peut-on rien rabattre . tNon! non! jeûnez, et vous et vos parents. a Pour fait d'outrage aiu enfants d Henri Quatre «De par le roi, payez dix mUle francs! »

Je paîrai donc; mais, las! mio va-t-on faire De cet argent, que si bien j emploirais r Fuii substitut sera-t-il le salaire ?

D'un conseiller paira-t-il les arrêts?

Déjà s'avance une main longue et sale :

C'est la police et ses comptes courants. Quand sur ma Muse on venge la morale , Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,

Sur mon budget portons les affamés.

Au pied du trône une harpe se roume; Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés ?

Chantez, messieurs, faites pondre la poule ; Envahissez croix, titres, biens et rangs-

* I.C 10 accembre 1828 , Jp fu» condamnd à neuf moi» de pri*
** *** ***** •on cl • di» mille franc» d'nniende.

** Je fui condamne pour outrage, h la persojine du roi et a la Camille royale.

*** Je fu» aussi condamné pour atteinte à la morale publique.

**** La chanson du Sache uc Charles le Silirbt fut la cause pramière de ma coudamiialiui»

Dût-on encor briser la sainte ampoule *,

Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître ** *** î Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons : Fiers de servir, ils font au gré du maître Signes de croix, saints ou rigodons.

A tout gâteau leur main fait large entaille. Car ils sont grands, même infiniment grands : Ils nous feront une France à leur taille.

Pour ces lacpiais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses, Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or. Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.

Ah ! saiut Ignace a pillé le trésor.

De mes refrains l'un des siens qui le venge Promet mon âme aux gouffres dévorants ; Déjà le diable a plume mon bon ange
****. Pour le clergé comptons trois raille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :

Deux etdeiu quatre ; et trois, sept ; et trois dix.

* La sainte ainpoiil-, brisée en U3 sur la place |iiibli(|iie de It-cinis, Tnt relroiivce iiiiraciileusrnient pour le sacre de Charles X.

Je ne sais qui a eu l'honneur de cette invention.

** Allusion à la chanson des iNriNiMCMT petits, seconde cause de ma condamnation.

*** I n prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on in'inlli;;eail ici-bas n'était rien auprès de ceUc qui m'attendait en enrer. Dans le villa;;c qu'habitait, auprès de l'éronne, la vieille tante qui m'a élevé, le curé dé-bita un préine sur le même ton.

•*** L'Ancc r.ABnita, prétexte île nia condamnation pour atteinte k la morale publique. On ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et l'on n'osa pas incriminer les chansons contre les jeautes il fallut, bon çrd, mal gré, que l'Aege ciKoiaa pajral pour toutes,

C'est bien leur compte. Ah! du moins La Fontaine Sans rien payer fut exilé jadis * *•.

Le fier Louis eût biffé la sentence

Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.

Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance ^ ;

Vive le roi 1 voilà dix mille francs ***.

t* JUIF ERRANT

Air du Chatteur rouge.

Chrétien, au voyageur souffrant Tends un verre d'eau sur ta porte.

Je suis, je suis le Juif errant,

Qu'un tourbillon toujours emporte, (bis.) Sans vieillir, accable
de jours,

La fin du monde est mon seul rêve.

Chaque soir j'espère toujours;

Mais toujours le soleil se lève.

Toujours, toujoursj (bis.)) Tourne la terre ou moi je cours, (“
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas !

Sur la cendre grecque et romaine.

Sur les débris de mille Etats,

L'affreux tourbillon me promène.

* Le dévouement dn La Funtaine pour Fouquet le fit exiler en
Touraine, avec son cousin Jannart ; on doit à cet exil les lettres
de La Fontaine a sa loiiime. On y voit que le lieutenantcnminel
leur Fournit de l'argent pour le voyage. Les temps •ont bien
changés.

*• M. Loyal, l'huissier deTsRTOrrx.

* •« inexactitudo. Ce n'est point dix mille, mai

ouïe iiiiUc deux cent cinquante francs qu'on m'a lait payei
grâce au dixième de guerre cl aux fraii Jtidiciairea

J'ai Vil sans fruit germer le bien,

Vu des calamités fécondes ;

Et, pour survivre au monde ancien^ Des flots j'ai vu sortir
deux mondes.

Toujours, toujours,

Tourne fa terre où moi je cours.

Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir ;

A tout ce (jui meurt je m'attache j Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.

Plus d'un pauvre vient implorer Le denier que je puis
répandre.

Qui n'a pas le temps de serrer La main qu'en passant j'aime à
tendre.

Toujours, toujours.

Tourne fa terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours,
toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,

Sur le gazou, au bord de l'onde.

Si je repose mes douleurs.

J'entends le tourbillon qui gronde.

Eh ! qu'importe au ciel irrité Cet instant passé sous l'ombrage?

Faut-il moins que l'éternité Pour délasser d'un tel voyage 1
Toujours, toujours.

Tourne fa terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours,
toujours.

Que des erJauts vifs et ioyeux Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux.

Le touibillon souille avec rage.

C11A.NSÜN S

Vieillards, osez-vous à tout prix, M'envier ma longue carrière?

Ces enfants à qui je souris,

Mon pied balaîra leur poussière.

Touiours, toujours,

Tourne la terre où moi je cours.

Toujours, toujours, toujours, toujours

Des murs où je suis né jadis Retrouvé-je encor quelque trace ,
Tour m'arrêter je me roidis;

Mais le toiu'billon me dit : « Passe !

« Passe ! » et la voix me crie aussi :

« Reste debout quand tout succombe.

« Tes aïeux ne Pont point ici O Gardé de place dans leur
tombe. »

Toujours, toujours.

Tourne la terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours,
toujours

J'outrageai d'un rire inhumain L'homme-Dieu respirant à
peine...

Mais sous mes pieds fuit le chemin; Adieu, le tourbillon m'en-
traîne, (bis.) Vous qui manquez de charité, Tremblez à mon sup-
plice étrange v Ce n'est point sa divinité.

C'est l'humanité que Dieu venge.

Toujours, toujours, (bis.) >

Tourne la terre où moi je cours, \ Toujours, toujours, toujours,
toujours

BIS

DK BERANGER.

COUPLET

Air ; Troareirz Tont un parlerint?

Notre siècle, penseur brutal, Contre Delille s'évertue.

Tel vécut sur un piédestal,

Qui n'aura jamais de statue ; Artiste, poète, savant,

A la gloire en vain on s'attache ; C'est un linceul que trop
souvent La postérité nous arrache.

LA FILLE DU PEUPLE

Air d'Aristippe.

Fille du peuple, au chantre populaire De ton printemps tu prodigues les fleurs ;

Dès ton berceau tu lui dois ce salaire.

Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs. Va, ne crains pas que baronne ou marquise Veuille à me plaire user ses beaux atours.

Ma Muse et moi nous portons pour devise :

Je suis du peuple ainsi que mes amours»

Quand, jeune encor, ferais, sans renommée, Ifanciens châteaux s'offraient -il s à mes yeux, Point n'invoquais, à la porte leimée.

Pour m'introduire, un nain mystérieux.

Je me disais : Tendresse et poésie

Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.

Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie :

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui ^ se berce Bâille entouré d'un luxe éblouissant !

Feu d'artifice éteint par une averse,

Quand vient la joie, elle y meurt en naissant! En souliers fins, chapeau frais, robe blanche, Tu veux aux champs courir tous les huit jours ; Viens ; tu me rends les plaisirs du dimanche : Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,

A plus que toi de décence et d'attraits ; Possède un cœur plus riche de jeunesse,

Des yeux plus doux et de plus nobles traits? Le peuple enfin s'est fait une mémoire :

J'ai pour ses droits lutté contre deux cours;

D te devait au chantre de sa gloire :

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

FAITE A LA FORCE POUR LA FÊTE DE MARIE

Ain du vaudeville des Scythes et des Amazones.

Allons aux champs fêter Marie ; Hâtons-nous, le plaisir m'attend.

Le pied poudreux, la main fleurie.

Là-bas arrivons en chantant. (bis.)

Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre, Pipeaux qu'un sourd a traités de siffiet. Portier, ce soir gardez-vous de m'attendre.)

Je veux sortir ■; le cordon, s'il vous plait ;)

Le cordon, le cordon, s'il vous plait. (bis.)

DE DÉRÀNGER. 493

Vite, portier, car on m'accuse D'oublier l'heure du repas.

Jouy déjà gronde ma Muse Dont il soutint les premiers pas *.

D'amis nombreux quelle troupe riante.

Et de beautés quel brillant chapelet!

Dans sa prison Taï s'impatiente.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;

Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,

A revenir toujours trop lents ! ,•

Pour nous, l'un de l'autre diffère Au plus par quelques cheveux blancs.

Puisse Marie, à ses goûts si fidèle.

Voir ses élus toujours au grand complet! Volons chanter la liberté près d'elle.

Je veux sortir ; le cordon, s'il vous plaît ;

Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge :

Mes petits vers vont refroidir.

D'un digne époux i'y fais l'éloge ;

Forçons Marie à m'applaudir.

Puis montrons-la courant plaindre des peines, Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,

Et consoler un ami dans les chaînes.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît ;

Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

* M. de Jouy, qui, dans les genres élevés, mérité les plus brillants succès, est l'auteur de beaucoup de chansons charmantes; ce qui ne l'a pas empêché, dès son début, de prêter aux poètes l'appui de sa réputation. Rien n'était plus propre à le faire connaître dans toute la France que leur éloge souvent répété dans l'F.RMti et Lt Cn«ssi:B-o'AnîN.

Mais mon portier, las de se taire, ' Répond qu'il ne sort pas ainsi ; ■'

Que j'écrive au propriétaire ;

Que je dois trois termes ici (bis.) Fêtez l'ami, 6 vous à qui l'on ouvre I Sans moi pour elle enfantez maint couplet.

Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :)

Je veux sortir ; le cordon s'il vous plaît ; i Le cordon, le cordon, s'il vous piait. (bis.)

DENYS, MAÎTRE D'ÉCOLE

La Force,

Air : Il faut bientôt quitter l'empire

Denys, chassé de Syracuse,

A Corinthe se fait pédant.

Ce roi que tout un peuple accuse.

Pauvre et déchu, se console en grondant, (bis.)

Maître d'école au moins il prime,

Son bon plaisir fait et défait des lois, (bis.)

Il règne encor, car il opprime :

Jamais l'exil n'a corrigé les rois, (bis.)

Sur le dîner de chaque élève Le tyran des Syracusains,

• J'étais condamné K neuf mois de prison.

Denys, fils de Denys IWncien, .-iprès avoir opprimé Syra> dise pendant plusieurs années, chassé enfin, se retira à Corinthe, ou 1 it-on, il se fit maître d'école. Soupçonné d'avoir tenté de remonter sur le trône de .Sicile, il fut oblisé de quitter Corinthe I, * a dea prêtres de Cybèle, cjtii l'initiereil à leur culte

s enivrait dansait et courait les caiiipai;nes avec eu». C'est insi quau dire de quelques historien» il finit sa triste exi.tencii.

Comme impôt, chaque jour prélève Trois quarts des noix, du miel et des raisins.

Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse :

J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent fois.

Baisez la main, je vous en laisse.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un surnois, dernier de sa classe,

Au bas d'un thème mal tourné Met ces mots : Grand roi, qii'un
Pieu fasse Périr tous ceux qui vous ont détrôné!

Vite un prix au sot qui l'adiüe !

Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids.

Sois mon second, prends la fêrule.

Jamais l'exil n'a corrige les rois.

Un autre en secret vient lui dire :

Seigneur, un écolier transcrit Là-bas, je crois, quelque satire;

C'est contre vous, car voyez comme il rit!

Ce maître d'humeur répressive,

Pe l'accusé courant tordre les doigts,

Pit : Je ne veux plus qu'on écrive.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêvant un jour que l'on conspire.

Rêvant qu'il court de grands dangers.

Ce fou, tremblant pour son empire,
Voit ses marmots narguer deux étrangers.
Chers étrangers, dans ce repaire Entrez, dit-il, sur eux vengez
mes droits;
Frappez; pour eux je suis uu père.
Jamais rexil ira corrigé les rois. ,
Enfin, pères, mères, grand'mères Pe maint enfant trop bien
fessé,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran de Corinthe est chassé, (bis.)
Mais, pour agir encore en maître, Maudire encor sa patrie et
ses lois, (bis.)
De pédanL Denys se fait prêtre :
Jamais reil n'a corrigé les rois. ' (bis.)

LAIDEUR ET BEAUTÉ

Am : OVtt k mon maître m l'art de plaire.
Sa trop grande beauté m'obsède ;
C'est un masque aisément trompeur.
Oui, je voudrais (5^'elle fut laide,

Mais laide, laide à faire peur.

• Belle ainsi faut-il oue je l'aime !

Dieu, reprends ce don éclatant ;

Je le demande à l'enfer même :

Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces 'mots m'apparaît le diable;

C'est le père de la laideur.

o Rendons-la, dit-il, etfroyable, a De tes rivaux trompons
l'ardeur.

m J'aime assez ces métamorphosés.

« Ta belle ici vient eu chantant; a Perles, tombez ; fanez-vous,
roses :

« La voilà laide, et tu l'aimes autant.

« — Laide! moi? ■ dit-elle étonnée.

Elle s'approche d'un miroir.

Doute d'abord, puis, consternée.

Tombe en un monie désespoir.

• Pour moi seul tu jurais de vivre,

« Lui dis-je, à ses pieds me jetant;

« A mon seul amour il te livre :

n Plus laide encor, je t'aimerais autant, d

Ses yeuï éteints fondent en larmes.

Alors sa douleur m'attendrit.

« Ah! rendez, rendez-lui ses charmes, n — Soit ! B répond Satan, qui sourit.

Ainsi que naît la fraîche aurore,

Sa beauté renaît à l'instant.

Elle est, je crois, plus belle encore :

Elle est plus belle, et moi je l'aime autant.

Vite au miroir elle s'assure Qu'on lui rend bien tous ses appas
;

Des pleurs restent sur sa figure,

Qu'elle essuie en gémant tout bas.

Satan s'envole, et la cruelle Fuit et s'écrie en me quittant ;

« Jamais fille que Dieu fit belle « ^Ne doit aimer qui peut l'aimer autant. »

LE VIEUX CAPORAL

Ain du Vilain.

En avant ! partez, camarades,

* L'arme au bras, le fusil chargé.

J'ai ma pipe et vos embrassades ;

1 Venez me donner mon congé.

J'eus tort de vieillir au service ; Mais pour vous tous, jeunes
soldats, J'étais un père à l'exercice. (bis.)

Conscrits, au pas; .

Ne pleurez pas, >

Ne pleurez pas ;

Marchez au pas,

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage ;

Je lui fonds... Il vient d'en guérir, nu me condamne, c'est
l'usage :

Le vieux caporal doit mourir.

Poussé d'humeur et de rogomme, '

Jlien n'a pu retenir mon bras;

Puis, moi, j'ai servi le grand liomme.

Conscrits, au pas ;

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas; j

Marchez au pas,]

Au pas, au pas, au pas, au pasl

Conscrits, vous ne troquerez guères Bras ou jambe contre une
crmx ;

• J'ai gagné la mienne à ces guerres Où nous bousculions tous
les rois.

Chacun de vous payait à boire Quand je racontais nos
combats.

Ce que c'est pourtant que la gloirel Conscrits, au pas;

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas ;

Marchez au pas,

Au pas, au pas, au pas, au pas!

Bobert, enfant de mon village,

Retourne garder tes moutons ;

Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :

Avril fleurit mieux nos cantons.

Dans nos bois, souvent dès l'aurore J'ai déniché de frais
appas.

Bon Dieu 1 ma mère existe encore.

Conscrits, au pas ;

Mandez au pas,

Au pas, là pas, au pas, au pas!

Qui là-bas sanglote et regarde?

Eh ! c'est la veuve du tambour.

En Russie, à l'arrière-garde,

J'ai porté son fils nuit et jour.

Comme le père, enfant et femme Sans moi restaient sous les frimas;

Elle va prier pour mon âme.

Conscrits, au pas;

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas;

Marchez au pas, Vv-

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Morbleu! ma pipe s'est'^éteinte.

Non, pas encore... Allons, tant mieux! , Nous allons entrer dans l'enceinte;

Çà, ne me bandez pas les yeux.

5les amis, fâché de la peine;

Surtout ne tirez point trop bas;

Et qu'au pays Dieu vous ramène ! (bis.) Conscrits, au pas;

Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas !

LE BONHEUR

Musique de M. B.«

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas? dit l'Espérance.

Bourgeois, manants, rois et prélats, Lui mnt de loin la révérence. (bis.) C'est le Bonheur, dit l'Espérance.

Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas, sous la verdure?

Il croit à d'éternels appas,

Même à l'amour qui toujours dure.

Qu'on est heureux sous la verdure !

Gourons, courons ; doublons le pas.

Pour le trouver là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas, à la campagne?

D'enfants et de grains, Dieu 1 quel tes ! Quel gros baiser à sa compagne !

Qu'on est heureux à la campagne !

Courons, courons ; doublons le pas.

Pour le trouver là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas, dans une banque?

S'il est un plaisir ^'^il n'ait pas,

C'est qu'au marche ce plaisir manque.

Qu'on est heureux dans une banque !

Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas, dans une armée ?^' n mesure au bruit des combats , ^ .f; Tout le bruit de sa renommée.

Qu'on est heureux dans une armée î : , Courons, courons ; doublons le pas, ' Pour le trouver là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas, sur un navire?

L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;

Toutes les mers vont lui sourire.

Qu'on est heureux sur un navire !

Courons, courons ; doublons le pas.

Pour le trouver là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas? C'est eu Asie. t

Roi, poui* sceptre il porte uu damas Dont il use à sa fantaisie.

Qu'on est heureux dans cette Asie !

Courons, courons; doublons le pas.

Pour le trouver là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,

Là-bas, là-bas, en Amérique?

Sous un arbre il met habit bas Pour présider sa république. '

Qu'on est heureux en Amérique J Courons, courons; doublons
le pas,

Pour le trouver là-bas, là bas,

Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas, dans ces nuages?

Ah ! dit l'homme enfin, vieux et las,

C'est trop d'inutiles voyages. (bis.)

Enfants, courez vers ces nuages 1 Courez, courez; doublez le pas;

Pour le trouver là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas.

COUPLET

Atn; J'ai vu le Parnasse des dames.

Pauvres fous, battons la campagne; Que nos grelots tintent soudain.

Comme les beaux mulets d'Espagne, rsous marchons tous, dreliu dmdin.

DE BERANGrER. ■

ï)ps erreurs de l'humaine espèce Dieu veut que chacun ait sou lot; Mêuie au manteau de la Sagesse La Folie attache uu grelot.

LES CINQ ÉTAGES

Air : Dans cette maison à quinze ans.

Dans la soupente du portier,

Je naquis au rez-de-chaussée.

Par tous les laquais du quartier,

A quinze ans, je fus pourchassée.

Mais bientôt un jeune seigneur I^l'eulève à leur aoux
caquetage.

IN Ia vertu me vaut cet honneur;

Et je monte au premier étage.

Là, dans un riche appartement,

Mes mains deviennent des plus blanches: Grâce à l'or de mon
jeime amant,

Là, tous mes jours sont des dimanches.

Mais, par trop d'amour emporté,

Il meurt! ah! pour moi quel veuvage!

Mes pleurs respectent ma beauté ;

Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair Dont le neveu touche mon
âme :

Ils ont d'un feu pavé bien cher,

L'un la cendre, et l'autre la flamme.

Vient uu danseur; nouveaux amours!

La noblesse alors déménage.

Mou miroir me sourit toujoiu's;

Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais, Qui me croit et veuve et baronne ; Puis deux financiers vieux et laids; J\Iême un prélat, Dieu me pardonne !

Mais un escroc que je chéris Me vole en parlant mariage.

Je perds tout ; j'ai des cheveux gris, Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier :

Des nièces me sont nécessaires ;

Nous scandalisons le quartier,

Nous nous moquons des commissaires.

Mangeant mon pain à la vapeur,

Des plaisirs je fais le ménage.

Trop vieille enfin je leur fais peur.

Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà.

Me voilà, pauvre balayeuse.

Seule et sans feu, je finis là Ma vie au printemps si joyeuse.

Je compte a mes voisins surpris Ma fortune à différents âges.

Et j'en trouve encor les débris En balayant les cinq étages.

SOS

Et, faisant plus pour moi, que l'âge attriste,

Me rajeunir par de secrets agents.

J'ouvre ma bourse à ta science occulte;

Mon cœur crédule au grand œuvre a recours. Chacun pourtant
conservera son culte ;

Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Sur ce brasier souffle donc en silence,

Ou d'un vieui livre interroge les mots * ;

Ton art est sûr; le Pactole et Jouvence]>ans ce creuset vont
marier leurs flots.

L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses!

Vois-tu déjà le sourire des cours?

]loi, pour mon front je n'attends que des roses : Tout l'or
pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare !

n O rois I dis-tu, baisez mes pieds poudreiu. fl J'aurai plus
d'or que Cortez et Pizarre n N'en ont conquis pour d'autres que
pour eux. » Naguère encor, toi qiii vivais d'aumones,

Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.

Achète au poids et sceptres et couronnes :

Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

* I.'llrrtnrf drs nnci>-ns F.^yiitiens pauait dam l'antiqu'iti' pour avoir dccouvrrt tout 1rs trecrott de la nature et les avoir transmis aiii prêtres de ton pays. La trintmutaliun drt métaua lui était attribuée, de là le nom RrnMrriQre Les prrtendiu livret qui poiteiit ton nom tont, dit-on, l'ouvrage des Grecs du Bas- Knipirr. Ht ton! encore la rrgle des alchimistes et soiinieur, gens qui cherchent le grand letivre ou la pierre philotupliac, secret qui donne à la fois des trésors à volonté et la jirolongation indefinie de la vie humaine. Nicolas Flamel, qui eut la réputation, chez nos aïeux, d'avoir dccouvert la pierre philotopliaie, passait pour ctre devenu immortel, et je ne tait quel ancien voyageur raconte l'avoir rencontré en Amc deux ou trois titclet après l'époque oit il vécut.

Oui, rends-moi-les avec leur indigence ; jRends à mou âme un corps plus vigoureux ;

A mon esprit ôte l'expérience;

Souille en mou cœur un sang plus généreux.

Puis, t'échappant de ton palais de marbre,

En char pompeux bercé sur le velours.

Vois-moi dormir, heureux, au pied d'un arbre : Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours-

Je sais pourtant ce que vaut la richesse ;

Mais j'aime encor : je possède, et, cent fois.

J'ai crain de voir ma trop jeune maîtresse Compter mes ans et
les siens sur ses doigts.

C'est du soleil qui sied à sa peau brune ;

C'est de l'été qu'il faut à nos amours.

Celle que j'aime est sourde à la fortune :

Tout Vor pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle?

Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux, a Non, non, dis-
tu ; demain, lune nouvelle.

« Reconnençons : demain nous serons dieu. n Tu mens,
vieillard ; mais d'erreurs caressantes J'ai tant besoin, que je te
crois toujours.

Sur mou front nu vois ces rides naissantes :

Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

CHANT FUNÉRAIRE

sca LA. MORT DE MON AMI QUÉNES COURT.

Aik ; Éclioi du » Loi », crnmt » dans cct Talions.

Quoi! sourd aux cris d'un long Miserere, sous ce drap noir que
j'asperge en silence I Uuoi. ce cercueil de cierges entouré

C'est mon ami, c'est mou ami d'enfance ! Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix ; j De le bénir pour la dernière fois. ^

Descendu là sans s'appuyer sur vous,

Dans l'autre vie il entre exempt d'alarmes. Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux De son enfer vienne effrayer nos larmes? Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

Son âme, hélas ! trop tôt prenant l'essor,

Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe. Nous est ravie. Un auge aux ailes d'or L'emporte au ciel dans le pan de sa robe. Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

Modeste et bon, cet homme vertueux.

Privé des biens que l'opulence atliche,

A semblé pauvre au riche fastueux.

Et par ses dons au pauvre a semblé riche. Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix De h bénir pour la dernière fois.

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,

Je saluai sa demeure ignorée.

■ Entre, et chez moi, dit-il, comine en un port, « Raccommodez ta voile déchirée. »

Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

Proclamé roi de ces festins joyeux,

A son foyer je fais sécher ma lyre.

J'y VOIS pour moi se dérider les deux,

Et mon pays daigne enfin me sourire.

Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

A mes cliansons que sa joie applaudit !

Sur mes succès son cœur s'en fait accroire, >

Et, s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,

Prend leur parfum pour un encens de gloire.

Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,

Ah ! qu'il ait part ; et puisse à ma lumière Comme au flambeau
que porte un ver luisant. Longtemps son nom se lire sur la pierre
* !

Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix

Le le bénir pour la dernière fois.

Des hymnes saints cessez le triste accord :

Il est parti, mais pour un meilleur monde.

A mes chansons s'il peut rester encor Bans ce cercueil un écho
qui réponde,

Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix)

Be le bénir pour la dernière fois. \ '

• François guéaascourt, né à Péronne, où il J'ai passé si* ans de ma Jeunesse, est mort à Nanterre, près Paris. J'ai reçu de lui les premières de l'amitié la plus tendre et la plus constante.

Cette chanson n'exprime qu'imparfaitement tous les sentiments que cet ami m'a rendus. Voici l'épithète que Je lui ai composée. Qui n'a pas connu cet homme d'un extérieur si simple, d'un ton si modeste, mais dont l'esprit était si élevé, le sçait si partait, ne peut apprécier le peu qu'il y a de mérite dans • ces quatre vers, ou J'ai tâché de le justifier :

Vous qui, le rencontrant, n'avez pas reconnu Qu'un esprit cultivé, qu'une âme tendre et fine Kéroulaient sous l'humble habit de cet homme ingénu,

Saluez-le sous cette pierre.

LA FEMME DU BRACONNIER

Am : Suis et malin sur la fougère.

Un enfant dort à sa mamelle,

Elle en porte un autre à son dos ;

L'aîné, mi'elle traîne après elle,

Gèle pieds nus dans ses sabots.

Hélas! des gardes qu'il courrouce,

Au loin, le père est prisonnier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;

Ou a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée ;

Elle cousait, chantait, usait.

l)u magister fiUe adorée.

Par son hou cœur elle plaisait.

J'ai pressé sa main blanche et douce En dansant sous le
marronnier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;

On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,

Qu'elle espérait voir son époux,

La quitta parce ^'au village On riait de ses cheveux roux.

Puis deux, puis trois ; chacun repousse Jeanne, mii n'a pas un
denier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :

On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit ; a Rousse ou blonde, O Moi, pour femme
je te choisis.

Digilized by Google

bio

« En vain les gardes font la ronde ;

« J'ai bon repaire et trois fusils. j

•I Kaut-il bénir mon lit de mousse :

« Du château payons l'aumônier, n Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;

On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère Fit céder Jeanne, (jui, trois fois,

Depuis, dans une joie amère,

Accoucha seule au fond des bois.

Pauvres enfants I chacun d'eux pousse.

Frais comme un bouton printanier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse ;

On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !

Jeanne, fidèle à ses devoirs.

Sourit encor; car de leur père Ses fils auront les cheveux noirs.

Elle sourit, car sa voix douce Rend l'espoir à son prisonnier.

Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse :

On a surpris le braconnier.

LES RELIQUES

Ain ! Donnrrz-voiu la peine d'attendre.

D'un saint de paroisse en crédit Seul un soir je baisais la châsse.

Vient un bon vieillard qui me dit ;

" parle ? — Oh ! oui, de grâce.

« Otu, I) dis-je, et me voilà béant.

Voilà qu'il fait des croix magiques.

Voilà le saint sur son séant,

Qui (lit d'un ton de mécréant ; n Dévots, l)aisez donc mes reliques ; fl Baisez, baisez donc mes reliques! »

Il rit, ce s(juelette incivil,

Il rit à s'en tenir les côtes.

<1 Depuis huit siècles, poursuit-il, fl Je grille en enfer pour mes fautes; fl Mais un prêtre au nez bourgeonné,

« l'our mieux dîmer sur ses pratiques,

U Bar un tour bien imaginé,

« Fit un saint des os d'uu damné.

• Dévots, baisez donc mes reli(pies ;

• Baisez, baisez donc mes reliques.

« De mon temps, je fus bateleur,

- Ribaud, filou, témoin à gage;
- Buis, en grand m'étant fait voleur,
- J'eus d'im baion mœurs et langage.

« De leurs chasses, dans mes larcins,

- J'ai dépouillé des basiliques;

- Au feu j'ai jeté de bons saints.

« Du ciel admirez les desseins.

« Dévots, baisez donc mes reliques;

« Baisez, baisez donc mes reliques.

c Baisez, sous ce dais de velours,

« La sainte qu'on prira dimanche :

<1 C'est une Jiiive, mes amours, •

« Dont l'œil fut noir et la peau blanche.

= Grâce à ses charmes réprouvés, fl Dix prélats sont morts
hérétiiues,

« Vingt moines sont morts énervés :

« Trouvez mieux si vous le pouvez.

« Dévots, baisez donc ses reliques;

« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Près d'elle est uu vieux crâne étroit ;

O Baisez ce saint d'une autre espèce, a Jadis, de larron
maladroit,

U II devint bourreau plein d'adresse.

« Nos rois, pour se bien divertir,

O L'occupaient aux fêtes publiques, a Hélas ! je lui dois, sans
mentir, a L'honneur de passer pour martyr, a Dévots, baisez donc
ses reliques ;

« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Sous les noms de pieux patrons,

« Ainsi nos corps, mis en spectacle, a Font pleuvoir l'argent
dans les troncs . U C'est là notre plus grand miracle.

« Mais-du diable j'entends le cor;

« Bonsoir, messieurs les catholiques. «

Il se recouche, et* vole encor Sur l'autel im crucifix d'or.

Dévots, baisez donc des reliques I Baisez, baisez donc des re-
liques I

LA MALADIE DU PATS

Am de la Ht!pubUi]uc.

Vous m'avez dit : o A Paris, jeune pâtre. Viens, suis-uos, cède
à tes nobles penchants. « Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,

® T'auront bientôt fait oublier les champs. »

Je suis venu ; mais voyez mou visage :

Sous tant de feu mon printemps s'est fané.

Ah . rendez-moi, reudez-moi mon village.

Et la montagne où je suis né I

La fièvre court, triste et froide, *en mes veines ; A vos désirs
cependant j'obéis.

Çes bals charmants où des femmes sont reines, ■ y.y meurs,
hélas! j'ai le mal du pays.

En vain l'étude a poli mon langage ;

Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.

Ail ! rendez-moi, rendez-moi mon village Et ses dimanches si
joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles.

Nos vieux récits et nos chants si grossiers.

Be la féerie égalant les merveilles,

Votre Opéra confondrait nos sorciers.

Au Saint des saints le ciel rendant hommage, Be vos concerts
doit emprunter les sons.

, Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village Et sa veillée et ses
chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule.

M'ont à moi-même inspiré des dédains.

Des monuments j'admire ici la foule ;

Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.

Palais magique, on dirait un mirage Que le soleil colore à son coucher.

Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre ;

Près de mourir, il retourne à ses dieux.

Là-b as, mon chien m'attend auprès de l'âtre ;

Ma mère eu pleurs repense à nos adieux.

J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,

L'ours et les loups fondre sur mes brebis.

Ahl rendez-moi, rendez-moi mon village Et la houlette et le pain bis!

bli

Qu'entends-je, 6 ciel ! ponr moi remplis d'alann*'r « Pars, dites-vous, demain pars au réveil ;

«I C'est l'air natal qui séchera tes larmes î *

«I Va refleurir i ton premier soleil. » • , '•j

Adieu, Paris, doux et brillant rivaçe, *

On l'étranger reste comme enchaîné. !

Ah ! je revois, je revois mon village . \

Et la montagne où je suis né 1 ' |

MA NOURRICE

CHANSON mSTORIQUE.

Am ; Dodo, l'efaat do,

Pc souvenir en souvenir,

J'ai reconstruit mon édifice.

Je vais conter, pour en finir,

Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.

Au soir des ans doit sembler doux Ce chant qui nous a bercés
tous :

Dodo, l'enfant do.

L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'août, voilà bien longtemps!

Six francs et ma layette en poelie, Belle nourrice de vingt ans
D'Auxerre avec moi prit le coche.

Sois bien ou mal, sanglote ou ris, Adieu, pauvre enfant de
Paris.

Dodo, l'enfant do.

L'enfant dormira tantôt.

Eu Bourgogne je débarquai,

Poiu' la chanson, climat propice.

DE BERANOER.

Nous trouvons, buvant sur le quai,

I.e vieux mari de ma nourrice

Verre en main, Jean le vigneron Chantait les gâités de Piron.

Dodo, l'enfant do,

L'enfant dormira tantôt.

Sous son chaume, au bruit du pressoir, bientôt j'assiste k la vendange.

Plus ivre et pins vieux chaque soir, Jean va coucher seul dans la grange.

Sa femme, en s'en moquant tout bas, Me dit : Petiot, ne vieillis pas.

Dodo, l'enfant do.

L'enfant dormira tantôt.

Un moine en voisin vient chez nous,

Il entre sans que le chien jappe;

Le mari sort, et l'homme roux De ma table fripe la nappe.

Hélas ! l'odeur (bi récollet

Fait pour neuf mois tourner mon lait.

l^do, l'enfant do,

L'enfant dormira tantôt.

Au vieux raoùtier, huit jours plus tard, Jean, bien payé, soignait la vigne, hfoi, gai comme un dieu sans nectar, Au vm du cru je me résigne.

Ma nourrice, en m'en abreuvant, Soupire et dit : Chien de couvent!

Dodo, l'enfant do.

L'enfant dormira tantôt.

Sur cette histoire, en bon devin.

Mou parrain, dès qu'il l'eut apprise,

Me prédit le dégoût du vin.

Le goût de tous les gens d'Eglise.

Loiir requiem je prédis, moi, Qu'ils cnanteront à mon convoi :

Dodo, l'enfant do, .

L'enfant dormira tantôt.

DU BON SENS D'UN HOMME DE BIEN

Air : C'est chaumierc.lâ raut un palais.

Malheur, malheur aux commis !

A nous bonheur et richesse I Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

D est minuit. Cà, qu'on me suive, Hommes, pacotille et mulets.

* Lr Bon Sirs d'cr homme ni rier i-st un livre d'iin grand »eni fait par un homme île beaucoup il'esprit. Dans un çadre lort original, l'autrur, philanilirupe consciencieux et instruit, a traite bea-tiroup de questions économiques qu il a su revêtir une forme » U fois piquante et fumiliere. Les questions politiques y sont egale-ment abordées avec une franchise toute hreaan?* r ouvrage, remarquable par une correction

' ^ luui'clc sans alfeclatioii, décrie un trèsintérei-*"" ' pour s'illustrer dans la tltTeiise des

discours 'î'?* ^ Cette opinion, on peut lire le

dtscussion àù'u^eCme drCo"d:"pen!î.

Marchons, attentifs au qui-vive; Armons fusils et pistolets Les douaniers sont en nombre; Mais le plomb n'est pas cher ; Et l'on sait que dans l'ombre Nos balles verront clair,

Malheur, malheur aux commis !

A nous bonheur et richesse!

Le peuple à nous s'intéresse ;]

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout do nos amis; Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarades, la noble vie !

Que de hauts faits à publier !

Combien notre belle est ravie Quand l'or pleut dans 'son tablier!

Château, maison, cabane,

Nous sont ouverts partout.

Si la loi nous condanne,

Le peuple nous absout.

Malheur, malheur aux commis 1 A nous bonlieur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis ;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis

llravant neige, froid, pluie, orage.

Au bruit des torrents nous dormons.

Ah 1 (lu'on aspire de courage Dans l'air pur du sommet des monts!

Cimes à nous connues,

Cent fois vous nous voyez

CUAN SONb

La tôto dans les nues Et la mort sous nos pieds.

Malheur,- malheur aux commis !

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

11 est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce;

Mais l'impôt barre les chemins.

Passons ; c'est nous qui du comiiierce Tiendrons la balance en nos mains.

Partout la Providence Veut, en nous protégeant,

Niveler l'abondance,

Eparpiller l'argent.

Malheur, malheur aux commis !

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernants, pris de vertige.

Des biens du ciel triplant le taux,

Font mourir le fruit sur sa tige.

Du travail brisent les marteaux.

Pour qu'au loin il abreuve Le sol et l'habitant.

Le bon Dieu crée un fleuve i Ils en font un étang.

Malheur, mallieur aux commis!

A nous bouheieur et richesse 1

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi ! l'on veut (Tu'uni de langage,

Aux mêmes lois longtemps soumis.

Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis !

Non; grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain Filer la même laine.
Sourire au même vin.
Mallieur, malheur aux commis !
A nous bonlieur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
(Xii, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.
A la frontière oh l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.
Malheur, mallieur aux commis !
A nous Douheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;

Oui, le peuple est partout, partout de nos umîs.

On nous chante dans nos campagnes, Nous, dont le fusil
redouté,

En frappant l'écho des montagnes,

Peut reveiller la Liberté.

Quand tombe la patrie Sous des voisins altiers,

Mourante elle s'écrie :

A moi, contrebandiers !

Malheur, malheur aux commis!

A nous bonheur et richesse !

Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

DEVENUS MINISTRES

Am de la Petite Gouiivcmanto.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être; .Semez ailleurs
places, titres et croix.

->ou, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître Jiseau craintif,
je fuis la glu des rois,

Jue me faut-il? maîtresse à fine taille,

I eut repas et joyeux entretien.

Ue mon berceau près de bénir la paille,

En me créant, Dieu m'a dit ; Ne sois rien.

Pour*^moi*^^^ importune

1® dis , Ce pain ne m'est pas du.

DE BÉRA.NGER.

bîl

Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse, N'a plus que moi
droit à ce peu de bien?

Sans trop rougir fouillons dans ma besace.

Kn me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde Vient me ravir et je re-
garde en bas.

I>e là, mon œil confond dans notre monde Rois et sujets, gé-
néraux et soldats.

Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire? On crie un nom;
je ne l'entends pas bien. Grands, dont là-bas je vois ramper la
gloire, Eu me créant. Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,

Gombien j'admire un homme dfe vertu,

Qui, regrettant son hôtel ou son chamne JUonte au vaisseau
par tous les vents battu.

De loin ma voix lui crie ; Heureux voyage ! Priant de cœur
pour tout grand citoyen.

Mais au soleil je m'endors sur la plage.

En me créant, Dieu m'a dit ; Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute; J'aurai, sous
l'herbe, une fosse à l'écart, l'n peuple en deuil fous fait cortège en
route; Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.

En vain on coit où votre étoile tombe; Qu'importe alors votre
gîte ou le mien?

La différence est toujours une tombe.

En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte;

A vos grandeurs je devais un salut.

• A Ivrtotur on crllp cliiiiKoït lut faite, MM. î-aHillc el D)u-
|)util ^«le l'hure) latsainil encore partie du imuiblcre,

Amis, adieu ; j'ai derrière la porte Laissé tantôt mes sabots et
mou luth.

Sous ces lambris près de vous accourue,

La Liberté s'ioflre a vous pour soutien.

Je vais chanter ses bienfaits dans la rue. En me créant, Lieu
m'a dit : Ne sois rien.

GOTTON

Am des Cancans.

Leux vieilles disaient tout bas î Belzébuth prend ses ébats.

Voyez en robe, en manteau,

Gotton, servante au château.

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par-là,

C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort;

Oui, de l'enfer elle sort. !

Gageons que son brijdequin Nous cache un pied de bouquin.

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par-là,

C'est le diable en falbala.

Au vieux baron dès qu'elle eut Fait abjurer son salut,

Gotton, rouge de bonheur,

Se créa dame d'honneur.

DB BÉRA.NOER. 52ci

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par-là,

C'est le diable en falbala.

Bien que le chemin soit long I»e la cuisine au salon,

J'en viens, dit-elle, à mes fins ;

Dormons tard dans des draps fins. '

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par-là,

C'est le diable en falbala.

Depuis lors certain valet,

N'ouvrant qu'un coin du volet,

Au lit, d'un air échauffé.

Porte à Gottou son café.

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est par-là,'

C'est le diable en f^ala.

Au château tous empâtés,

Que d'ânes elle a bâtés!

Notre maire, qui l'a fait?

r Gotton et le sous-préfet.

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala;

C'est par-ci, c'est oar-là,

C'est le diable en falbala,

A l'église. Dieu! quel ton!

Suisse, au banc menez Gotton,

Pour lorgner le sacripant (Ju'elle-même a fait serpent.

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala ;

C'est par-ci, c'est par-là.

C'est le diable en falbala.

Mais, quoi ! l'infâme, aux jours gras, Pu beau curé prend le bras, .

L'appelle petit comiin Et l'habille en arlequin !

C'est par-ci, c'est par-là,

Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là.
C'est le diable en falbala.
Elle a tout ; meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux; Biche, on l'accueille en tout
lieu.
Puis courez donc prier Dieu!
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.
L'enfer donne à ses suppôts Trésors, plaisirs et rejms :
J'en conclus qu'il est écrit Que Gotlon est l'Antéchrist.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala ;
C'est par-ci, c'est par-là,
G est le diable en falbala.

COLIBRI

Air; Garde à ?outI

Mes amis.

J'ai soumis

L'enfer à ma puissance.

De son obéissance J'ai pour gage certain Un lutin, (bis.)

Sous forme d'oiseau-mouche A mon chevet il couche.

Lutin doux et chéri, Baisez-moi, Colibri,

Colibri I (ter.)

S'éveillant,

Babillant,

Au jour qui naît et brille, Son petit corps scintille D'émeraude
et d'azur Et d'or pur.

Fleur (^i cherche sa tige,

Le voilà qui voltige ; L'Aurore en a souri.

Baisez-moi, Colibri,

Colibri !

Je le vois,

A ma voix,

Voler vers qui m'implore.

Ses ailes font éclore Riclies.se, honneurs, ainonr.s Et beaux
jours.

Qupfque soif qui m'embra50,

Il peut remplir le vase Que ma bouche a tari.

Baisez-moi. Colibri,

Colibri 1

Je puis voir Son pouvoir

Franchir l'espace et l'onde ;

Du réreu, de Golconde, M'apporter dans nos ports Les trésors.

Mais non; point d'opulence, Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri.

Baisez-moi, Colibri,

Colibri 1

Je puis voir Son pouvoir

Me donner des couronnes,

Des palais à colonnes,

Des gardes et l'amour P'une cour.

Mais non; j'en sais riiistoire; Le monde, à tant de gloire,

De douleur pousse un cri.

Baisez-moi, Colibri,

Colibri !

Demandons,

Pour seuls dons,

Simple toits, portes closes; Des chants, du vin, des roses, Et
la pair d'un reclus,

Rien de plus, (bis.)

Si⁷

Mon paradis s'arrange,

Dieux ! et l'oiseau se change " •

En piquante honri.

Bdisez-moi, Colibri,

Colibri, (ter.)

ÉMILE DEBRAUX[^]

POUR LES CEUVRES DE CE CH ANSONNIEII

Aib : Dis-moi, soldai, dis-moi, t'en souviens-tu f

Le païuTe Émile a passé comme une ombre, Ombre joyeuse et
chère aux bons vivants.

* Émile Uehraux est mort au commoiiccincent do 1831, à l'i{;c
de trente-trois ans. Peu de chunsouuiors ont)>u se vanter d'une
popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien méritde, I.es
ehansons de Là CoLotins , î»ou>ai, t'ut socviins-to FiiirAn LA
Tobira , Mon v'tit Vihile, etc,, ont eu un succès prodigieux, non-

seulement dans les guinguettes et les ateliers, mais aussi dans les salons libéraux.

L'existence de Debraux n'en resta pas moins obscure : il ne savait ni se faire valoir ni se le citer. Pendant la Restauration, il se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner, sans se plaindre, et je ne sais si une seule feuille publique lui adressa deux mots de consolation. Souvent il dut réduire à faire des copies et il barbouiller des rôles pour nourrir sa famille et ses trois enfants.

Les sœurs chantantes, dites oocerrras, le recherchèrent tonies, et je crois qu'il n'en négligea aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa aller à son penchant pour la vie insouciant et joyeux, il faut dire que, par des soins utiles, elles adoucirent ses derniers moments, rendus si pénibles par une maladie lente et douloureuse.

Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et faibles secours dans la répartition faite par le comité des récompenses nationales. Pour lui et les enfants de Debraux, en contribuant à exalter le patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe du Juillet, qu'à son lit de mort il a salué d'une voix défaillante.

Ses gais refrains vous égalent en nombre, Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.]<-braux, dix ans, régna sur la guinguette,

Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs, Et roulant, roi, de guinguette en guinguette, Du pauvre peuple il chanta les amours.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie.

En étourdi vers le plaisir poussé;

Pouffant de rire à voir couler sa vie Comme le vin d'un tonneau défoncé ;

Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,

Ou sur son char le grand mal affermi ;

Sans s'informer par où l'on monte au Louvre, Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes?

Eh ! non, messieurs, il logeait au grenier.

Le temps, au bruit des fêtes enivrantes, Râpait, râpait l'habit du chansonnier.

Venait l'hiver ; le bois manquait à l'âtre;

La vitre, au nord, étincelait de fleurs;

Il grelottait ; mais sa Muse folâtre Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes;

Les yeux du peuple en ont trop pour cela ;

La France alors pleurait l'éclat des armes Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.

Ta voix, Emile, évoquant notre histoire,

Du cabaret ennoblit les échos;

C'était l'asile où se cachait la gloire :

Le pauvre peuple aime tant les héros !

Rien jeune, ^las ! il descend dans la fosse ;

Je lai conduit où, vieux, j'irai demaiiii;

Chantant au loin, des Iniveurs à voix fausse Aux noirs pensers
m'arrachaient en chemin. C'étaient ses chants que disait leur
ivresse, Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.

De son passage est-il un roi qui laisse Au pauvre peuple im si
doux souvenir?

I) e sa famille allégez l'indigence :

Hi:hes et grands, achetez ce recueil;

A tant d'esprit passez la négligence :

Ah! du talent le besoin est l'écueil.

Ne soyez point ingrats pour nos musettes; Songez aux maux
que nous adoucissons.

Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,

Le pauvre peuple a besoin de chansons.

LE PROVERBE

Am du Ménage de g»rqou.

Epris jadis d'une princesse,

Alain vit son cœur rejeté;

Simple écuyer, né sans noblesse, Comme un vilain il fut traité.

La princesse avait une dame.

Dame d'honneur, fleur au déclin; Alain lui transporte sa flamme,

Il est traité comme un vilain.

La dame avait ime suivante Qui tenait à la qu;ilité ;

En vain de lui plaire il se vante, Comme un vilain il est traité.

La suivante avait sa soubrette ; Celle-ci cède au pauvre Alain, Surprise, tant bien il la traite, Iju'ou l'ait traite comme im vilain.

La suivante, gu'iin mot éclaire, ♦ Court après iUain mieux goûté ; '

La dame a son tour veut lui plaire, Comme un baron il est traité.

La princesse enfin, moins superbe.

Ouvre au galant sos draps de lin. -v* Depuis lors adieu le proverbe Qui dit : Traité comme un vilain.

LES FEUX FOLLETS

Aih I Faut l'oublier, disuit Colette.

O nuit d'été, paix du village,

Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau, Vous embellissiez mon berceau ; CoDSolez-moi dans un autre âge.

Las du monde, ici je me plais :

Tout y retrace mon enfance,

Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.

Jadis leur éclat et leur danse M'auraient fait fuir à pas pressés
;

J'ai perdu ma douce i^orance.

— Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles Qu'ils étaient moqueurs et méchants;

Que ces feux gardaient dans nos champs Bien des trésors, bien des merveilles.

Bevenants, lutins, noirs esprits.

Sorciers, malignes influences,

A tout croire on m'avait appris.

Je voyais des dragons immenses Sur les donjons des temps passés.

^ souûlé sur mes croyances.

Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,

Egaré, couvert de sueur,

Je vois de loin cette lueur :

C'est la lampe de ma marraine.

Chez elle un gâteau m'attendant,

Je cours, je cours, l'âme ravie.

Un berger me crie ; t Imprudent « La lumière par toi suivie a
Eclairer un bal de trépassés. »

Ainsi devait s'user ma vie.

— FoDets, dansez, dansez, dansez. •

A seize ans, je vis même flamme Sur la tombe du vieux curé ;

Soudain m'écriant : n Je prîrai, fl Monsieur le curé, pour votre
âme; »

Je m'imagine qu'il me dit ; fl Faut-il que fa beauté te rende fl
Déjà rêveur, enfant, maudit ! »

Ce soir-là, tant ma peur fut ^ando,

Je crus à des deux courrouces.

Parlez encore et que j'entende.

— Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,

Un peu d'or eût comblé mes vœux Devant moi passe un de ces
feux :

Vers des trésors qu'il soit mon guide.

Pose le suivre ; mais, hélas !

Dans l'étang que ce ruisseau creuse Je tombe et je ne pérís pas
!

A-t-il j i de ta clmte affieuse <

Disent encor des insensés.

Non, mais sans moi Rose est heiucuse.

— Follets, dansez, dansez, dansez.

b'àl

CÜÀNSONS

Pe mille erreurs l'âme affranchie,

]Ue voilà vieux avant le temps. :

Vapeurs qui brillez peu d'instants, - Voyez-vous ma tête
blanchie?

Des sages m'oot ruvert les yeu»f Mais i^dmirais bion plus
l'aurore Quana je connaissais moins les cieux.

Du savoir le flambeau dévore Les sylphes qui nous ont bercés.

Ah ! je voudrais vous craindre encore.

Follets, dansez, dansez, dansez.

HATONS-NOUS!

Février 1834.

Air : Ah ! «i ma dDint me tojail.

Ahl si j'étais jeune et vaillant,

Vrai hussard, je courrais le monde, Retroussant ma moustache blonde,

Sous un uniforme brillant,

Le sabre au poing et bataillant.

Va, mon coursier, vole en Pologne; Arrachons un peuple au trépas.

Que nos poltrons eu aient vergogne.

Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas. (bis.)

Si j'étais jeune, assurément J'aurais maîtresse jeune et belle.

Vite en croupe, mademoisello;

Imitez le beau dévouement Des femmes de ce peuple aimant.

Vendez vos parures, oui, toutes ;

Lu charpie emportuus vos diaps.

Se son sang sauvez quelques gouttes.

Jlâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Dieu plus; si j'avais des millions, J'irais dire aiu braves San-nates :

Achetons auelques diplomates, Beaucoup ae poudre, et rba-billons Vos héroïques bataillons.

L'Europe, qui marche à béquilles, Biche poutleuse, ne croit nas A la vertu sous des guenilles.

Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant, Com)ien je ferais plus encore
1 l\Ies vaisseaux, du Sund au Bosphore, Iraient réveiller le
Croissant,

Des Suédois réchauffer le sang:

Criant ; Pologne, on le seconde !

Un long sceptre au bout d'un bon bras Peut atteindre aux
bornes du monde.

Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour.

Le dieu (^ue la Pologne implore.

Sous ma justice, avant l'aurore,

Le czar pâlirait dans sa cour :

Aux Polonais tout mon amour 1 Je saurais, trompant les
oracles, De miracles semer leurs pas.

Hélas! il leur faut des miracles!

Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Hâtons-nous ! mais je ne puis rien.

O roi des deux l entends ma plainte ; Père de la liberté sainte,

De CO peuple unique soutien,

5J4 CHANSONS

Fais de moi son ange gardien.

Dieu, donne à ma voix la trompette Qui doit réveiller du trépas,

Pour qu'au monde entier je répète :

Hâtons-nous; l'honneur est là-bas. (bis.)

PONIATOWSKr

Juillet 1834.

Air clfs Trois Couleurs.

Quoi ! vous fuyez, vous les vainqueurs du monde I Devant Leipsick le sort s'est-il mépris"

Quoi! vous fuyez! et ce fleuve qui ponde D'un pont qui saute emporte les débris ! Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,

Tout tombe là; l'Elster roule entrave.

Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes : a Rien qu'une main (bis) , Français, je suis sauve.

• Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Polo[^]c, né en l'dJ, servit glorieusement dans les armées françaises depuis IK06 iusqii'à 18IJ. Apres la liataille de Leipsick, iNapuleun releva au grade de inarchthal d'Eiipirc, et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français, a la teto duijuel il lit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Poniatowski, resté k l'arrière-garde et pressé de toutes paris par les troupes ennemies, rejette les propositions '|ue leurs généraux lui lont faire. Dangereusement idess*!, il s'écrie: Duo US r.uisrik l'honnsck i.as Poloniis, js ns le ksmsttkai gr'» Duo t Il tente de s'ouvrir un passage à travers

le tlcuve ; mais, épuis4 de sang cl entraîné par les Ilots, il disparaît englouti. Ce n'isit que quelques jours apres que son corjis fut trouve scïr 1rs bords de l'Euler

Cette, chanson, relies de IIatons-noOS ! du Qt'AToRZE Jiiillst 1871), et A MES amis uevencs hinisthes, furent publiées en ItIJI.

« — Rien qu'une main ; malheur à qui l'implore I « Passons, passons. S'arrêter I et pour qui? » Pour un héros que le fleuve dévore:

Blessé trois fois, c'est Poniatowski.

Qu'importe 1 on fuit. La frayeur rend barbare*, A pas un cœur son cri n'est arrivé.

I de son coursier le torrent le sépare :

« Rien qu'une main (bis), Français, je suis sauvéô

Il va périr; non, il lutte, il surnage :

11 se rattache au long crins du coursier.

« Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage a J'entends le feu, je vois luire l'acier!

au profit du comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général La Fayette, président de ce cuniitc, et premier grenadier de la garde iatiunulc de Varsorie. Dans la dé<licace, trop longue pour ctr»; rapportée ici, se trouvaient deut couplets qu'on nie saura gré peut-être de donner, parce qu'ils sont un hommage au héros des deux mondes.

Sa vie entière est comme un docte ouvrage.

Par la vertu transcrit, conçu, dicté.

La gloire y brille; à chaque jour sa page.

Point d'sHRSTA : tout pour la liberté.

De bien longtemps qu'a nos pleurs Dieu ne livre.

Si plein qu'il soit, le chapitre dernier.

Et qu'un seul mot constate en ce beau livre Que le grand
homme aima le chansonnier.

Comme il s'igissait de solliciter des secours d'argent pour bi
Pologne, j'ajouUis, sur fair de la Siintc ALLisncE des rF.r-

rtss : *

Le Polonais de son shako civique Ceint votre front, ce front
que tant de fois Olmiitz, Paris, l'Europe et l'Aniéritiue Ont vu, si
calme, intimider les rois.

Lorsque je chante honneur, gloire, soufTrancr,

Si dans les cueurs ma voix trouve un échu Pour l'ccueillir
l'obole de la France,

Tendes votre sliakn.

Digiized by Cooc<^le

« Frères, à moi 1 vous vautiez ma vaillance.

« Je vous chéris; mon sang l'a bien prouvé.

■ 1 iVli ! qu'il m'en reste à verser pour la France ! « Rien
qu'une main (bis) , Français, je suis sauvé!»

Point -de secours, et sa main défaillante Lâche son guide :
adieu, Pologne, adieu!

Mais un doui rêve, une image brillante,
Dans son esprit descend du sein de Dieu.

« Que vois-je? enfin, l'aigle blanc se réveille,

« Vole, combat, de sang russe abreuvé;

« Un chant de gloire éclate à mon oreille :

U Rien qu'une main (bis) , Franeais,je suis sauvé!»

Point de secours ! il n'est plus, et la rive Voit l'ennemi camper
dans ses royaux.

Ces temps sont loin; mais une voix plaintive Dans l'ombre en-
core appelle au fond des eaux, Et depuis peu, grand Dieu, fais
qu'on me croie! Jusques au ciel son cri s'est élevé.

Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :

« Rien qu'une main (bis), Français, je suis sauvé! »

(Test la Pologne et son peuple fidèle Qui tant de fois a pour
nous combattu;

Elle se noie au sang qui coule d'elle.

Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.

Comme ce chef mort pour notre patrie.

Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,

Au nord du gouffre un peuple entier nous crie : « Rien qu'une main (bis), Français, je suis sauvé !•

COUPLETS DE FÊTE

\DRESSÉS A M. J. LAFFITTE PAR DES ENFANTS QUI IMPLO-
RAIENT SA BIENFAISANCE*,

Ain de la Répulilique.

LES ENFANTS

Daignez, monsieur, nous servir d'interprète ; Chantez pour
nous Jacques qui fait du bien.

l'écrivain.

A le louer, enfants, ma plume est prête.

Des malheureux, oui, Jacque est le soutien.

Je le peindrai pur, dans son opulence.

Des titres vains dont l'orgueil se nourrit.

LES ENFANTS

Chantez plutôt notre reconnaissance :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

l'écrivain.

On peut chez lui célébrer la richesse.

Qui trop souvent corrompt les hiunains.

Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse Sans les salir a passé dans ses mains..

* Celle rliaison esl anclrnemrnl failc. Muins on la trouvera digne de voir le jour, luiciix ou te rendra cuuipte du inntif ijui l'a fait livrer à rimpreüsiuii.

Parfois chez nous la probité prospère ;

Aux grands talents parfois le ciel sourit.

LES ENFANTS

Parlez plutôt de notre pauvre père :

Des enfants n'ont pas tant d*^esprit.

l'écrivain.

Je veux surtout le peindre à la tribune :

A la raison sa voix donna l'essor;

Il défendit la publique fortune Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.

Il nous montra la patrie expirante Sur des trésors que le pouvoir tarit.

LES ENFANTS

Peignez plutôt notre mère souffrante :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

l'échivain.

Je veux aussi peindre U calomnie :

Point de vertu que respectent ses traits. Mais par le souffle
une glace ternie Plus pure aux yeux briUe l'instant d'après. En
vain des sots il connut l'inconstance. Du citoyen la palme
refleurit.

LES ENFANTS

Dites plutôt qu'il est notre espérance :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

l'écrivain.

Pauvres enfants! je vois ce qn'il faut dire: ■ Lie vos parents
Jacque est l'unique appui;

DE BÉRANGBK.

Les biens si chers auxquels un père aspire, Vous priez Dieu de
les verser sur lui.

Pour lui porter ces vœux d'une âme pure, Vous attendiez que
sa porte s'ouvrit.

Plus grands que vous passent par la serrure : Des enfants
u'ont pas tant d'esprit.

A M. DE CIIATEAÛBIUAND

S«ptetal)ro 4831.

Ain il'Octatio.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie, Fuir son amour, notre
encens et nos soins? N'entends-tii pas la France qm s'écrie : Mon

beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère. Battu des vents que Dieu seul fait changer, Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère, Il frappe, hélas I au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique Nous le rendit, après nos longs discords, Biche de gloire et, Colomb poétique.

D'un nouveau monde étalant les trésors,

r.e pèlerin de Grèce et d'Ionie,

■' •hantant plus tard le Cirque et l'Alhambra. *{ous revit tous dévots à sou génie, jÆvant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres, Lorsque la sienne en pleurant s'exila,

Il s'enquérât aux débris des empires Si des Français n'avaient point passé là.

C/ptait l'époque où, fécondant l'histoire,

La {îrande épée, effroi des nations, Resplendissante au soleil de la gloire,

En fît sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse Brille à tes chants d'une noble rougeur J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse, Un peu a'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,

Fuir son amour, notre encens et nos soins? N'euteuds-tu pas la France qui s'écrie i Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Des anciens rois quand revint la famille,

Lui, de leur sceptre appui religieux,

• Dans un ilrs cuuplrts qui præccilrnl cclui-cî , jo parle dos LviïKS quo In Franco doit li M ilc ('hntnnuliriniKt. Je no crains pas que cc vers suit dëiucnli par la nuuvoile rcole poétique, qui, nêc aous lo« niirs Hc l'nigic, s'est, nn-c laisun, ;,lorilico souvent d'une telle origine. L'iiiIurncc do l'autour du Géaia nu CHnisTU-Nisna a'rst Tait rcisrnlir i';;aloiucent à l'ëtran^cr, ot il j aurait peut-être justice à reconnaitic que le cliantrc do Cliil I Harold est de la ïaiiille de Ilcnë.

Apri's CO que je viens de rappeler du grand inouvomont quM a donné k la poésie moderne, il importe peu h M. de Cliatoaubriand ipio je répété ici cc qu'en lSd3 j'ai dit, dans ma préface, de l'inlluenco particulière de scs ouvrages sur les études de ma Jeunesse. Je crois plus a propos de fiiii-c ressouvenir qu'on l82Ü M. de Chatraibriand m'ajant lioiiorë de marques d'intérêt et d'estime, en lut v veinent n'priéandc par les organes du j>ouvoir auquel la France était livK-e. Je roii.is d'avoir si faildemenl acipiitté ma dette envers le plus grand écrivain du siècle, surtout quand je pense qu'il a consacrè quelipies pages k immortaliser mes chansons. C'est un plaidoyer en leur faveur que a postérité lira sans doute ; mais l'avocat le plus éloquent ne saurait gagner toutes les causes. Puisse du moins la trop grande générosité do M. de Chateaubriand ne lui donner jamais de

«OO^ 1* ^ *"g»'ats que le chansonnier qu'il a bien voulu placer sous la protection de son génie '

DE BBRANOER.

Crut aux Boivrbous faire adopter pour fille La Liberté, (jui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône : Prodigue fée, en ses enchantements,

Plus elle voit de rouille à leur vieux trône, Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.

. Les insensés dirent : Le ciel est beau. i Chassons cet homme, et soutDons sur sa gloire, Comme au grand jour on éteint un ■flambeau.

Et tu voudrais t'attacher à leur chute ! Connais donc mieux leur folle vanité.

Au rang des maux qu'au ciel même elle impute, Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va; sers le peuple en butte à leurs bravades, Ce peuple humain, des grands talents épris, Qui t'emportait, vainqueur aux barricades. Comme trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme l)'un prompt retour après un triste adieu.

Sa cause est sainte>il souffre, et tout grand hownio Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,

Fuir son amour, notre encens et nos soins? N'entends-tu pas la France qui s'écrie :

Mon beau ciel pleuie une étoile de moins?

CONSEIL AUX BELGES

Mai 4831.

. A» de la RépuLlique.

Finisscz-cn, nos frères de Belgique !

Faites-uü roi, morbleu! finissez-eu I ^ • Pepuis huit mois, vos airs de république * Donnent la fièvre à tout b>."n courtisan. « D'un roi toujouï-s la matière se trouve ;

C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi . Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couva. Faites un roi, morbleu! faites un roi;

Faites' un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre I D'abord viendra l'étiimette aux grands airs ; Puis des cordons et aes croix à revendre ;

Puis ducs, marqms, comtes, barons et pairs; Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre, Dont le coussin prête à plus d'un émoi.

S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre. Faites un roi, morbleu! faites un roi;

Faites un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baisemains et parades, Discours et vers, feux d'artifice et fleurs;

Puis force gens qui se trouvent malades Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs. Bonnet de pauvre et royal diadème Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.

Les courtisans rongent l'orgueil suprême. Faites un roi, morbleu! faites un roi;

Faites un roi, faites un rui.

Chnz vous pleuvront laquais de toute' sorte; Jup^es, J]réfets, gendarmes, espions;

Nombreux soldats pour leur prêter main-forte; Joie à brûler un cent de lampions.

Vient le budget! nourrir Athène et Sparte Eût, en vingt ans, moins coûté, sur ma foi. L'ogre a dîné ; peuples, payez la carte.

Faites im roi, morbleu! faites un roi;

■ Faites un roi, faites un roi.

Mais, quoi ! je raille ; on le sait bien en France : J'v suis du trône un des chauds partisans. D^ailleurs, l'iiiistoirc a répondu d'avance :

Nous n'y voyons que princes bienfaisants. Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise;

Plus il s'instiniit, moins ils eu ont d'eflioi;

Au bon Henri succède Louis Treize.

Faites un roi, morbleu! faites un roi;

Faites un roi, faites un roi.

LE REFUS

CHANSON ADRESSÉE Aü GÉNÉRAL SÉBASTIANI.

Ain : Le premier du mois de jamier.

Un ministre veut m'enrichir.

Sans que l'honneur ait à gauchir,

Sans qu'au Moniteur on m'affiche.

Mes besoins ne sont pas nombreux; Mais, quand je pense aux malheureux, Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant On lie partage honneurs ni rang;

Mais l'or, du moins, on le partage.

Vive l'or ! oui, souvent, ma loi,

Pour cinq^ cents francs, si j'étais roi, ^ Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mou trou, Vite il s'en va, Dieu sait par où !

D'en conserver je désespère.

Pour recoudre a fond mes goussets, J'aurais dû piendre, à son décès.

Les aiguilles de mon grand-père.
Ami, poutant, gaidez votre or.
Las ! yépousai, bien jeune encor,
La Linerté, dame un peu rude.
Moi jqui dans mes vers ai chanté Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.
La Liberté, c'est, monseigneur.
Une femme folle d'honneur;
C'est une bégueule enivrée Qui dans la rue ou le salon Pour le
moindre bout de galou,
Va criant : A bas la livrée !
Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner Ma Muse indépendante et vraie?
Je suis un sou de bon aloi :
Mais eu secret argentez-moi,
Et me voilà fausse momiaie.
Gardez vos dons : je suis peureux ; Mais, si d'un zèle généreux
^our moi le monde vous soupçonne, Mnn qui vous a vendu .
Sit?t suspendu :
quon le touche, il r^ouue.
SE BÉRANaEE.

U RESTAURATION DE U CHANSON

JasTier 48}i.

, Aih : J'arrive h pied de province.

Oui, chanson, Muse nia fille.

J'ai déclaré net

Qu'avec Charle et sa famille On te détrônait

Mais chaque loi qu'on nous donne , Te rappelle ici.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci !

Je croyais qu'on allait faire Du grand et du neuf ; «

Même étendre un peu la sphère _

De Quatre-vingt-neid.

Mais point! on rebadigeonne'- Un trône noirci.

Chanson, reprends ta couronne.

' — Messieurs, grand merci !

Depuis les jours de Décembre **,

Vois, pour se grandir,

La Chambre vanter la Chambre ,

La Chambre applaudir.

A se prouver qu'elle est bonne Elle a réussi.

* A la fin do juillet 1850, j'avais dit ; On vient de dOtrôner Charles \ et la eliansun. Ce mot fut répété à la trihiine par je ne sais quel députe du centre.

** Le jugement des miuislres de Charles La Chambre alors n« voulait pas onleoJrc parler de di^sululiou.

Chanson, reprends ta couromie.

— Messieurs, grand merci !

Basse-cour des ministères,

Qu'en Frailoe on honnit,

Nos chapons héréditaires Sauveront leur nid'^.

Les petits que Dieu leur donne Y pondront aussi.

Chanson, reprends ta couronne. '

— Messieurs, grand merci 1

Gloire à la garde civique, riédestal des lois!

Qui maintient la païi publique.

Peut venger nos droits.

Là-haut, quelqpi'un, je soupçonne.

En a du souci.

Chanson, reprends ta couronne,

— Messieurs, grand merci!

La planète doctrinaire^

Qui sur Gand brillait,

Veut servir de liiminairo Aux gens de Juillet.

Fi d'iui froid soleil d'automne.

De brume obscurci!

Chanson, reprends ta couronne. '

— Messieurs, grand merci !

Nos ministres, qu'on peut mettre Tous au même point,

Voudraient que le baromètre Ne variât point.

On aral||nni(nncoro que rbvrçdllé Je U pairie ne fftl con

DE BÉHANOER. 547

Pour peu que là-bas il tonne,

On se signe ici.

Chanson, reprends ta couronne.

^ — Messieurs, grand merci !

Pour être en état de grâce,

Que de grands peureux

Ont soin de laisser en place Les hommes véreux !

Si l'on ne touche à personne,

C'est afin que si...

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci !

Te voilà donc restaurée.

Chanson mes amours.

Tricolore et sans livrée

Montre-toi toujours.

Ne crains plus qu'on t'emprisonne,

Du moins à Poissy.

Chanson, reprends ta couronne.- — Messieurs, grand merci!

Mais pourtant laisse en Jachère Mon sol fatigué.

Mes jeunes rivaux, ma chère,

Ont un ciel si gai !

Chez eux la rose foisonne,

Chez moi le souci.

Chanson, reprends ta couronne,

— Messieurs, grand merci !

DE 1790 A

Ain <li! la riiiiilu des Coiiiildiciis.

Licuï où jadis m'a bercé l'Espérance,

Je vous revois à plus de cinquante ans. On rajeunit auⁱ souvenirs d'enfance, Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut à vous, amis de mon jeune âge !

Salut, parents que mon amour bénit!

Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage, Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle.

Où, près de nièce aux frais et doux appas, Régnait sur nous le vieux maître d'école, Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas. •

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,

À la paresse, hélas! toujours enclin;

Mais je me cnis des droits au nom de sage. Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,

J'ai vu fleurir un matin plein d'espoir.

souvent une branche iNous sert d'appui pour marcher jusqu'au soi

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,

Je vous revois à plus de cinquante ans. f

Où rajeunit aiu souvenirs d'enfance, :

Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites De l'ennemi
j'écoutais le canon.

Ici, ma voix, mêlée aux chants des fêtes,

De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,

De mes sabots, là, j'oubliai le poids.

Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe Et m'apprivoise avec celle
des rois

Contre le sort ma raison s'est armée Sous l'humble toit, et
vient aux mêmes lieux Narguer la gloire, inconstante fumée Qui
tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,

Objets d'un culte avec le temps accru.

Oui, mon berceau me semble doux encore Et la berceuse a
pourtant dispaiai.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,

Je vous revois à plus de cinquante ans. •

On rajeunit aux souvenirs d'enfance.

Comme on renaît au souffle du printemps.

* Dans la chanson ilii Taii.t.r.rB et Fée, l'auteur a Hējâ eu oc-
casion de dire qu'à l'ane do doïue mus il lui frappé du tonnerre Sa
vie fut plusieurs jours en danger, et il laillil perdre la Tuc.

Digilized by CocJgle

CHA.MSOMS

LE VIEUX VAGABOND

Ain : Guide mes pas, 6 Providence l

Dans ce fossé cessons de vivre;

Je finis vieiu, infirme et las ;

Les passants vont dire ; Il est ivre.

Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.

J'en vois qui détournent la tête; D'autres me jettent quelques
sous.

Gourez vite, allez à la fête :

Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse.

Parce qu'on ne meurt pas de laim.

J'espérais voir de ma détresse L'hôpital adoucir la fin ;

Mais tout est plein dans chaque hospice, Tant le peuple est
infortuné.

La rue, hélas I fut ma nourrice :

Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge.

J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier. Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage, Répondaient-ils, va menCuer.

Riches, qui me disiez ! Travaille,

J'eus bien des os de vos repas ;

J'ai bien dormi sur votre paille :

Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

voler, moi, pauvre homme ; Mais non imeux vaut tendre la main.

Au plus, j'ai dérobé la pomme Qui mûrit au bord du cliemin.

Digilized by Google

Viuf^ fois pourtant on jne verrouille Dans les cachots, de par le roi.

De mon seul bien on me dépouille :

Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie? r;

Que me font vos vins et vos blés, Votre gloire et votre industrie.

Et vos orateurs assemblés?

Dans vos murs ouverts à ses armes Lorsque l'étranger s'engraissait,

Comme un sot j'ai versé des larmes i Vieux vagabond, sa main
me nourrissait.

Gomme un insecte fait pour nuire, Hommes, que ne m'écrasiez-vous !

Ah! plutôt vous deviez m'instruire A travailler au bien de tous.

Mis à l'abri du vent contraire.

Le ver fût devenu fourmi ;

Je vous aurais chéris en frère :

Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

COUPLETS

ADRESSÉS A DES HABITANTS DE L'ILE DE FRANCE (île
MAURICE)

QUI, LORS DE l'envoi QU'ILS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION
DES BLESSÉS DE JUILLET,

m'adressèrent

UNE CUANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ

Ain: Teadrct écho*, errants clans ccs etllons.

Quoi ! vos échos redisent nos chansons !

Bons Mauriciens, ils sont Français encore !

A travers flots, tempêtes et moussons,

• Leur voix me vient d'où vient pour nous Taurore. De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour Ont donc aussi fait un si long voyage.

Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,

Et me revient quand je suis vieux et sage.

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

On m'a conté qu'au bord du Gange assis,

Des exilés, gais enfants de la Seine,

A mes chansons, là, berçaient leurs soucis. Qu'ainsi ma Muse endorme votre peine!

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encor voyager, Accueillez-les, ces folles hironnelles.

Comme un bon fils reçoit le messager Qui d'une mère apporte des nouvelles.

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours.

Dieu permettra que nos voix se conlondent; Mais en français,
frères, chantez toujours.

Pour que toujours nos échos se répondent.

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous.

Les plus lointains nous sei^lent les plus doux.

SB BÉRANOER.

CINQUANTE. ANS

* Air du Partage de la ricbestc.

* Pourquoi ces fleurs? est-ce ma fête?

Non; ce bouquet vient m'annoncer Qu'un demi-siècle sur ma
tête Achève aujourd'hui de passer.

Oh! combien nos jours sont rapides!

Oh ! combien j'ai perdu d'instant!

Oh ! combien je me sens de rides !

Hélas ! hélas I j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe;

Le fruit meurt sur l'arbre jauni.

Mais à ma porte quelqu'un frappe ; N'ouvrons point : mon
rôle est fini.

C'est, je gage, un docteur qui jette Sa carte, où s'est logé le Temps.

Jadis, j'aurais dit : C'est Lisette. - ■ Hélas! hélas! j'ai cin-
quante ans.

En maux cuisants vieillesse abonde :

C'est la goutte qui nous meurtrit;

La cécité, prison profonde ;

La surdité, dont chacun rit.

Puis la raison, lampe qui baisse.

N'a plus que des feux tremblotants.

Enfants, honorez la vieillesse !

Hélas! hélas! j'ai cinquante ans!

Ciel! j'entends la Mort, qui, joyeuse, Arrive en se frottant les
mains.

A ma porte la fossoyeuse

Frappe ; adieu, messieurs les humains !

En bas, guerre, famine et peste; En haut, plèbs d'istres
éclatants.

Ouvrons, tandis que l'ieu me reste.

Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

amie.

î)u cauchemar des mauvais jours.

Semant les roses de votre âge ^ '

Partout, comme fait le prltite<l|)*,- 'y Parfumez les rêves d'un sage. ' ' * '

Hélas ! hélas 1 j'ai cinquante ans.

UCQÜBS.

Aim de Jnnnot cl Colin.

Jacque, il me faut troubler ton somme : Dans le village, un gros huissier Rôde et court, suivi du messier.

C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;

Voici venir l'huissier du roi.

Regarde ; le jour vient d'éclore;

Jamais si tard tu n'as dormi.

Pour vendre, chez le vieux Remi,

On saisissait avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;

Voici venir l'huissier du roi.

DE BÊHANaBR.

Pas un sou! Dieu! ie crois l'entendre; Ecoute les chiens anoyer.

Demande un mois pour tout payer :

Ah! si le roi pouvait attendre !

Lève-toi, Jacmies, lève-toi ;

Voici venir l'huissier du roL

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !

Nous n'avons, accablés de maux.

Pour nous, ton père et six marmots, l'Uen que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;

Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette mesure.

Un quart d'arpent cher affermé.

Par la misère il est fumé ;

Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;

Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.

Quand d'un porc aurons-nous la chair?

'Tout ce qui nourrit est si cher :

Et le sel aussi, notre sucre 1

Lèye-toi, Jacques, lève-toi;

Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage ;

Mais les droits l'ont bien rencnéri.

Poiu' en boire un peu, mon chéri,

Veuds mon anneau de uKiriage.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;

Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon anse Te donne richesse et reços!

Que sont aux riches les impôts?

Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;

Voici venir l'huissier au roi.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre?

Tu ne dis mot ; quelle pâleur !

Hier tu t'es plaint de douleur, •

Toi qui souffres tant sans te plaindre.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;

Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain ; il rend Tâme. ' Pour qui s'épuise à tra-
vailler La mort est un doux oreiller.

Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;

Voici monsieur l'huissier du roi.

LES ORANGS-OUTANGS

Air : Un ancien proeerbe nom dit.

Jadis, si l'on en croit Esope,

Les orangs-outangs de l'Europe Jrarlaient si bien, que d'eux,
hélas !

i>ous sont venus les avocats.

Un des leurs à son auditoire Dit un jour ; o Consultez This-
toire; a Messieurs, rhoname fut en tout temps « Le singe des
orangs-outangs.

« Oui ; d'abord, vivant de nos miettes, tt II prit de nous l'art
des cueillettes ;

« Puis, d'après nous, le genre humain (I Marcha droit, la
canne à la main.

<1 31ème avec le ciel ijui l'eUraie,

Il II use de notre monnaie.

Il Messieurs, rhoinine fut en tout temps Il Le singe des
orangs-outangs.

a 11 prend nos amours pour modèles ;

O Mais nos guenons nous sont fidèles.

U Sans doute il n'a bien imité a Que notre cynisme effronté.

U C'est chez nous qu'à vivre sans gêne « S'instruisit le grand Diogène.

« Messieurs, l'homme fut en tout temps a Le singe des orangs-outangs.

a L'homme a vu chez nous une armée,

€ D'un centre et d'ailes bien formée,

Il Ayant, sous les chefs les meilleurs, a Garde, avant-garde et tirailleurs.

€ Il n'avait pas mis Troie en cendres,

« Que nous comptions vingt Alexandres.

Il Messieurs, l'homme fut en tout temps a Le singe des orangs-outangs,

a Avec bâton, épée ou lance, a Tuer est l'art par excellence, a Nous l'enseignons. Or, dites-moi, a Pourquoi l'homme est-il notre roi?

Cl Grands dieux ! c'est fait pour rendre impie. « Votre image nôtre copie.

Il Oui, dieux, l'homme fut eu tout temps « Le singe des orangs-outangs. »

Quoi I dit lupin, à mes oreilles,

Toujoïrs singes, castors, abeilles,
Crîront : C'est un ours mal léché,
Votre homme! où l'avez-vous pêché?
Tout sot qu'il est, il me cajole. ^ Otons aux bêtes la parole?
Car l'homme encor sera longtemps ' '
Le singe des orangs-outangs.

LES FOUS

Air : Ce ningittrat irréprochable.

Vieux soldats de plomb que nous sommes. Au cordeau nous alignant tous,

Si dés rangs sortent quelques hommes, Tous nous crions : A bas les fous !

On les persécute, on les tue ,

Sauf, après un lent examen,

A leur dresser une statue Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,

Vierge obscure, attend son époux!

Les sots la traitent d'insensée ;

Le sage loi dit ; Cachez-vous.

Mais, la rencontrant loin du monde.

Un fou qui croit au lendemain L'épouse; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vil Saint-Simon le prophète*, .

Riche (Vahurd, puis endetté ,,

Oui des fondements jusqu'au faite Refaisait la société.

Plein de son œuvre commencée,

Vieux, pour elle il tendait la main,

Sûr qu'il embrassait la pensée Qui doit sauver le genre
humain.

• Ia' coiiti- Henri île Sainl-Simon nnqiii an chAtran de Brnry,
k qirli|iii't lirii-s dr IVrunilr. U lit iartic des JrutiPS l-'nnçais
qui, il l'iiintaliim de I.» Fajclti-, coimireiit rn Aim-iique Jinnfln- il
la giirre de l'iiilr|)endaice. Ueulré en France, il

pi il lin service, mais s'i-n ilé^ont.i hicnlol. La Hi'-Noliiliun le
ri'in|ilit ilVntliiusiasiiic. Avant oliteiiu quelques iM-nêlices par
des a{ip.i!.itiuns de Liens nationaux, il consncra sa iouvriln riir-
liine ans sciences, qu'il se mil ii iStuiliier avec toille l'aileir il'in
jeune liouimc. Il lit plus pour elles, car il pruiljtna à des capaci-
tifs naissantes les seci.iirs néci-ssaires a leur dilvcluppenieiii Sa
Liiirsc fut Lieu site épuisée; il se vit oLligc, sous ri.iq.ii-c,
d'areepler pour vivre le plus mince eniplui dans une o acniii.is-
tratiin piiLliqiie. La riTorinc soci.de ne l'en occupait pas miiins,
et il piiLlia ilirerents essais remplis d'idées originales, qui toutes
attestent son amour de l'Iumanité. La piiLlicatiin de sa l'sh-
sioi.k, admirulde résumé d'un système iionveati il'iirdre social,

l'exposa, sous la Restauration , à des poursuites judiciaires, qui ne servirent qu'à prouver la Torce de sa conviction Il échappa Il la condamnation, qu'il eût pu désirer.

Kii lutte continuelle avec la pauvreté, déçu dans les espérances que lui avaient données ceux dont le concours était nécessaire au triomphe de ses doctrines, le dè; où s'empara de son âme, et il tenta de se donner la mort. Le coup de pistolet qu'il se tira lui creva un œil, et ne lui fit qu'ajouter de nouvelles souffrances, celles dont il était déjà accablé. Ses pensées acquirent alors une tendance religieuse, et il prit son NocTtAO Cnaïs- TuaisME en IH20.

Saint-Simon mourut l'année suivante entre les bras de M. Ru« driges, dont les soins ont seuls préservé sa fin de toutes les horreurs de la misère.

Il nous manque une histoire consciencieusement faite de ce philosophe, dont le nom a eu après sa mort un retentissement si grand, il n'avait sans doute pas prévu.

Fourier* nous dit : Sors de la fange.

Peuple en proie aux déceptions.

Travaille, groupé par phylange,

Dans un cercle d'attractions.

La terre, après tant de désastres, .

Forme avec le ciel un hymen,

Et la loi qui régit les astres Donne la paix au genre humain !

Enfantin attirait la femme,

L'appelle à pai'tager nos droits.

. Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme Les fous rêveurs tombent tous trois.

Messieurs, lorsqu'on vain notre sphère Dn bonheur cherche le chemin, Honneur au fou qui ferait faire Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde?

Un fou qu'on raillait en tout lieu.

Sur la croix que son sang inonde Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.

Si demain, oubliant d'éclore.

Le jour manquait, eh bien, demain Quelque fou trouverait encore Un flambeau pour le genre humain.

* M. Clariipi FouriLM', auteur du Naovuo Momii mursTRIu., flo la Th^ukik nas MucvcManrs, el de la decouverte du l'Kocin* tl'iNUCSTniK SUcliTAIHt.

Le systi-ine «le l'as&uciation ii'a Jamais été cxjiloré avec {.lut de (Mii, sauce nue par ce philusupbe tlicuricio, qui fait de I ATTNacTiort rAasionnia la base de sou code social. M. .fuies V® ^*“^"'^*er, dans un cours public, a expliqué et propa;;o les idies de M. C. Fourier, et sans lui peut-être ne saurions-nous pus bien encore ce que l'inventeur avait entendu par piialaksTana, naonpa, PONcriuns ATTNaVAnras, etc.

M. Baudet de Larjr a tenté une application piiriüelle de Ce SS sterne dans le déjiairincnt de Scine-ct-Oisc.

SVR LA. MORT DES JEUNES VICTOR ESCOUSSB ET AUGUSTE LEBRAS

Février 183Î.

Aib d'Agclîne. * .

Quoi î morts tous deux, dans cette chambre close Oû du char-
bon pèse encor la vapeur !

Leur vie, hélas ! était à peine éclore.

Suicide affreux! triste objet de stupeur!

* J ai connu ccs deux jeunes gens, dont la fin a clé s! déplorable, Lebms m'avait adress*'* quelques pièces de vers patriuti-
<iucs. Sa cunstilutiun était faible et iitaladive; mais tout annon-
çait en lui un cu'ur honnête et bon. Malgré l'accueil q'ie je lui lis à la Force, où il vint me voir, il cessa de me visiter après ma sortie. Je n'en puis donc dire que fort peu île chose. J'ai bien mieux connu Escuusse. C'est a la Force aussi qu'il vint me trouver, en m'apportant une fort jolie chanson que mu détention lui avait inspirer. Alors et depuis je lui proiliguai les marques du plus vif intérêt et les conseils de l'expérience. Peu de jeunes antiçirs m'ont fait concevoir une meilleure idée de leur avenir, moins par scs essais que par le jugement qu'avec tant de candeur il en portait Itii-nième. Lors du succès de Fsrch l,r. Msens, il m'écrivit ; • Je me souviens de ce que vous m'avex « dit; ne craignez rien; mou triomphe ne m'a pas enivré. J'en « ai été étourdi tout au plus cinq minutes. *

Son malheur fut celui qui menace plus nu moins aujourd'hui beaucoup d'hommes de son àgc, dans l'espèce de serre chau le ou

nous vivons. La raison d'Escoïsse avait acquis une trop prompte maturité. Une tête ainsi faite .sur un corps d'enfant ii'est propre qu'à llelir la jeunesse quand cette précocité n'est pas le rare ellcl d'une organisation particulière, elle produit un besoin de perfection qui, ne sachant à quoi se prendre, désenchante la vie a son plus bel âge. Je n'attribue qu'a iiiiC sorte de déécourageniciit la fiiiicste résolution de ce iimlheureut et intéressant jeune homme. 11 jr eut aussi fatalité pour lÆlirai et pour lui à s'être rencunliés avec des di-posiliuns semblables.

Us auront dit : Le monde fait naufrage :

Voyez pâlir j)ilote et matelots.

Vieux bâtiment usé par tous les Ilots,

11 s'engloutit : sauvons-nous à la nage.

Et, vers le ciel se frayant un chemin,

Us sont partis en se donnant la main.

Tauvres enfants! l'écho murmure encore L'air <nii berça votre premier sommeil.

Si (pieLpie bnime obscurcit votre aurore,

Leur disait-on, attendez le soleil.

Ils réiK)ndaient : (Ju'importe que la sève Monte enrichir les champs où nous passons! Nous n'avons rien, arbres, Heurs ni moissons. Est-ce pour nous que le soleil se lève?

I.uin l'un ilr l'uiitrc, pcit-êlro tous doux sc Tussnit-iU soumis à leur dostiiicc, cjiil's b'rnounq;or('nl B toriuuurr viuloiiuiriit.

L'ne rouillo |iiilj|ii|uc a accusd Escotissc d'iiicrodiilité absu-
luo. Puur rr|iuiisser cotte accusation, je me crois obll^é de citer
les derniers mots de la lettre qu'il m'écrivit quelques lioures
avant l'exécution de son déplorable dc.sseia : • Vous ui'aves
connu,

• liéranyer : Dieu me permettra-t-il de voir du coin de l'u;il lu ,
place qu'il vous réserve là-haut ? •

Outre les drames de Fsnt'CH et de l'iiiRna III, Escotissc n lais-
sé des chansons d'un stvlc un peu né.;lij;é sans doute, luuis em-
preintes des nobles sentiieiiits et des pensées généreuses qui ins-
pirèrent quelque actions de sa trop rourtc rnmère.

On m'a raconté que, sur le point d'être surpris avec une per-
sonne que sa présence pouvait compromettre, il se |iréripita d'un
seroiid éta'^e dans une cour pavée. .Son dévoueuieil lui porta
buiilleur : il n'eu résulta puur lui ni blessure ni contusion.

En IR30, le 2R juillet, il se rendit de j^rand malin à la place de
Crî'Ve, y combattit tout le jour, toute la nuit, et se trouva le Iciide-
maia à la prise du Louvre et des Tuileries, Apres la victoire du
|muple. Esrousse ne dit mol des dan|;ers qu'il avait coiii'us, et,
(|uoiaq .il lut pauvre et sans appui, ne voulut jamais adresser de
demande d'aucun genre à la commission des ri.com- ,, pense na-
tionales *

El c est à dix-neuf ans qu'il n volontairement mis rin à une
exisb'uce qui prometuit d'élrc si belle et si léconde !

Et, vers le ciel se frayant un chemin,

Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! calomnier la vie !

C'est par dépit que les vieillards le font. Est-il de coupe où
votre âme ravie,

En la vidant, n'ait vu l'amour au fond?

Ils répondaient . C'est le rêve d'un ange ; L'amour! en vain
notre voix l'a chanté.

Ile tout son culte un autel est resté; y touchions-nous l'idole
était de fange.

Et, vers le ciel se frayant un chemin,

Es sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants 1 mais, les plumes venues, Aigles un jour,
vous pouviez, loin du nid, Bravant la foudre et dépassant les
nues,

La gloire en face, atteindre à son zénith.

Ils répondaient : Le laurier devient cendre, Cendre qu'au vent
l'Envie aime à jeter;

Et, notre vol dût-il si haut monter.

Toujours près d'elle il faudra redescendre. Et, vers le ciel se
frayant un chemin.

Es sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! quelle douleur amère N'apaisent pas de
saints devoirs remphs? Dans la patrie on retrouve une mère.

Et son drapeau nous couvre de ses plis.

Es répondaient : Ce drapeau ^'on escorte Au toit du chef le
protège endormi ;

Mais le soldat, teint du sang ennemi,

Veille et de faim meurt en gardant la porte. Et, vers le ciel se
frayant \in chemin,

Es sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants I de fantômes funèbres Quelque nourrice a
peuplé vos esprits.

Mais un Pieu brille à travers nos ténèbres;

Sa voix de père a dû calmer vos cris.

Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme; N'attendons pas,
Dieu, que ton nom puissant. Qu'on jette en l'air comme un nom
de passant, Soit lettre à lettre effacé de notre âme.

Et, vers le ciel se frayant un chemin,

Ils sont partis eu se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démente ;

Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,

Ne sachant pas qu'en ime chaîne immense,

Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons L'humani-
té manque de saints apôtres Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa
loi. Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;

Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Et, vers le ciel se frayaut im chemin,
Ils sont partis en se donuant la main.

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON

Ain de la contredanse des Petits Pâtes.

Dancez vite, obéissez donc Au ménétrier de Meudon I Dancez vite, obéissez donc;

Il est le roi du rigodon !

Guilain, sous les charmillles,

Au temps de Rabelais,

Mit en train femmes, filles.

Bourgeois, manants, varlets.

MS

Les bigots, par rancune.

Au sorcier criaient tous,

Lisant : Au clair de lune Il fait danser des loups.

Dancez vite, obéissez donc Au ménétrier de MeudonI Dancez vite, obéissez donc; !

Il est le roi du rigodon ! t

Qu'il ait ou non un cbarme,

Par lui tout va sautant ;

Vieux que la danse alarme, Jeunes qui l'aiment tant.

Son coup d'archet sonore Fit, et point n'en riez.

Danser jusqu'à l'aurore Deux nouveaux mariés.

Dancez vite, obéissez donc "î Au ménétrier de Meudon I

11 est le roi du rigodon !

Un jour, sous sa fenêtr^T^ Passe un enterrement ;

Le cortège et le prêtre Entendent l'instrument.

Ils sautent; la prière Cède aux joyeiu accords ;

Et jusqu'au cimetière On danse autour du corps.

^ Dancez vite, obéissez donc Au ménétrier de Meudon !

Dancez vite, obéissez donc;

Il est le roi du rigodon 1

A la cour on l'appelle;

11 y va, le pauvre !

Là, que d'or étincelle!

Quel brillant cabaret 1 Là, rois, princes, princesses, Rubis,
perles, velours,

Tout, jusqu'à des caresses; Tout, nours de vrais amours.

Au ménétrier de Meudon!

Il est le roi du rigodon !

Il joue, et l'on dédaigne Ce au'il y met de soin.

Où r ambition règne La gaîté perd son coin.

Maint danseur de quadrille Se dit : N'oubliez pas Que plus le
parquet brille.

Plus on fait de faux pas.

Dancez vite, obéissez donc Au ménétrier de Meudon!

Dancez vite, obéissez donc ; n est le roi du rigodon!

Dieu ! chacun bâille ! ô rage 1 Guilain, désespéré.

Fuit, et meurt au village.

De tout Meudon pleuré.

La nuit, revient son ombre; Oyez ces sons lointains :

Guilain, dans le bois sombre, Fait sauter les lutins.

Dancez vite, obéissez donc Au ménétrier de Meudon!

Il est le roi du rigodon!

JEAN DE PARIS

Air'. Cette chaumii'rc-lii vaut un palais.

Ris et chante, chante et ris ;

Prends tes gants et cours le monde ;

Mais, la bourse vide ou ronde.

Reviens dans ton Pans ;

Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris, (bis.)

Toujours, dit la chronique ancienne,

Jean sur sou grand sabre a sauté.

Quand de leur ville avec la sienne Des sots comparaient la
beauté :

Proclamant sur son âme.

En prose ainsi qu'en vers,

Les tours de Notre-Dame - Centre de Tunivers.

Ris et chante, chante et ns ;

Prends tes gants et cours le monde ;

Mais, la bourse vide ou rondo,

Reviens dans tou Paris ;

Ail ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris

S'il franchit la grande muraille ;

S'il coeufie un mandarin ;

Du peuple magot s'il se raille ;

A Paris s'il revient. grand train;

L'espoir qui le domine,

C'est, chez son vieiu portier, l)e parler de la Chine Aux ba-
dauds du quartier.

llis et chante, chante et ris;

Prends tes gants et cours le monde ; Mais, la bourse vide ou
ronde,

Reviens dans tou Paris ; , _ .

Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Pans.

a Je veux de l'or beaucoup et vite, • Dit-il, au Pérou
débarquant.

A s'y fixer chacun l'invite.

(I Me prend-on pour un trafiquant?

U Loin de mes dix maîtresses,

Il Fi de ce vü métal!

a Je préfère aux richesses « Pans et l'hôpital, h

Ris et chante, chante et ris;

Prends tes gants et cours le monde; Mais, la bourse vide ou
ronde, Reviens dans tou Paris ; .

Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Pans.

A la guerre gaîment il vole,

Pour la croix ou pour Saladin ;

Se bat, jure, pille et viole.

Puis à Paris écrit soudain :

« Que ma gloire s'étende « Du Louvre aux boulevards;

« Qu'un ramoneur y vende n Mon buste pour six liards. » r

Ris et chante, chante et ris;

Prends tes gants et cours le monde ; '

fi

DI BÉRANGER.

Mais, la bourse vide ou ronde,

Reviens dans ton Paris;

Ab ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

En Perse il prétend qu'une reine Lui dit un soir : a Je te fais
roi.

« — Soit, répond-il ; mais, pour ma peine, « Jusqu'au pont
Neuf viens avec moi.

« Pendant huit jours de fête,

« Tout Paris me verra fl Montrer, couronne en tête, fl Mon nez
à l'Opéra. «

Ris et chante, chante et ris;

Prends tes gants et cours le monde ;

Mais, la bourse vide ou ronde,

Reviens dans ton Paris ;

Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

Jean de Paris, dans ta chronique.

C'est nous qu'on peint j nous francs badauds. Quittons-nous
cette ville unique,

Nous voyageons Paris à dos.

Quel amour incroyable.

Maintenant et jadis.

Pour ces murs dont le diable A fait sou paradis !

Ris et chante, chante et ris;

Prends tes gants et cours le monde;

Mais, la bourse vide ou ronde,

Reviens dans ton Paris ;

Ail! reviens, ah! reviens, Jean de Paris, (bis.)

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS

POUR l'an deux mil*.

Am des Trois Couleurs.

Nostradanms, qui vit naître Henri Quatre, Grand astrologue, a
prédit dans ses vers Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut déb-
battre, fie la médaille on verrait le revers.

Alors, dit-il, Paris, dans l'allégresse.

Au pied du Louvre ouïra cette voix :

« Heureux Français, soulagez ma détresse ;

« Faites l'aumône (bis) au aemier de vos rois. »

* Quand 1rs temps sont mauvais, les propriètrs ont beau jeu. Michel de Nustrrdamc, que nous nommons Nostradamiiis, vécut cl mourut sous 1rs derniers Valois. Né en Pruvrnee, d'une Taniille juive convertie, il étudia la médecine, et ses succès lui attirèrent un grand nombre d'envieux, qui le rorcèrent de vivre quelque temps dans la retraite. Il t'y livra a l'astndogie, maladie de l'époque, et publia, en 1S57, 1rs rameuses CraicaiKS, qui lui ont valu la célébrité populaire dont sou nom jouit encore Elles sont écrites en vers l>arl>ares, même pour son temps, et d'un style tellement éni|;niatique, qu'il semble pliitét être le calcul du charlatanisme que le produit d'un esprit en délire. Aussi, à diverses époques, ont-elles lait naître 1rs interprélnctions les plus opposées et les plus absurdes. Il Tant convenir tuuterois que, dans quelques-unes de ses prophéties, le hasard le servit assez bien pour qu'il ait pu étonner les esprits Torts de son temps.

Catherine de Métiieis voulut avoir des prédictions do cct astrolo;ue, et le combla de présents cl d'honneurs.

Nostradamus mourut A Salon, et l'on crut longtemps qu'a.! fond de son tombeau il ne cessait pas d'écrire de nouvelles prophéties; ce qui ne manqua pas de produire un très-grand nombre de CanrcaiKS posthumes dignes de leurs ainées et non moins recherchées d'un public ignorant.

A sa mort, arrivée en l'année 1666 Henri IV était dans sa treizième année. »

Or cette voix sera celle d'un homme Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers, Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome, Fera spectacle aux petits écoliers.

Un sénateur crira ; a L'homme à besace 1 « Les mendiants sont bannis par nos lois.

« — Hélas! monsieur, je suis seul de ma race:

o Faites l'aumône (bis) au dernier de vos rois.

« I — Es-tu vraiment de la race royale?

« — Oui, répondra cet homme fier encor.

« Fai vu dans Rome, alors ville papale,

1 A mon aïeul couronne et sceptre d'or.

" 11 les vendit pour nourrir le courage

« De faiLx agents, d'écrivains maladroits.

<• Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage :

« Faites l'aumône (bis) au dernier de vos rois.

it Mou père, âgé, mort en prison pour dettes, n U'im Don metier n'osa point me pourvoir.

« Je tends la main ; riches, partout vous êtes « Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.

O Je foule enfin cette plage féconde

• Qui repoussa mes aïeux tant de fois.

« Ah ! pai- pitié pour les grandeurs du monde,

«I Faites l'aumône (bis) au dernier de vos rois, d

Le sénateur dira : « Viens, je t'emmène " Dans mon palais, vis heureux parmi nous.

« Contre les rois nous n'avous plus de haine ;

« Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.

« En attendant que le Sénat décide « A ses bienfaits si tou sort a des droits,

• Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,

a Je fais l'aumône (bis) au dernier de nos rois, o

Nostradaraus ajoute en son vieux style :

La Républiçrue au prince accordera Cent louis de rente, et, citoyen utile.

Pour maire im jour Saint-Cloud le choisira. Sur l'an deux mil on dira dans l'iilstoire Qu'assise au trône et des arts et des lois,

La France en paix, reposant sous sa gloire, A fait l'aumône (bis) au dernier de ses rois.

PASSY

AïK : T'en «ouTienï-lu?

Paris, adieu; je sors de tes munulles.

J'ai dans Passy trouvé ^ite et repos.

Tou fils t'enlève un droit de funérailles, Et sa piquette échappe
à tes impôts.

Puissé-je ici vieillir exempt d'orale, , Et, de l'oubli près de su-
nir le poids, Comme l'oiseau dormir dans le feuillage Au bruit
mourant des échos de ma voix !

LE VIN DE CHYPRE

Am du vaudeville de Prévillc et Tacounet.

Chypre, ton vin. qui rajeunit ma verve,

Me fait revoir Venfant porte-bandeau, Jupiter, Mars, Vénus,
Juno, Minerve,

Ces dieux longtemps rayés de mon Credo»

^ nos auteurs, tout païens dans leurs livres, M^nt fait maudire
un culte ingénieux,

Ahl de ce vin c'e^t qu'ils u'étaient pas ivres. Le vm de Chypre a
créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes,

Oui, je reviens, tant Bacchiis est puissant.

A mes chansons, dansez, Muses et Grâces ; Souris, Phébus;
Zéphyr, sois caressant.

Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades, Autour de moi formez des chœurs loyeux; Mais de ma cave éloignez les Naiades.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée.

Je crois voguer vers ces anciens autels Où la beauté, de myrte couronnée,

Sous un ciel pur ravissait les mortels.

Nés dans le Nord, sous un vent de colère, Figurons-nous ce ciel délicieux;

A le peupler l'homme a dû se complaire.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air, le bonhomme Hésiode Cherchait jadis des dieux à noms ronflants. Faute d'idée, il allait faire une ode;

De Chypre arrive une outre aux larges flancs. Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe. Chaud du nectar qui pousse au merveilleux : L'outre était pleine, il en sort un Olympe.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités, fables des vieux empires.

Nous opposons des diables peu tentants,

Des loups-garous, des goules, des vampires, Du moyen âge aimables passe-temps.

Fi des damnes, des spectres et des tombes,

Fi de l'horrible ! il est contagieux.

Chauves-souris, faites place aux colombes.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

ÎS74

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère Ont dans ce vin bu
Timmortalité.

Ah ! versez-m'en, et ma lyre éphémère Pour l'avenir peut-être
aiira chanté. •

Non ; mais d' Amours conduisant une troupe, Ilébé pour moi
quitte un moment les cieux; En souriant elle remplit ma coupe.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

LES QUATRE AGES HISTORIQUES

Ain ; A soixante ans il ne Tant pas remettre.

Société, vieux et sombre édifice,

Ta chute, hélas ! menace nos abris.

Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse Guider la foudre
a travers tes débris !

Où courons-nous? quel sage, en proie au doute, N'a sur son
front vingt fois passé la main? C'est aux soleils d'être sûrs de leur
route;

Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.

Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer : Par ses labeurs
plus il étend la terre.

Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.

En nation il vogue, nef immense.

Semer, bâtir aux rivages du temps :

Où l'une échoue une autre recommence;

Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,

L'homme eut pour lois ses grossiers appétits ; croupes épars
sous des toits de charmiUe, Juâle et femelle abritaient leurs
petits.

DE BÉRA.NGEB. S75

Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,

Ont, dans un camu, bravé tigres et loups : C'est au berceau la
cité vagissante;

Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie.

Arbre fécond, mais qui croit dans le sang. Tout peuplfi armé
semble' avoir sa furie (jiii foule aux pieds le vaincu gémissant.

A l'esclavage, eh quoi! l'on s'accoutume!

11 corrompt tout; les tyrans se, font dieux. Mais dans le ciel
une lampe s'allume;

Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires, Religieux, élève
un seul autel.

Sois libre, esclave ; hommes, vous êtes frères , Comme ses rois
le pauvre est immortel.

Sciences, lois, arts, commerce, industrie.

Tout naît pour tous; les Ilots sont maîtrisés; La presse abat les
murs de la patrie.

Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne! voici ton âge,

Que nie en vain la voix des vieux échos.

Déjà les vents au bord le plus sauvage De ta pensée ont semé
quelques mots.

Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !

Que par l'amour les hommes soient unis;

Plus près des deux qu'ils replacent le monde. Que Dieu nous
dise ; Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille!

Mais qu'ai-je dit? pourquoi ce chant d'amour ! Aux feux des
camps le glaive encor scintille ; Dans l'ombre à peine on voit
poindre le jour.

Des nations auioiird'hui la première, France, ouvre-leur un plus large destin. , Pour éveiller le monde à ta lumière,

Dieu t'a dit: Brille, étoile du matin.

LA PAUV41E FEMME

Ain de Mon Ilaljît.

Il neige, il neige, et là, devant l'église,

Une vieille prie à genoux.

Sous ses haillons où s'engouffre la bise,

C'est du pain qu'elle attend de nous.

Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,

Elle vient, hiver comme été;

Elle est aveugle, hélas ! la pauvre femme : Ah ! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille Au teint hâve, aux traits amaigris?

D'un grand spectacle autrefois la merveille. Ses chants ravissaient tout Paris.

Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes, S'exaltaient devant sa beauté ;

Tous ils ont dû des rêves à ses charmes : Ab! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre Au pas pressé de ses chevaux,

Elle entendit une foule idolâtre La poursuivre de longs bravos!

Pour l'enlever au char qui la transporte, Pour la rendre à la volupté.

Que de rivaux l'attendaient à sa porte :

Ah! faisons-lui la charité.

Ynand tons les arts lui tressaient des couronnes, ya'elle avait un uoinpeux séjour!

Que (le cristaux, de nronzes, de colonnes, Tributs de l'amour à l'amour!

Dans ses banquets, que de muses fidèles Au vin de sa prospérité !

Tous les palais ont leurs nids d'iiiiiondelle? :

Ah ! faisons-lui la cliaiité.

Revers affi eux 1 un jour la maladie Kteiil ses yeux, brise sa vnix,

Kl bientôt, seule et pauvre', elle mendie Ou, depuis viupi, ans, je la vois.

Aucune main n'eut mieux l'art de répandre rius d'or avec, plus de l)onté (Jue cette main (ju'elle hésite à nous tendre : Ah! l'ai-suus-lui la charité.

Le froid redouble : ô douleur ! ô misère !

Tous ses membres sont engourdis;

Ses doigts ont peine à tenir le rosaire ijui l'eût fait sourire
jadis.

Sous tant de maux si son cœur tendre encore l'eut se nourrir
de piété, l'our qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore, Ah ! fai-
sons-lui la chaitié.

•LES TOMBEAUX ItE JUILLET

Am d'OcUvi*.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures Enfants,
(les fleurs, des palmes, des flambeaux ! De nos Trois-Jours ornez
les sépultures :

' Comme les rois, le peuule a ses tombeaux.

Charte avait dit : « Que juillet qui s'écoule • Veufre mon trône
en butte aux niveleurs^

« Victoire aux lis ! » Soudain Paris en foule S'arme et répond :
«Victoire aux trois couleurs !»

Pour parler haut, pour nous trouver timides,

Par (Tuels exploits fascinez-vous nos yeux?

N 'imitez pas l'homme des Pyramides :

Pans son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi ! d'une Charte on nous a fait l'aumône,

Et sous le joug vous voulez nous courber !

Nous savons tous comment s'écroule un trône. Dieu juste 1
encore un roi cpïi veut tomber.

Car une voix, qui vient d'en haut sans doute,

A n fond du cœur nous crie : Egalité I L'égalité, c'est peut-être
une route Qu'aux malheureux ferme la royauté.

Marchons! marchons! A nous l'Hôtel-de-Ville!

A nous les Quais ! à nous le Louvre ! à nous I Entrés vain-
queurs dans le royal asile.

Sur le vieux trône ils se sont assis tous. ^

Qu'un peuple est grand, qui, pau\Te, gai, modeste, Seul
maître, après tant de sang et d'efforts, Chasse en riant des
princes quil déteste Et de l'État garde à jeun les trésors !

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ; Enfants,
des fleurs, des palmes, des flambeaux! De nos Trois-Jours ornez
les sépultures :

Comme les rois, le peuple a ses tombeaux.

Des artisans, des soldats de la Loire,

Des écoliers s'essayant au canon,

Sont tombés là, vous léguant leur victoire,

Sans penser même à nous dire leur nom<

A ces héros la France doit tm temple ;

Leur gloire au loin inspire un saint effroi :

Les rois, que trouble un aussi grand exemple, Tout bas ont dit
: « Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi ? »

Voit-on venir le drapeau tricolore?

Répètent-ils, de souvenirs remplis.

Et sur leur front ce drapeau semble encore Jeter d'en haut les
ombres de ses plis.

En pmx voguant de royaume en royaume,

A Sainte-Iiélène en sa course il atteint.

Napoléon, gigantesque fantôme.

Paraît debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève.

« Je t'attendais, mon drapeau glorieux; *

O Salut ! D II dit, brise et jette son glaive Dans l'Océan, et se
perd dans les deux.

Dernicyr conseil de son génie austère !

Du glaive en lui finit la royauté.

Le conquérant des sceptres de la terre Pour successeur pboisit
la Liberté.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures j Enfants,
des fleurs, des palmes, des flambleaux!

De nos Trois-Jours ornez les sépultures :

Comme les rois, le peuple a ses tombeaux.

Des cormpteurs la faction titrée Déserte en vain cet humble monument;

En vain compare à l'émeute enivrée De nos vengeurs le noble dévouement.

Enfants, en rêve, on dit qu'avec les auges Vous échangez, la nuit, les plus doux mots.

De l'avenir prédisez les louanges,

Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage ;

Par nos erreurs ne vous laissez troubler.

Du coup qu'ici fraupa votre courage La terre encore a long-temps à treïnbler.

Mais, dans nos murs fondrait l'Europe entière, Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaiu La Liberté naîtrait de la poussière Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.

Partout luira l'égalité féconde ;

Les vieilles lois errent sur des débris;

Le monde ancien finit : d'un nouveau monde La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ces fruits des Trois- Journées! Ceux qui sont là vous frayaient le chemiïï :

Le sang français des grarides destinées Trace en tout temps la route au genre humain.

^s fleurs, enfants,vous dont les mains sont pures; Enfants, des Ueui's, des palmes, des flambeau'. I De nos Trois-Jours ornez les sépultuies : Comme les rois, le peuple a ses tombeaux.

Digilizéa'by Gocü^li

ADIEU CHANSONS

Air du Tuilleur rl U Fée.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée, Naguère encor, tendre, docte ou railleur, J'allais chanter, quand m'apparut la fée Qui me berça chez le bon vieux tailleur, n L'hiver, ait-elle, a soufflé sur ta tête : n Cherche un abri pour tes soirs longs et froids, n Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,

«I Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête, n Adieu, chansons! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait : l'aquilou a grondé.

« Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme (I Comme un clavier modulait tous les airs; n Où ta gaité, vive et rapide flamme,

o Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.

« Plus rétréci, l'horizon devient sombre; fl Des gais amis le long rire a cessé.

(I Combien là-bas déjà t'ont devancé!

n Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre.» Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

n Bénis ton sort : par toi la poésie « A d'un grand peuple ému les derniers rangs; a Le chant qui vole à l'oreille saisie fl Souffla tes vers même aux plus ignorants.

U Vos orateurs parlent à qui sait lire;

B Toi, conspirant tout haut contre les rois, fl Tu marias, pour ameuter les voix, c Des airs de vielle aux accents de la lyre. »

CHANSONS DE BÉRANOBR.

Ailieu, chansons 1 mon front chauve est ride. L'oiseau se tait; Taquilon a grondé.

a Tes traits aigus, lancés au trône même,

« En retombant aussitôt ramassés,

« De près, de loin, par le peuple qui t'aime,

« Volaient en chœur jusqu'au but relancés.

« Puis, quand ce trône ose brandir son foudre, • De vieux fusils l'abattent en troi*» jours.

« Pour tous les coups tirés dans son velours,

« Combien ta .Muse a fabriqué de poudre ! » Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait; Taquilon a grondé.

« Ta part est belle à ces grandes journées,

« Où du buti i tu détouinas les yeiu ;

« Leur souvenir, couronnant tes années,

« Te sulïra, si tu sais être vieux ; a Aux jeimes gens racontes-
en l'histoire, a Guide leur nef, instruis-les de l'écueil;

« Et de la France un jour font-ils l'orgueil, a Va réchauffer ta
vieillesse à leur gloire, n Adieu, chansons ! mon front chauve est
ridé. L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde.

Oui, vous sonnez la retraite à propos.

Pour compagnon bientôt, dans ma mansarde, J'aurai l'oiibli,
père et fils du repos.

Mais, à ma mort, témoins de notre lutte,

De vieux Français se diront, l'œil mouillé : Au ciel, un sofr,
cette étoile a brillé ;

Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute. Adieu, chansons !
mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

LETTRE DE BERANGER

rL.-CÊE EN TÊTE DE L'ÉDITION ILLUSTRÉE DE 1847.

A M. PERHÛTIN, ÉDITEUR*.

Passt, l'J iltfccmLre I8i&

11 y a douze ans, mon cher Perrotin , que, pensant J l'oubli
011, selon moi, mes chansons devaient lombei promptement, je

vous cédaï toutes mes chansons, faites et À faire, pour une modique rente viagère de huit cents francs. Vous hésitiez k conclure ce marché, que vous trouviez désavantageux pour moi. Avec un autre que vous, il l'cAt été en effet; car, en dépit de mes prédictions, le public m'ayant conservé toute sa bienveillance, les éditions se succédèrent rapidement. De vous-même alors, et à plusieurs reprises, vous avez augmenté cette rente, que ma signature vous donnait le droit de laisser à son premier chiffre. Bien plus, vous n'avez cessé de me prodiguer les soins dispendieux, les attentions délicates d'un dévouement que je puis •vppcler filial.

La magnifique édition que vous annoncez aujourd'hui, sans nécessité pour votre commerce, est encore un effet de ce dévouement. C'est une espèce de glorification artistique que vous voulez donner k mes vieux refrains ; entre-

Pir nn »ertinieit <t«* r«f»erre que l'on comprendra raril-rinrnf, l'i'd leur lié ilàil à publier crtte Icluc; mais cct quelques I gnés d'un cncours-^f ment prec eus devaient ajunter nn intén t nuuTcati à noire édition dri (tHAn.ONS i>a BiaANCin : et, d ailleurs, nous ne poiiviona pas lioiivi'rde prcTace plus convenable aux chansons inidites que noua publiions alors (iSi/).

LETTKE DE BÉ RANGEE.

prise que j'ai dû désapprouver, en considérant ce qu'elle vous causerait de dépenses et de peines.

Quelque succès qu'aient déjà obtenu les premières livraisons de cette édition, illustrée par les dessinateurs et les graveurs les plus distingués, commentateurs ingénieux qui trouvent souvent au texte qu'ils adoptent plus d'esprit que l'auteur n'en a su mettre, quelque succès, dis-je, qu'aient obtenu ces livraisons, je

sens qu'il est de mon devoir de vous venir en aide autant que cela m'est possible.

Sans avoir la fatuité de croire que je manque à la promesse faite au public de ne plus l'occuper de moi, je me décide donc à extraire du manuscrit des chansons de ma vieillesse, manuscrit qui vous appartiendra à ma mort, sept ou huit chansons, auxquelles vous pourrez joindre les couplets imprimés le jour du convoi de mon vieil ami Wilhem. J'ai choisi ces chansons parmi celles qui se rapprochent le plus, par les sujets et la forme, du genre de celles dont se composent mes précédents recueils. Ce n'est certes pas un riche présent que je vous fais; mais, quelles qu'elles soient, acceptez-les vile, car l'envie de les reprendre pourrait me venir. Vous savez mieux qu'un autre, mon cher Perrotin, combien me coûte aujourd'hui la moindre publication nouvelle. Aussi j'espère qu'on ne verra dans ce chétif larcin fait à mon recueil posthume qu'un témoignage de gratitude donné par le vieux chansonnier à son fidèle éditeur. J'ajoute que près de vingt ans de bonne intelligence entre un homme de lettres et un libraire est malheureuse* ment chose assez rare, depuis l'invention de l'imprimerie, pour que tous les deux nous en soyons également fiers. En vous offrant la preuve du prix que j'y attache, mon cher Perrotin, je suis à vous de cœur.

P. -J. DE PÉ.NANCER

P. S. Je regrette de ne pouvoir vous donner une de mes chansons inédites sur Napoléon ; mais je tiens à ce que celles- la paraissent toutes ensemble

CHANSOÎ^S

PAR JACQUES DUBUISSON

smcmT

ATJX CHASSEURS D' AFRIQUE,

An : lladcloo t'en fut k Rome, tonderuntaine

Notre coq, d'humeur active,

Las d'Alger, s'écrie : Il faut Que jusqu'au bon Dieu j'arrive,

Pour voir s'il s'endort ïa-haut.

J'ai réponse à tout qui-vive.

Co, CO, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Oui, jusqu'au ciel je m'envole Sans permis des généraux.

Heureux, si mon chant racole Des âmes d* vieux héros.

De leur gloire je raffole.

Co, co, coquérico,

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Que ces étoiles sont belles!

Et les deux, comme ils sont grands i

Ces planètes seraient-elles Un bon mets de conquérants !

Qu'à nos gens poussent des ailes ! Co, CO, coquéiico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Dans Vénus j'entre à la brune ; Mars m'attire à ses tambours.

Chez Mercure la Fortune Gave butors * et vautours.

Que d'avocats dans la Lune !

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Du Soleil je fends la voûte.

Dieu ! l'Empereur m'apparaît !

Tu veux un guide, sans doute ; Tiens, dit-il, mon aigle est prêt
; Du ciel il connaît la route.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Nous partons, et dans nos traites L'aigle se plaît à conter Ba-
tailles, sièges, retraites?

Si bien que. pour l'écouter.

S'arrêtent plusieurs comètes.

Co, co, coquérico.

France, remets tou shako, Coquérico, coquérico.

* Butor, oitcau de proie.

DE BÉRANGEP. 587

Vient un parfum qui nous flatte.

Au paradis nous voilà»

Dit l'aigle, à la porte gratte ;

Mon père, quittons-nous là.

Adieu, serrons-nous la patte.

Co, CO, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Qui fume à cette fenêtre?

C'est saint Pierre. Il me dit : Coq, Aucun des tiens ne pénètre
Chez nous que pour pendre au croc.

Vos chants m'ont trop fait connaître.

Co, CO, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Passe un ange qui raconte Le refus du vieux commis.

Cours, dit le bon Dieu, qu'il monte ;

Ce coq est de mes amis.

J'entre, et Pierre en meurt de honte.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérfo, coquérico.

Mange et bois dans mon aiguère.

Dit le bon Dieu fort à point.

Cà! parmi vos gens de guerre, l) Je moi ne médit-on point ?

—A vous ils ne pensent guère.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

Mais, quoi ! le bon Dieu se fâche !

— Coq, ne désertes-tu pas?

— Corbleu! suis-je donc un lâche?

— Non; mais retourne là-bas.

Tu n'as point fini ta tâche.

Co, CO, coquérico.

France, remets ton shako. Coquérico, coquérico.

t Sous le drapeau tricolore

Va réchauffer cœurs et bras;

De vous j'ai besoin encore.

Coq, bientôt tu chanteras Le réveil avant l'aurore.

Co, CO, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

L'oiseau, prompt comme la foudre, Rentre au quartier général,

Disant : L'on en va découdre :

Dieu fait seller son cheval.

Les anges font de la poudre.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, coquérico.

De ce récit véridique.

C'est moi, Jacques Dubuisson, Sergent aux chasseurs d'Afrique, Qui composai la chanson, i^prenez-en la musique.

Co, co, coquérico.

France, remets ton shako.

Coquérico, Coquérico.

LE GRILLON

FonUinebleaa, 1838.

Am de Jacquet.

Au coin de Pâtre où je tisonne En rêvant à Je ne sais quoi,

Petit grillon, chante avec moi,

Qui, déjà vieux, toujours chausonne.

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :

Si l'enfant s'amuse à ta voix, Artisan, soldat, villageois A la mienne ont charmé leur veilles.

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite Un lutin n'est-il pas caché?

Vient-il voir si quelque péché Tient compagnie au vieil ermite?

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page De quelque fee au doux pouvoir Qui t'adresse à moi pour savoir A (juoi le cœur sert à mon âge?

Petit grillon, n'ayons ici,

N'ayons du monde aucun souci.

Non ; mais en toi, je le yeui croire, Revit un auteur qui, jadis,

INiourut de froid dans son taudis En guettant un rayon de gloire.

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

Pocteur, tribun, homme de secte, On veut briller, l'auteur surtout.

Pieu, servez chacun à son goût :

Pe la gloire à ce pauvre insecte.

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

La gloire ! est fou qui la désire :

Le sage en dédaigne le soin.

Heureux qui recèle en un coin Sa foi, ses amours et sa lyre !

Petit grillon, n'ayons ici,

N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace.

Guerre à tout nom qui retentit ! Au fait, plus ce globe est petit,
Moins on y doit prendre de place.

Petit grillon, n'ayons ici,

N'ayons du monde aucun souci.

Ah 1 si tu fus ce que je pense,

Ris du lot qui t'avait tenté :

Ce. qu'on gagne en célébrité.

On le perd en indépendance.

Petit grillon, n'ayons ici,

N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise, Cbantant l'un par l'autre égayés.

Trions Dieu de vivre oubliés,

Toi dans ton trou, moi sui* ma chaise. Petit grillon, n'ayons ici,

N'ayons du monde aucun souci.

LES ÉCHOS

Tl pêche au ciel, et c'est un fait notoire ^ne les échos sont tous des esprits purs,

?our leurs péchés tombés en purgatoire.

Dans nos vallons, dans nos bois, dans nos murs. Tant qu'ici-bas dure leur pénitence,

Tout cri, tout mot, est répété par eux.

C'est leur supplice; il est cruel en France.

Les échos sont trop malheureux.

Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges, Pauvres forçats
par d'autres remplacés.

Rentrés au ciel, à leurs frères les auges Parlaient ainsi de leurs
tourments passés : Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,

Pour nous Paris est surtout bien affreux;

K tous les vents il y pleut des paroles.

Les échos sont trop malheureux.

L'un d'eux ajoute : A ITnstitut, mes frères, J'eus pour prison
des murs retentissants ; Doctes concours, spectacles littéraires.

M'enflaient sans fin de mots vides de sens. Réglant science,
art, vers, morale, histoire.

Là, que de nains, au cerveau plat et crei^ Prenaient ma voix
pour trompette de gloire l Les échos sont trop malheureux.

Moi, dit récho du Palais de Justice,

J'eus part forcée à d'absurdes arrêts.

Des becs retors et martyr et complice,

Que de clients j'ai ruinés en frais !

Des gens du roi j'allonguais l'éloquence.

Plus d'un haut rang ils étaient désireiu,

Plus leur faconde effrayait l'innocence.

Les échos sont trop malheureui.

Un autre dit : Dans ime basilique.

Près de la chaire, hélas ! ie fus logé.

Des sermonneurs ferai-je la critique Et de la foi de messieui*s
du clergé?

Tous, en bâillant, de Dieu chantaient la gloire Tous sur l'enfer
brodaient pour les peureux ; Et l'orgue seul au Très-Haut sem-
blait croire. Les échos sont trop malheureux.

Palais-Bourbon, j'ai subi tes séances !

S'écrie enfin de tous le plus pi^ ;

De la tribune, écueil des consciences,

Un Manuel serait encor banni.

Paix ! disait-on, quand venait me surprendre, Dans cent dis-
cours, quelque mot généreux ; Echo, paix doue! les rois vont nous
entendre Les échos sont trop maihemeui.

A bas la loi qui de nous, pauvres anges,

Fait les échos d'un peuple de bavards ! Clament en chœur les
célestes phalanges; L'art de parler est le plus sot des arts.

Nos remplaçants, déjà las du martyre.

Se croient en butte aux esprits ténébreux ; Tous ont crié : De
l'enfer Dieu nous tire !

J.es échos sont trop malheureiu.

L'ORPHÉON

LETTRE A B. WILUEM,

AUTEUR DK LA NOUVELLE HÉTtiODK DE L*BMSE1-
GNEUENT MUSICAL,

Aprè* U deraiéra tcance de l'Orphéon de 1841.

Mon vieil ami, ta gloire est grande :

Grâce à tes merveilleui efforts,

Des travailleurs la voix s'amende Et se plie aux savants
accords.

D'une fée as-tu la baguette,

Pour rendre ainsi l'art familier?

Il purifira la guinguette;

U sanctifira l'atelier.

Wilhem, toi de qui la j^eunesse Rêva Grétry, Gluck et Mozart,

Courage, à la foule en détresse Ouvre tous les trésors de l'art.

Communiquer à des sens vides Les plus nobles émotions,

C'est faire en des grabats humides Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,

Epandant ses flots jusqu'en bas,

Nous verrons ivres de son onde Artisans, labo'ireurs, soldats.

Ce concert, puisses-tu l'étendre A tout un monde divisé !

Les cœurs sont bien près de s'entendre Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle :

Fais-la rougir par tes travaux. r

De meurtres elle tient école, • |

Et pousse à des Werthers nouveaiu.

On l'entend, d'excès assouvie,

En vers, en prose, s'essouffler

A décourager de la vie

Ceux qu'elle en devrait consoler.

Des classes qu'à peine on éclaire Relevant les mœurs et les goûts.

Par toi, devenu populaire,

L'art va leur faire un ciel plus doux.

Les notes, sylphides puissantes.

Rendront moins lourcls soc et marteau,

Et feront des mains menaçantes Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais sur notre scène 'Tenter un plus brillant laurier,

Tu choisis d'alléger la chaîne Du pauvre enfant de l'ouvrier.

A tes leçons, large semence,

La foule*accourt, et tu les vois,

Captivant jusqu'à la démente Vers le ciel diriger sa voix.

D'une œuvre et si longue et si rude Auras-tu le prix mérité ?

• Va, ne crains pas l'ingratitude,

Et ris-toi de la pauvreté.

• Lo» docteurs Tr(*l»l et Leiirrt ont fuit retnnioi fc pTns hcil»
reux, à 1& Salpelrière cl à Hicèlre de la mnhode or Wilhem w»
panvrrs aliènes des deux sexes en ont letird nro distrre- I

Uon^ puissante cl ont pu clianier à 1 relise des niorccauü do I

Dtusi(Jtie cjni olTraicnt d'ass a i^randes din:ctiltet
d'exccti'ioa.

Sur ta tombe, tu peux m'en croire.

Ceux dont tu charmes les douleurs Offriront un jour à ta gloire
Des chants, des larmes et des fleurs'^.

LES PIGEONS DE Lx\ BOURSE

Pigeons, vous que la Muse antique Attelait au char des
Amours,

Où volez-vous? Las, en Belgique Des rentes vous portez le
cours!

Ainsi, de tout faisant ressource, Nobles tarés, sots païTcnus,
Transforment en courtiers de Bourse Les doux messagers de
Vénus.

De tendresse et de poésie,

Quoi! l'homme en vain fut allaite.

L'or allume une frénésie Qui flétrit jusqu'à la beauté !

Pour nous punir, oiseaux fidèles.

Fuyez nos cupides vautours;

Aux deux remportez sur vos ailes La poésie et les amours.

* Pett de moi* après avoir alressé ces couplets k soa vieil ami, rauteur avait la (loulem lie voir s'accomplir la prédiction qui les termine. Williem nu.iirait à soisanlc ans, pauvre, h bout de forces, mais rêvant tuiij iii-s a t'estension de sa mcthode, fruit de vingt-Jena ans de triv.iix. Les autorités municipales et iléparic-nienlales, I. s mal .rs iuu'il avait formés, et la foule de ses clrves de tout ave, accuii.-pagnalent sa dépouille au cimetière, où lui rn-renl rendus les honneurs qu'il avait lo plus enviés.

BAPTÊME DE VOLTAIRE

Ami Lct Cloches du monastèro.

La foule encombre l'église ;

Les prêtres sont en émoi :

C'est un garçon qu'on baptise,

Fils d'un tré*sorier du roi.

Le curé court en personne Lire au bedeau : Sonne ! sonne !

Dig don! d:g don!

Que n'avons-nous un bourdon! \

Lig don ! dig don ! \$ sis.

LonJ don!)

Le curé parle au vicaire :

Ce baptême nous fera lledorer croix, reliquaire,

Ostensoir, et coetera.

Même il se peut que j'accroche Le l'argent pour une cloche.

Lig don! dig don!

Que n' avons-nous un bourdon!

Lig don ! dig don !

Don! don!

Ab ! crie un chantre, j'espère Que, nous livrant son cellier,

Cet enfant, comme son père,

Un jour sera marguillier.

* Vùluire, në en 1694, ëuil d'apparence si (Mie, qa'on le

contOQta de Toaduyer en fainiU^. Son l>aptênie n'eut Ueu
qu%*n noTciuijre de le méiue anude, m Sauii>An.lrd*dee-Arce.
Sun |>cre^ notaire daliurd, devint lvéiü**it.'r de la cour dee
cuiuptca.

Qu'à son nom l'honneur s'attache Ü'un çros marguillier sans
tache.

Dig don ! dig don !

Que n'avons-nous un bourdon!

Dig don ! dig don !

Ik)u! don!

A la marraine un beau prêtre Dit tout bas : Les jolis yeui !

Madame, vous devez être Un ange envoyé des cieux.

L'enfant qu'un ange patronne Est un saint que Dieu nous
donne.

Dig don ! dig don !

Que n'avons-nous un bourdon !

Dig don! dig dou!

Don! don!

De sa mère, ajoute un diacre.

Ce fils aura tout l'esprit.

Qu'à la chaire il se consacre :

Il vengera Jésus-Christ.

Qui sait? à sa voix peut-être Plus d'un bûcher doit renaître.

Dig don ! dig don !

Que n'avons-nous un bourdon !

Dig don! dig don!

Don! don!

Mais du ciel tombe un fantôme ;

C'est Rabelais, grand moqueur.

Qui leur dit : Dans ce vieux tome J'ai chanté jadis au cœur.

Sur cet enfant qu'on baptise Dieu veut que je prophétisé.

Dig dou, dig don!

Que n'avez-vous un bourdon!

Dig don ! dig don I Don! don!

Nous nommons François-Marie Ce garçon, dit le parrain.

Le fantôme se récrie :

De tels noms ne lui vont brin.

La Gloire, à son baptistère,

Lui donnera nom Voltaire.

Dig don! dig don!

Que n'avez-vous un bourdon! • Dig don I dig don I iwn! don!

Dans ce 'marmot, tête énorme, Germe un puissant écrivain
Qui doit, en fait de réforme, l'asser Luther et Calvin.

Sots préjugés, il vous sape;

Gare à vous, monsieur du pape.

Dig don! dig don!

Que n'avez-vous un bourdon!

Dig don! dig don!

Don! don!

Ce Rabelais, qu'on l'arrête!

Dit le curé, s'échauffant.

Pour nous un dîner s'apprête Chez le père de l'enfant.

De cadeaux il nous accalile :

Baptisons, fût-ce le diable !

•Dig don ! dig don !

Que n'avons-nous un bourdon!

Dig don ! dig don 1 Don! don!

Le fantôme, qui s'envole,

Crie aux prêtres : Avant peu,

Voltaire, encore à l'école,

Eu jouant y met le leu.

Ce feu chez vous va s'étendre ;

Aux cloches il faut vous pendre.

DifC don I di^ don !

Que n'avez-vous un bourdon ! \

l>ig don ! di" don ! [bis.

l)öü! don! '

CLAIRE

Quelle est cette fille qui passe D'un pied léger, d'un air riant?

Dans son sourire que de grâce.

De bonté dans son œil brillant !

— Elle est modiste et désespère Ses compagnes par sa fraîcheur ;

Sa beauté fait l'orgueil d'un père :

C'est la tille du fossoyeur.

Claire habite le cimetière.

Ce qu'au soleil on voit briller,

C'est sa fenêtre, et sa volière Qu'on entend d'ici gazouiller.

Là-bas, voltige sur les tombes Un couple éclatant de blancheur ;

A qui ces deux blanches colombes?

A la fille du fossoyeur.

Le soir, près du mur que domine Sou toit où la vigne a grimpé,

Par les sons d'une voix divine De surpi ise on reste frappé.

Chant d'amour ou chant d'allégresse Vous retient joyeu ou rêveur.

Quelle est, dit-on, l'enchanteresse?

C'est la fille du fossoyeur.

On l'entend rire dès l'aurore Sous les lilas de ce bosquet,

Où les fleurs humides encore A sa main s'offrent par bouquet.

Là, que les plantes croissent belles !

Que les myrtes ont de vigueur !

Là, toujours des roses nouvelles Pour la fille du fossoyeur.

Sous son toit demain grande fête :

Son père va la marier.

Elle épouse, et la noce est prête,

Un jeune et beau ménétrier.

Demain, sous la gaze et la soie.

Comme en dansant battra son cœur !

Dieu donne enfants, travail et joie A la fille du fossoyeur 1

LE DÉLUGE

An dM Troil Conleun.

Toujours prophète^ en mon saint ministère, Sur l'avenir j^ose
interroger Dieu.

Pour châtier les princes de la terre, mns l'ancien monde un dé-
luge aura lieu.

près d'eux, l'Océan sur ses grèves Mugit, se gonfle : il vient,
maîtres, voyez! voyez, leur dis-je. Ils répondent : Tu rêves. t.es
pauvres rois (bis), üs seront tous noyés.

One vous ont fait, mon Dieu, ces bons monarques Il en est
tant dont on bénit les lois.

Des jougs trop lourds si nous portons les marques fi'est qu'en
oubli le peuple a mis ses droits. Pourtant les flots précipitent leur
naarche Contre ces chefs jadis si bien choyés.

Faute d'esprit pour se construire une arche,

Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés.

Qui parle aux flots? Un despote d'Afrique,

Noir fils de Cham, qui règne les pieds nus. Soumis, dit-il, à
mon fétiche antique,

Flots oui grondez, doublez mes revenus.

Et ce non roi, prélevant un gros lucre Sur les forbans à la traite
employés.

Vend ses sujets pour nous faire du sucre.

Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés.

Accourez tous! crie un sultan d'Asie,

Femmes, vizirs, eunuques, icoglans;

Je veux, des flots domptant la frénésie,

Faire une digue avec vos corps sanglants.

Dans spn sérail tout parfumé de fêtes.

D'où vont s'enfuir ses gardes efi'rayés, h fume, il bâille, il fait
voler des têtes.

Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés.

Dans notre Europe, où naît ce grand déluge,

Unis en vain pour se prêter secours,

Tous ont crié ; Dieu, soyez notre juge.

Dieu leur répond : Nagez, nagez toujours.

Dans l'Océan ces augustes personnes Vont s'engloutir; leurs
trônes sont broyés.

On bat monnaie avec l'or des couronnes.

Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés.

Cet Océan, quel est-il, ô prophète?

Peuples, c'est nous affranchis de la faim ; Nous, plus instruits,
consommant la défaite De tant de rois inutiles enfin.

Dieu fait passer sur ces fils indociles Des flots mouvants si
longtemps fourvoyés; Puis le ciel brille et les flots sont tran-
quilles. Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés.

LES ESCARGOTS

àm: U ay • fuc Paris.

Chassé d'un mte par hiiissier,

Je cherchais logis au village, Lorsqu'un colimaçon grossier Jle
fait les cornes au nassage.

Voyez comme ils fout les gros dos, | Ces beaux messieurs les
escargots!)

Celui qui me nargue aujomd'hui Semble dire ; Vil prolétaire !

Il n'a pas même un chaume à lui !

L'escargot est nropriétaire.

Voyez comme ils font les gros dos.

Ces beaux messieurs les escargots !

Au seuil de son palais nacré.

Ce mollusque à bave incongrue Se carre en bourgeois décoré,

Tout fier d'avoir pignon sur rue.

Voyez comme ils font les gros dos.

Ces beaux messieurs les escargots!

Il n'a point à déménager;

Il n'a point à payer son terme : *t -

Ses voisins sont-üs en danger,

Dans sa maison vite il s'enferme.

Voyez comme ils font les gros dos, Ces beaux messieurs les escargots !

Trop sot pour connaître l'ennui.

Il fait son bien de toutes choses, S'engraisse du travail d'autrui.

Et salit le pampre et les roses.

Voyez comme ils font les gros dos, Ces beaux messieurs les escargots !

En vain tentent de l'émouvoir Des oiseaux les voix les plus belles ; Le rustre a peine à concevoir Qu'on ait une voix et des ailes.

Voyez comme ils font les gros dos, Ces beaux messieurs les escargots !

Ce bourgeois a raison, ma foi ;

Fi du peu que l'esprit rapporte! * Mieux vaut avoir maison a soi :

On met les autres à la porte.

Voyez comme ils fout les gros dos.

Ces beaux messieurs les escargots!

En deux Chambres l'on m'a conté Que leurs législateurs s'assemblent.

Je le tiens pair ou député ;

J'en connais tant qui lui ressemblent ! Voyez comme ils fout
les gros dos,

Ces beaux messieurs les escargots !

De ramper prenant sa façon,

Faisons de moi, s'il est possible,

Un électeur colimaçon,

Un colimaçon éligible.

Voyez comme ils font les gros dos, »

Ces beaux messieurs les escargots 1 >

MA gaîté

Musique de Tr[^]d[^]ric Ural

Ma gaîté s'en est allée.

Sage ou fou qui la rendra A ma pauvre âme isolée.

Dieu l'en récompensera.

Tout vient aggraver ma perte :

L'infidèle, en s'évadant.

Au chagrin toujours rôdant A laisse ma porte ouverte.

Au logis ramenez-la, |

Vous tous qu'elle consola. i

Ma gaîté, bonne égrillarde D'un garçon malingre et vieux, De-
vait me servir de garde, Devait me fermer les yeux.

De ses traits qui n'a mémoire?

Pour me la voir ramener,

Si j'en avais à donner.

Je donnerais de la gloire.

Axi logis ramenez-la,

Vous tous qu'elle consola.

Je lui dus, vaille que vaille, Ces chants que le prisonnier A tant
redits sur sa paille Et le pauvre en son grenier.

La folle, franchissant l'onde,

Brave et railleuse à Paris,

Allait rendre à nos proscrits L'espérance au bout du monde.

Au logis ramenez-la.

Vous tous qu'elle consola.

a Cessez à de folles têtes O D'inspirer vos désespoirs,

O Disait-elle aux grands poètes :

« Le génie a ses devoirs.

O Qu'il brille au vaisseau qui sombre ■ Gomme un phare
bienfaisant.

« Je ne suis qu'un ver luisant,

U Mais je rends la nuit moins sombre. « Au logis ramenez-la,

Vous tous qu'elle consola.

Du luxe elle avait la haine,
Philosophait même un peu,
En petit cercle et sans gêne S'ébattait au coin du feu.
Que son rire avait de charmes !
J'en pleurais épanoui.
Le rire est évanoui;
Il n'est resté que les larmes.
Au logis ramenez-la.
Vous tous qu'elle consola.
Elle exaltait la jeimesse.
Les cœurs chauds, les doux penchants.
Ne comptait dans notre espèce Que -des fous, point de mé-
chants- En dépit des sots rigides.
Qu'elle dépouilla de fois
606 CHANSONS DE BÉRAN671U
La raison de ses airs froids,
La sasfesse de ses rides!
An logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.
Mais nous désertons la gloire, Mais l'or seul nous fait des
dieux; Aux méchants si j'allais croire 1 Gaîté, reviens au bon

vieux.

Tout sans toi me rend à plaindre.

Las ! mon cerveau se transit ;

Ma voix meurt, mon feu noircit, Et ma lampe va s'éteindre.

Au logis ramenez-la,)

Veus tous qu'elle coustla. >

FIN

PRÉFACE

HoTeobre i\$15

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi tes lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci, et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en trois volumes in-octavo, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très-dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête depuis un mois pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons, je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois-Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelai mes amis à mon aide; et l'un d'eux, profond érudit, vint il y a quelques jours m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il

trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les flonflons, les fariradondé, les tourlouribo, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme on chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, c'est-à-dire j'ai beaucoup

PRÉFACE

d'amis (tenez ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta d'un air empressé un cahier de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

C'est de l'écriture de Collé ! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. J'ai confronté ce fragment avec le manuscrit « des Mémoires du premier de nos chansonniers, et je vous

- en garantis l'authenticité. Vous verrez, en le lisant, pour quoi il n'a pas trouvé place dans ces Mémoires, qui ne « contiennent pas toujours des choses aussi raisonnables. •

Je ne me le fis pas dire deux fois, et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement, que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ le projet de me servir, pour ma préface, de ce legs que le hasard me

procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

• Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises , je le transcris ici« en toute sûreté de conscience.

* JP

PRÉFACE

ENTRE MON CENSEUR ET MOI

45 jidTier 1768.

(Jr prends U liberté de sulis^iucr le nom de Collé au mol Mol, <|ui ft SC trouve dans tout le tllaiguc.) ^

LE CENSEUR

Voici, monsieur, mon approba ion pour votre Théâtre do So- ciété, li contient des ouvrages charmants.

COLL.É.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment loa aver- vous traitées?

LE CENSEUR

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

CULLI^.

Connaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais • o.mise?

LE CENSEUR

J'ai été, au contraire, forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

(OT.LÉ, rciilK'tant son manuscrit.

Quoi ! monsieur, vous exigez que je retranche...

Ici le papier enduit ne permet que de deviner le 'titre de ces cliques supprimées p.ii* 1c censeur.

LE CENSEUR

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ

Elles ont bien passé ailleurs.

Raison de plus.

LE CEXSEUO.

Digilized by Google

CIO PRÉFACB.

COL.Lé.

Pardonnez; je ne connais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CEDSELR.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord, pourquoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances? .

^ COLLÉ. I

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des ; "audevilles? La chanson est essentiellement du parti de \ ?opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous? Le respect pour le souverain parait-il me coûter?

LE CENSEUR

Mais les ministres, monsieur! les ministres! Si à Naples Pbn peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ

Je le conçois : à Naples, saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ

Dites aussi clairvoyant.

LB CENSEUR

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre : les chansonniers sont en littérature ce que les ménestriers sont en musique.

COLLÉ

J Te Pai dit cent fois avant vous. Hais convenez, à votre tour, qu'il en est quelques-uns qui ne jouent pas du violon

PREFACE

pour tout le monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Gondé se senrait pour ouvrir la tranchée*, et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux fort souvent il ne sentirait que le poids.

LE CEMSEUn.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon. Monsieur Collé, ce n'est pas à vous qu'on reprochera l'anglomnie ; mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apêtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre?

COLLÉ

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur ! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères?

LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Huis revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs; et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feraient certaines gaillardies que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ

C'est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence**.

* Le gnnil Conilë onvrit la trmochee devant Lérída au son drs violons et des hautbois.

** Plusieurs de ces raisonnements se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle placée en tête du recueil complet des chan-
•uns de Collé, publié par H. Auger, censeur, et membre de
rAcademi-

française. a

PRÉFACE

Lif: CENSEUB.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

COLLÉ

La Chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR

Elle n'est pas sourde ; et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut auguieoter la corruption dont vous faites U satire.

COLLÉ

Quoi ! comme l'a dit le bon La Fontaine,

Lvj iiiii-rrs, li'S maris, inc prriidroQt aux cheveux l'uur ilix ou cluuic contes bleus !

Voyez un peu la belle allaire!

Ce que ju n'ai pas fait, luun livre irait le faire !

LE CENSEUR

L'autorilé d'un grand homme est déplacée ici. 11 ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ

Eu avez-vous de les connaître?

LE CE.NSEUR.

- Je ne dis pas cela.

COLLÉ

Eu êtes-vous moins censeur et très -censeur ?

LE CENSEUR

vous en fais juge.

GoLLÉ.

Eh bien, après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces genslà le soin de me mettre à l'index. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre , on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgents, pardonnent des écarts à la gaîté, et permettent à l'innocence de sourire.

6iS

i.E r.F.NsniR.

Tous de mon ehinet je pourrais trouver des raisons bonnes ; elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLIÏ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande, sous le titre de Chan\$ons que mon censeur n'a pas dû me passer.

I.F. CKVSEtTR.

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLÉ

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CESSEL'R.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ

Que ne me protège-t-il contre les censenrs?

LE CENSErn.

Et contre les feuilles périodiques !

COLLÉ

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

I.E CEINSEUR

Quelle est la première, s'il vous plaît ?

COLLÉ

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE rcrçFl'R.

Un moment. Je sais que jour par jour vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ

Vous n'y seriez point compromis.

PREFACE

LE CE^SLl;n.

Bien; mais un jour quelqueécoUcr pourrais'appuycr de vos arguments, et, à l'abri de votre nom, lenter de justlGer

Ici récriture, absolument illioible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux Mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches, flon ami l'émdil m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pTonostic, m'a retiré sa dissertation sur les flonflons. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérabl*-ment et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de -uccès que je n'use en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poëmss épiques, sans

souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.

Post-Scriptum de 1821. — Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion A celte préface du recueil chantant que je publiai A la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres erreurs, s'il n'était pas naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention A ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.

PRINCE DE CANINO

P«Mjr, ISJuWer 1833.

En 1808, privé de ressource»! las à espérances déçues, Tersifian sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultat !), j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du Premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune télé toute républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de

recourir à un protecteur. Pauvre inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais, le troisième jour, 6 joie indicible ! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt; * me parle en poète et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut, dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée et oh il me dit :

I Je TOUS adresse une procuration pour toucher mon Traitement de l'Institut. Je tous prie d'accepter ce traitement,

* C«Ur dédicace , dtna le volume de« Chanaona {mliliècs ea 1833 , précéiail la préface qui te trouve en Ute du préaeut volume.

A M. LUCIEN BONAPARTE

et je ne doute pas que, si tous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un jour un des ornements de notre Parnasse. Soignez surtout la délicatesse du rythme: ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élégant, • etc., etc. x,

Jamais on n'a fait de bien avec une grâce plus encourageante ; jamais, en arrachant un jeune poète à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en eût

été vivement ému? J'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique ; la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore.

Pendant les Cent-Jours, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qti'en m'adonnant à la chanson jir détournais mon valent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais ; mais j'ai toujours penché â croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons; j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute éfe me compromettre: son silence m'a afiligé. Depuis la Révolution de Juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sut l'homme illustre quljadis, m'a sauvé de l'infortune; sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir! Sa protection

A M. LUCIEN BONAPAR'TE.

placée ailleurs eût pu procurer un grand poète i la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me survivra jusque daïi^ la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente <ns, lorsque je me reporte au jour béni cent fois où, assuré d'une

telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si mérités, parvenir jusqu'à H. Lucien Bonaparte et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher ! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière !

4eÜiUiüâ&&8l&

TABLE ALPHABÉTIQUE

A Antoine Arnault, le jour de sa féie.

Académie (!) et le Caveau.

Adieux à des amis.

Adieu, chansons!

Adieux à la campagne.

Adieux (les) à la gloire.

Adieux de Marie-Stuart.

— Musique de B.Wilhem.

Age (1') futur, ou ce que seront nos enfants.

Agent (1') provocateur.

Ainsi soit-il !

Alchimiste (1').

A Mademoiselle ***.

AM.de Cbaleaubriaiid.

A M. Gohicr, dernier président du Directoire.

A M. Lucien Bonaparte. — Dédicace.

A mes amis devenus ministres.

Ame (mon).

Ami (1') Robin.

Amitié (1').

A mon ami Désaugiers.

Ange (r) exilé.

Ange (r) gardien.

Anniversaire (1').

Aveugle (!') de Bagnolet. 223 Bacchante (la). 3

Baptême de Voltaire, K9S

Beaucoup d'amour. — Musique de B.Wilhem. Si Bedeau (le).

131

Billets (les) d'enterrement. Uî

Bohémiens (les). 4M

Bon (le) Dieu. 2S2
 Bon (le) Français. 70
 Bonheur (le). 600
 Bonne (la) Maman. 8S8
 Bon (le) Ménage. 243
 Bon (le) Pape. 274
 Bonne (la) Fille, ou les Mœurs du temps. 23
 Bonne (la) Vieille. 132
 Bon (le) Vieillard. 2ifi
 Bon Vin et Fillette. llfl
 Bonsoir. 423
 Bouquet i une dame âgée de soixante-dix ans. 101
 Bouquetière (la) et le Croque-Mort. 199
 Bouteille (la) volée. IOS
 Boxeurs (les), ou l'Anglomane. 83
 Brennus, ou la Vigne plantée dans les Gaules 211 Cachet (le),
 ou Lettre à Sophie. 279
 TABLC ALPIlACETinil OU le
 (la),
 ISO

en

Cantharide Philtre.

Capucins (les).

Cardinal (le) elle Chansonnier.

Carillonneur (le).

Carnaval (le) de 1818.

Carnaval (mon).

Cartes (les), ou l'Horoscope.

Célibataire (le).

Ce n'est plus Lisette.

Censeur (le).

Censure (la).

Champ (le) d'asile.

Champs (les).

Chansons publiées 18W.

Chantres (les) de roisse, ou le Condordat de 1817.

Chant (le) du Cosaque. 313

Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt.

Chapeau (le) de la mariée.

Charles VIT. — Musique de B. Wilbem.

Chasse (la).

Chasseur (le) et la Laitière.

Chatte (la).

Cheveux (mes).

Cinquante ans.

Cinquante (les) Écns.

Cinq ^les) Étages.

pa-

Sflfi

Cinq (le) M Claire.

Clefs (les) (Cocarde (la Coin (le) d(Colibri. Comète (la)
Commence!

voyage.

Complainte demoisel Complainte de Tresta Contempor
Conseil au Conseils (U •Contrat (le) Contrehand Convoi (le) Coq
(notre Cordon (It plaît !

Couplet.

Couplet.

Couplet.

Couplet au!

Couplet éci de niadai V**.

Couplet éci cueil de < nuscrite!

Couplets à jour de i Couplets a habitant) France (

TABLE ALPHABÉTIOUE.

Couplets sur la journée de Waterloo. 438

Couplets sur un prétendu portrait de luoi. 416 Couronne (la).
£3â

Couronne (la) de bluets. 263 Curé (mon). UÜ

Dauphin (le). — Conte. 422 Déesse (la). 266

Déluge (le). ' 666

Dénonciation en forme d'impromptu. 226

Den^âf maître d'école. 2M I?eo grraliasd'unépicurien. 26

De Profundis.

Descente (la) aux enfers.

DeuA (les) Cousins, ou Deltre d'un petit roi 4 un petit duc.

Peux Sœurs de charité.

Deux (le*) Grenadiers.

Dieu (1®) bonnes

gens.

Dix (i®®) francs.

Docteur (le) et ses Malades.

Double (la) Chasse.

Double (1^ Ivresse.

Echelle (!') d® Jacob.

Ecbos (le®)- «vrivain (!') public.

Education (!') des demoiselles.

Eloge ace ch,pe,,.

ASS

Eloge de la richesse. 121 Emile Debraux. 627

Encore des amours. 447 Enfant (!') de bonne maison, ou Mémoire présenté à MM. de l'école des Chartes. 263

Enfants(les) delà France 266 Enrhumé (1'). 214

Enterrement (mon). 292 Épée (!') de Damoclès. 265 Epitaphe de ma muse. 223 Ermite (!') et ses Saints. IM Escargots (les) 662

Esclaves (les) gaulois. 404* Étoiles (les) qui üleut. 212 Exilé (!'). 191

Faridondaine (la), ou la Conspiration des chansons. 213

Feu (le) du prisonnier. 415 Feux (les) follets. 526

Fille (la) du peuple. 491 Filles (les). 212

Fils (le) du pape. 395

Fortune (la). 293

Fous (les). 66â

Fréllillon. 53

Fuite (la) de l'Amour. 282 Galté (ma). 664

Garde (la) nationale, 215 Gaudriole (la). g

Gaulois(les) et les Francs 60 Gotton. 622

Gourmands (les). 64

Grand'mère (ma). 14

Grande (la) Orgie. ' 12

fil2 TABLE ALP

Grenier (le). 418

Grillon (le). 888

Gueux (les). 34

, Guérison (ma). 332

* Habit (mon). 112

Habit (1') de cour, ou Visite à une Altesse. 141

^ Balte-I4 ! ou le Système

des interprétations. 2fi7

Hâtons-nous ! -532

Hirondelles (les). 318

Hiver (!'). 181

Homme (1*) rangd. 182

Indépendant (!') 188

InOdélités (les) de Lisette. 22 Infiniment (les) petits, ou la Gé-
rontocratie. 432 In-octavo (1') et Pln-

trente-deux. 414

Ivrogne (l')etsa femme. 181 Jacques. 554

Jean de Paris. 581

Jeanne la Rousse, ou la Femme du braconnier. 582 Jeannette.
134

Jeune (la) Muse. 381

1 Jour (le) des Morts. 28 I Jours (mes) gras de 1829. 412 Juge
(le) de Charenton. 123 Juif (le) Errant. 488

Lafayette en Amérique. 488 Laideur et Beauté. 228 Lettre de
Béranger. 533 Liberté (la). Première I chanson faite 4 Sainte-

Pélagie. 3S9

Lampe .(ma). 2SO

habétiou

Louis XI.

Lutins (les) Madame Gn Ma dernier peut-être.

Maître (le) < Maison (la) Malade o^).

Margot.

Mariage (le] Marionnette Marquis (le) Marquise (h taille.

Maudit Prin Mauvais (le) Car.

Ménétiier(le Mère (la) av Messc(la)du Métempsyco Mission-
naire Montrouge Missionnaire Monsieur Ju Morl(la)deC Mort
(la) du phe, ou No par la nobl aux trois g Mort (la) sut Mort (la)
du Mort (le) vivj Mouche (la).

Muse (la) en Première V .' lais de Jus

TABLE ALPriADÉTIOUE.

jjosîque (la).

jj^rniifloDs (les), ou les j,-urnJraiIIcs d'Achille. SG2 -J
Ijiichodonosor.

«,ene(-).

Vflfure

«<s Ma-

Ml

•S'oUîTi Diogène.

nés)-

d'.Vn^créon.

On^hr^ ^ ! ^e.

on de CCS de-

Or3‘

de

Tur-

luP(“;,,,,anS’

bden

ASO

Sj

o^^ riireuV^' ^

peii* f J ffornt^^

petd fée»

petite

Petits (les) coups.

Pigeon (le) messenger, Pigeons(les) de la Bourse Plus de politique.

Poète (le) de cour.

Poniatowski.

Prédiction de Noslradamus pour l’an deux mil Préface. — Chanson mise en lèle du volume publié en 1823.

Préface. Novembre 1815.

Préface de l'auteur.

Prière d'un épicurien.

Prince(le) de Navarre, ou îdathurin Bruneau.

Printemps (le) et l'Automne.

Prisonnier (le).

Prisonnier (le) de guerre.

Prisonnière(Ia)etIe Chevalier.

Proverbe (le).

Psara.

Quatorze (le) Juillet.

Quatre (les) Ages historiques.

Qu'elle est jolie !

Kefus (le).

Reliques (les).

République (ma).

Requête présentée par les chiens de qualité, pestauraton (la)
de la chanson.

pgtour(le) danslapatrl.

P^svéfcnds (les) Pères.

IÔ

SM

IS

3M ÎÇIM»

Mû

MS

TABLE ALPHABÉTIOD

Rêverie (la).

Roger Bdntemps.

Roi (le) d'Yvelot.

Romans (les). A Sophie.

Rosette.

Rossignols (les).

Sacre (le) de Charles le Simple.

Sainte Alliance (la) barbaresque.

Sainte Alliahce (la) des peuples.

Scandale (le).

Sciences (les).

Sénateur (le)

Si j'étais petit oiseau.

Soir (le) des noces.

Souvenirs d'enfance.

I Souvenirs(les)du peuple.

Suicide (le).

Sylphide (la).

Tailleur (le) et la Fée.

Temps (le).

Tombeau (mon).

Tombeau (le) de Manuel, Tombeaux (les) de Juillet.

Tour (un) de marotte.

Tournebroche (le). _ Traité de politique à l'usage de Lise.

Treize à table.

lû

2il

4iil

Trembleur (Adieux é (de l'Eure Trinquons.

Troisième (1 Troubadoun thyrambe Vendanges Ventru (le).

Ventru (le) i de 1819.

Vertu (la) d Vieillesse (I Vieux (le) C Vieux (le) C Vieux (le) I
Vieux (le) Vieux (le) S Vieux (le) > Vieux Uabi' Ions :

Vilain (le).

Vin (le) et] Vin (le) de Violon (le) Vivandière Vocation (n Voisin (le).

Voyage au cagne.

Voyage (le) Vo}ageur (

'dONg

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_4YFLjYKeBLMC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.